This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

A 460739

THE UNIVERSITY OF MICHIGAN · LIBRARIES ·
THE UNIVERSITY OF MICHIGAN
ARTES · SCIENTIA · VERITAS
1817

Hommage respectueux de l'auteur
à Monsieur l'abbé Balais

F. M. El

Paris, 11 Juillet 1894

Heliog Dujardin

L'ABBÉ ÉDOUARD LE GUILLOU

J 3

UN SERVITEUR DE L'EUCHARISTIE

L'ABBÉ ÉDOUARD LE GUILLOU

PRÊTRE

PROFESSEUR DU COLLÈGE DE LESNEVEN (FINISTÈRE)

(1852-1893)

PAR

LE R. P. J.-M. LAMBERT

DE LA CONGRÉGATION DU TRÈS SAINT SACREMENT

QUIMPER
Au Grand Séminaire

MORLAIX
Librairie Le Goaziou

PARIS

LIBRAIRIE DE L'ŒUVRE DE SAINT-PAUL
6, rue Cassette, 6

BUREAU DES ŒUVRES EUCHARISTIQUES
27, avenue Friedland, 27

1894

BX
4705
G799
L22

DÉCLARATION DE L'AUTEUR

Pour se conformer au décret du Pape Urbain VIII, l'auteur déclare n'avoir attribué a la qualification de « saint », employée dans cet ouvrage, que son acception commune et ordinaire, sans prétendre en aucune façon prévenir le jugement de notre sainte Mère l'Eglise.

IMPRIMATUR :

Virduni, die 12 Junii 1894.

THOMAS, *vic. gen.*

0977463-190

LETTRE D'APPROBATION

DE

SA GRANDEUR MGR VALLEAU

ÉVÊQUE DE QUIMPER ET DE LÉON

Quimper, le 10 juin 1894.

Mon Révérend Père,

Je ne saurais trop vous louer de la pensée que vous avez eue d'écrire la Vie du saint et éminent professeur du collège de Lesneven, M. l'abbé Le Guillou.

Il ne m'a pas été donné de le connaître, mais ce que j'en ai entendu dire m'a fait comprendre ce qu'il y a d'admirable dans cette vie aux apparences si humbles. La position modeste qu'il a préférée à d'autres plus brillantes ne l'a pas empêché d'être le conseiller apprécié de toute une génération d'écoliers...

Le récit de cette vie, où brillent à un si haut degré les vertus que le plus grand nombre est appelé à pratiquer, est de nature à faire un bien considérable.

Rien ne fait connaître un homme comme sa correspondance journalière et intime. Il se montre là dans tout son jour. Son cœur, son âme, son intelligence, son être tout entier s'y dévoilent comme dans un tableau. C'est là surtout que vous avez étudié, par là aussi que vous avez manifesté cet homme de Dieu.

Quel amour de la jeunesse ! Quel besoin du salut des âmes dans ce vrai prêtre-éducateur ! Comme il sait exercer sur elles une influence bienfaitrice ! Quel feu, quelle fraîcheur, quelle douce et tendre piété dans ses lettres ! Mais ce qu'elles respirent surtout, c'est son amour envers le Sacrement de nos autels. Quels accents lorsqu'il parle de la Sainte Eucharistie ! Son désir le plus ardent, et qui perce en chacune de ses lettres, c'est que Jésus soit aimé, adoré et reçu dans son divin Sacrement. C'est encore l'Eucharistie qui est le thème invariable de ses enseignements en chaire, au catéchisme et dans ses pieuses réunions de la Congrégation : comme on aime ces épanchements d'un cœur débordant de l'amour de Dieu !.....

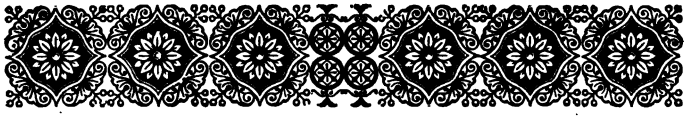
Ceux qui ont connu M. Le Guillou, ses anciens élèves en particulier, le retrouveront dans votre livre. Il leur semblera voir revivre le maître, le conseiller et l'ami de leur jeune âge.

Votre travail si consciencieux et si intéressant à la fois, mon révérend Père, est une bonne œuvre. Hâtez-vous de le publier. Je ne doute pas que, dans mon diocèse surtout, cette

Vie de M. l'abbé Le Guillou ne soit accueillie avec la plus grande faveur et ne produise d'excellents fruits dans les âmes.

Recevez, mon révérend Père, avec mes félicitations, l'assurance de mes sentiments dévoués.

† *HENRI,*
évêque de Quimper et de Léon.



INTRODUCTION

L'HUMBLE prêtre dont ce livre retrace la vie était à peine mort qu'un concert d'éloges s'élevait autour de sa tombe, proclamant à l'envi ses éminentes vertus. Une remarquable oraison funèbre de M. le chanoine Roull, principal du collège de Lesneven [1], une notice abrégée publiée dans la *Semaine religieuse* de Quimper [2], une autre parue dans les *Annales des Prêtres-Adorateurs* [3], ont tour à tour payé un juste tribut de regrets et d'admiration à ce zélé serviteur de Dieu ravi, dans sa quarante-unième année, à la vénération et à la religieuse affection des âmes dont il fut ici-bas le modèle, le conseiller, l'appui, l'ami, le bienfaiteur et le père.

---

[1] *L'Abbé Edouard Le Guillou*, discours prononcé dans la chapelle du collège de Lesneven, le 20 avril 1893, par M. le chanoine Roull, principal du collège. — Brest, Imprimerie A. Dumont, 2, rue Kléber.

[2] V. livraison du 14 avril 1893.

[3] *Annales de l'Association des Prêtres-Adorateurs*, Paris, 27, Avenue Friedland. V. livraisons de novembre et de décembre 1893.

Mais ces hommages n'ont pas paru suffire à la mémoire du regretté défunt. Ce qu'une simple notice avait laissé entrevoir de sa sainte âme, on a voulu le mieux connaître, afin de le pouvoir mieux admirer et imiter, dans une étude biographique détaillée et complète. C'est à nous qu'a été confiée la tâche à la fois délicate et consolante de satisfaire ce pieux désir.

Membre fervent de l'*Association des Prêtres-Adorateurs* fondée et dirigée par les Religieux du Très Saint Sacrement, apôtre infatigable de la fréquente communion à la diffusion de laquelle nous avons nous-même presque exclusivement voué notre ministère, l'abbé Le Guillou se trouva, de ce double chef, en relations fréquentes et intimes avec nous. Voilà sans doute pourquoi, sans y avoir aucun droit par ailleurs, et malgré notre insuffisance, nous avons été désigné par les amis du vénéré défunt pour écrire une vie dont il leur appartenait mieux qu'à nous, à tous les points de vue, de retracer les vertus et de faire revivre les beaux exemples.

Toutefois, nous avons hâte de le dire, notre tâche a été considérablement simplifiée par le concours obligeant de ces mêmes amis, dont les témoignages sont venus constituer de si abondants matériaux et de si précieux documents, et par les nombreux écrits

de l'abbé Le Guillou, pieusement recueillis après sa mort et mis par eux entre nos mains.

En sorte que ce livre est bien moins notre œuvre personnelle que celle de ses confrères, de ses élèves, et plus encore celle de l'abbé Le Guillou lui-même, dont la physionomie se dégage, dans toute sa grâce surnaturelle et sa simplicité évangélique, de ses notes intimes et de ses lettres, reproduites en grande partie dans les pages que nous livrons au public.

Ajoutons, pour donner dès maintenant au lecteur une idée exacte de ce livre, qu'il est bien moins aussi le récit chronologique et détaillé des événements qui ont rempli la vie de M. Le Guillou, — vie, du reste, sans éclat aux yeux du monde, — que l'histoire intime de son âme, une sorte de tableau d'ensemble où l'on s'est appliqué à retracer les principaux traits de cette âme si éminemment sacerdotale.

L'abbé Le Guillou fut avant tout éducateur. Dix-huit années de sa vie s'écoulèrent dans un collège catholique, vouées exclusivement à la formation intellectuelle et religieuse de la jeunesse. A ce titre, il mérite d'être proposé comme modèle aux prêtres-éducateurs. Aussi bien est-ce avant tout à eux que ce livre s'adresse.

De plus, on peut dire que l'Eucharistie a rempli

la vie de l'abbé Le Guillou, *qu'elle* en a été comme le principe dirigeant, *l'objectif* permanent, la passion souveraine. Tous ceux qui l'ont connu et ont vécu dans son intimité rendent de lui, sur ce point, le même témoignage.

« Je me réjouis d'apprendre, nous écrivait l'un d'eux, que vous allez faire une notice sur notre vénéré et regretté M. Le Guillou. Faites surtout ressortir sa tendre dévotion envers l'Eucharistie et son zèle ardent à la faire aimer ; ce fut là comme la caractéristique de sa vie sacerdotale. »

« Je ne vous surprendrai pas, écrivait un autre, en vous disant que M. Le Guillou fut avant tout un *prêtre de l'Eucharistie !* c'est là le caractère qui l'explique le mieux. Tout M. Le Guillou est là... »

C'est ce trait plus saillant de sa physionomie morale que nous nous sommes appliqué à mettre en évidence dans ce livre. Les membres de l'*Association des Prêtres-Adorateurs* et, en général, tous les prêtres désireux de se sanctifier et de sanctifier les âmes par l'Eucharistie y trouveront de beaux exemples.

Les qualités qui distinguent les vrais directeurs spirituels brillèrent aussi d'un vif éclat dans ce prêtre modeste autant que zélé. Ses notes intimes, ses lettres, dont ce livre contient de nombreux extraits, forment un traité pratique de la vie intérieure : les âmes religieuses et les âmes chré-

tiennes vivant dans le monde y pourront puiser d'utiles conseils et de précieux encouragements.

Enfin, il n'est pas jusqu'à la jeunesse, à cette jeunesse si chère au cœur du vertueux éducateur, qui ne trouvera son profit dans ce livre dont chaque page, pour ainsi dire, reflète, mieux encore, proclame le zèle saintement passionné qui l'anima pour elle jusqu'à la mort. Les élèves et anciens élèves du collège de Lesneven, en particulier, retrouveront dans ces pages comme un écho de cette voix sympathique dont les accents émus remuèrent tant de fois et si profondément leurs cœurs, en même temps qu'ils y portèrent la lumière, la force, la consolation, l'amour du bien, le zèle de la vertu et le désir de la sainteté ; ils pourront pénétrer mieux encore dans le secret de cette sainte vie dont ils furent les témoins et les admirateurs, se pénétrer davantage de ses enseignements et de ses exemples, y conformer fidèlement leur conduite, et ainsi honorer sa mémoire et se montrer toujours ses dignes enfants.

De notre Maison-mère de Paris, 11 avril 1894,
Anniversaire de la mort de M. Le Guillou.

CHAPITRE PREMIER

Premières années.

Quis putas puer iste erit? (Luc., I, 66.) — *Puer..... ingeniosus et sortitus..... animam bonam.* (Sap., VIII, 19.) — *Ecce puer meus, quem elegi, dilectus meus, in quo bene complacuit animæ meæ. Ponam spiritum meum super eum.* (Matth., XII, 18.) — *Puer autem proficiebat atque crescebat, et placebat tam Domino quam hominibus.* (I Reg., II, 26.)

Que pensez-vous que sera cet enfant? — Un enfant d'un noble caractère, ayant reçu une âme bonne. — Voici mon enfant, que j'ai choisi, l'objet de ma dilection, en qui mon âme a mis toutes ses complaisances. Je ferai reposer mon esprit sur lui... — L'enfant avançait et croissait, et plaisait autant au Seigneur qu'aux hommes.

CHAPITRE PREMIER

Premières années.

La famille Le Guillou. — Le petit espiègle. — Départ de Brest. — Saint-Renan. — Portrait d'Edouard. — M. Le Gall. — Edouard enfant de chœur. — Nouvelles espièglerie. — Le petit choriste. — Les quêtes de Pâques à la campagne. — L'école primaire de Saint-Renan. — Succès d'Edouard. — L'escapade au *Petit-Paris*. — Edouard moniteur. — Les pommes vertes. — Joutes catéchistiques. — Première communion. — Aspirations vers le sacerdoce. — Edouard étudie le latin. — *Petrusibo*. — Edouard au collège de Lesneven. — Toujours espiègle. — Un tramail de trois cents mètres. — M. Roull : témoignage sur Edouard. — Edouard congréganiste de la sainte Vierge. — Progrès dans la piété. — Désir croissant du sacerdoce. — La philosophie universitaire. — Edouard bachelier.

EDOUARD-François Le Guillou naquit à Brest, le 24 mai 1852. Son père exerçait les modestes fonctions de quartier-maître dans la marine marchande. D'une parfaite honnêteté et d'une grande droiture d'esprit, il professait à l'égard de la religion ou du moins des pratiques religieuses cette indifférence malheureusement trop commune aux

gens de sa condition. On verra plus loin comment les qualités naturelles de Jean Le Guillou, secondées par l'action discrète de son fils devenu prêtre, contribuèrent, sur la fin de sa vie, à son complet retour à Dieu.

Louise Madec, la mère d'Edouard, était, au contraire, une chrétienne fervente. Edouard n'eut pas le bonheur de la connaître, car elle mourut peu de temps après sa naissance. Son père épousa en secondes noces une jeune fille de condition modeste mais profondément chrétienne, qui fut pour l'orphelin une véritable mère et qui donna le jour à trois autres fils : Alfred, Emile et Yvon.

Edouard grandit au foyer paternel sous la tendre influence de sa mère d'adoption, non moins appliquée à prodiguer ses soins dévoués à son âme qu'à son corps. L'enfant montra de bonne heure une grande vivacité d'esprit, jointe à une bonté naturelle de cœur, à une entière franchise, à un enjouement habituel qui le rendait aimable et sympathique à tous ceux qui l'approchaient.

Toutefois, à mesure qu'il prenait possession de sa raison, Edouard laissait paraître, en même temps qu'une intelligence prompte et facile et un esprit d'observation bien au-dessus de son âge, une disposition à l'espièglerie qui ne laissa pas de préoccuper sa vigilante mère.

« Espiègle, ah! certes, il l'a été plus que personne, observe un de ses amis d'enfance, devenu plus tard son confrère dans le sacerdoce et dans l'enseignement, mais son espièglerie relevait de son esprit si délié comme du milieu si bruyant dans lequel il a grandi; et si la grâce l'a dompté dès le seuil du séminaire, s'il a paru, pendant dix-sept ans, au milieu des élèves du collège de Lesneven, sans jamais se départir de la dignité d'un ecclé-

siastique modèle ; si toujours il a édifié on ne peut plus les âmes, comme séminariste et comme prêtre, il l'a dû à cette charité d'en haut qui vint le saisir, à la première heure de son existence, pour le conduire dans la voie du bien... et en faire un prédestiné aux yeux des hommes eux-mêmes. »

Le même témoin ajoute aux lignes qu'on vient de lire les considérations suivantes qui ont leur importance au début de cette biographie :

« Il ne faut pas qu'on l'oublie, toute la vie d'Edouard Le Guillou porte l'empreinte d'une originalité qui en fait le charme, et s'il est vrai qu'aujourd'hui on cherche surtout les oppositions et les contrastes dans les biographies, on devra convenir que jamais ils ne furent plus saillants que dans cette nature : comme aussi jamais accord plus parfait n'a pu s'établir entre deux périodes qui, en apparence, devaient s'exclure mutuellement, et se sont exactement partagé le temps que notre Edouard a passé en ce monde. A vingt ans, un changement d'habit déterminait chez lui un changement d'humeur et d'habitudes ; à quarante, il se disposait à rendre à Dieu une âme qu'il croyait avoir suffisamment punie de n'avoir pas toujours vécu de méditations et de prières. »

L'esprit, les manières, le langage d'Edouard se ressentirent toujours du lieu de son origine. Né dans une ville maritime, fils d'un marin, il aima lui-même la mer et s'affectionna de bonne heure aux choses de la mer. Son imagination d'enfant s'exaltait aux pittoresques récits que lui faisait son père, au retour de ses navigations, et ses plus agréables récréations consistaient à s'en aller contempler de loin les navires qui entraient

dans le port de Brest ou qui faisaient voile vers des mers lointaïnes.

« Plus tard, écrit l'ami déjà cité, quand il s'arrêtera, dans ses courses d'élève en vacances, sur les falaises du Minou ou les grèves de Bertheaume et du Conquet, il étonnera ses camarades par des nomenclatures et des descriptions techniques ; il distinguera au vol une goëlette d'un brick-goëlette, parlera de sloops et de lougres, se fera enfin un plaisir de désigner du doigt chaque pièce d'une voilure, tout en analysant par le menu le gréement si compliqué d'un navire. »

Il semble que cette direction donnée aux pensées d'Edouard aurait dû faire éclore chez lui une vocation en rapport avec ses goûts maritimes. Peut-être en eût-il été ainsi s'il avait suivi la pente de son inclination naturelle et si Dieu n'avait eu sur lui d'autres desseins.

Ecrivant, vingt ans plus tard, à un de ses camarades de collège entré dans la marine, il lui disait : « Je crois avoir un peu de sang marin dans les veines ; la preuve en est qu'aux vacances dernières j'ai passé près de quinze bons jours à l'île Molène et que je me suis livré avec succès aux exercices de la pêche et de la promenade en bateau. Je crois que si je ne deviens pas plus tard un Jean Bart ou un Tourville, je pourrai du moins devenir autre chose, qui sait! peut-être aumônier de marine, quoique mes goûts personnels ne me poussent guère de ce côté. Enfin mes destinées sont entre les mains du bon Dieu. Toujours est-il qu'il y a trois vocations qui me sourient : celle de professeur, parce qu'elle est monotone et ennuyeuse ; celle de missionnaire ou de religieux, parce qu'on y fait du bien aux âmes sans être aperçu ; et celle d'aumônier de marine, parce que j'ai toujours

aimé les marins et que toutes les fois que je suis allé à bord d'un navire, mon cœur s'est resserré à la pensée qu'il y en avait tant parmi ces braves et dignes gens qui ne connaissaient pas le bon Dieu..... »

Un événement inattendu vint, du reste, en plaçant Edouard dans un milieu nouveau, donner à ses pensées et à ses goûts une direction différente. Ses parents décidèrent de quitter Brest et d'aller habiter Saint-Renan, petite ville d'environ 1.600 habitants d'où Madame Le Guillou était originaire. Edouard venait d'atteindre sa neuvième année.

« Nous n'avons pas le portrait d'Edouard enfant, écrit l'un de ses amis les plus anciens, mais tous ceux qui l'ont connu aiment à se le représenter revêtu de la petite blouse à carreaux de couleur, serrée par une ceinture qui se bouclait par devant et surmontée du léger col rabattu et toujours bien blanc de sa chemisette, sous lequel passait une cravate retenue par un nœud, dont les longs et larges bouts flottaient au vent. Avec cela une tête charmante, un visage d'un ovale irréprochable, un front bien découvert, des cheveux d'un beau noir, des sourcils gracieusement arqués, des yeux grands et vifs, un nez légèrement aquilin et surtout une bouche fine aux coins de laquelle il y avait comme un sourire toujours prêt. Edouard portait d'ordinaire le béret de forme oblongue alors à la mode, dont les deux rubans tombaient en sautoir sur ses épaules ; mais jamais on ne le vit affecter la démarche fière et quelque peu tapageuse que semblait comporter pareille coiffure. »

La paroisse de Saint-Renan avait alors pour pasteur un prêtre dont les hautes vertus et l'exquise bonté

avaient conquis l'estime et la vénération universelles et dont la mémoire, après bien des années, est encore en bénédiction.

Animé du zèle de la maison de Dieu, M. Le Gall rêvait de donner aux cérémonies du culte toute la splendeur possible. Dès l'arrivée d'Edouard à Saint-Renan, il jeta les yeux sur lui et, à travers la légèreté et l'espièglerie de son nouveau paroissien, il discerna en lui des dispositions particulières pour la piété et un goût marqué pour tout ce qui se rapportait au culte divin. Aussi songea-t-il à utiliser ses aptitudes en l'enrôlant dans une troupe choisie d'enfants de chœur et en lui confiant les fonctions les plus importantes dans le service de l'autel. Edouard ne fut pas peu flatté de cette distinction. Il mit tous ses soins à se bien acquitter des cérémonies saintes, y apportant une gravité, une modestie, une ferveur qui remplissaient d'admiration les assistants et les disposaient à pardonner au turbulent enfant ses malicieuses incartades.

C'est qu'en effet, en venant à Saint-Renan, Edouard y avait apporté le fond d'espièglerie qui faisait, pour ainsi dire, partie de sa nature vive et quelque peu exubérante. Une personne de Saint-Renan, contemporaine d'Edouard, rend de lui le témoignage suivant :

« Nous avons été élevés ensemble; nous étions du même âge ; ma mère a été très bonne pour lui, car il a toujours été pauvre des biens de ce monde, mais riche de ceux du ciel..... Je l'ai toujours connu pieux et bon. C'était, on peut le dire, une âme droite, d'un zèle infatigable quand il s'agissait de la gloire de Dieu, et déjà, dans son enfance, il était plein d'ardeur pour le service du Seigneur. »

« Mais, ajoute la personne dont nous reproduisons le témoignage, pour que la biographie soit exacte, une amie m'a fait rappeler qu'étant jeune il était espiègle, *gamin* au possible, faisant toutes sortes de tours aux personnes âgées.

« Il aimait bien à jouer des petites *niches* aux bonnes femmes, surtout à celles qui étaient chargées d'arranger l'église. Il venait parfois vers l'une d'elles et, du ton le plus candide, de l'air le plus sérieux, il lui disait : « M. le « Curé vous demande. » Vous pouvez juger du désappointement de la bonne femme, comme aussi de son malicieux contentement de l'avoir dérangée. »

Un autre jour, raconte-t-on, deux femmes causaient sur la place. Edouard, qui n'aimait pas les commères, ne voulut pas manquer l'occasion de faire une nouvelle *niche*. Les deux femmes étaient placées de façon que l'on pût s'approcher par derrière sans être vu d'elles. Le petit espiègle s'avance discrètement et, saisissant deux bouts de leurs robes, il les attache au moyen d'une épingle, aussi solidement qu'il le peut. Puis il se retire sans bruit et va se cacher dans un coin, pour jouir du spectacle, se promettant de rire.

En effet, au moment où les deux femmes veulent se séparer, quel n'est pas leur étonnement lorsqu'elles se sentent retenues par la robe ! Elles s'empressent d'ôter l'épingle en maugréant contre l'auteur du méfait, qu'elles auraient bien voulu connaître. Pendant ce temps, le coupable riait à gorge déployée de la fureur de ses victimes et, fier de son succès, s'en allait raconter à ses camarades la bonne farce qu'il venait de jouer.

Au nombre des personnes qui fournissaient, sans le vouloir, à notre espiègle enfant de chœur l'occasion de

satisfaire ce besoin de faire quelque malice, figurait en première ligne le sacristain de la paroisse, le « grave et méthodique Alexis. »

Voici en quels termes un contemporain d'Edouard raconte comment ce dernier faillit entamer un jour le prestige exercé jusque-là par l'éminent sacristain de Saint-Renan sur la petite troupe en robe rouge.

« Le vicaire de la paroisse (en ce temps-là il n'y en avait qu'un) s'était avisé de se montrer mécontent des enfants de chœur et de leur reprocher de s'être rendus trop tard à la sacristie, la veille. Edouard, qui était là, ne trouve rien de mieux que de faire retomber la faute sur Alexis. En ce moment, Alexis, tout en prêtant l'oreille autant qu'il le pouvait, rangeait tranquillement des chapes dans un couloir qui formait armoire. « Quoi ! c'est « vous, Alexis, qui vous êtes permis de déranger ainsi le « service ? » lui dit le vicaire avec une envie de rire qu'il déguisait mal. Et comme le pauvre homme se retournait pour présenter, avec son sourire habituel, ses excuses les plus profondes, crac ! la porte du couloir se ferme ; un tour de clé se donne et le vicaire se retire, bien convaincu que les enfants se hâteront eux-mêmes de délivrer le prisonnier.

« Mais ce n'est pas ce qui arriva. On était si heureux de se venger un peu des hauteurs gênantes du sacristain ; et puis c'était si drôle ! Il y a plus : une petite main s'allongea discrètement pour imprimer un second tour à la clé, et notre Edouard, qui avait fait le coup, de trépigner, de se pâmer de rire dans son coin... Soudain paraît M. le Curé : « Alexis ! Alexis !... eh bien, Alexis n'est pas « là ? » Alexis ne disait rien, ni les enfants de chœur non plus. Cependant un éclat de rire mal comprimé se fit

entendre au moment où M. Le Gall se retirait. Revenant sur ses pas et s'adressant à Edouard qui riait jusqu'aux larmes : « Qu'est-ce qui te prend donc? » lui dit-il sur un ton sévère. — « Il est là, Monsieur le Curé. » — « Où? » — « Là, dans l'armoire aux chapes. » — « Tais-toi donc! dans l'armoire? » Et l'armoire s'ouvrit... Dieu! quel tête-à-tête, et comme Edouard en sut tirer profit pour nourrir, le soir même, ses conversations d'enfant terrible! »

Ces petits exploits malins et quelques autres du même genre avaient fait à Edouard une assez mauvaise réputation dans le pays. Seul, le vénérable curé, M. Le Gall, voyant en cela plus de légèreté enfantine que de malice, ne laissait pas de porter sur Edouard un jugement plus favorable qui l'inclinait à l'indulgence. Sans toutefois encourager les dispositions espiègles de son petit enfant de chœur, il aimait mieux, par de douces observations et de paternelles remontrances, l'amener insensiblement à s'en corriger.

En même temps qu'Edouard montrait des aptitudes spéciales pour accomplir avec dignité les cérémonies de l'Eglise, il mettait au service de Dieu les ressources d'une voix que la nature avait faite souple, juste et sûre. « Cette voix, dit un de ceux qui l'entendirent souvent, s'enlevait dans une sorte de solo angélique, captant l'attention de toute l'assistance... Un *O salutaris,* un *Domine, salvum fac,* les couplets d'un cantique,... tout lui réussissait et contribuait à gagner à Dieu des cœurs que la parole du prêtre tombant du haut de la chaire avait préalablement remués dans leurs fibres les plus délicates. »

L'un des plus délicieux souvenirs que M. Le Guillou ait gardé de cette heureuse époque de sa vie est celui de la quête à travers champs faite par les enfants de chœur, aux approches de Pâques. « Pour ces grands jours-là, raconte encore son ami, la mère Boisnier, bonne et chrétienne femme du pays, se payait un petit bout de toilette, car c'est elle, et pas d'autre, que M. le Curé chargeait de suivre les chers enfants et de veiller sur eux. Elle en avait pour une demi-semaine au moins de cris à dépenser, d'avertissements à donner, de boue à essuyer; car on n'était pas toujours des plus sages, et l'on riait, l'on se bousculait sur les bords des flaques d'eau, dans les chemins ravinés. Et puis elle avait à les mettre en garde contre la dent des chiens et la corne des bœufs, à les hisser sur les talus à pic, à leur ouvrir des clairières dans les buissons épineux. Il est vrai qu'elle y trouvait son petit compte et qu'on lui faisait la part bonne et belle, lorsqu'on venait à ranger tout ce qu'on avait recueilli en allant de ferme en ferme. Et les fermes étaient nombreuses; comme bien l'on pense, on ne se contentait pas de visiter seulement celles qui relevaient directement de la juridiction de M. le Curé. La tournée eût été trop vite faite et il était de toute justice de mettre à contribution toutes les métairies, tous les villages qui, profitant du voisinage de Saint-Renan, délaissaient d'ordinaire leurs églises de paroisse pour assister à des offices qui leur demandaient des courses moins pénibles et moins longues. Partout, du reste, on faisait bon accueil aux enfants de chœur, partout on respectait leurs barrettes et leurs soutanelles.

« Mais quand on arrivait dans l'un ou l'autre de ces rez-de-chaussée couverts de chaume et servant à la fois

de cuisines, de réfectoires, de salons et de chambres à coucher avec leurs larges tables, leurs lits clos et leurs vaisseliers, savez-vous ce que faisait immédiatement Edouard? Toujours quelque chose l'avait frappé. Tantôt c'était une huche entr'ouverte, un panneau tout ciselé, un instrument de labourage; tantôt les longs cheveux d'un vieillard assis dans l'intérieur d'une cheminée, ou la crosse toute noircie de quelque carabine d'antan. Aussi la ménagère avait-elle fort à faire pour répondre à toutes ses questions, car il était curieux de tout savoir. Pourquoi ceci? Pourquoi cela? Il n'oubliait rien. Si le grand-père avait servi dans les armées du Roi, si la ferme possédait une de ces cachettes procurées aux prêtres pendant la Révolution, quelle rage de vouloir se faire tout raconter! Parfois il lui arrivait de rencontrer un de ces vieux marins qui se complaisent au récit de leurs aventures; oh! alors, la mère Boisnier avait beau protester et crier qu'il était temps de partir, Edouard restait assis, écoutant, buvant avidement toutes les histoires, riant aux éclats à chaque expression originale. Entendre parler des mers du Sud, des Hottentots, des Indiens, des Canaques et du reste, pensez donc, quel régal! »

Les détails qui précèdent ont révélé au lecteur dans cet enfant de dix ans une intelligence peu ordinaire. Aussi bien notre Edouard obtint-il tous les succès dans la modeste école primaire de Saint-Renan. « Il y brilla jusqu'à la fin, rapporte un témoin, recueillant dans ses croix et dans ses prix le fruit de son travail et de son application. »

Toutefois, ni l'application ni le travail n'empêchaient les saillies espiègles de reparaître chez lui à certaines

heures. « Edouard aimait tant à jouer au plus fin avec son instituteur ! Une tape à un condisciple, une niche à un autre : Edouard se plaisait à honorer de ces cadeaux-là, quand il le pouvait, les enfants placés à ses côtés. Malheureusement pour lui, le maître avait un petit doigt qui lui racontait tout : et le maître venait, venait à pas de loup le surprendre désagréablement au milieu de ses petits plaisirs... »

Voici comment, d'après les témoignages recueillis, Edouard faillit, un jour, faire manquer la classe à près de la moitié des élèves.

« Ceux-ci jouaient, en attendant l'heure, sur la grande place plantée d'arbres qui touche à la maison d'école. Tout à coup une idée lumineuse lui traverse l'esprit : faire courir tout le monde jusqu'au *Petit-Paris,* à une demi-lieue de là. On partit, sans calculer la distance, au galop, comme le voulait le programme. Mais on eut beau se hâter, l'instituteur, en ouvrant sa classe, constata qu'on n'était pas en nombre.

« Néanmoins, il récita la prière (alors les instituteurs étaient chrétiens et priaient avec leurs élèves avant et après la classe) et attendit, convaincu qu'il aurait bientôt le mot de l'énigme. Au bout d'un temps assez long, Edouard, qui croyait devoir entrer avant les autres puisque son monde hésitait et que, en définitive, il était cause de tout, se présente en nage, suivi de figures rouges et toutes défaites.

« Chacun prit sa place, et le maître gardant son air terrible : « Qui d'entre vous, dit-il, a donné l'idée de ce « coup-là ? » Edouard se leva tout confus. « C'est bien, « ce soir vous aurez de mes nouvelles. » Ce qu'Edouard trembla toute la classe, on ne pourrait le dire ; mais vint

un moment où son maître parut s'apaiser en constatant que ses devoirs étaient faits avec soin. Habile comme il l'était, Edouard en profita pour demander pardon de sa triste équipée et promettre qu'on ne l'y prendrait plus jamais, jamais. »

La supériorité intellectuelle d'Edouard sur ses camarades de classe lui mérita de remplir auprès des plus jeunes l'office de *moniteur*.

« La première leçon fut on ne peut plus consciencieusement donnée ; les deux suivantes même n'allèrent pas trop mal ; mais, quand on a dix ans, on se fatigue vite aux choses qui se répètent... Il y avait parmi ceux qu'il était chargé d'initier à la lecture un grand diable de quatorze ans qui n'avait pas l'air d'avoir inventé la poudre. Peut-être n'était-il si gauche que parce qu'il venait d'être mis à l'école. Toujours est-il qu'Edouard, à une récréation de midi, promit à deux ou trois de ses camarades un cadeau extraordinaire pour le lendemain.

« Au moment de la leçon, il prit son plus bel air, fit ce qu'il fallait pour trouver en défaut le gros paysan et magistralement lui dit : « Tu sais, je pourrais te mettre « à genoux, mais je ne le ferai pas si tu jures que tu « m'apporteras des pommes à la prochaine classe. » L'autre accepta et, à la classe suivante, se retrouva devant son moniteur : — « Eh bien ! et les pommes, où « sont-elles ? » Hélas ! le père avait défendu de les cueillir sous prétexte qu'elles n'étaient pas mûres. Le coupable dut expier sa faute en se mettant à genoux et en recevant sur les doigts les trois coups de baguette réglementaires. Son humiliation était si profonde qu'à un moment donné elle éclata en deux ou trois plaintes

mal étouffées suffisant à attirer l'attention de toute la salle et surtout du maître qui se dispose, ô terreur ! à venir en demander la raison. A cette vue, Edouard s'élança vers sa victime pour la relever et la supplier de ne rien dire. Mais le maître apprit tout ce qui s'était passé... La déchéance même du moniteur fut solennellement proclamée, et le roi d'un jour se retira piteusement, poursuivi par les railleries de ses camarades qui lui faisaient cruellement digérer ses pommes, avant de les avoir goûtées. »

La première Communion vint fournir à Edouard l'occasion de prendre des résolutions sérieuses et de travailler à réprimer cette exubérance de vivacité espiègle dont nous venons de rapporter quelques traits. Il se prépara à cette grande action par une application plus marquée au travail, une tenue encore plus exemplaire à l'église et par un soin spécial à fixer dans sa mémoire la lettre du catéchisme. L'instituteur de Saint-Renan était, comme nous l'avons dit, un chrétien dans toute l'acception du mot, et le but qu'il se proposait avant tout était « de former des âmes à la vertu, en les nourrissant de la vraie doctrine. »

Afin d'entretenir parmi ses élèves une noble émulation dans l'acquisition de la science chrétienne, il avait établi ce qu'on appelait les *disputes d'instruction religieuse,* qui consistaient « à se poser et à se renvoyer de l'un à l'autre, livre fermé, les questions et réponses renfermées dans le catéchisme diocésain. » Edouard se distingua par de fréquents triomphes dans ces sortes de joutes de mémoire; mais, au lieu de s'en prévaloir et d'y trouver un aliment à la vanité, il ne songeait qu'à

se préparer sérieusement à la prochaine réception du Dieu de l'Eucharistie.

Aucun détail ne nous a été conservé sur cet événement toujours si important et souvent si décisif de la vie chrétienne. Tout ce que nous savons c'est que, dès ce moment, Edouard se sentit une inclination plus marquée pour la piété et un véritable attrait pour l'état ecclésiastique. Dès ce moment aussi, il sentit croître en lui une tendre dévotion envers la Très Sainte Vierge. « Aussi, rapporte un de ses anciens élèves, aimait-il à répéter souvent plus tard que c'était à la sainte Vierge qu'il était redevable de sa vocation au sacerdoce. »

Le pieux pasteur de Saint-Renan, mis au courant des aspirations de son petit paroissien, encouragé, du reste, par son intelligence prompte et sa mémoire sûre, entreprit de lui faire étudier le latin et de compléter par des leçons particulières l'instruction élémentaire reçue à l'école. Edouard fit de rapides progrès dans cette science nouvelle. En quelques semaines il avait appris les déclinaisons, les conjugaisons et abordé la syntaxe. Toutefois, les succès n'allèrent pas sans de petits échecs, témoin celui qui marqua le premier thème de l'élève. « Il s'agissait d'appliquer la règle *Deus est,* c'est-à-dire de faire accorder le verbe avec son sujet en nombre et en personne. Or, en tête, il y avait cette phrase : *Pierre ira.* C'était simple, et notre Edouard n'avait pas hésité, juge antque les difficultés étaient ailleurs. Mais à peine eut-il lu la traduction de ces deux mots, que M. le Curé fut pris d'un rire inextinguible. Edouard le regardait de ses grands yeux sans comprendre. Hélas ! tout le canton sut bientôt ce qu'il avait fait et le nom de *Petrusibo* lui resta. »

Le latiniste novice fut bientôt en état de se mesurer avec d'autres élèves : aussi M. le Curé de Saint-Renan songea-t-il à le faire admettre au collège de Lesneven. Dans le pays, plusieurs personnes, notamment celles qui avaient été victimes de quelque espièglerie d'Edouard, n'avaient pas manqué de témoigner leur surprise en voyant M. Le Gall l'initier au latin, d'autant que la première Communion n'avait pas entièrement corrigé dans l'élève son humeur d'enfant terrible. Lorsqu'on apprit que M. le Curé allait l'envoyer au collège de Lesneven pour y faire ses études, plus d'une « commère » se dit en soupirant que « M. Le Gall perdait son argent d'envoyer un tel enfant au collège. » L'avenir devait heureusement démentir ces prophétesses de malheur.

Edouard entra donc, en octobre 1865, comme élève de sixième, au collège de Lesneven. Ce collège est constitué, depuis sa fondation qui remonte à l'année 1830, dans des conditions toutes particulières. Bien qu'il soit un établissement universitaire, relevant de l'Académie de Rennes, il est administré par l'autorité ecclésiastique, son directeur étant toujours un prêtre. Les chaires de professeurs sont occupées moitié par des ecclésiastiques, moitié par des laïques. Grâce à la bonne entente qui règne de part et d'autre, et aux traditions chrétiennes qui se sont maintenues dans ce collège depuis son origine, l'esprit y est excellent, la piété florissante, et nombreuses sont les vocations sacerdotales qui y ont germé et s'y sont développées depuis plus d'un demi-siècle.

Edouard se mit résolûment à l'œuvre, apportant à l'étude cet entrain, cette application, ce désir d'apprendre qui étaient comme un besoin de sa nature active et de son esprit si éveillé. Il rencontra dans sa classe de terribles

rivaux dont la supériorité, loin de le décourager, ne fit, au contraire, qu'exciter son zèle. « Il composa tout d'abord en version latine, cette pierre de touche des bons élèves, et la place qu'il obtint lui fit voir qu'il pouvait, moyennant un travail soutenu, lutter avec avantage. »

En venant au collège, Edouard n'avait pas abdiqué ce fond d'espièglerie que connaît le lecteur. Du reste il eut bientôt remarqué parmi ses camarades quelques étourdis, bons enfants par ailleurs, dans la compagnie desquels il se faufila, par une sorte de sympathie inconsciente. Les farces, les tours malins vinrent fournir au groupe des boute-en-train maintes occasions de rire aux dépens des condisciples, parfois aussi des maîtres. Ceux-ci leur faisaient expier, avec une juste sévérité, leurs boutades écolières. Mais le plus souvent nos étourdis cachaient si bien leur jeu qu'il n'était pas facile de surprendre les coupables. Quoi qu'il en soit, Edouard comprit bientôt qu'il risquait fort de compromettre son avenir en donnant libre cours à son humeur espiègle. Aussi le vit-on plus attentif à éviter la société des élèves dissipés et à mériter, par une conduite irréprochable, des notes capables de réjouir son vénéré bienfaiteur, M. le Curé de Saint-Renan.

« Ce qui ne veut pas dire, observe la relation à laquelle nous avons déjà fait plusieurs emprunts, qu'il eût fait litière de son humeur caustique. Il serait aisé de rappeler des scènes tout intimes où chez lui l'esprit se dépensait jusqu'au dernier grain, et cela à la grande joie de ceux qui l'entendaient. »

Entretenant, plus tard, ses élèves de cette époque de

sa vie, il leur racontait que son plus grand plaisir, dès son arrivée au collège, était de parler à ses « copains » le langage de Saint-Renan. « Je trouvais bien drôle de les voir rire, lorsque je leur disais : Attention! voilà un chien qui croche, au lieu de : un chien qui mord ; ou bien : Voilà le feu qui croche, au lieu de : voilà le feu qui prend. »

Les saillies originales de son heureux caractère et de sa belle humeur lui concilièrent sans peine les sympathies de tous ses condisciples qui se plaisaient à entendre ses récits pleins d'entrain. Edouard s'y prêtait de la meilleure grâce du monde et, lorsque la matière venait à lui faire défaut, son esprit inventif y suppléait à merveille.

« Une aventure assez piquante lui valut certain jour un sobriquet qui, pour n'avoir pas tout le sel de *Petrusibo*, ne mérite pas moins qu'on en fasse mention. Il racontait au long l'histoire d'une pêche miraculeuse, non pas de celle dont il est parlé dans l'Evangile, mais d'une autre de sa composition, car il lui fallait toujours du neuf, et cette histoire l'entraînait dans des explications un peu détaillées. Il en était rendu à ceci : « Vous savez, disait-il, « ce que c'est qu'un tramail ; eh bien, un tramail, c'est un « filet formé de trois réseaux pour prendre du poisson. « Or, celui dont je parle avait bien, *sans mentir*, une « longueur de *trois cents mètres*... » Un élève des hautes classes qui passait par là et s'était arrêté pour écouter ce que les bambins pouvaient bien se dire de si intéressant, partit d'un affreux, d'un horrible éclat de rire et se pencha sur le cercle formé autour d'Edouard en disant : « Eh ! dis donc, mon petit, *sans mentir*, hein ! *sans men-* « *tir !* » La parenthèse que le narrateur croyait si nécessaire se retournait décidément contre lui et menaçait de

lui rester comme surnom. De fait, avant le soir, on ne le désignait plus autrement. « Tu ne connais pas *sans mentir?* disait l'un; tu n'as pas vu *sans mentir?* » hurlait l'autre. Et *sans mentir* se grattait l'oreille comme un homme légèrement embarrassé... Intérieurement il comprit qu'il lui faudrait, une autre fois, en rabattre un peu des trois cents mètres qu'il avait si malencontreusement donnés à son tramail [1]. »

Edouard eut pour professeur de cinquième un diacre de grande valeur que ses talents, sa fermeté, sa piété désignèrent plus tard comme l'homme le plus apte à diriger le collège de Lesneven. Après avoir été son élève, Edouard devait devenir son collaborateur dans ce même collège. Nous voulons parler de M. le chanoine Roull, aujourd'hui archiprêtre de Saint-Louis de Brest.

L'intéressante notice consacrée par lui à la mémoire de l'abbé Le Guillou contient sur les années qu'Edouard passa comme élève au collège de Lesneven quelques détails qui trouvent ici leur place.

« Au collège, dit-il, M. Le Guillou répondit aux espérances de son bienfaiteur. Sa vive intelligence, la netteté de son esprit, la droiture de son jugement le placèrent de suite aux premiers rangs.

« J'aime à me rappeler cet écolier à la mine éveillée, attentif en classe, voulant tout savoir, « pour être aussi

[1] Un des amis d'enfance de M. Le Guillou nous a fait parvenir, à propos du trait que nous venons de citer, l'observation suivante que nous sommes heureux de reproduire : « Il ne faut voir dans ce propos d'Edouard qu'une exagération irréfléchie de langage. Grand ami de la vérité, même dans ses *gauloiseries*, il n'a jamais *gasconné*. Au reste n'aurait-il pas pu, lui enfant, confondre trois cents pieds avec trois cents mètres? Les filets de trois cents pieds ne sont pas rares ; il avait dû en rencontrer. »

« habile que son professeur de cinquième, de troisième et « de rhétorique » ; mais, une fois la classe finie, le premier aux jeux, courant sus aux camarades trop pacifiques, qui craignaient de compromettre leur dignité dans des amusements trop bruyants. Quand les jeux n'étaient pas possibles, il animait les récréations de sa bonne et franche gaieté, au récit d'aventures imaginaires qu'il créait à merveille [1]. »

Au surplus, Edouard n'avait garde de perdre de vue le but de ses études. « Ce n'était pas pour le préparer à une carrière libérale quelconque que le curé de Saint-Renan l'avait mis au collège. Il avait étudié ses dispositions intimes, et de cet examen consciencieux il avait acquis la conviction que son protégé était appelé au sacerdoce [2]. »

De son côté, Edouard sentait grandir en lui, de jour en jour, l'attrait que le Dieu de sa première communion avait déposé comme un germe fécond au fond de son âme. La pensée fidèlement entretenue du but à poursuivre et à atteindre, le désir de se rendre digne d'une aussi sublime vocation étaient comme un continuel stimulant qui soutenait ses efforts généreux tout en les provoquant. D'autre part, « le futur séminariste trouva au collège même une direction éclairée, des relations sûres, des habitudes de foi et de piété, en un mot tout ce qui est nécessaire pour garantir l'élu de Dieu des surprises de l'imagination et des entraînements d'une amitié indiscrète [3]. »

---

[1] *L'abbé Le Guillou*, discours prononcé dans la chapelle du collège de Lesneven, le 20 août 1893, p. 4 et 5.
[2] Discours de M. Roull, p. 5.
[3] *Ibid.*

Un autre ami d'enfance, devenu plus tard le confrère d'Edouard dans l'enseignement, M. l'abbé Colin, nous fournit sur cette période de la vie de M. Le Guillou des détails complémentaires que nous sommes heureux de reproduire à la suite de ceux qu'on vient de lire [1].

« Le 23 décembre 1866, Edouard était admis au nombre des serviteurs et enfants de Marie dans la Congrégation de la très sainte Vierge. Pour lui, c'était une bonne fortune. Il allait pouvoir se débarrasser de cet air tout gauche d'un enfant qui sent le besoin de se livrer à la piété et que des gages donnés à une dissipation apparente condamnent à passer pour un chrétien peu enthousiaste. Il se disait que si noblesse oblige, c'est bien dans une société qui recherche avant tout l'honneur de la Mère de Dieu. Et voilà pourquoi il se montra, dès son entrée dans la Congrégation, disposé à sacrifier tout ce qu'il y avait dans ses allures de contraire ou de peu favorable à l'esprit de foi. Non pas qu'il songeât le moins du monde à se rendre singulier et à attirer l'attention, car il se proposait de rester aimable et gai, rieur même, mais à la condition toutefois que désormais il eût le droit de s'autoriser de son titre de congréganiste pour émailler ses conversations de réflexions pieuses, lorsque les sujets le permettaient ou le réclamaient. Il se savait, en effet, élevé d'un cran au-dessus du vulgaire par ce titre

[1] C'est à une relation manuscrite de ce digne ecclésiastique que sont empruntés ces détails, ainsi que la plupart des épisodes rapportés plus haut. A notre grand regret, nous avons dû nous borner, pour ne pas sortir du cadre que nous nous étions tracé, à ne faire que des citations trop rares de cette intéressante relation. Peut-être M. Colin se décidera-t-il à la publier un jour. Nous croyons que les élèves et anciens élèves du collège de Lesneven trouveraient à sa lecture tout à la fois intérêt et profit.

précieux et, pourvu qu'on s'y prêtât un peu, capable de faire du bien dans sa petite sphère et d'empêcher beaucoup de mal.

« Mais c'est surtout en son particulier qu'il bénéficia de sa nouvelle qualité. Exact aux réunions des congréganistes, pieux dans la récitation de l'Office, fidèle à ses engagements, il apportait surtout une préparation sérieuse à ses confessions et à ses communions qui devenaient elles-mêmes plus fréquentes. C'est alors aussi qu'il contracta la sainte habitude des oraisons jaculatoires et qu'il se fit une collection de prières de choix. »

On était en 1871. Edouard venait d'entrer dans sa dix-neuvième année et de terminer sa rhétorique. Les nécessités de la guerre désastreuse de la France contre la Prusse, l'encombrement des séminaires transformés presque partout en ambulances, déterminèrent l'évêque de Quimper à autoriser les jeunes gens qui auraient dû, cette année-là, entrer pour la première fois au Séminaire, à étudier la philosophie dans leurs collèges respectifs. Edouard passa donc cette année encore au collège de Lesneven. Une lettre qu'il adressait, vingt ans plus tard, à une religieuse, nous révèle ce que fut pour lui l'étude de la philosophie. Qu'on nous permette de reproduire cette lettre. Outre qu'elle est un admirable témoignage de sa noble simplicité et de son humilité profonde, elle montre l'insuffisance ou pour mieux dire le vice radical de la philosophie universitaire.

« J'ai relu attentivement l'article que vous m'avez signalé. Je comprends que quelques-unes des expressions qu'il renferme, et qui sont toutes nouvelles pour

vous, vous aient étonnées, vous, votre bonne mère et vos sœurs. Mais cet article n'a rien de contraire à l'enseignement catholique, et il reconnaît que la sainte Eucharistie renferme *réellement le corps, le sang, l'âme et la divinité de Notre-Seigneur Jésus-Christ* qui est tout entier sous les espèces du pain et tout entier sous les espèces du vin. Seulement Notre-Seigneur, tout en se trouvant réellement dans la sainte Hostie, s'y trouve d'une façon insaisissable à nos sens. Ici il faudrait vous exposer certains principes philosophiques qui sont supposés dans l'article en question. Mais je ne suis pas assez familiarisé avec la philosophie scolastique que je n'ai pas eu le bonheur d'étudier, le malheur des temps ayant voulu que les élèves de Saint-Pol et de Lesneven restassent faire leur première année de Séminaire dans leurs collèges respectifs où on leur a appris une sorte de philosophie rabougrie, nullement en rapport avec les études théologiques que nous avons dû commencer dès notre entrée au Séminaire... »

Muni de son diplôme de bachelier, réunissant dans sa personne un ensemble de qualités intellectuelles et physiques qui lui auraient facilement concilié des sympathies et donné accès à plus d'une carrière brillante dans le monde, Edouard tourna définitivement ses préférences vers le sacerdoce, objet de jour en jour plus exclusif de ses pensées. Un monde nouveau allait s'ouvrir devant lui. Une vie nouvelle aussi allait donc commencer pour lui : vie de silence et de prière, vie d'obéissance et de sacrifice, vie de préparation au plus sublime et au plus saint des ministères.

Nous allons assister aux admirables transformations

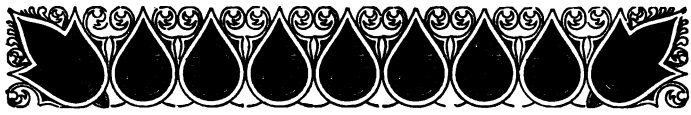
par lesquelles la grâce va faire successivement passer cette âme docile et généreuse, et voir comment l'espiègle enfant de Brest et de Saint-Renan, le joyeux et bouillant collégien de Lesneven va faire place au fervent séminariste et au saint prêtre.

CHAPITRE II

Le Grand Séminaire.

Et elegi eum... mihi in sacerdotem, ut ascenderet ad altare meum... ut ministraret in conspectu meo. (I Reg., II, 28-30.) — *Quia acceptus eras Deo, necesse fuit ut tentatio probaret te.* (Tob., XII, 13.) — *Qui seminat in spiritu, de spiritu metet vitam.* (Gal., VI, 8.)

Je l'ai choisi pour mon prêtre, afin qu'il montât à mon autel... et qu'il servît en ma présence. — Parce que tu étais agréable au Seigneur, il a été nécessaire que la tentation t'éprouvât. — Celui qui sème dans l'esprit, recueillera de l'esprit la vie éternelle.



CHAPITRE II

Le Grand Séminaire.

La transition du collège au Séminaire. — *Dans les honneurs jusqu'au cou !* — La cahier de notes. — *De la foi et du cœur !* — Difficultés entrevues du sacerdoce. — Les examens particuliers de Tronson. — Tout faire en vue de Dieu. — Patience dans le sacrifice. — Souffrances intimes. — Souffrances physiques. — Joie dans l'épreuve. — *Vivre à l'ombre du Saint Sacrement.* — Tentations contre la vocation. — Première tonsure. — Vacances. — Seconde année de Séminaire. — Progrès nouveaux. — Ordres mineurs. — Sous-diaconat. — *Travailler, prier, souffrir.* — Mortification. — Modestie. — Attrait vers les Missions. — Diaconat. — Edouard nommé professeur au collège de Lesneven.

Le 23 octobre 1872, Edouard franchissait le seuil du Grand Séminaire de Quimper, tout disposé à s'appliquer avec ardeur à l'œuvre de sa formation cléricale et à poser les bases solides des vertus dont nous pourrons admirer plus tard le magnifique épanouissement.

Toutefois, la transition un peu brusque de la vie écolière du collège à cette vie nouvelle semble avoir

produit tout d'abord sur lui, à en juger par ses lettres, une assez pénible impression.

« Ma chambre, écrit-il à une de ses parentes, est au quatrième. J'ai un confrère qui la partage avec moi. Je t'assure que je me trouve ici assez à l'étroit. Nous avons à peine de quoi faire un pas : il y a deux lits, deux tables et deux chaises... Enfin, il ne faut pas murmurer, mais se résigner à son sort. Je puis m'estimer encore heureux d'avoir un petit trou où je puisse être le maître...

« J'étais bien triste toute la première journée et je m'ennuyais bien fort. J'étais presque seul... J'errais de côté et d'autre sans savoir où aller ; bref, il ne s'en est guère fallu que je ne mourusse d'ennui... »

Mais ce petit nuage ne tarda pas à se dissiper ; quelques jours après, notre séminariste pouvait écrire : « Je me plais étonnamment au Séminaire. Ici la vie est douce et tranquille ; je parle de la vie spirituelle et non de la vie matérielle dont je me soucie et me soucierai toujours fort peu, je l'espère, avec la grâce du bon Dieu. »

Et, reprenant sa note joyeuse et caustique de naguère, il ajoutait : « Je suis dans les honneurs jusqu'au cou. Je suis nommé lampiste au premier étage. Tous les matins et tous les soirs on me donne une chandelle de suif pour allumer les lampes. J'oubliais la boîte d'allumettes : toutes les semaines on m'en donne une. N'as-tu pas un fier cousin ? »

Dès le début de sa vie de séminariste, Edouard annota soigneusement dans de petits cahiers qu'il conserva toujours les divers mouvements et impressions de la

grâce en son âme : les résolutions prises, les pensées destinées à alimenter en lui l'esprit d'oraison et le zèle de sa sanctification personnelle. « C'était, d'ailleurs, nous écrivait l'un de ses condisciples de Séminaire, comme un besoin de sa nature expansive de confier, surtout au papier après Dieu, ce qui se passait dans son âme. Que de fois nous avons retrouvé, traînants, les examens particuliers écrits de sa conscience et l'impression laconiquement exprimée qu'il en ressentait ! En général, la conclusion était : pas content ! »

Le vertueux séminariste, et plus tard le saint prêtre, fut constamment fidèle à cette pratique. C'est ainsi qu'il nous a été possible, à l'aide de ses notes personnelles, véritable fil conducteur, de pénétrer dans l'intimité de sa conscience et d'en scruter les moindres replis ; de suivre, pour ainsi dire mois par mois, et jour par jour, l'œuvre progressive de la grâce en son âme et l'œuvre simultanée de ses efforts généreux pour seconder cette grâce et la rendre de plus en plus victorieuse de la nature.

Bien que la nature chez Edouard fût foncièrement bonne et admirablement disposée à la vertu, néanmoins il apportait au Séminaire quelques restes de cette fougue de jeunesse que les règlements disciplinaires du collège n'étaient pas entièrement parvenus à faire disparaître. Toutefois, le milieu nouveau et si différent dans lequel il allait vivre, l'austérité plus grande du règlement, le caractère grave des études auxquelles il devait s'appliquer, le contact d'âmes généreuses se préparant, dans le silence, la prière et l'obéissance, à recevoir la plus éminente des grâces ; la direction surnaturelle imprimée à tous les mouvements et exercices qui ani-

ment la vie d'un grand Séminaire : tout allait contribuer puissamment à seconder les heureuses dispositions que le jeune aspirant au sacerdoce apportait dans cette maison sainte. Tout aussi lui disait à quel point de vue il devait désormais se placer, à quel mobile il devait obéir. Formulant en deux mots expressifs la devise de son enrôlement dans la milice cléricale, il écrivait en tête de son cahier de notes : *De la foi et du cœur !*

Dès la première heure de cette vie nouvelle, Edouard se mit en face des graves obligations de l'état sublime auquel il avait plu à Dieu de l'appeler. Cette vue le remplissait d'une crainte salutaire et lui inspirait les lignes suivantes adressées à sa vertueuse cousine :

« Continue tes bonnes prières pour moi. Oh ! il est si difficile de faire un bon prêtre ! Je n'y avais jamais pensé avant de venir au Séminaire. Maintenant je sais peut-être un peu ce qu'est le monde, quoique je n'y sois point allé. Remercie Notre-Seigneur qui m'a ouvert les yeux dès mon entrée au Séminaire, et m'a fait entrevoir la difficulté du sacerdoce, afin de me permettre de m'y préparer dignement. Prie surtout pour que j'observe toujours bien mon règlement et que j'aie toujours une foi vive. »

« Prie pour moi, lui écrivait-il encore, prie bien afin que je fasse un bon prêtre. Oh ! si je pouvais faire un prêtre fervent, quel bonheur pour ma famille et quel bienfait pour les âmes ! »

Un prêtre, ami d'enfance d'Edouard, et qui fut quelque temps son condisciple au Grand Séminaire, nous a cité de lui le trait suivant qui peint au vif le désir de perfection qui l'anima dès son entrée dans la voie qui le

devait mener au sacerdoce. « Je fus agréablement surpris quand je vis Edouard, le jour même de la rentrée, venir me supplier d'être son *moniteur* [1]. Vous le trouverez là déjà tout entier. »

Edouard prit pour guide dans l'étude des devoirs et des vertus de la vie cléricale le livre si classique et si pratique des *Examens particuliers* de Tronson. Il y puisa, durant les premières années surtout, les sujets de ses méditations journalières, les transcrivant fidèlement dans un cahier dont il fit son *vade mecum* de séminariste.

Puis, se pénétrant de cette pensée qu'un prêtre, un futur prêtre, doit être *l'homme de Dieu,* entièrement et constamment uni à Dieu, vivant sous son influence et agissant en vue de sa gloire, il se proposa de faire désormais de cette pratique la loi inviolable de sa vie. Nous trouvons dans ses notes cette résolution fréquemment exprimée.

« Tout faire en vue de Dieu... Ne chercher qu'à lui plaire. Sa volonté, son bon plaisir, sa gloire seront le but ordinaire de toutes mes pensées, de tous mes désirs, de toutes mes actions, de ma vie tout entière. »

« Rapporter les actions indifférentes à Dieu : les repas, le sommeil, les récréations, les prendre sous les yeux de Dieu. Enfin, bien faire l'action à laquelle on est, comme si ce devait être la dernière de la vie, et ne pas penser à celle qui doit suivre. »

Le moyen pratique de réaliser cette direction surna-

[1] Dans les Grands Séminaires et les communautés religieuses, on donne ce nom à celui qui doit avertir en secret des manquements à la règle et des fautes extérieures.

turelle de tous ses actes sera le recueillement, la pensée continuellement entretenue de la présence de Dieu.

« Au commencement de chaque action, te recueillir en la présence de Dieu, invoquer mentalement les saints noms de Jésus, Marie et Joseph, et te pénétrer de ce que tu vas faire. »

« Penser souvent à Notre-Seigneur Jésus-Christ et lui répéter ces paroles : Je veux que ce soit vous qui dirigiez mon cœur et non pas moi. »

Toutefois cette œuvre de désappropriation et de dépouillement de soi, qui est la perfection du discipulat de Jésus-Christ, ne s'opère pas sans grandes souffrances et sans généreux sacrifices. La nature ardente d'Edouard devait, plus que d'autres, sentir les difficultés de cette entreprise.

« Pour faire un saint prêtre, écrivait-il, il faut aimer de souffrir ; et cependant j'aime si peu la souffrance ! » Aussi comprit-il que, pour mener cette entreprise à bonne fin, il lui fallait pratiquer la patience et s'encourager sans cesse dans la pensée de la bonté et de la miséricorde de Dieu, dans l'assurance que sa grâce viendrait seconder efficacement ses efforts et le faire triompher de tous les obstacles.

Presque à chaque page de son cahier nous retrouvons affirmé ce besoin de patience et renouvelée la résolution de s'y exercer, de réprimer les impatiences, de fermer son cœur à tout trouble, à tout découragement.

« Dans les moments de difficulté, m'exciter à reprendre courage en pensant à ces paroles de Notre-Seigneur à l'âme chrétienne : *Tout sacrifice pour toi, toute gloire pour moi;* — ou bien me rappeler ces autres

paroles et me les répéter intérieurement : Je suis créé pour procurer la plus grande gloire de Dieu, et cette gloire doit consister pour moi à faire en tout et toujours sa volonté. »

« Supporter avec patience les difficultés, pensant que Notre-Seigneur les permet pour purifier ton âme, puisque tu n'as pas le courage d'entreprendre de la purifier toi-même ; — pensant aussi que c'est un moyen de te former à l'humilité et à la défiance de toi-même, et que l'état de facilité est plus dangereux. »

Le démon ne manqua pas de combattre ces vertueuses dispositions et de travailler à décourager cette âme généreuse en lui exagérant les difficultés de l'œuvre entreprise par elle, en lui montrant dans le sacerdoce un état trop sublime, exigeant des vertus dont elle n'était pas capable et une perfection qu'elle n'atteindrait jamais.

« Ta lettre, écrivait-il à la date du 5 novembre 1872, m'a un peu consolé de la tristesse que j'éprouvais ces jours-ci. Oui, vraiment j'ai été bien triste, et je crois bien que le démon en est la cause : il voudrait me dégoûter du Séminaire, en me le rendant insupportable ; mais j'espère qu'avec la grâce du bon Dieu, j'en triompherai. En attendant, prie bien pour moi. »

Au milieu de ces épreuves, Edouard continuait de s'encourager et de redoubler de confiance en la bonté divine. « Dans les troubles, les agitations, les inquiétudes à propos de l'avenir, prendre patience et penser que je ne suis pas seul, que Jésus-Christ est là pour me défendre. *Non vos relinquam orphanos* [1]. *Sufficit tibi gratia mea* [2]. »

[1] Je ne vous laisserai pas orphelins. (S. Jean, XIV, 18.)
[2] Ma grâce te suffit. (II Cor., XII, 9.)

« Ecarter cette idée que tu ne persévéreras pas en vacances ; — ne penser nullement aux vacances, à ce que tu y feras... Ne pas t'inquiéter si dans l'épreuve tu seras généreux. »

« Si tu étais tenté de t'impatienter, pense à Notre-Seigneur dans le Saint Sacrement de l'autel ; pense qu'il n'y vient pas pour son plaisir, mais uniquement pour le bien des âmes. »

« Quelques ennuis, quelques dégoûts, quelques pensées affligeantes que tu éprouves, ne te jamais décourager, ne te jamais troubler. Quelque longtemps qu'elles durent, quelque pénibles qu'elles soient, les supporter avec amour, pensant que c'est là un effet de la miséricorde et de la bonté de Dieu qui veut consolider ainsi ta vertu. »

« Supporter avec patience l'état de tristesse où tu te trouves, ou tout autre état aussi inquiétant. Penser que c'est là un moyen de se détacher de soi-même et que cette dernière chose est nécessaire. »

Ces quelques extraits de son journal spirituel peuvent donner une idée des souffrances intimes auxquelles il plut à Dieu de soumettre le jeune séminariste dès son entrée dans la voie qui devait le conduire au sacerdoce. Edouard faisait l'expérience de ces paroles de nos saints Livres : « *Fili, accedens ad servitutem Dei, præpara animan tuam ad tentationem* [1]. »

Les lignes suivantes achèvent de nous faire comprendre avec quelle générosité le vertueux jeune homme

[1] Mon fils, en entrant au service de Dieu, prépare ton âme à la tentation. (Ecclés., II, 1.)

cherchait à s'établir et à se maintenir dans une confiance imperturbable en Dieu qui ne permettait toutes ces tristesses et sécheresses, tous ces ennuis et dégoûts que pour fortifier sa vertu en lui faisant plonger ses racines dans les profondeurs vivifiantes du sacrifice.

Dans une note intitulée : *De la paix intérieure,* il écrivait : « Rappelle-toi qu'il faut édifier cette paix sur les ruines de tes passions ; rappelle-toi également que la soumission à la volonté de Dieu en est le fondement le plus assuré.

« Apprends à ne pas te troubler à la vue de tes misères, de tes faiblesses : dans les tentations, si longues et si pénibles qu'elles soient, dans les pensées d'avenir, dans les pensées contre le prochain...

« Ne te trouble pas quand dans tes prières tu éprouves des distractions ; tâche plutôt de les réparer ; sois calme dans les sécheresses, quand ton travail ne t'a pas paru satisfaisant.

« Ne te trouble pas quand on te fait ou dit quelque chose de désagréable.

« Enfin apprends à ne jamais te troubler, à ne jamais agir avec précipitation dans les actions mêmes les plus petites et les plus indifférentes, quelle que soit la promptitude avec laquelle tu doives les faire ou le peu de temps que tu aies pour les faire...

« Mais fais attention que cette paix ne soit pas la suite d'une lâche complaisance pour tes passions. »

On voit par ces dernières paroles, que la paix dans laquelle Edouard voulait établir son âme n'était pas un insouciant repos ni une torpeur apathique, mais bien l'élan continuel d'un cœur qui, s'arrachant aux étreintes

du découragement, se porte vers Dieu pour chercher en lui un continuel appui.

Dieu ne pouvait manquer de lui venir en aide. En même temps qu'il soutenait sa confiance, il développait en son âme le goût, l'amour de la croix. Il est aisé de constater les progrès d'Edouard dans cet amour par ces paroles, significatives malgré leur laconisme, jetées çà et là et à des dates différentes dans son cahier : « Supporter avec joie les tristesses, ennuis et pensées fâcheuses. — Savourer les tristesses, les ennuis et les pensées fâcheuses. — Savourer plus lentement les dégoûts et les ennuis. »

Ainsi, à mesure que la croix pesait plus lourdement sur ses épaules, son cœur s'enflammait pour elle d'un amour graduellement plus pur et plus ardent.

La souffrance physique vint bientôt s'ajouter à ces douleurs morales et commencer à imprimer sur les traits du vertueux séminariste une empreinte profonde qui ne devait plus s'en effacer. Jusque-là Edouard avait eu une santé très délicate, sans que toutefois aucun mal caractérisé se fût manifesté. La vie plus sédentaire du Séminaire, la nature des exercices et le caractère plus sérieux des études, sans doute aussi les peines intérieures qui vinrent l'assaillir, dès la première année de sa préparation au sacerdoce, contribuèrent à altérer sa santé. Toujours est-il qu'à cette époque déjà il commença à éprouver à la poitrine et aux poumons les premières atteintes du mal qui devait, en le minant sourdement, le conduire au tombeau. Dieu, qui voulait le sanctifier par la souffrance, voulut aussi en faire pour lui un moyen de préparation au sacerdoce.

Edouard sut se montrer aussi docile à accepter la maladie qu'il l'avait été à accepter les épreuves ménagées par la Bonté divine à son âme. Nous avons trouvé dans son cahier une note intitulée : *De la patience dans les maladies,* dans laquelle il se traçait la ligne de conduite à tenir pour faire tourner celles-ci à son plus grand profit spirituel. « Accepter la maladie avec joie ou du moins avec patience comme venant de la main de Dieu. Ne pas négliger le soin de ton âme ; si tu ne peux prendre part aux exercices ordinaires, y assister du moins par la pensée et t'élever vers Dieu par de fréquentes aspirations. Etre indifférent à la vie ou à la mort : *nec mori formidans, nec vivere recusans.* »

Au milieu de ces douleurs du corps et de l'âme, Edouard ne perdait rien de sa gaîté ordinaire. Tel on l'avait connu au collège, plein de joyeux entrain et de verve égayante, tel il se montrait au Séminaire. Parmi ses condisciples, bien peu sans doute soupçonnaient les efforts que cette âme généreuse devait faire pour se maintenir toujours dans une sérénité dont son entrain et sa bonne humeur étaient le reflet fidèle. Il s'était fait une loi inflexible de ne point se plaindre, de ne pas attirer sur lui l'attention et la compassion de ceux qui l'entouraient. Dans une autre note ayant pour titre : *De quelques moyens de pratiquer la patience,* il écrivait ces lignes énergiques :

« Quand tu ne trouveras pas tes aises ou que tu manqueras du nécessaire, ne te plains pas, n'en conserve ni de la colère ni du ressentiment pour ceux qui en seraient la cause. — Si on te fait une injure, si on médit de toi ou que l'on te calomnie, ou enfin que l'on te méprise,

ne t'en plains pas. — Dans les tristesses, le dégoût, les sécheresses, les souffrances, les impatiences, ne te plains pas. — Dans les peines qui te surviendront, soit à propos de ta famille ou pour toute autre cause, ne te plains pas ! »

Il écrivait encore dans un moment où la souffrance le retenait au lit : « Ne pas être exigeant : attendre avec patience que l'on te serve. N'être pas délicat. Ne pas être sombre ou de mauvaise humeur. Ne pas te plaindre de l'amertume des remèdes. Ne pas te plaindre des souffrances ni du bruit que l'on pourrait faire autour de toi. » ... « Ne pas parler de ton mal ; ne pas prendre plaisir à exciter la pitié d'autrui. »

Une expression qui revient souvent sous la plume du vertueux séminariste nous révèle la source de son inébranlable confiance, de sa sérénité constante, de son énergie surnaturelle, malgré les souffrances du corps et les peines de l'âme...

« *Vivre à l'ombre du Saint Sacrement... Vivre tranquillement à l'ombre du Saint Sacrement...* » L'Eucharistie était son refuge et sa force. Elle devait l'être jusqu'à la fin de sa vie.

Dès son entrée au Séminaire, Edouard avait compris quels rapports doivent exister entre Jésus au Sacrement de son amour et ceux qu'il appelle à devenir ses prêtres. Il avait compris que l'Eucharistie est la raison première et la fin principale du sacerdoce. Déjà, songeant à son premier pas dans la cléricature, il avait écrit dans son cahier :

« Le premier ordre que tu dois recevoir te rapprochera du corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ. »

A partir de ce moment, il avait senti se former en son cœur pour le sacrement qui perpétue ici-bas la présence, le sacrifice et le don personnel du Fils de Dieu un attrait irrésistible et qui devait aller toujours grandissant : « Aimer Jésus. Garder une foi vive en sa présence au Très Saint Sacrement » : telle fut la résolution qu'il s'efforça constamment de mettre en pratique. « En entrant et en sortant de la chapelle, écrivait-il encore, jeter un regard d'amour sur le tabernacle et dire du fond du cœur à Notre-Seigneur : *Jésus, donnez-moi de la foi et du cœur!* »

Cette foi et cet amour envers l'adorable Eucharistie se manifestaient chez lui par un religieux respect et un profond recueillement dans le lieu saint, par une grande fidélité à venir, dans les moments libres, visiter le divin Prisonnier du tabernacle. Afin de pouvoir employer le mieux possible le temps consacré à ses visites, il avait soin de noter sur son cahier les principales pensées ou d'indiquer d'un mot le sujet de méditation. Malgré ces précautions de sa piété, son âme ne parvenait pas toujours à goûter la douceur de la présence réelle. Bien souvent même, à en croire son témoignage, elle demeurait aux pieds de Jésus dans une désespérante sécheresse. Constant dans sa résolution de *vivre à l'ombre du Saint Sacrement,* abandonné au bon plaisir du Maître, Edouard écrivait :

« Supporter avec patience les joies mêlées d'amertume qu'on y trouve, ou les sécheresses qu'on y éprouve. — Supporter avec patience toute pensée qui serait de nature à jeter le trouble dans ton âme. »

Si, au contraire, Notre-Seigneur lui faisait goûter d'une façon sensible les effets de sa présence sacramentelle,

son désir de l'aimer d'un amour plus pur, plus désintéressé, lui dictait les lignes suivantes :

« Résolution générale. — Vivre tranquillement à l'ombre du Saint Sacrement, réprimant le désir de joie sensible et d'expansion ou d'orgueil qui te vient quand tu éprouves des consolations, résigné dans les sécheresses. »

Ce fut surtout à la sainte communion qu'Edouard demanda et en elle qu'il trouva la force nécessaire à son âme et la grâce d'une joyeuse résignation dans la maladie. Nous en trouvons l'irrécusable témoignage dans ses notes intimes.

« Penser souvent à la communion que tu as faite et, en l'honneur de cette communion, supporter avec patience les pensées qui seraient de nature à jeter le trouble dans ton cœur. »

« Penser souvent à la communion faite... Supporter les fatigues corporelles et les inquiétudes de l'esprit en l'honneur du Très Saint Sacrement. »

Ces inquiétudes de l'esprit eurent, comme nous l'avons dit, pour objet, à certains moments, sa vocation au sacerdoce : elle le jetèrent dans de cruelles perplexités, et lui causèrent une véritable torture.

C'est surtout dans ces moments de ténèbres et d'angoisses que le vertueux jeune homme trouva l'apaisement de ses craintes dans la sainte communion.

Ses notes nous apprennent qu'il s'approchait trois fois par semaine de la Table sainte. Mais son directeur spirituel n'hésitait pas à l'y faire asseoir plus souvent lorsqu'il voyait son âme dans le trouble, persuadé que si l'Eucharistie est le pain des forts, elle est aussi le pain des faibles, pour les soutenir dans la lutte et les rendre victorieux.

« M. Le Guillou, écrit l'un de ses anciens élèves aujourd'hui séminariste, M. Le Guillou me disait un jour : « Voyez, mon cher enfant, combien il est important de choisir un bon directeur. Il m'est bien des fois arrivé d'avoir de fortes tentations touchant ma vocation. Le démon, voulant me faire quitter le Séminaire, me faisait croire que je n'étais point appelé au sacerdoce. J'en étais souvent si troublé que je me disais : Eh bien, oui, il vaut mieux, dans ce cas, que je m'en aille ; ma place n'est point ici ; je me ferai instituteur et par là je contribuerai quand même à la gloire de Dieu et au salut des âmes. Dans ces idées, j'allais trouver mon directeur. A peine lui avais-je soumis ma manière de voir qu'il me disait avec sa bonté habituelle : « Mon enfant, vous irez, « n'est-ce pas ? communier demain. » Si je voulais tant soit peu objecter, il répétait : « Je vous dis d'aller communier « demain. » Le lendemain j'allais à la sainte Table. Dès que j'avais reçu Jésus, ces idées sombres disparaissaient, et chaque fois que j'ai été tenté de quitter le Séminaire, le même remède, c'est-à-dire la sainte communion, m'a toujours été ordonné, et toujours ce remède a eu son efficacité contre les pièges du démon. »

Un autre séminariste, qui fut aussi son élève, écrit pareillement : « Avant mon entrée au Séminaire, j'eus occasion de voir seul M. Le Guillou ; il me donna les meilleurs conseils. Il m'avertit que j'aurais à lutter contre le démon et que j'aurais bien des misères à supporter, comme des scrupules, des tentations, etc., que je serais même parfois dégoûté de la vie du Séminaire. Il me dit qu'étant lui-même au Séminaire il avait eu tout cela à souffrir ; quelquefois la tristesse et le découragement s'emparaient de son âme. Il m'exhorta à recourir à la

sainte communion au milieu des peines que j'aurais à souffrir, comme il l'avait fait lui-même, dans des peines semblables.

« Depuis mon entrée au Séminaire, j'ai pu constater la vérité des paroles de M. Le Guillou, surtout dans les premiers temps. Un jour je lui écrivis et lui parlai de ma pauvre âme à laquelle il s'intéressait tant. Il me répondit. Je n'ai pas conservé cette lettre, je le regrette infiniment, je n'ai jamais lu rien de plus beau, rien de plus consolant. Il m'indiquait la sainte communion comme meilleur remède à toutes ces petites misères, ajoutant que c'est là qu'il avait puisé jadis la force de triompher des tentations contre sa vocation. »

C'est ainsi que cette âme privilégiée se préparait, par l'abnégation, le sacrifice, la mort à elle-même, la confiance en Dieu et de continuels progrès dans son saint amour, à prendre rang dans la hiérarchie sainte et à s'élever jusqu'au sommet glorieux du sacerdoce.

Ce fut le 9 août 1873 qu'Edouard en franchit le premier degré en recevant la tonsure cléricale. En terminant la retraite qui précéda son ordination, il inscrivit sur son cahier la résolution suivante :

« Renier le vieil homme et marcher courageusement à sa perfection sans jamais se donner un moment de repos et en pensant à ce texte de l'Ecriture : *Christus non sibi placuit.*

« Pour cela, *de la foi et du cœur !*

« *De la foi* : on l'obtient de Dieu en montrant sa bonne volonté à soumettre son esprit à la méditation des vérités de la religion.

« *Du cœur* : on l'obtient en priant sans cesse, sans se

donner de relâche, sans se troubler du mal que l'on pourrait faire, en accomplissant bien sa règle et s'appuyant toujours sur la miséricorde de Dieu, mais non pas toutefois pour se relâcher... »

Les lettres écrites par lui à cette époque témoignent de son ardent désir de prendre rang parmi les ministres de Dieu vraiment dignes de ce nom, qui le servent sans condition ni réserve, avec un dévouement qui ne recule devant aucun sacrifice.

« Prie donc, écrit-il, pour que je devienne un saint prêtre... Tu sais ce qu'il y a à craindre pour le prêtre, c'est qu'il ne s'amollisse... L'idée de faire un prêtre mou et paresseux, de faire un mauvais prêtre, m'effraie. »

« Prie donc le bon Dieu, écrit-il encore, pour que j'embrasse avec ardeur le règlement du Séminaire, comme le seul moyen de souffrir et de me sanctifier. Demande surtout que j'aime toujours la prière, car tu sais que c'est là le seul moyen de se conserver. »

Ses lettres nous apprennent encore de quelle manière se passèrent les vacances du pieux séminariste. Son temps était partagé entre la prière et l'étude. Ses récréations consistaient à faire le catéchisme aux petits enfants de la paroisse et à accompagner M. le curé de Saint-Renan dans ses visites aux malades. Il apportait dans ses fonctions de catéchiste ce zèle que nous le verrons déployer plus tard auprès des Congréganistes du Sacré-Cœur ou de la sainte Vierge au collège de Lesneven, et dans ses exercices de piété la même ponctualité qu'au Séminaire.

La seconde année qu'Edouard passa dans cette chère maison de sa formation cléricale fut marquée par de

nouveaux progrès dans les vertus si généreusement pratiquées par lui dès la première heure. Son âme toutefois, moins éprouvée par les craintes qui l'avaient tant fait souffrir la première année, affermie et confirmée dans sa voie, n'aspirant plus qu'après l'heureux instant où il lui serait donné de se consacrer irrévocablement au service de Dieu et des âmes, s'épanouissait sous l'influence féconde de la grâce, et, comme il l'avait si bien dit, « à l'ombre du Saint Sacrement » et dans sa vivifiante lumière.

Ses condisciples d'alors témoignent qu'il leur fut toujours un modèle ; qu'on ne le vit jamais manquer au règlement, que sa tenue à la chapelle était une prédication éloquente et comme une invitation permanente à l'adoration.

L'estime que l'on faisait de sa vertu et la confiance que l'on avait en lui l'avaient fait choisir par un grand nombre de séminaristes pour remplir auprès d'eux l'office de moniteur. Edouard s'en acquittait avec une très exacte fidélité, mais en même temps avec tant de charité et de douceur, que ses observations étaient toujours bien accueillies.

Sa conversation était ordinairement enjouée, par moments pétillante d'esprit et provoquant autour de lui une gaîté franche et de bon aloi. Mais il savait aussi aborder avec aisance les sujets de piété et y mettre tant de simplicité, de ferveur, d'onction, qu'on l'écoutait sans peine et qu'on recherchait avec empressement l'occasion de s'entretenir de choses spirituelles avec lui. Son sujet favori était l'Eucharistie. Il en parlait avec une sorte d'enthousiasme. On comprenait, à ses accents, quelle place elle occupait dans ses affections, et, en l'entendant,

on se sentait comme irrésistiblement entraîné à l'aimer comme lui.

Mais l'aspirant au sacerdoce ne doit pas seulement s'appliquer à acquérir les vertus réclamées par le saint état qu'il professe ; il doit encore s'emplir de la science qui le rendra capable d'instruire les âmes et d'être dans l'Eglise le défenseur attitré de la vérité. « Les lèvres du Prêtre, dit l'Esprit-Saint, garderont la science [1]. » Pénétré de l'importance de cette obligation et résolu à devenir un digne serviteur de Dieu et des âmes, Edouard mit tous ses soins à acquérir les diverses connaissances qui constituent la science ecclésiastique, apportant à l'étude la même surnaturelle ardeur qu'aux exercices de piété. Théologie, Ecriture sainte, droit canonique, patrologie, histoire de l'Eglise, chant et cérémonies sacrées : tout cela le passionnait saintement et fournissait à son intelligence la matière d'un travail où la piété, l'esprit de religion dont il s'inspirait en toutes choses, lui faisaient trouver des charmes.

Un de ceux qui ont connu le plus intimement l'abbé Le Guillou et ont vécu le plus longtemps avec lui, rend à ce sujet le témoignage suivant : « Intelligence nette plutôt que brillante, jugement très droit, cœur d'or, esprit fin et délicat, voilà en quelques mots le portrait de l'abbé Le Guillou. » Un autre témoin de sa vie complète ainsi le témoignage que nous venons de citer : « Edouard fut au Séminaire aussi laborieux que pieux. Il ne se contentait pas d'une étude superficielle des matières classiques ; c'était un besoin de son intelligence active et

[1] Labia sacerdotis custodient scientiam. (Mal., II, 7.)

investigatrice d'approfondir les questions traitées en classe, d'en dégager des applications pratiques, en vue de son bien personnel et aussi en vue des âmes qu'il devrait un jour instruire et diriger dans les voies de la vérité et du bien. Sans être un sujet brillant, il fut toujours un sujet solide, d'un sens très droit, d'un esprit très pratique. Il se fût passionné pour les sciences sacrées s'il avait pu s'y livrer tout entier, après le temps relativement court qu'il passa au Séminaire. »

Le 20 décembre 1873, Edouard reçut les ordres mineurs et, le 9 août de l'année suivante, le sous-diaconat. En s'engageant irrévocablement au service de Dieu et des âmes, il traça tout le programme de sa vie en trois mots dont il fit sa résolution générale de retraite : *Travailler, prier, souffrir.*

La souffrance, en effet, était devenue, pour ainsi dire, son inséparable compagne. « Ce cher confrère, atteste l'un de ses condisciples d'alors, ne jouit jamais, durant tout le temps qu'il passa au Séminaire, d'une bonne santé. » Malgré cela, le courageux séminariste ne laissait pas de suivre avec une scrupuleuse ponctualité la vie commune, heureux de servir le divin Maître *en donnant du sien.*

Toutefois la faiblesse de sa santé l'obligea de suspendre momentanément ses études et d'aller passer le temps du Carême dans sa famille, qu'il édifia par sa piété, sa régularité, son aimablegaieté. A pei ne rétabli, il s'empressa de revenir au Séminaire et de reprendre avec plus de générosité et d'ardeur que jamais la pratique de sa chère devise : *Travailler, prier, souffrir.*

La chambre occupée par lui, la dernière année qu'il

passa au Séminaire, avait peut-être l'avantage d'être plus spacieuse que d'autres [1], mais aussi l'inconvénient d'avoir une vaste cheminée insuffisamment pourvue de courant. Aussi, lorsqu'on allumait du feu, la fumée refoulée se répandait-elle dans la chambre. Au lieu de remédier à ce désagrément par une réclamation légitime, le vertueux séminariste aima mieux l'endurer par esprit de mortification.

Cet esprit de mortification fut l'objet constant de ses préoccupations et de ses efforts. Ses notes intimes nous montrent avec quelle minutie il recherchait les occasions de vaincre soit les répugnances de sa nature, soit les moindres mouvements et satisfactions de sensualité.

Ce fut surtout à s'établir dans la pratique habituelle de la modestie cléricale qu'il s'appliqua avec un zèle généreux. Il dut en coûter à cette nature vive et expansive de réprimer sa trop grande exubérance et de s'assujettir à ne rien faire paraître que de grave et de réservé dans tout son maintien. Aussi lorsqu'on le vit revenir à Saint-Renan, à l'époque des vacances, on avait peine à reconnaître dans ce modeste séminariste le pétulant espiègle d'autrefois. Les personnes de son âge, qui avaient partagé ses jeux d'enfance, s'étonnaient de cette grande réserve.

« Ici, écrit l'une d'elles, on le trouvait fier, car il ne parlait presque pas et ne voyait pas grand monde, une fois au Séminaire, et plus tard, lorsqu'il fut prêtre. On ne comprenait pas que cette façon d'agir était inspirée par la vertu. Il était simplement réservé en tout et pour

[1] Elle était située dans l'ancienne infirmerie. Elle est devenue depuis quelques années un oratoire pour MM. les Directeurs du Séminaire.

tout et n'avait que trop bien compris ce qu'il avait à faire. »

Cependant, à mesure qu'Edouard gravissait les degrés qui le rapprochaient du sacerdoce, la pensée d'aller porter aux nations infidèles les lumières de l'Evangile se présentait fréquemment à son esprit et faisait battre son cœur d'une émotion généreuse. Ses rapports intimes avec un de ses condisciples parti, l'année suivante, pour le Séminaire des Missions Etrangères, et de là envoyé au Japon, ne contribuèrent pas peu à entretenir en son cœur ces aspirations apostoliques. Toutefois ce désir se trouvait contrebalancé par un certain attrait qui l'inclinait vers la jeunesse et des aptitudes marquées pour l'enseignement. Partagé entre ce double attrait, Edouard consultait Dieu, et, après Dieu, le directeur de son âme. La réponse de ce dernier était qu'il devait attendre encore et se tenir prêt à exécuter la volonté du Seigneur dès qu'elle serait plus clairement manifestée. L'humble séminariste, habitué à juger et à agir en toute circonstance d'après les principes de la foi, s'en remit donc à Dieu pour son avenir, également disposé à aller ici ou là, ne désirant qu'une seule chose : se dévouer à son service et procurer sa gloire.

La réponse d'en haut ne se fit pas longtemps attendre. Il y avait deux ans et demi qu'Edouard vivait sous le regard de Dieu et l'influence de la grâce, se préparant avec une active fidélité à cette souveraine dignité du sacerdoce, objet irrévocable de ses désirs, lorsque ses supérieurs arrêtèrent leur choix sur lui et le désignèrent comme professeur au collège de Lesneven. S'il fut doux à son cœur de revenir à ce cher collège vers

lequel, d'ailleurs, le portaient ses goûts, ses aptitudes, les aspirations de son zèle, il lui en coûta de devoir si tôt quitter le Séminaire où son âme avait grandi et s'était affermie dans l'amour de Jésus et dans les vertus qu'il veut voir en ses prêtres.

« Il était désolé, écrit un de ses meilleurs amis d'alors, de quitter le Séminaire ; il trouvait qu'il y avait passé trop peu de temps. » Edouard n'était encore que diacre. Ne fallait-il pas donner à son âme le temps de s'emplir des eaux de la grâce céleste qu'elle était appelée à verser sur tant de jeunes âmes et d'amasser les divins trésors dont elle devait les enrichir ?

Mais Dieu avait parlé par la bouche du premier pasteur du diocèse. Edouard était jugé suffisamment muni pour entrer dans la carrière et, du reste, on savait, à n'en pouvoir douter, qu'il ne négligerait pas l'œuvre de sa sanctification personnelle en même temps qu'il travaillerait à sanctifier d'autres âmes. En fils d'obéissance, il s'inclina devant la volonté de ses supérieurs, redisant intérieurement ce mot de la première heure qui résume sa vie tout entière : *de la foi et du cœur !*

CHAPITRE III

Le collège de Lesneven. — Le sacerdoce.

Domine, Deus meus... oculi tui aperti super domum hanc nocte ac die; super domum de qua dixisti : Erit nomen meum ibi. (III Reg., VIII, 29.) — *Et suscitabo mihi sacerdotem fidelem qui juxta cor meum et animam meam faciet... et ambulabit coram Christo meo cunctis diebus.* (I Reg., II, 35.)

Seigneur, mon Dieu... vos yeux sont ouverts sur cette maison nuit et jour, sur cette maison dont vous avez dit : Mon nom sera là. — Et je me susciterai en en lui un prêtre fidèle, qui agira selon mon cœur et mon âme... et il marchera devant mon Christ tous les jours.

CHAPITRE III

Le collège de Lesneven. — Le sacerdoce.

Comment M. Le Guillou envisage ses fonctions de professeur. — Règlement de vie. — Directoire spirituel. — Vivre en séminariste. — Préparation au sacerdoce. — Nouvelles aspirations vers les missions étrangères. — La lumière d'en haut. — *Rester où Dieu m'a mis.* — Ordination.

Le lecteur connaît déjà le théâtre où, durant près de dix-huit années, l'abbé Le Guillou va exercer l'action féconde de son zèle.

En l'envoyant au collège de Lesneven, l'autorité diocésaine lui avait confié le soin de professer le cours français préparatoire à la huitième. Chargé, en 1876, du cours d'histoire, il fut nommé, trois ans après, professeur de troisième. Jusqu'à sa mort, il persévéra dans les mêmes fonctions. Une lettre, datée du 13 mars 1875, à une pieuse cousine avec laquelle il conserva longtemps des relations intimes, nous révèle les dispositions avec lesquelles il se mit à l'œuvre.

« Il y a bientôt huit jours que j'ai quitté le Séminaire,

et cela pour n'y plus retourner, au moins comme séminariste. On m'a placé comme professeur au collège de Lesneven, et je crois que je suis destiné à passer ici, sinon le reste de mes jours, au moins une grande partie de ma vie. Je vais donc me dévouer à l'éducation de la jeunesse, et j'ai promis au bon Dieu de ne pas m'épargner ; je me dépenserai le plus qu'il me sera possible, car ce sont des âmes à gagner au bon Dieu, et on m'a placé ici, non pas seulement pour former l'intelligence des enfants que l'on me confiera, mais principalement pour leur former le cœur. Je sais que la vie de professeur n'est pas toujours agréable; je m'y attends, et je l'ai déjà éprouvé ; mais, avec l'aide du bon Dieu, j'espère redoubler d'ardeur à la vue des difficultés que je rencontrerai.

« Mais la plus sérieuse difficulté est celle que l'on éprouve à faire ses exercices spirituels; et pourtant qui a plus besoin du secours du bon Dieu qu'un professeur et surtout un professeur prêtre ou destiné à le devenir? Son cœur ne devrait être occupé que de choses saintes ; et pourtant il ne peut étudier que des choses qui dessèchent le cœur et ne lui parlent pas du bon Dieu ; bien plus, il est lancé au milieu de la dissipation et exposé à se dissiper lui-même et à oublier le bon Dieu. Oh! prie bien pour moi afin que je ne néglige jamais le soin de mon âme et que je sanctifie toujours mes occupations par la pensée de Dieu. Jusqu'ici, je suis dans la ferme résolution de faire passer mes exercices spirituels avant tout; le bon Dieu m'en a déjà récompensé, car j'étais accablé de travail et je ne savais que devenir; mais j'ai mieux aimé, malgré tout, faire mes exercices de piété et il s'est trouvé que mon travail était fait pour le moment voulu. »

Avant de voir le jeune professeur à l'œuvre, il ne sera pas sans intérêt de savoir comment, pour remplir en homme de Dieu ces importantes fonctions, il organisa sa vie, dès le premier instant. Un règlement, que nous avons trouvé dans ses notes, fait connaître dans les moindres détails l'emploi de ses journées. Qu'il nous soit permis de le reproduire intégralement, pour l'édification du lecteur.

Pour la plus grande gloire de Dieu
et en l'honneur de Jésus, de Marie et de Joseph.

Règlement général.

Tous les jours, je me lèverai à 4 heures. Après m'être habillé, je ferai mes prières et mon oraison. Mon oraison durera au moins une demi-heure. Aussitôt après l'oraison, je réciterai mes petites heures comme préparation à la sainte messe. J'assisterai à la sainte messe dès que j'aurai récité mes petites heures.

Après la sainte messe, je prendrai mon déjeuner, puis je me rendrai dans ma chambre pour préparer la classe.

De 8 heures à 10 heures, la classe.

A 10 heures, après m'être recueilli très profondément par une fervente prière, je me remettrai à l'ouvrage.

A 11 heures trois quarts, je ferai l'examen particulier et l'examen général comme au Séminaire.

Après le dîner, je me rendrai à ma chambre pour y préparer ma classe.

De 2 heures à 4 heures, la classe.

A 4 heures, j'irai faire une promenade en récitant mon bréviaire et en faisant ma lecture spirituelle.

A 6 heures et demie, je ferai une demi-heure de lecture d'Ecriture sainte.

A 7 heures, je ferai ma visite au Très Saint Sacrement, ou bien, si je n'ai pas récité mon chapelet au Folgoët ni fait ma lecture spirituelle, je ferai ma lecture spirituelle à 6 heures et j'irai faire ma visite au Très Saint Sacrement de 6 heures et demie au souper.

Après le souper je réciterai mes prières du soir qui se composeront des sept psaumes de la pénitence et des grandes litanies. Puis je lirai mon sujet d'oraison et je me mettrai au lit.

Remarque. — Quand je n'aurai pas pu dire mon chapelet dans la journée, je le dirai avant d'aller au lit, en plus des litanies.

Quand je n'aurai pas pu faire de lecture spirituelle et d'Ecriture sainte dans la journée, je lirai un numéro du livre de l'*Imitation* et un chapitre du Nouveau Testament avant de me coucher.

Je tâcherai de vivre dans le plus grand silence qu'il me sera possible. »

Ainsi la vie du jeune professeur se trouvait partagée entre la prière et le travail, sans qu'il y eût pour ainsi dire place pour le repos et les distractions légitimes. Malgré ce que ce règlement avait d'austère, l'abbé Le Guillou fut constamment fidèle à l'observer en ses divers points.

Il joignit à ce cadre général de l'emploi de son temps, un directoire pratique sur l'esprit dont il devait animer tous ses actes et les vertus à pratiquer dans leur accomplissement. Citons encore ces pages édifiantes ; elles nous aideront à mieux connaître les saintes dispositions de son âme ; elles résument, du reste, la vie

intime de l'abbé Le Guillou, depuis cette époque jusqu'à sa mort.

« *Mortification corporelle.* Je combattrai courageusement la mollesse de mon corps et le besoin qu'il a de jouissance ; pour cela je le soumettrai au froid et à la fatigue, je n'aurai pour lui aucune lâche complaisance et je serai fidèle à me lever tous les jours à 4 heures, quelque peu de sommeil que j'aie pris et quelque fatigue que j'éprouve. Je le priverai de tout plaisir même des plus légitimes, par exemple celui de lui procurer un peu de repos ou une légère jouissance après le travail : je l'en priverai en jetant les yeux sur la croix. Je ne rechercherai ni les aises du corps ni la satisfaction de la nature, les évitant quand ils se présenteront et m'en défiant toujours.

« Je réprimerai l'intempérance de la chair dans les repas, en mangeant sans précipitation et en prenant mon repas avec une grande modestie. Je ne prendrai qu'une fois des divers aliments qu'on me donnera. A chaque plat, je ferai une légère mortification, mais de manière à être inaperçu des autres. Je prendrai du beurre avec une grande modération ; il en sera de même des épices ; je noierai mon vin de façon à n'en pas sentir le goût : j'en prendrai toujours très modérément. Je ne prendrai jamais d'eau-de-vie. Je demanderai au bon Dieu d'avoir de la confusion d'être si bien servi.

« Quand j'aurai manqué à l'un de ces points, il ne faudra pas que je me décourage, mais je relirai ceci avec attention, et je le pratiquerai avec une nouvelle ardeur. Je ne prendrai jamais quoi que ce soit entre mes repas.

une aspiration vers le Cœur de Jésus et de Marie, puis je formerai un ferme propos.

« *Confessions.* Les faire régulièrement tous les huit jours comme au Séminaire. Je m'y préparerai avec soin en m'excitant, dès la veille, à la joie et à la confiance, et, le jour même, en faisant mon oraison sur le péché, pour m'exciter à la contrition. Je ferai mon examen de conscience pendant mon oraison : je demanderai la contrition par une courte prière et je ferai alors le ferme propos. — Après la confession je resterai quelque temps en prières pour remercier Dieu, renouveler mon acte de contrition et mes résolutions. Puis je ferai sans tarder ma pénitence sacramentelle.

« *Communions.* Je ferai toutes mes actions en vue de mes communions. La veille, j'exciterai ma foi et mon courage à souffrir ; je m'exciterai aussi au recueillement ; je ferai de même le jour de la communion. — Pour mon action de grâces, je prendrai au moins un quart d'heure, à moins de circonstances extraordinaires ; et après m'être entretenu pendant un quart d'heure avec Notre-Seigneur, je réciterai mes prières ordinaires.

« *Lecture spirituelle.* Je lirai peu et je réfléchirai beaucoup. Je serai fidèle à en faire tous les jours un quart d'heure, et quand je n'aurai pu le faire dans la journée, je lirai un verset de l'*Imitation* avant de me coucher. — De même je serai fidèle à lire tous les jours l'Ecriture sainte pendant un quart d'heure ou une demi-heure, et si je ne puis la lire pendant la journée, j'en lirai quelques versets avant d'aller au lit.

«*Prières*. Pour ne pas perdre le goût de la prière et du recueillement, je dois faire mes prières :

« 1° Avec régularité, les faisant à des moments déterminés, par exemple après chaque classe, pour me recueillir ; — 2° avec soin, me pénétrant bien de la présence de Dieu à qui je vais parler et laissant toute autre préoccupation de côté. — Pour mon bréviaire, je le dirai toujours au premier moment libre après que l'heure de le dire sera venue. Autant que possible je dirai mes heures avant la messe ; je dirai toujours Matines et Laudes la veille, quand il me faudrait, pour cela, veiller très tard.

« *Pratique de la vertu*. L'humilité, la douceur et la simplicité seront mes vertus de prédilection. Je m'efforcerai de devenir enfant dans le sens qu'a dit Notre-Seigneur : « Si vous ne devenez comme des enfants, « vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux. » Je serai simple en tout, et j'éviterai l'affectation : je serai simple surtout dans le soin de ma chambre et des objets à mon usage. Je ne me plaindrai jamais de rien.

« Je m'efforcerai de devenir de plus en plus sérieux, de prendre tout au sérieux dans la vie spirituelle ; et si la nature voulait protester, je la ferai se taire.

« Je demanderai avec ardeur tous les jours, dans mes prières, les vertus de foi, d'espérance et de charité, persuadé que rien ne m'est plus nécessaire.

« Je ferai à Dieu le plus de sacrifices qu'il me sera possible. — Je le prierai de développer en moi le don de la crainte de Dieu que j'ai reçu dans mon sous-diaconat.

« *Pratiques de dévotion*. Je m'efforcerai d'accroître mon amour pour le Très Saint Sacrement et je passerai

à ses pieds le plus de temps que je pourrai; quand je viendrai en sa présence, j'exciterai ma foi et mon respect. — J'aurai aussi une grande dévotion pour le Chemin de la Croix, le Rosaire, saint Joseph et les saints Anges gardiens.

« Chaque jour de la semaine sera consacré à une dévotion particulière : le Dimanche à la Très Sainte Trinité, le lundi au Saint-Esprit et aux fidèles trépassés, le mardi aux saints Anges, le mercredi à saint Joseph et aux bienheureux du ciel; le jeudi au Très Saint Sacrement; le vendredi au saint Cœur de Jésus; le samedi à la sainte Vierge.

« Chacun des jours de la semaine, je m'examinerai, pendant l'oraison, ainsi que je l'ai dit plus haut, sur une de mes obligations. De plus, dans chacune des heures de mon bréviaire j'honorerai une circonstance de la passion de Notre-Seigneur.

« Toutes les semaines je relirai ce règlement. Tous les mois je ferai une retraite d'un jour avec méditation sur la mort et examen sur le présent règlement. Cette retraite, je la ferai le premier jour du mois, au plus tard le premier dimanche du mois. »

Vivre en séminariste, continuer autant que possible au collège la vie du Séminaire, telle fut donc la grande préoccupation de l'abbé Le Guillou au début de son professorat.

Le règlement de vie qu'on vient de lire ne demeura pas pour lui lettre morte. Ses cahiers de notes montrent, au contraire, sa constante sollicitude et ses efforts soutenus pour l'observer avec une parfaite exactitude en chacun de ses points. Fidèle à faire chaque mois le jour

de retraite qu'il s'était prescrit, il avait soin de noter sur ces cahiers les progrès réalisés et plus encore les moindres négligences, s'accusant et se condamnant avec une touchante humilité.

Dans l'une de ses retraites, il mentionne ainsi ses défauts : « Sensualité dans le manger, recherche de l'estime, peur d'être méprisé. J'ai fait mes prières et mes exercices de piété d'une façon déplorable ! » Puis il marque les résolutions à prendre et termine par ces mots : « La principale résolution de cette retraite est que je ne dois jamais chercher le repos du corps ni la satisfaction de la nature. »

Dans une autre retraite, il s'adresse le reproche suivant : « La science de l'oraison est bien faible chez moi. Il dépend du bon Dieu seul de me faire ce don ; je dois le lui demander par d'humbles prières et par l'emploi des moyens qui sont en moi pour l'obtenir : la mortification de la triple sensualité du cœur, de l'esprit et du corps, la préparation prochaine de l'oraison et tous les petits articles prescrits pour le commencement de l'oraison. »

A une autre date, il écrit encore : « Mon cœur se laisse aller à la créature et devient bien froid pour le bon Dieu. J'ai bien besoin d'une retraite pour me recueillir. L'orgueil a de profondes racines dans mon cœur ; la vaine gloire aussi s'en empare. Nécessité de veiller sur tous ces points. »

Constamment attentif sur lui-même, « portant toujours, comme disent nos saints Livres, son âme entre ses mains [1] », aucun détail ne lui échappe ; avant même

[1] Anima mea in manibus meis semper. (Ps. CXVIII.)

qu'une tendance défectueuse se développe et s'accentue en lui, il la signale, la condamne, recherche les moyens les plus sûrs d'y remédier et se les impose. Ses examens mensuels montrent assez qu'il ne perd pas de vue les points en souffrance, et combien il a à cœur l'œuvre de sa réforme spirituelle et de ses progrès dans la vertu.

« Je dois me rappeler, écrit-il, que l'unique nécessaire pour moi c'est de travailler à ma perfection, à mon salut ; *quoique je sois professeur,* je dois y travailler sérieusement et avec simplicité, comme au Séminaire. Par conséquent, je dois m'appliquer à tous les exercices de la vie spirituelle, ne les négligeant pas pour les autres occupations. » Il écrit encore : « Je travaillerai à devenir de plus en plus sérieux et véritablement humble, deux choses que l'on n'acquiert que par le recueillement de l'esprit... Le recueillement, je le trouverai dans l'oraison et les visites au Très Saint Sacrement. » D'un mois à l'autre, il renouvelle ces résolutions presque dans les mêmes termes, montrant par là quelle importance elles ont à ses yeux et avec quel esprit de suite il travaille à sa perfection.

Cependant l'attrait dont nous avons parlé plus haut vers la vie apostolique et l'évangélisation des nations infidèles n'était pas complètement éteint dans le cœur de l'abbé Le Guillou. De temps à autre, il sentait les généreuses aspirations de sa dernière année de Séminaire se raviver avec une irrésistible ardeur. Les lettres d'un intime ami, missionnaire au Japon, en lui révélant la profondeur de la misère morale et l'état d'abandon de milliers d'âmes assises dans les ténèbres de l'erreur et

de la mort, étaient comme autant d'appels dont l'écho retentissait puissamment en son âme généreuse. L'abbé Le Guillou s'interrogeait, consultait Dieu, cherchait sa voie. Il ne nous a pas été donné de nous procurer les lettres écrites par lui à cet ami. Elles nous auraient permis d'entrevoir l'un des beaux aspects de son noble caractère. Toutefois une note, écrite de sa main au *verso* d'une des lettres reçues du Japon, nous fait connaître la solution de cette question qui paraît l'avoir préoccupé tout particulièrement au début de son professorat. Voici le texte de cette note dans sa significative concision : « J'ai de sérieuses raisons de rester ici encore quelques années. Mon frère est jeune ; il va commencer ses études : c'est une obligation pour moi de faire les sacrifices nécessaires en pareil cas. — Et puis, ma santé n'est pas encore vigoureuse. Missionnaire en Haïti, j'y succomberais bientôt. Sans doute, c'est une belle mission que celle d'Haïti. Il y a du bien à faire. Toutefois il ne faut pas compter seulement sur le bien qu'on pourra faire. Nous avons encore à nous demander si ce bien qui est possible sera réalisé par nous. Quand notre état de santé nous oblige à des ménagements et que nous avons raison de croire que le pays vers lequel nous pousse notre cœur deviendra à bref délai notre tombeau, il est sage d'imposer silence à notre enthousiasme de vingt ans et de nous condamner à travailler à une autre portion de la vigne du Seigneur. N'est-ce pas là mon cas ? »

Le passage suivant d'une lettre adressée, vers la même époque, par l'abbé Le Guillou à sa cousine, en mettant en lumière ses aspirations apostoliques, fait aussi connaître un autre motif de ses hésitations. « Par-

fois je voudrais aller aux missions. C'est mon vœu le plus ardent, mais je suis encore trop bien connu de plusieurs personnes, et cette idée qu'elles savent que je me suis dévoué, que j'ai abandonné une position paraissant assez belle, pourrait me donner de l'orgueil. Plus tard, quand on m'aura oublié et que je me serai oublié moi-même plus complètement que je ne l'ai fait jusqu'ici, il sera encore temps. Pourtant, si le bon Dieu le veut, ce sera tout de suite..... Mais prie bien pour moi, pour que je sois un saint prêtre : c'est là une chose si belle, mais si difficile ! »

La lumière d'en haut, humblement sollicitée par le généreux serviteur de Dieu, acheva sans doute de dissiper ses hésitations et de lui montrer dans le ministère de l'éducation de la jeunesse la voie dans laquelle il devait marcher désormais ; car, à partir de ce jour, nous n'avons retrouvé ni dans la correspondance ni dans les notes personnelles de l'abbé Le Guillou, aucune allusion à son attrait vers les missions [1]. Tout entier à la pensée du sacerdoce, objet de ses désirs les plus ardents, il s'efforce de se rendre moins indigne de cette grâce sublime entre toutes. A mesure qu'approche l'époque de son ordination sacerdotale, la vue du glorieux et écrasant fardeau qu'il doit assumer pour l'éternité effraie son humilité ; il réclame partout des prières et supplie qu'on daigne se souvenir de lui devant Dieu.

---

[1] Un mot très significatif, égaré dans ses notes, est tombé sous nos yeux depuis que ces lignes ont été écrites : « *Rester où Dieu m'a mis.* » C'est à cette résolution, prise sans doute sous l'inspiration de son guide spirituel, qu'il faut attribuer le silence gardé dans la suite par l'abbé Le Guillou au sujet de ses aspirations apostoliques.

« Prie pour moi, écrit-il à sa cousine, afin que je sois un saint prêtre... Le fardeau que je vais prendre est lourd et parfois je me sens faible ; en vérité j'ai peur, surtout quand je vois combien peu de progrès je fais. Pourtant il faut reprendre courage et confiance ; c'est pour le bonheur spirituel de ma famille et de mon prochain que je veux être prêtre. Plaise au bon Dieu que je ne sois jamais infidèle à cette mission ! »

« Prie donc pour que je sois bien préparé à l'ordination et que je prenne mon sacerdoce au sérieux. »

« Merci, écrit-il encore, des souhaits que ton bon cœur t'a inspirés pour moi ! merci surtout de ce que tu me désires la grâce de faire un saint prêtre. Cette grâce, le bonDieu ne me la refusera pas, j'en suis certain, si je suis toujours fidèle à l'aimer. Tu as raison de te réjouir à l'idée que je serai bientôt prêtre. Ce sera vraiment une bénédiction pour la famille que le bon Dieu ait daigné tirer de l'obscurité un enfant inconnu du monde pour le faire ministre de sa maison. Je vois donc se réaliser en moi ces paroles que je récite si souvent au bréviaire : « C'est Lui qui retire le pauvre de son ignominie pour le faire habiter avec les princes de son peuple. » C'est là un effet de la grande miséricorde du bon Dieu à mon égard : il ne faut pas que cela devienne pour moi la cause d'une malédiction plus grande, ce qui aurait lieu si j'abusais de la grâce qu'il me fait ; ce qui peut arriver, car je suis homme et j'ai tous les défauts de l'homme : l'orgueil, la sensualité, etc. Prie donc le bon Dieu de m'envoyer des humiliations et des afflictions, afin qu'il puisse briser mon orgueil et détacher mon cœur de l'amour du monde. C'est là un souhait que tu as oublié de former pour moi. »

Sur le point de commencer sa retraite préparatoire à l'ordination, il écrivait à sa cousine :

« Je me recommande à tes bonnes prières ; demande au bon Dieu et à la sainte Vierge que je puisse faire une bonne retraite pour me préparer dignement à l'ordination, et aussi pour le plus grand bien de mon âme, car j'ai un grand besoin de me recueillir. Oh ! prie que je sois un saint prêtre, tout dévoué, corps et âme, à Notre-Seigneur, plein de feu et de zèle pour le salut des âmes. Je n'aspire qu'à me consumer pour le bon Dieu ! »

Ce fut le 10 août 1876 qu'Edouard reçut l'onction sacerdotale. Investi désormais de cet incomparable caractère qui fait du prêtre un autre Sauveur, il allait entrer en communication plus immédiate et plus intime avec les âmes auprès desquelles il avait plu à Dieu de le placer et qui allaient, de leur côté, se rapprocher davantage de lui pour recevoir les salutaires influences de son apostolat.

CHAPITRE IV

Le Professeur.

Filii tibi sunt ? Erudi illos, et curva illos a pueritia illorum. (Eccli., VII, 25.)

As-tu des fils ? Instruis-les et forme-les dès leur enfance.

CHAPITRE IV

Le Professeur.

Règlement de professeur. — Soin extrême de sa classe. — *Le devoir jusqu'au bout.* — Manière d'enseigner. — Goût littéraire. — Le Prêtre-Educateur. — Juste sévérité. — Estime et vénération des élèves. — *Un saint qui bourre.* — Tableau humoristique. — Amour filial. — Crainte de lui déplaire. — La table du pain sec. — La fenêtre sur la cour. — *J'aime tant les enfants, mais pour Notre-Seigneur!*

En revenant, comme professeur, à ce collège de Lesneven auquel l'attachaient tant de doux souvenirs, l'abbé Le Guillou y apportait toutes les qualités qui conviennent à un véritable éducateur : amour de la science, désir de la communiquer, clarté et précision dans l'enseignement, esprit de justice, humeur pleine d'entrain [1], amour

[1] Toutefois, l'un de ceux qui ont le plus intimement connu l'abbé Le Guillou nous a transmis la communication suivante :

« A son entrée au collège, comme professeur, encore tout frais émoulu du Grand Séminaire, il avait des dehors si austères, son maintien était si grave qu'un de ses collègues résolut d'éclairer un peu ce front qui ne se déridait jamais ou presque jamais. Le bon abbé Le Guillou dut essuyer de

enfin de la jeunesse. Ces qualités ne firent que se perfectionner dans l'exercice prolongé de ces fonctions et surtout par le soin ou pour mieux dire le zèle persévérant qu'il déploya en vue de se rendre de plus en plus capable de les exercer avec fruit.

On connaît déjà le règlement austère que M. Le Guillou s'était tracé au début de sa vie de professeur et qui faisait deux parts de cette vie : l'une à la prière, l'autre au travail. Dans ses retraites mensuelles nous retrouvons fréquemment la résolution suivante :

« M'appliquer avec ardeur à l'accomplissement des devoirs de mon état, préparer soigneusement les leçons et les devoirs. L'étude qui suivra ma classe sera consacrée à corriger les devoirs que j'aurai reçus dans cette classe. L'étude qui précédera une classe sera consacrée à prévoir ce que je devrai faire à la classe suivante. »

Ce qu'il s'était prescrit il le faisait, et jusqu'à la mort il fut fidèle à le faire, « apportant à la préparation de sa classe, après dix-huit années de professorat, les soins minutieux d'un débutant, tant il avait à cœur de bien remplir ses devoirs professionnels [1]. »

Citons, à l'appui, quelques-uns des témoignages fournis par ses anciens élèves.

« Je ne l'ai eu, écrit l'un d'eux, que peu de temps comme professeur de troisième ; mais pendant ce

---

la part de ce confrère qu'il aimait bien et qui le lui rendait, des boutades, souvent très pénibles pour son amour-propre. Plusieurs fois, avoua-t-il plus tard, il faillit perdre patience, mais par le fait il triompha toujours de la tentation, et se laissa docilement former le caractère. Ce fut l'affaire de peu de temps. Il en fut reconnaissant à ce confrère, tout en avouant que parfois la correction était rude. »

[1] Discours de M. Roull, p. 7.

temps, j'ai pu juger combien il s'intéressait à sa classe et combien de veilles il dut lui consacrer, malgré ses souffrances : il corrigeait toutes les copies de versions latines, une grande partie de celles de thèmes latins, de narration française. »

« M. Le Guillou, écrit un autre, s'occupait avec un soin extrême de sa classe. Malgré les nombreuses œuvres dont il était chargé, malgré le mauvais état de sa santé, surtout dans les dernières années de sa vie, il lui fallait faire la classe. Or je vous assure que sa classe ne souffrait pas de son zèle pour les bonnes œuvres et ne se ressentait pas de son état maladif. Il la préparait toujours avec grand soin. Je me souviens d'avoir vu dans son *Plutarque* un petit carnet où étaient écrits de sa main les verbes les plus difficiles. Pour l'explication des devoirs il ne se servait pas de corrigés ou de traductions. Il avait une composition presque toutes les semaines, avec plus de quarante élèves. Toutes les semaines il corrigeait les versions latines et donnait la place. »

Un autre ancien élève rapporte, à ce sujet, le trait suivant : « M. Le Guillou cherchait avant tout la compagnie d'hommes sérieux et justes. Au milieu des occupations de sa vie de professeur, de ses mille tracas, il n'a jamais manqué à l'accomplissement complet de son devoir qui était basé sur la justice. Un jour, en vacances, on sembla lui reprocher l'excessive attention et pour ainsi dire le scrupule qu'il apportait à la correction des copies de ses élèves, ce qui était pour lui une cause de fatigue. « Ah ! jamais, s'écria-t-il avec un « branlement de tête significatif, jamais je ne changerai « mon système ; et le devoir, alors ? Je tiens à remplir

« le mien jusqu'au bout et à ne porter aucun préjudice « à mes élèves. »

Voici comment lui-même, dans des lettres écrites à diverses personnes et à des dates différentes, rend compte de son travail de professeur :

« Vous faites aussi la classe, et vous savez ce qu'il en coûte d'avoir sur les épaules quarante grands élèves qui toutes les semaines vous donnent des devoirs qu'il faut corriger, des compositions qui vous demandent jusqu'à sept et huit heures de correction.

« Je suis un peu comme vous, pas du tout libre de mes moments : j'ai quarante-deux compositions à corriger par semaine, sans compter les devoirs, et le reste. »

Les détails suivants, fournis par deux de ses anciens élèves, donneront au lecteur une idée complète de M. Le Guillou envisagé comme professeur :

« Sa manière d'enseigner était à la fois des plus précises et des plus intéressantes. Les explications étaient nettes, exactes ; les termes employés par lui toujours très corrects. Il tenait à ne laisser dans les esprits aucune obscurité ; il éclairait ses explications d'images vives, de comparaisons originales qui donnaient à son enseignement un intérêt tout spécial. »

« Il aimait en tout l'exactitude, et souvent il m'engagea à suivre ponctuellement le règlement du collège, non par contrainte, mais par esprit d'obéissance et de piété. « Ces petits sacrifices de notre propre volonté, « disait-il, sont très agréables à Dieu. Aimez toujours « à trouver dans la volonté de vos maîtres l'expression « de celle du bon Dieu. »

« Cet amour de l'exactitude et de la précision le suivait jusque dans ses goûts littéraires. Jamais, comme professeur, il ne s'est laissé éblouir par la vaine parure d'une phrase creuse et d'une pensée banale. Aussi était-il porté vers les genres sérieux et profitables au point de vue du développement de l'intelligence et du jugement. « La narration, me disait-il, est un genre « faux lorsqu'il s'attache surtout à la pompe du style et « au raffinement de la pensée. Ah ! combien plus utile est « la dissertation littéraire où l'on peut constater le propre « goût de l'élève, son jugement et son bon sens ! »

« Et cependant il était loin de vouloir se désintéresser des petits exercices de style qui m'étaient donnés. Lui-même se plaisait à me fournir des livres pour seconder mes idées et enrichir la matière de mon amplification. Toujours il m'encourageait et, quelle que fût la difficulté ou l'aridité du devoir, il m'exhortait à le soigner toujours en conscience, « en faisant mon possible et en « laissant le soin du succès au bon Dieu. » Il me disait encore que les échecs, les mauvaises places étaient quelquefois des moyens employés par Dieu pour nous humilier et nous montrer notre néant. « Car l'homme « est orgueilleux par nature, mon cher enfant, ajoutait-il « avec un accent d'indicible tristesse ; tous nous sommes « portés à l'orgueil. »

« Et souvent je l'ai entendu me dire après un insuccès : « Tant mieux ! Dieu est content de vous et ne « vous en bénira pas moins. Mais il a voulu vous montrer « qu'il ne fallait chercher que sa gloire. »

On voit, par ces dernières lignes, que chez M. Le Guillou le professeur n'était pas distinct du prêtre, ou du moins qu'il y avait entre les deux une alliance si

étroite que l'un n'allait pas sans l'autre. N'est-ce pas là l'idéal du prêtre-éducateur ?

M. Le Guillou eut toujours une classe nombreuse. Il eut, à certaines années, jusqu'à quarante-six élèves. Ce n'est pas une petite besogne de maintenir attentive, appliquée et docile, une troupe aussi compacte de remuants écoliers. C'est ce que le spirituel professeur observe dans ses lettres.

« Et maintenant je vais m'occuper de préparer de la besogne pour mes quarante-deux poulets, car j'ai de vraies pièces montées à faire marcher ; j'ai là des gaillards qui abattraient sans peine une demi-douzaine de gringalets comme moi ; cependant, ils me craignent et m'aiment beaucoup. »

Une autre fois il écrit : « Je n'ai que vingt-sept élèves cette année ; mais quelle différence entre ma classe actuelle et celle de l'année dernière ! J'avais, l'an dernier, des élèves intelligents et travailleurs : la moyenne de l'intelligence de ma classe actuelle est bien moins forte, et mes élèves sont très mous. J'ai déjà fait une exécution en masse : vingt sur vingt-sept ont eu double devoir à me rapporter pendant huit jours. Ils savent que je n'entends pas la plaisanterie et ils peuvent être sûrs que je ne les épargnerai pas, dussé-je, pour les mâter, achever de me démolir. Voilà comment il faut être avec les élèves ; malgré tout je les aime beaucoup, mais je sens très bien qu'ils ne me le rendent pas, et cette pensée me serre bien fort le cœur par moments. Que voulez-vous ! Vive Jésus ! C'est pour Lui que je fais tout ce que je fais. »

Cette sévérité du maître était exempte de toute

passion, animée d'une justice parfaite et invariable, et tempérée par la bonne humeur dont il l'accompagnait.

Nous lisons dans ses notes intimes les lignes suivantes qui sont comme son programme de professeur :

« CLASSE. — Etre très sérieux, même raide, mais sans dureté ; faire sentir à mes élèves que cette conduite m'est inspirée non par animosité contre eux, mais par amour de l'ordre et de la règle. »

Voici comment ses propres élèves savaient apprécier, sous ce rapport, leur professeur :

« M. Le Guillou a réuni, à mes yeux et aux yeux de mes condisciples, les qualités qui font le vrai professeur. Il tenait à nos progrès dans la science et ne négligeait rien pour stimuler notre zèle. » — « On travaillait avec entrain et c'était lui-même qui mettait la gaîté parmi nous ; il avait toujours le mot pour rire. Ses observations étaient toujours faites d'une manière plaisante, sans blesser personne... Il avait le talent de dire les choses d'une manière particulière qui faisait tout accepter de sa part. Il mettait la vie dans sa classe. Il aimait tous ses élèves et les encourageait également. »

Un autre de ses disciples observe « qu'il avait parmi les élèves la réputation d'être sévère, mais juste. » « Et de fait, ajoute-t-il, avec lui il ne fallait pas broncher ; non pas qu'il donnât de grandes punitions : au contraire, il punissait assez rarement, et s'il le faisait, la punition était peu grave. Mais dès qu'on était pris en défaut, on risquait de s'attirer quelque pointe qui avait la double vertu d'égayer les camarades et d'humilier quelquefois assez grièvement le délinquant. Sur le moment on lui en tenait un peu rancune, mais cela ne durait pas longtemps, on savait qu'il n'y mettait pas

de malice et que, d'ailleurs, tous, aussi bien le premier de la classe que le dernier, étaient exposés à être ainsi flagellés. Et puis surtout « c'était M. Le Guillou. » On supportait de sa part ce qu'on eût supporté plus difficilement de la part d'un autre professeur. D'ailleurs, on n'osait pas se risquer à montrer son mécontentement, car on aurait eu toute la classe contre soi. »

Un professeur du collège de Lesneven, qui fut autrefois son élève, rend également de lui le témoignage qu'on va lire :

« J'ai été d'abord l'élève de M. Le Guillou, il a été à cette époque le maître que j'ai le plus aimé. Nul cependant n'était aussi sévère. Avec une régularité inflexible, il notait nos distractions et nos oublis qui étaient généralement récompensés par des arrêts. Nul n'y échappait ; mais il y avait dans cette sévérité tant de conscience et de justice qu'on acceptait tout avec une résignation soumise. Il y avait, du reste, tant d'originalité dans le choix des punitions, il y mettait tant d'imagination que tous étaient curieux de savoir ce qu'attraperait le voisin. »

Voyait-il un élève s'endormir, en classe, pendant les explications ? il le priait de monter sur un banc et de s'y tenir debout. Un jour il infligea cette punition à l'un d'eux qui était petit de taille. Quand il fut debout sur le banc, le spirituel professeur lui dit avec une pointe d'ironie : « Vous n'êtes pas beaucoup plus grand comme cela ; vous pouvez vous asseoir. » Deux élèves causaient-ils en cachette ? dès qu'il les apercevait, apostrophant l'un d'eux du haut de sa chaire, il disait sur un ton badin qui n'en faisait pas moins rentrer les délinquants dans

l'ordre : « Monsieur un tel, causez plus fort ; votre voisin ne vous entend pas. »

Citons encore quelques témoignages de ses anciens élèves.

« En classe, il savait amuser ses élèves tout en les faisant travailler ; il avait toujours le mot pour rire... On n'aurait voulu pour rien au monde lui faire de la peine. D'ailleurs, la faute était aussitôt châtiée ; je me rappellerai toujours l'air piteux avec lequel on l'abordait si l'on avait oublié d'apporter en classe son porte-plume, son cahier ou quelque autre chose dont on pouvait avoir besoin... Monsieur, permettez-moi, s'il vous plaît, d'aller prendre mon porte-plume que j'ai oublié à l'étude. Le bon professeur faisait alors de grands yeux tout surpris et ne manquait jamais d'ajouter : « Vous ferez un petit quart d'heure ; allez chercher « votre porte-plume. » Tout le monde savait ce qu'était le petit quart d'heure et, à la récréation suivante, on payait sa négligence en passant un quart d'heure le dos appuyé au mur de la cour.

« M. Le Guillou était la justice même : il avait une espèce de code pénal où toutes les fautes des élèves avaient une punition fixée, et il l'appliquait pour tous sans exception et ne recevait que les excuses bien solides ; de plus, personne n'était à l'abri de ses bonnes plaisanteries qui égayaient toute la classe.

« On le craignait, mais d'une crainte révérentielle ; c'était plus crainte de lui faire de la peine que d'être puni par lui. Que de fois n'a-t-on pas entendu ceux mêmes qui avaient très peu de relations avec M. Le Guillou dire que ce qui les empêchait de faire telle et telle chose c'était la peur de lui faire de la peine ! On

aurait peut-être pu en trouver quelques-uns à ne pas l'aimer, mais on n'aurait trouvé personne à ne pas le vénérer. »

Le trait suivant montre combien chez ses élèves ce sentiment de vénération envers leur maître était au niveau de celui de la crainte que pouvait leur inspirer sa juste sévérité. La mère de l'un d'eux étant venue pour le voir au parloir du collège, lui reprochait sa paresse en ces termes : « Comment ! tu n'as pas honte de faire de la peine à M. Le Guillou, à ce saint ! — Un saint ! M. Le Guillou ! » s'écria l'enfant. Puis, se ravisant et sentant le besoin de rendre justice à ses vertus, sans toutefois désavouer sa sévérité, il ajouta : « Oui, un saint qui *bourre !* »

Qu'on nous permette de reproduire ici la page suivante extraite d'une lettre dans laquelle l'abbé Le Guillou lui-même fait un tableau humoristique de sa rigidité professionnelle.

« Aujourd'hui la scène ou, pour parler comme le grand saint Ignace de Loyola, la composition du lieu est changée. Figurez-vous, comme premier prélude, une salle haute assez étroite. Dans un coin la chaire ; dans la chaire où il n'y a pas assez de place pour étendre les jambes, un homme à mine rébarbative ; il a pris son air le plus solennel ; il ne lui manque que des lunettes pour avoir l'air d'un âne breveté. Ses élèves s'acharnent après une version grecque. Lui, il s'acharne après cette pauvre lettre qu'il désespère de jamais terminer...

« Voilà mes élèves qui commencent à lever la tête ; mon rôle de gendarme va commencer ; j'en ai encore

pour sept gros quarts d'heure !... D'abord je me contenterai de montrer ma paire de lucarnes aux récalcitrants ; puis je jouerai du larynx, et enfin cela se terminera d'une façon ou tragique ou comique : nous verrons... Ils sentent déjà la fin de l'année. Dans quinze jours juste nous aurons la grande scie de la distribution, (rien que cinq heures de séance) et puis... l'air libre et la scie des vacances. Oh ! que les religieuses cloîtrées comme vous sont bien plus heureuses!... »

Cette juste sévérité du maître, non seulement n'était pas un obstacle à l'estime que professaient pour lui les disciples, mais elle n'empêchait même pas l'amour, un amour vraiment filial, d'animer leur cœur et de lui en donner, à l'occasion, des preuves.

« Nous aimions bien M. Le Guillou, rapporte un ancien élève. L'année où nous suivions son cours, il fut obligé d'interrompre sa classe pendant quinze jours ou trois semaines. Son état inspira même, durant quelque temps, de sérieuses inquiétudes. Un jour, l'un d'entre nous, qui certes n'était pas des plus fervents, s'écria : « Pourquoi « donc ne ferions nous pas à Dieu, tous tant que nous « sommes ici, le sacrifice d'une heure de notre vie pour « obtenir de Dieu qu'il prolonge d'autant celle de notre « cher professeur ? » Le sacrifice proposé n'était pas très héroïque, mais il témoignait assez l'amour que nous avions pour notre professeur. »

Ainsi qu'on l'a vu, la vénération dont ses élèves étaient remplis pour lui les retenait dans le devoir par la seule crainte de lui faire de la peine.

Cette vénération, justifiée par ses éminentes vertus,

comme nous le verrons bientôt, et par son dévouement infatigable envers les nombreuses âmes qui se plaçaient sous sa direction spirituelle, était partagée par tous les élèves. Aussi serait-il difficile de dire l'étendue de l'influence que la présence, la seule vue de M. Le Guillou exerçait parmi eux, et quel soin ils apportaient à ne rien faire qui pût attrister le cœur de leur vénéré maître.

« La grande préoccupation des élèves, écrit l'un d'eux, était d'éviter les punitions publiques pour ne pas l'attrister. On n'y réussissait pas toujours : il fallait quelquefois manger à genoux le pain sec devant la table des professeurs. Comme les coupables sentaient leur châtiment adouci lorsque quelquefois il ne venait pas s'y asseoir ! Comme, au contraire, ils avaient, par leur mine attristée, l'air de lui demander pardon lorsqu'ils se trouvaient en face de lui, dirigeant furtivement vers lui des regards confus, dans cette humiliante posture ! »

Voici, d'après le témoignage d'un ancien élève, un autre trait non moins significatif et qui fait encore mieux ressortir l'influence exercée par M. Le Guillou sur le collège :

« La fenêtre de sa chambre donnait sur la cour des moyens, et chaque fois qu'il apparaissait à sa fenêtre, tous ceux qui ne jouaient pas se hâtaient de se mêler aux autres. Une fois, je m'en souviens, un vent de discorde soufflait sur les élèves : deux d'entre eux en étaient déjà venus aux mains, et les autres, groupés autour d'eux, allaient peut-être en faire autant, lorsque l'on aperçut M. Le Guillou qui passait dans la cour en lisant tranquillement son bréviaire ; aussitôt l'on se débanda et la dispute fut oubliée. »

Tel était M. Le Guillou ; tel il fut toujours durant les dix-huit années qu'il passa dans ce cher collège de Lesneven dont il disait, quelques années plus tard, à une époque où le mauvais état de sa santé avait fait songer à le retirer de l'enseignement : « Décidément le bon Dieu veut que je prenne racine à Lesneven ; tant mieux ! J'aime tant les enfants, les jeunes gens, que, si j'avais à les quitter, je perdrais la moitié de moi-même. »

« Je me dévoue de mon mieux, écrivait-il encore, à l'éducation des bons petits enfants qui sont confiés à mes soins : comme je les aime ! mais je les aime pour Notre-Seigneur... »

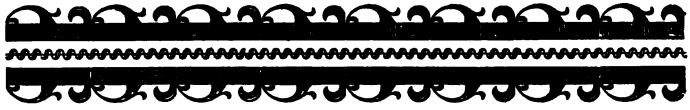
Déjà l'on peut entrevoir ce que dut être l'influence, bien autrement directe et puissante, exercée par lui, non plus seulement comme professeur, mais comme directeur des âmes, dans ses rapports plus intimes et plus personnels avec elles ; et l'on peut, dès à présent, se faire une idée de la fécondité de son apostolat au collège de Lesneven.

CHAPITRE V

L'œuvre de sanctification personnelle.

Pro eis sanctifico ego meipsum, ut sint et ipsi sanctificati in veritate. (Joan., XVII, 19.)

Pour eux je me sanctifie moi-même, afin qu'eux aussi soient sanctifiés en vérité.



CHAPITRE V

L'œuvre de sanctification personnelle.

Etre un prêtre sérieux. — Vivre dans le surnaturel et le divin. Les deux hommes. — Sel de la terre et lumière du monde. — L'âme d'un saint prêtre. — *Je veux être, Seigneur, votre homme-lige.* — Immolation du cœur, amour souverain de Jésus. — *Tout par amour !* — Humilité, désir des humiliations. — Amour de la règle, fidélité au devoir. — Le sacrifice du matin. — *Qu'as-tu fait ? Rien.* — Témoignages rendus à sa vertu. — Charité envers supérieurs, confrères, prochain. — Dévotion envers Marie. *Per Mariam ad Jesum.* Marie et Joseph. — Amour de l'Eglise et de la France. — Les décrets contre les Congrégations religieuses. La loi du service militaire des séminaristes. — Le tertiaire de saint François. Pauvreté. Mortification. — Progrès continuels dans la sainteté.

Parmi les expressions qui revenaient le plus fréquemment sur les lèvres et sous la plume de M. Le Guillou, l'une des plus favorites était celle-ci : « *Etre un prêtre sérieux.* »

Considérant avec raison que sans esprit sérieux il est impossible de s'appliquer à quoi que ce soit, de bien gouverner sa vie, de faire aucun progrès solide et durable, de mener à bonne fin l'œuvre de sa sanctifi-

cation personnelle, il avait fait du sérieux de la vie la base de la perfection sacerdotale à laquelle il était résolu de travailler sans relâche.

« Mon Jésus bien-aimé, lisons-nous dans ses notes, certes, je ne suis pas un saint prêtre ! mon cœur endurci ne saurait se fondre de tendresse comme celui des saints à la vue des merveilles opérées en mon âme par la grâce de l'ordination ; faites du moins que je sois un *prêtre sérieux ;* faites que je prenne au sérieux ces paroles que l'évêque m'a dites au jour de mon ordination : *Studete sancte ac religiose vivere, atque omnipotenti Deo placere* [1]. »

Etre sérieux n'est toutefois qu'un élément de la perfection chrétienne, sacerdotale ou religieuse. Cet élément en appelle un autre qui, combiné avec l'esprit sérieux, constitue la perfection positive : c'est l'esprit surnaturel.

Aussi bien, l'abbé Le Guillou ne se contentera-t-il pas d'être un prêtre sérieux ; il aspirera à être un prêtre surnaturel, c'est-à-dire ne connaissant d'autre mobile que les saintes inspirations de la foi et n'ayant d'autre but, en toutes ses actions, que la gloire de Dieu et le salut des âmes.

« Mon Dieu, s'écrie-t-il, plus on y réfléchit et plus on trouve que le prêtre devrait vivre continuellement dans le surnaturel, dans le divin. Mais, hélas ! comment est-ce que je vis ?... »

---

[1] Appliquez-vous à mener une vie sainte et religieuse, et à plaire ainsi au Dieu tout-puissant. (*Cérém. de l'ordination des prêtres.*)

Répondant à cette question : « Il y a, dit-il, en moi deux hommes bien distincts : *l'homme de Dieu,* qui devrait consacrer son intelligence à le connaître, son cœur à l'aimer, sa liberté à le chérir, sa volonté à lui obéir. Mais il y a aussi la *bête* puissante et vigoureuse, et qui réclame à grands cris la satisfaction de ses appétits grossiers. Elle est un sérieux obstacle, une difficulté suprême pour l'homme de Dieu. »

« Mon Dieu, ajoute-t-il, accordez-moi la grâce de mâter cette bête importune et fougueuse, et de rester toujours le maître chez moi, ou plutôt chez vous, ô mon Jésus ! »

Méditant sur ces paroles du cérémonial de l'ordination : *Quos tuis, Domine, reficis Sacramentis, continuis attolle benignus auxiliis* [1], il écrit dans son carnet spirituel : « *Attolle !* expression énergique : *Soulevez !* Oui, nous avons besoin d'être soulevés par la grâce ; nous sommes prêtres, il est vrai, et, par conséquent, *les hommes de Dieu !* mais, hélas ! nous restons aussi *les hommes de la terre,* et il faut qu'à chaque instant les grâces que Dieu nous prodigue dans sa bonté viennent nous soulever de terre. C'est une lutte continuelle contre notre nature dont le poids nous entraîne vers les choses d'ici-bas. »

Une autre fois, envisageant le sacerdoce au point de vue de ses obligations sacrées et de ses responsabilités redoutables, et approfondissant le sens de ces paroles évangéliques : *Vous êtes le sel de la terre ; — Vous êtes*

[1] Seigneur, par la vertu toute-puissante de vos continuels secours, soulevez ceux que vous nourrissez et réconfortez par vos sacrements.

la lumière du monde, il écrit les considérations suivantes :

« *Vous êtes le sel de la terre,* nous dit Notre-Seigneur ; donc vous devez, par vos paroles et par vos exemples, conserver les âmes comme le sel conserve le corps sur lequel on le répand.

« Les paroles suivantes sont bien terribles : *Quod si sal evanuerit, in quo salietur* [1] *?*

« Si le prêtre vient à s'attiédir, malgré tant de pieux exercices et de prières, malgré le saint sacrifice de la messe et la communion quotidienne, comment fera-t-il pour recouvrer sa première ferveur? Ces paroles du Sauveur n'indiquent pas une impossibilité absolue, mais une difficulté extrême. *In quo salietur?* C'est vous qui l'avez dit, ô Jésus, ô vérité éternelle ! C'est vous qui, de la sainte Eucharistie, le répétez chaque jour à chacun de vos prêtres : *In quo salietur?* Et de fait, comme il est difficile à un prêtre qui se laisse aller à la tiédeur de se relever ! Que dire du prêtre déchu?... Il y a là, pour ainsi dire, une impossibilité, tant la volonté est rivée au péché : *Ad nihilum valet ultra nisi ut mittatur foras et conculcetur ab hominibus* [2]. Epouvantable parole !

« *Mittatur foras!* pourquoi resterait-il dans l'Eglise? Il n'y fait que du mal, il scandalise ses frères... Ainsi Notre-Seigneur lui-même semble dire que la place du mauvais prêtre n'est plus dans son Eglise ; d'ailleurs, il en sort de lui-même et le plus souvent par une apostasie éclatante. *Conculcetur!* oh ! comme le mauvais prêtre

---

[1] Si le sel perd sa vertu, avec quoi le salera-t-on ? (Matth., v, 13.)
[2] Il n'est plus bon qu'à être jeté dehors et foulé aux pieds par les hommes. (*Ibid.*)

est foulé aux pieds! Comme les méchants prennent plaisir à le piétiner!... »

« *Vos estis lux mundi*[1]. Vous êtes la lumière du monde... Le prêtre sera toujours nécessairement en vue. Il aura beau faire, se cacher : ses exemples, bons ou mauvais, et surtout les mauvais, transpireront, éclateront même au grand jour. *Non potest civitas abscondi supra montem posita*[2]; et le prêtre occupe les hauteurs les plus sublimes dans l'Eglise. — D'ailleurs, le prêtre à été créé pour être mis en vue : *Neque accendunt lucernam et ponunt eam sub modio, sed super candelabrum ut luceat omnibus qui in domo sunt*[3]. Qu'y a-t-il de plus explicite et de plus clair?

« Nécessité pour le prêtre d'être un flambeau qui éclaire : *Sic luceat lux vestra coram hominibus ut videant opera vestra bona*[4].

« Il ne faut rien faire pour être vu des hommes, *ne videaris ab hominibus;* mais il ne faut pas non plus que, par fausse modestie, le prêtre s'enfuie et se cache; il doit rester simplement au poste où le bon Dieu l'a placé, et là s'occuper sérieusement de sa propre sanctification et de celle du prochain : la grâce de l'humilité ne lui manquera pas, s'il est sincère et fidèle à sa vocation; et si parfois une louange indiscrète arrive jusqu'à son oreille, Dieu lui fera voir et toucher du doigt qu'il y a

[1] Vous êtes la lumière du monde. (Matth., v, 14.)

[2] Une ville ne peut pas être cachée, quand elle est située sur une montagne. (*Ibid.*)

[3] Et on n'allume point une lampe pour la mettre sous le boisseau, mais sur un chandelier, afin qu'elle éclaire tous ceux qui sont dans la maison. (*Ibid.*, 15.)

[4] Qu'ainsi donc luise votre lumière devant les hommes, afin qu'ils voient vos bonnes œuvres et qu'ils glorifient votre Père qui est dans les cieux. (*Ibid.*, 14.)

fort peu à prendre ou plutôt tout à laisser dans cet éloge.

« *Et glorificent Patrem vestrum...* Voilà le but, la fin dernière de la vie, de toutes les actions du prêtre : glorifier Dieu. N'est-il pas en effet l'homme de Dieu? *tu vero, o homo Dei!* »

Méditant, une autre fois, sur ces paroles : *Domum tuam, Domine, decet sanctitudo*[1], il écrit :

« *Domum tuam.* Quelle est cette maison qui est la vôtre, ô mon Jésus? C'est la merveille que l'on appelle l'âme d'un bon, d'un saint prêtre.

« *Lapides pretiosi omnes muri tui et turres Jerusalem gemmis ædificabuntur*[2]. Ces pierres précieuses, ces perles, ce sont toutes les grâces reçues aux différentes ordinations. Oh! qui dira la beauté de l'âme d'un prêtre! De quel éclat brillent dans cette âme le vœu de chasteté fait au sous-diaconat, le don de force reçu au diaconat, et, par-dessus tout, le caractère du sacerdoce! Ce sont là des fontaines divines d'où coulent, à toute heure, sur l'âme du prêtre des flots de lumière et d'amour, qui s'en échappent ensuite pour aller purifier, éclairer, embraser les âmes des fidèles. O mon bon Jésus, faites que par amour pour vous j'aime la beauté, la pureté de mon âme; faites que je conserve, à tout prix, cette beauté et cette pureté en aimant votre divine Eucharistie, c'est-à-dire vous-même, ô Jésus, ô Dieu véritablement présent dans la sainte Hostie.

---

[1] Seigneur, la sainteté convient à votre maison. (Ps. XCII, 5.)

[2] Tes murs, ô Jérusalem, sont des pierres précieuses et tes tours seront bâties avec des joyaux. (Office pour la dédicace d'une église, v^e Ant. de Laudes.)

« *Decet sanctitudo.* Le Seigneur dit à ses prêtres : *Soyez saints* (à l'impératif) *parce que je suis saint.* — Mais quelle sera la mesure de cette sainteté? Jésus-Christ répond : *Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait*, comme pour dire que notre sainteté doit être infinie... Une sainteté infinie! Cette parole est vraiment effrayante.

« *In longitudinem dierum;* — non seulement pour un temps, pour les jours qui suivent l'ordination, mais jusqu'au dernier soupir. Plus le prêtre avance dans la vie, plus il doit progresser en sainteté. C'est surtout du prêtre qu'il a été dit : *Les pas du juste sont comme la lumière du jour qui grandit jusqu'au midi; ainsi sa justice doit-elle croître jusqu'à sa splendeur définitive dans les perpétuelles éternités.* Quoi d'étonnant? Tous les jours nous recevons le Pain et le Vin du Seigneur, c'est-à-dire son corps et son sang; tous les jours nous sommes rassasiés des divines délices et nous resterions faibles et tièdes! — Eh quoi! ô mon Jésus, tous les jours nous mettons dans nos cœurs le feu de votre divine Eucharistie, et l'effet de ce feu serait de glacer nos cœurs? ne serait-ce pas une monstruosité[1]? »

Sur ces paroles : *Vitam præsta puram*[2], il écrivait

[1] *In longitudinem dierum.* Non tantum primis post ordinationem diebus, sed usque ad ultimum vitæ suspirium. Quo magis enim progreditur sacerdos, et sanctior esse debet. De sacerdote præsertim dictum est : Semita justi quasi lumen splendens crescit usque ad meridiem... donec fulgeat in perpetuas æternitates. Quid mirum? Quotidie sumimus Panem et Vinum Domini, corpus scilicet ejus et sanguinem; quotidie pacificis et divinis pascimur deliciis, et imbecilliores et tepidiores essemus! Proh dolor! — Les notes et sujets de méditation de M. Le Guillou sont souvent rédigés en latin. Nous avons jugé que la reproduction du texte original pourrait offrir de l'intérêt à un certain nombre de lecteurs.

[2] Obtenez-nous une vie pure. (Hymne *Ave maris Stella.*)

encore : « *Puram :* une vie pure, non pas agréable et commode, à l'abri de tout malheur et de tout mal : qu'importe? pourvu qu'elle soit pure! — Mais qu'elle soit pure quant au corps, pure quant aux affections, pure quant aux intentions. De cette sorte on marche dans le chemin du ciel [1].

« *Puram.* Pure et immaculée aux yeux de Dieu, par le désintéressement, le dévouement qu'on apporte à son service; pure aussi et immaculée aux yeux des hommes. Qu'on ne puisse donc rien trouver à redire dans nos relations, dans notre conduite pas le moindre grain de poussière. »

C'est ainsi que M. Le Guillou comprenait le sacerdoce et entendait être prêtre. Toute son âme se révèle dans ces lignes énergiques qu'il écrivait à la fin d'une retraite, en septembre 1886 :

« O mon Seigneur Jésus, je veux être votre chevalier, votre amé et féal serviteur, votre homme-lige. Si vous prévoyiez que je dusse être un chevalier félon, un traître, je vous en supplie, retirez-moi de ce monde avant que j'aie eu le temps, par ma félonie, de contrister votre Cœur adorable et de scandaliser mes frères. »

Il écrivait aussi dans une autre retraite : « Mon Dieu, accordez-moi la grâce de voir mes négligences, mes imperfections et mes lâchetés dans votre service, afin que je m'en humilie; mais accordez-moi aussi la grâce de faire toujours mes efforts pour me corriger sans

[1] Puram; non jucundam, non suavem, ab omni calamitate et malo immunem; dum sit pura, quid refert? Sed sit pura quoad corpus, pura quoad affectus, pura quoad intentiones. Sic iter ad cœlum erit tutum. »

jamais me décourager. Je vous le demande, ô mon Dieu, par le Cœur adorable de Notre-Seigneur. »

Connaître ses défauts afin de les combattre, les combattre afin de les exterminer et, sur leurs ruines, de faire germer les vertus qui font les héros et les saints : tel est son but, qu'il poursuivra sans cesse, jusqu'à ce que, brisé par la souffrance, il tombe les armes à la main, comme un soldat, ou, pour employer son expression, comme un *féal chevalier*, sur le champ de bataille. Ses nombreuses notes et ses lettres vont nous permettre de suivre ce vaillant soldat de Jésus-Christ et d'assister, pour ainsi dire, à ses combats et à ses victoires : rien n'est beau comme ces conquêtes de la grâce sur la nature, de l'esprit de Dieu sur l'esprit humain.

L'abbé Le Guillou avait un cœur naturellement sensible et extrêmement impressionnable. Esprit fin et distingué, il avait le goût instinctif des grandes et belles choses. Cette disposition, qui est capable d'entraîner aux actes sublimes et héroïques lorsqu'elle est bien dirigée, peut aussi, par une déviation imprudente, entraîner aux excès les plus regrettables. L'abbé Le Guillou le comprit de bonne heure ; aussi sa préoccupation dominante fut-elle de garantir son cœur de tout égarement, en réprimant sa sensibilité naturelle. « Je ferai pénitence, écrit-il dans ses retraites, en déclarant la guerre à ma sensibilité. Mon cœur de chair et de sang : voilà l'ennemi ! »

« Travailler à me détacher de toute affection, même des plus légitimes et des plus saintes, à la créature, à moi-même, à tout ce qui me concerne. »

Il écrit encore : « Le premier élément de la sainteté, c'est la séparation des créatures ; donc, je dois bannir

de mon cœur toute affection naturelle pour la créature; agir autrement, c'est commettre une infidélité; c'est causer de la peine au Cœur adorable de Notre-Seigneur. Qu'elle est tristement intéressante cette lutte du Cœur de Notre-Seigneur contre notre cœur terrestre et charnel! (V. ch. I de la *Vie de la B^se^ Marguerite-Marie,* par Mgr Languet.) Quelle patience, quelle condescendance de la part de Notre-Seigneur! quelle insolence — il n'y a pas d'autre mot — de la part de celui qui lui résiste et lui préfère la créature!

« O mon Jésus, que je n'aie jamais ce malheur de vous attrister par mes infidélités, par mes attaches à la créature! Secouez-moi violemment, tonnez, détruisez tout comme vous l'avez déjà fait...

« O mon Seigneur et mon Dieu, je vous en supplie, broyez mon cœur. Rendez-le sensible à ce qui concerne votre gloire. Allumez-y un amour ardent pour vous... »

Cette mortification du cœur, de la sensibilité naturelle, de la recherche de la créature même bonne et vertueuse et de la tendance à prendre son repos en elle, il en fera le sujet constant de ses examens et la matière invariable de ses résolutions.

Il écrit, à l'occasion d'une retraite mensuelle : « J'aurais besoin de m'appliquer à l'humilité, à la patience; cependant un attrait que je ressens au fond du cœur me pousse à m'occuper plus particulièrement, pendant cette retraite, de mes affections qui sont toujours trop vives et trop sensibles. *Amor vult esse liber et ab omni mundana affectione alienus* [1].

[1] L'amour veut être libre et étranger à toute affection mondaine. (*Imit. de Jésus-Christ,* l. II, ch. v.)

« O mon Dieu, faites que j'aime, mais que ce soit toujours en vous et pour vous, jamais pour la satisfaction de la sensibilité de mon pauvre cœur. »

Et, passant aussitôt de la théorie à la pratique, il précise les points à rectifier, les précautions à prendre, les sacrifices particuliers à faire.

« J'éviterai la familiarité avec les élèves, tout en me montrant, autant que possible, plein de bonté pour eux. J'éviterai les sympathies trop naturelles, en pensant qu'elles pourraient me faire perdre l'amour de Dieu et mettre obstacle au bien que je puis faire à leurs âmes.

« A l'exemple du P. Eymard [1], je m'attacherai à sacrifier le *moi* en toutes circonstances ; je surveillerai rigoureusement mes affections, je renoncerai à toute satisfaction que pourrait me procurer le spectacle de la piété de mes élèves ou la réussite des œuvres que je pourrai jamais entreprendre pour la gloire de Notre-Seigneur. Je ferai tous ces sacrifices au Cœur adorable et brûlant d'amour de Notre-Seigneur véritablement, réellement et substantiellement présent et vivant dans la sainte Eucharistie. »

Mais le cœur a besoin d'aimer, de s'attacher : c'est Dieu qu'il aimera, c'est à lui qu'il s'attachera. Tel est le désir, tel est le besoin sans cesse exprimés par l'abbé

[1] Fondateur de la Congrégation du Très Saint Sacrement. On a publié plusieurs volumes de ses écrits dans lesquels l'onction de la piété s'allie à la pureté de la doctrine. Le P. Eymard a écrit, en particulier, de remarquables méditations sur l'impersonnalité au service de Dieu, sur le sacrifice du *moi*, sur la virginité du cœur, la pureté de la vie d'amour, le don de soi-même, etc. On trouve les six volumes de ses écrits au Bureau des Œuvres Eucharistiques, 27, Avenue Friedland, à Paris.

Le Guillou, et qui sont comme autant d'élans d'une âme vers ce qu'elle sait être son souverain bien.

« ... O vérité, qui êtes Dieu, faites que je sois un avec vous dans un amour éternel; que je me tienne dans la vérité, c'est-à-dire loin de la créature, et caché dans votre Cœur adorable. Oh ! mon Dieu ! j'ai besoin d'aimer. Remplissez donc mon cœur, mais que ce soit de votre seul amour. »

« O Jésus, ô mon bien-aimé Jésus, vous qui êtes le centre de ma vie, la paix, la joie, le seul bonheur de mon cœur, oh ! faites que je vous aime de toutes mes forces, de toute mon énergie; faites que je n'aime que vous seul, que je ne vive plus que pour vous aimer et vous faire aimer ! »

L'amour de Dieu, de Jésus, sera donc le mobile ordinaire de sa vie, le principe dirigeant de tous ses actes. *Tout par amour :* telle sera sa devise. Telle est aussi sa résolution de retraite :

« M'habituer à faire toutes mes actions par un motif de charité parfaite. Faire le bien, parce que cela fait plaisir au bon Jésus; éviter le péché, parce que cela lui fait de la peine. »

Mais l'amour véritable c'est l'oubli de soi, l'humilité; et, de même que Dieu, pour témoigner son amour à l'homme, est descendu, s'est anéanti, de même l'homme doit-il pareillement s'humilier pour témoigner son amour à Dieu. Aussi l'humilité devient-elle un besoin pour toute âme qui aime Dieu ; elle s'y porte comme d'instinct. Ce fut de cette sorte que s'y porta l'abbé Le Guillou.

« De deux choses l'une, écrivait-il pendant une re-

traite : l'amour du *moi* détruira l'amour de Dieu dans mon cœur, ou l'amour de Dieu chassera l'amour du *moi* de mon cœur. Il n'y a pas de milieu entre les deux. »

« O mon Dieu, écrivait-il dans une autre circonstance, faites que je ne m'oppose pas par mon orgueil aux desseins de miséricorde que vous avez sur moi... Faites que je sois un instrument docile et soumis entre vos mains pour ma sanctification et pour la sanctification des âmes qui m'entourent. »

« O mon Dieu, comme grâce particulière de ce mois, accordez-moi une grande humilité; que j'acquière cette vertu en fouillant la boue de mon être. *Noverim te, noverim me, Domine !...* [1]

« Merci, ô mon Dieu, pour les sujets d'humiliation qu'il y a en moi. Mettez-les-moi souvent et très vivement sous les yeux, et que j'en ressente une douleur cuisante mais sans découragement. »

« O mon Dieu, je reconnais que je ne suis que néant et que péché. Faites que cette vérité se grave profondément dans mon cœur, qu'elle soit toujours présente à mon esprit; qu'en tous lieux, en tout temps, je sente le poids de mon néant, de mon péché; que ce poids me devienne insupportable; c'est la plus grande grâce que vous puissiez me faire, la grâce de l'humilité, de la vérité. »

La méditation de l'Antienne *Ave, Regina cœlorum, Ave, domina Angelorum,* lui inspire les lignes suivantes :

« O très sainte Vierge, vous qui êtes la Reine de tout ce qui dans les cieux est au-dessous de Dieu et de votre divin Fils; vous que les Anges proclament avec joie

[1] Seigneur ! que je vous connaisse, que je me connaisse ! (S. Augustin.)

leur Souveraine, je vous salue!... Ayez pitié de moi, qui suis un pauvre orgueilleux et un aveugle, car je ne reconnais pas ma misère et souvent je suis tenté de croire qu'il y a en moi quelque chose de bon, et que je vaux mieux que mon prochain. Or, ce chancre hideux de l'orgueil fait mal à mon âme et surtout il offense les regards de votre Fils Jésus. Aidez-moi donc à m'en guérir, obtenez pour moi des humiliations; que j'en sois saintement avide, car c'est là le fer et le feu qui doivent guérir cet ulcère de l'orgueil. Obtenez-moi aussi la sincérité, la loyauté dans les humiliations. Que je les considère comme m'étant rigoureusement dues, et comme bien au-dessous de ce que je mérite. »

On le voit, l'humilité vers laquelle il aspire n'est pas un sentiment vague et théorique de sa misère et de son néant, mais bien le désir d'être humilié, oublié, méprisé. La nature se révolte à cette seule pensée; mais la foi, l'amour de Notre-Seigneur, le désir de la sainteté feront taire la nature et vaincront ses répugnances.

« M'exercer à la pratique de l'humilité, en demandant la grâce de l'humiliation, en m'appliquant à savourer ce qu'il y a d'amer, de bon, de salutaire dans l'humiliation. M'y exercer par la méditation fréquente de cette double pensée : Qui suis-je? qu'est-ce que Dieu? »

« Continuer de demander à Dieu des humiliations, quoique cela continue à faire bondir ma nature humaine.

« M'exercer à l'humilité par la comparaison de mon néant à la perfection infinie de Dieu. *Quis es tu? Quis ut Deus?* Qui es-tu? Qui est comme Dieu? »

« Mon bon Jésus, accordez-moi la grâce d'aimer non

pas ce qu'il y a de doux dans l'humilité, comme l'obscurité, le silence, mais ce qui, dans cette vertu, répugne le plus à notre nature, les humiliations. »

Il revient avec insistance sur cette prière. Toute circonstance qui lui rappelle la nécessité de s'humilier en ravive en son cœur le désir. Après une méditation sur la Passion, il écrit les lignes suivantes :

« Que me dit cette vue de Jésus couvert de sang? Elle me dit que moi aussi je dois souffrir par amour pour Jésus. O mon Jésus ! faites que je sois très sensible aux souffrances et surtout aux humiliations. Envoyez-moi des humiliations : cette pensée me fait frissonner, répugne profondément à ma pauvre nature humaine; mais n'importe ! envoyez-moi des humiliations ! qu'elles ne me laissent aucun repos, comme vos souffrances et vos humiliations ne vous ont laissé aucun repos sur la croix. O mon Jésus, j'en ai besoin pour le salut de mon âme : *Nam quos præscivit et prædestinavit, conformes fieri voluit imagini Filii sui* [1]. »

Non content de désirer les humiliations, l'abbé Le Guillou cherchait lui-même des occasions de s'humilier, n'hésitant pas à découvrir ses défauts, à les exagérer même, à son insu, par amour de l'abjection et pour diminuer la bonne estime que l'on pouvait avoir de lui.

Beaucoup de ses lettres se terminent par cette formule ou quelque autre analogue : « Priez pour un pauvre pécheur qui prie pour vous. »

« Prie pour moi, écrivait-il à sa cousine, afin que je

[1] Car ceux que Dieu a connus par sa prescience, il les a aussi prédestinés à être conformes à l'image de son Fils. (S. Paul aux Romains, VIII, 29.)

puisse être maître de mon mauvais caractère ; car tu sais que je suis très vif et que j'ai absolument besoin de me dominer, si je veux faire du bien aux âmes. »

Ecrivant à une religieuse, il s'humilie par les aveux suivants : « J'interromps mon travail... pour me rendre à la retraite ecclésiastique, à Lesneven ; je compte y reposer, non pas mon cadavre, qui est toujours violemment secoué par ce changement de régime, mais ma pauvre tête, et mon cœur plus pauvre encore. Vous demanderez pour moi deux grandes grâces. Je remarque et je vous le dis la honte sur le visage, que je suis *très mou* au service du bon Dieu. Avec cela mon *caractère impétueux* ne fait pas l'ombre d'un progrès dans la voie de la patience, et, pour couronner l'édifice, je me sens au fond du cœur un *fort levain de respect humain*... Vous voyez qu'il faudra une lessive sérieuse. Vous demanderez donc pour moi non pas seulement la grâce que je sois un *prêtre sérieux*, mais que je sois désormais un *prêtre énergique*, contre moi-même d'abord, et un *prêtre énergique* pour affirmer en toute occasion les droits de Dieu et de la sainte Eglise. Puis vous demanderez au Cœur de Notre-Seigneur que je devienne un véritable agneau comme lui. Vous avez bien peine à vous figurer que je puisse devenir un agneau : demandez-le tout de même ; il n'y a rien d'impossible au Cœur de Notre-Seigneur ; et vous qui devez être *bien en cour*, puisque, bientôt, vous ferez partie de la phalange des vierges, de celles qui dans l'éternité le suivront partout où il ira, vous avez plus de chances d'être exaucée qu'un vieux *cuir* tout endurci par le péché comme le mien. »

Dans une autre lettre, après avoir parlé de sa santé, il ajoute : « Voilà pour ce qui concerne la *bête*. Pour ce qui

est de mon âme, je me prépare à la mettre, la semaine prochaine, dans un bon bain de recueillement, de silence et de prière. C'est vous dire que je dois prendre part à la retraite ecclésiastique de Lesneven.

« Vous allez donc bien prier pour moi pendant ces jours ; demandez surtout pour moi au bon Dieu la grâce que je me connaisse bien, que je voie clairement combien il y a encore d'égoïsme et d'amour-propre au fond de mon pauvre cœur ; demandez donc la véritable humilité et le courage à travailler énergiquement à ma réforme. »

Une autre manifestation non équivoque de l'amour envers Dieu consiste dans l'accomplissement fidèle, intégral, persévérant du devoir, quel qu'il soit ; dans l'assujettissement de la volonté à un règlement qui lui ôte la libre disposition de ses actes et la soustraie au danger de la fantaisie et du caprice.

Ce fut encore de cette sorte que M. le Guillou s'efforça d'aimer Dieu et de lui témoigner son amour.

« Mon Jésus bien-aimé ! Vous voyez que j'ai un immense désir de vous aimer ; mais vous voyez aussi mon impuissance absolue et bien douloureuse pour mon pauvre cœur !...

« O mon Jésus, puisque je ne puis faire que de petites choses, du moins, par amour pour vous, j'observerai rigoureusement, chaque jour, tous les points de mon règlement. »

Ce règlement, comme on a pu le remarquer, fixait son lever à quatre heures. C'était là un premier sacrifice, vrai *sacrifice du matin*, qui marquait le commencement de chacune de ses journées. L'abbé le Guillou y fut fidèle

et, malgré la délicatesse de sa santé, malgré la maladie elle-même, il tint bon jusqu'à la fin. Une Religieuse lui ayant conseillé, eu égard à son état maladif, de retarder tant soit peu son lever matinal, il lui répondit en ces termes : « Vous avez vraiment tort de m'engager à changer l'heure de mon lever. C'est là une chose à laquelle je ne toucherai jamais, tant que je serai au collège. Plus tard on verra; et encore, je ne vois pas l'utilité qu'il y aurait à changer cette heure. J'y suis d'ailleurs fait. Il est vrai que j'en éprouve un peu de fatigue dans la matinée ; mais qu'est-ce que cela, après tout?

« Et puis, vous vous levez bien à cette heure, vous; tant d'autres pauvres religieuses, à la santé frêle et délicate, se précipitent courageusement de leur dure couche à ce moment; et moi qui suis homme, moi qui suis prêtre, je n'en ferais pas autant? Si toutes ces raisons ne vous ont pas convaincue, tant pis pour vous; je ne me corrigerai pas, à moins d'y être absolument forcé, ce qui sera assez difficile, car, sous ce rapport-là, je crois que *j'ai le diable au corps.* »

Quant à l'emploi de son temps et de sa fidélité aux autres points de son règlement, voici ce qu'il en dit lui-même :

« Je ne t'écris pas souvent... tu connais mes nombreuses occupations, je suis tous les jours tellement pressé de travail que je n'ai même pas un moment pour me reposer dans une lecture amusante ou intéressante.

« Avant que j'aie préparé et fait mes classes, accompli mes exercices de piété, il me reste à peine le temps

de respirer ; encore suis-je obligé de me priver de toute récréation ; la lecture de mon bréviaire et d'un journal : *voilà mes seules récréations.* »

Voilà bien aussi l'homme du devoir, et, par suite, l'homme de sacrifice, le vrai serviteur de Dieu, le saint prêtre... Et pourtant, il ne croit pas faire assez ; du moins s'accuse-t-il de ne pas faire assez bien ce qu'il fait.

« Je reste toujours le même... toujours les mêmes défauts, les mêmes misères !... »

Pendant une retraite faite en septembre 1879, jetant un regard en arrière pour interroger sa vie, il en rend le témoignage suivant : « Peu s'en est fallu que je me sois cru un saint. Et cependant, quelle vie de dissipation ai-je menée cette année ! J'ai été dissipé en toutes rencontres, jusque dans mes prières et à la sainte messe, où j'apportais un esprit plein de préoccupations étrangères. Même pendant cette retraite, quelle faible attention à mes exercices spirituels ! Mon amour pour Notre-Seigneur s'est considérablement refroidi, tandis qu'au contraire mon amour pour la créature est devenu plus vif. C'est là un grave abus : il faut y remédier. »

Il écrit pendant une autre retraite : « Voilà déjà deux jours que tu es en retraite. Qu'as-tu fait ? Rien. Dégoûts de la prière, impossibilité de faire oraison, distractions continuelles, dissipations, fatigue corporelle : voilà tout ton bilan. Cette retraite te comptera-t-elle pour l'éternité ? Assurément. — En bien ou en mal ? Je n'en sais rien. Peut-être sont-ce là des épreuves salutaires ; peut-être y a-t-il de ma faute. »

Songeant, une autre fois, au jugement de Dieu, il s'adresse le reproche suivant : « Je n'ai pas assez la crainte des terribles jugements de Dieu. Je ne pense pas assez aux péchés de ma vie passée. Je n'en ai pas assez de regrets. *Confige, Domine, timore tuo carnes meas* [1]. *De propitiato peccato noli esse sine metu* [2]. Et cependant il y a dans ma vie des péchés qui devraient me faire trembler!... »

Et encore : « Quels progrès as-tu faits dans ma connaissance et mon amour? Telle sera la question que Dieu me posera au jugement dernier. »

Une préoccupation si vive et si constante de la perfection ne peut pas ne pas avoir pour résultat des progrès réels et solides dans la vertu.

Aussi tous ceux qui ont vécu auprès de M. Le Guillou et ont été les témoins journaliers de sa vie de tous points si exemplaire, sont-ils unanimes à rendre hommage à sa sainteté. Contentons-nous de citer le témoignage de celui qui fut, durant bien des années, son supérieur au collège de Lesneven.

« L'abbé Le Guillou, écrit M. Roull, était considéré comme un saint par tous ceux qui avaient l'avantage de le fréquenter. Plus que tout autre, j'ai pu apprécier ce qu'il y avait dans cette âme vraiment sacerdotale de générosité au service de Dieu et du prochain. »

Pour achever de donner une idée générale des hautes vertus de ce saint prêtre et compléter ce coup d'œil

[1] Seigneur, pénétrez ma chair de votre crainte. (Ps. CXVIII, 120.)
[2] Ne soyez pas sans crainte au sujet du péché pardonné. (Eccli., V, 5.)

d'ensemble sur sa physionomie surnaturelle, il nous reste à en faire ressortir encore quelques traits.

Il y a dans les vertus du christianisme une connexion parfaite. L'une appelle l'autre, comme l'effet la cause, et réciproquement; car l'on peut dire, en un sens, qu'elles s'engendrent l'une l'autre.

Etant humble, cultivant l'humilité, M. Le Guillou devait nécessairement être charitable, pratiquer la charité.

Cette charité avait pour objet, après Dieu, ses supérieurs ecclésiastiques en qui il ne voulait voir que les représentants immédiats de Dieu même et les dépositaires de son autorité.

« Voir dans mes supérieurs la Personne de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Faire taire les susceptibilités de ma raison sur ce point. »

« Mes supérieurs sont dépositaires de l'autorité même de Notre-Seigneur et il y a une grâce spéciale attachée à l'obéissance qu'on leur rend. »

Ces principes et ces règles, constamment présents à son esprit, le maintinrent toujours, même en des heures difficiles, dans le respect et la soumission envers ses supérieurs.

Par-dessus tout, il s'était fait une loi de ne jamais attaquer leur autorité par des critiques, des murmures ou autres paroles irrévérencieuses. Cette loi, il l'avait étendue aux rapports avec ses confrères et en général avec le prochain.

« Etre d'une délicatesse excessive en ce qui concerne le prochain.

« Grande charité pour les confrères : considérer qu'ils sont tous des hommes au cœur généreux, qu'ils ont dû

faire pour se mettre au service du bon Dieu de très grands sacrifices. »

Ses cahiers de notes personnelles témoignent des efforts généreux qu'il dut faire, sous ce rapport, pour imposer à sa nature ardente et impressionnable un frein salutaire. Mais ce qu'elles ne nous disent pas, ce sont les victoires remportées, les nombreux actes de vertus auxquels ces efforts donnèrent lieu. A défaut de ce témoignage personnel, qu'il nous soit permis de citer celui d'un de ses confrères : « S'il venait à parler de ses supérieurs, nous remarquions une nuance de respect pour l'autorité et la déférence pour les mesures prises, même contre ses désirs, qui nous édifiait beaucoup. Je sais qu'ayant entendu blâmer les ordres ou la manière d'être de ses supérieurs, il s'est plusieurs fois élevé pour les défendre, au risque de mécontenter ceux qui croyaient avoir des raisons de s'en plaindre. »

Il sera parlé plus loin de l'esprit de religion de M. Le Guillou, de sa ferveur dans la célébration des saints mystères, de son ardent amour pour la sainte Eucharistie. Deux dévotions semblent, avec cette dernière, s'être partagé son cœur : la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus et la dévotion à la très sainte Vierge.

Recueillons à cet égard son propre témoignage.

« Il faut que l'amour du Cœur de Jésus soit fortement imprimé dans le mien ; que mon cœur en soit tout imprégné, tout brûlé, tout dévoré... Il faut que mes affections s'en ressentent ; qu'elles soient purifiées par le feu de cet amour divin ; que je n'aime plus que par le Sacré-Cœur de Jésus et pour le Sacré-Cœur de Jésus, portant tous ceux qui m'approchent à l'aimer.

« Que dans toutes mes œuvres se reflètent l'amour ardent, l'humilité, la douceur, le désintéressement de ce Cœur adorable, et que toutes mes œuvres contribuent à sa gloire et à la gloire de la très sainte et très adorable Trinité qu'il recherche avant tout. »

Il écrivait encore dans son cahier de résolutions : « Développer dans mon cœur la dévotion au Cœur adorable de Notre-Seigneur Jésus-Christ, surtout par la célébration du saint Sacrifice de la messe et la pratique de l'Heure-Sainte quotidienne... Travailler à faire connaître et aimer le Sacré-Cœur. Pour soutenir mon courage, me rappeler ces paroles de Notre-Seigneur à la B^se^ Marguerite-Marie : « Je donnerai aux prêtres le « talent de toucher les cœurs les plus endurcis... »

On verra plus loin avec quel zèle M. Le Guillou travailla à propager au collège et hors du collège cette dévotion si chère, et à bon droit, à son cœur.

« Sa dévotion à la très sainte Vierge, écrit l'un de ses amis les plus intimes, était ardente comme celle qu'il avait pour la sainte Eucharistie. Il aimait particulièrement le pèlerinage de Lourdes, qu'il a fait plusieurs fois. Souvent nous avons récité tout le Rosaire ensemble, quand nous faisions quelques excursions à travers la campagne ou sur le rivage de la mer. Je crois que, depuis plusieurs années, il récitait tous les jours son Rosaire, en méditant chaque mystère comme on doit le faire. »

Cet amour filial envers Marie remontait chez lui, comme on l'a vu, aux premières années de sa vie. Plus d'une fois, dans ses conversations ou dans ses lettres, il lui arriva de dire qu'il devait sa vocation au sacerdoce à la très sainte Vierge et à la protection spéciale dont il avait été, dès l'enfance, l'objet de sa part.

Dans une paraphrase sur ces paroles : *Solve vincla reis* [1], il rappelle les grâces dont il est redevable à Marie et exprime ainsi sa reconnaissance envers Elle :

« Combien de pauvres pécheurs la très sainte Vierge a-t-elle arrachés aux liens du péché ! à combien d'aveugles a-t-elle obtenu les lumières divines de la foi ! Vos bienfaits sous ces rapports sont innombrables, ô Marie... — Et moi, ne suis-je pas votre conquête ? Ne m'avez-vous pas tiré du triste état du péché où je vivais ? au trouble, à la tristesse, n'avez-vous pas fait succéder dans mon âme le calme, la paix la plus profonde ? — Plus tard, quand je me laissai glisser insensiblement sur une pente qui m'aurait infailliblement conduit à ma perte, ne m'avez-vous pas encore réveillé de ce sommeil de la mort, en faisant de moi un Prêtre-Adorateur et en m'inspirant une plus tendre dévotion pour la sainte Eucharistie qui contient bien véritablement le chaste Fruit de vos entrailles, le divin Jésus ? — Oh ! merci, mille fois merci ! merci à jamais, ma Mère bien-aimée ! »

Poursuivant la paraphrase de l'hymne à Marie, il ajoute, sur ces paroles : *Mala nostra pelle,* délivrez-nous de nos maux : « Il y en a tant, hélas ! au dedans de moi, dans ma famille, en ceux que j'aime, dans notre cher collège !... Oh guérissez tous ces maux comme vous m'avez guéri, car je suis entièrement persuadé que vous m'avez guéri... »

Il écrit encore, à propos des paroles : *Monstra te esse Matrem,* montrez-vous notre Mère : « La sainte Vierge s'est toujours montrée une Mère pour moi ; elle a été

[1] (O Marie), brisez les liens des coupables. (Hymne *Ave, maris Stella.*)

toujours pleine de sollicitude pour le salut de mon âme. Elle m'a surtout témoigné cet amour en deux circonstances : d'abord, en protégeant ma vocation sacerdotale, surtout pendant ma jeunesse, et plus tard, lorsque je fus prêtre, en m'arrachant à un immense danger et en ressuscitant dans mon âme la grâce de l'ordination par une dévotion plus ardente pour la très sainte Eucharistie. »

Cette protection spéciale de Marie sur son serviteur ne fit que développer, avec les années, dans le cœur de ce dernier, les sentiments d'une confiance et d'un amour sans bornes envers l'auguste Mère de Jésus. Un des témoignages cités plus haut parle de ses pèlerinages à Notre-Dame de Lourdes. L'abbé Le Guillou se rendit cinq à six fois auprès de la roche bénie où la Vierge Immaculée a daigné apparaître et où, depuis plus d'un quart de siècle, elle manifeste sa bonté maternelle et sa puissance miraculeuse en faveur des âmes aussi bien que des corps. Ce fut toujours avec un nouveau bonheur que le serviteur de Marie entreprit ce pèlerinage : toujours aussi, il en rapporta, avec un renouvellement de ses forces physiques, un accroissement de dévotion envers Marie et de zèle à la faire aimer.

Retenu par le devoir et par la maladie, il écrivait, au mois de mai 1887 :

« Maintenant il faut que je vous dise que j'ai un grand chagrin. C'est qu'il me sera impossible d'aller à Lourdes cette année. Je n'y ai même pas songé puisque le pèlerinage a lieu au mois de mai. Quelle triste semaine je vais passer !... N... et peut-être N... iront prier à la grotte, à la basilique et dans tous ces lieux bénis qui respirent je

ne sais quels parfums célestes ; et moi je resterai dans la poussière de mes livres, et pendant que les autres goûteront de délicieuses consolations aux pieds de Notre-Dame de Lourdes, je serai ici à remuer la fange de mes auteurs païens ! Quelle pénitence ! Ah ! si ce n'était pas pour le bon Dieu, la pénitence serait trop dure ! »

Parmi les sanctuaires de Marie chers au cœur de M. Le Guillou, celui de Notre-Dame de Folgoët fut l'un de ceux qu'il visita le plus souvent. Ce sanctuaire, situé à une petite distance de Lesneven, possède une statue de la très sainte Vierge en grande vénération dans toute la Bretagne, et dont le couronnement a eu lieu en septembre 1888, avec une solennité incomparable.

N'étant encore qu'élève, M. Le Guillou venait fréquemment dans ce dévot sanctuaire de Marie, confier à cette clémente Mère les désirs et les besoins de son âme et lui recommander ses études, sa vocation, sa persévérance. Aux jours où les Congréganistes de la très sainte Vierge accomplissaient leur pèlerinage de commencement ou de fin d'année à Notre-Dame de Folgoët, Edouard portait avec une noble fierté la bannière de Marie, et, d'une voix que l'enthousiasme et la dévotion rendaient plus vibrante, chantait avec ses condisciples le cantique traditionnel :

Toujours, Reine des cieux,
Oui, toujours à nos cœurs
Ta bannière
Sera chère ;
Et, ta main tutélaire
Guidant nos pas vainqueurs,
Notre vie,
O Marie,
Méritera tes bienfaits, tes faveurs.

Revenu, comme professeur, au collège de Lesneven, l'abbé Le Guillou, ainsi qu'on l'a vu plus haut, fit de ce sanctuaire le but de pèlerinages presque quotidiens. Dès 1875, il écrivait : « J'ai souvent le bonheur d'aller au Folgoët, qui est une chapelle de grande dévotion à la sainte Vierge, et toute rapprochée de Lesneven. »

« La sainte Vierge, disait-il encore, m'a accordé dans cette chapelle des grâces que je considère comme les plus précieuses de ma vie. Aussi est-ce un bonheur pour moi d'y venir prier, réciter le rosaire, offrir le saint Sacrifice et recommander à notre douce Mère du ciel tous ceux qui me sont chers... »

Sa dévotion envers la divine Mère de Jésus se manifeste en tous ses écrits et plus spécialement dans ses cahiers de méditations quotidiennes. Son sujet d'oraison de tous les samedis était sur la très sainte Vierge. Les prières que l'Eglise a consacrées à cette incomparable Vierge, celles surtout qu'elle met le plus fréquemment sur les lèvres de ses enfants, en étaient le thème ordinaire. Rien n'est touchant comme les pensées jetées à la hâte sur le papier, sans préoccupation ni recherche littéraires, par le fervent serviteur de Marie, au sortir de ces méditations ; rien n'est pieux comme les sentiments qui de son cœur s'épanchent sous sa plume, vrais cantiques d'amour, vrais hymnes de triomphe en l'honneur de Marie.

Citons quelques-unes de ces pages intimes où l'abbé Le Guillou, du reste, puisait ordinairement, après l'y avoir mise comme en réserve, la matière de ses allocutions sur la très sainte Vierge aux réunions de la Congrégation dont il était le directeur.

« O très sainte Vierge Marie, vous n'êtes point réelle-

ment présente sur cette terre comme l'est votre divin Fils Jésus en la très sainte Eucharistie. Nous ne pouvons vous présenter à notre imagination que par vos statues, par les tableaux qui vous représentent. Vous n'êtes qu'une créature, mais créature privilégiée, exempte de la souillure du péché originel. Vous n'avez jamais été l'esclave du démon. Vous avez, du plus pur de votre sang, fourni au Fils de Dieu la substance de sa très sainte Humanité ; vous avez été intimement unie à la divinité pendant les neuf mois qu'elle a reposé en vous ; vous lui avez été unie tout le reste de votre vie : vous êtes devenue le ciboire vivant de la sainte Eucharistie, après son institution, si bien que vous étiez tout embaumée du parfum de la divinité.

« O très sainte Mère de mon doux Sauveur, quelle louange vous donnerai-je, pauvre pécheur que je suis, pour vous exalter ?... « *Dignare me laudare te, Virgo sacrata ! da mihi virtutem contra hostes tuos* [1].

« *Dignare !* C'est un honneur que d'avoir à louer la très sainte Vierge : c'est la sainte Eglise qui le dit. Sans doute, Marie n'est qu'une créature, mais c'est la créature la plus rapprochée de Dieu, et quoiqu'il y ait entre elle et Dieu un abîme infini — et la sainte Vierge le savait bien : *quia respexit,* etc. — cependant elle est bien élevée au-dessus de tout ce qui a été créé, anges et hommes. Elle mérite donc, à un titre tout particulier, notre respect, nos hommages, nos louanges, et c'est une condescendance de sa part de vouloir bien les recevoir. *Dignare.*

---

[1] O Vierge sacrée, permettez que je vous loue, et donnez-moi la force nécessaire pour combattre vos ennemis. (*Prière de l'Eglise.*)

« *Virgo sacrata,* Vierge sacrée, Vierge consacrée par la présence de la divinité en vous, qui avez été pendant neuf mois le ciboire vivant de Jésus, et plus tard encore le ciboire de sa présence eucharistique, oh ! comme, à ce titre, vous méritez bien tout notre amour, *ô Notre-Dame du Très Saint Sacrement* [1] *!*

Hostes tuos, tous ceux qui vous blasphèment, ô la plus pure des vierges et la plus sainte des mères ! tous ceux qui portent une atteinte quelconque à votre honneur.

« *Hostes tuos :* les ennemis de votre virginité et de ma pureté... O Marie, aidez-moi, rendez-moi fort contre eux, capable de repousser leurs traits enflammés. »

« *Sancta Maria, succurre miseris, juva pusillanimes, refove flebiles,* etc. [2].

« Toutes les infortunes, les besoins, les misères de cette vie, tout cela doit être confié à la très sainte Vierge Marie, car elle est notre Mère ; et tout ce qui nous concerne l'intéresse au plus haut point ; tout, absolument tout. La très sainte Vierge a pour nous une délicatesse, une tendresse que n'a pas, que n'aura jamais la mère la plus délicate et la plus tendre pour son enfant. Allons

[1] C'est le titre sous lequel la très sainte Mère de Jésus est invoquée et honorée dans la Congrégation du Très Saint Sacrement. « *C'est le titre nouveau d'une chose fort ancienne* », disait, en le proposant, il y a une trentaine d'années, le vénérable Fondateur de cette Congrégation ; car ce titre ne fait qu'exprimer les rapports très réels et très profonds qui unissent Marie à son Fils Jésus dans le mystère de sa vie sacramentelle, comme elle lui a été unie dans les mystères de sa vie mortelle, comme elle l'est et le sera toujours dans le mystère de sa vie glorieuse et régnante dans le ciel. — V. le *Mois de Marie de Notre-Dame du Très Saint Sacrement,* méditations extraites des écrits du T. R. P. Eymard, fondateur de la Congrégation du Très Saint Sacrement. Un vol. in-18. — Prix : 1 fr. 25. Paris, Bureau des Œuvres eucharistiques, 27, avenue Friedland.

[2] Sainte Marie, secourez les malheureux, venez en aide à ceux qui craignent, ranimez ceux qui sont faibles, etc. (*Antienne de l'Eglise.*)

donc à elle en toute confiance, ne craignons pas de lui exposer nos misères les plus intimes, les plus humiliantes. La sainte Eglise nous y exhorte dans cette antienne.

« *Succurre miseris.* Venez au secours des malheureux ! Qui sont ces malheureux ? Le monde en est plein. Et qui donc est heureux en ce monde ? Y a-t-il un seul homme heureux ici-bas ? misères du corps, misères de la vie, surtout misères de l'âme. Tout cela est du ressort de la très sainte Vierge : *Succurre miseris !*

« *Juva pusillanimes.* Les pusillanimes, les craintifs... Que de craintes souvent chimériques en cette vie, surtout dans l'œuvre du salut ! Crainte de se faire violence, crainte de se renoncer soi-même et de se donner tout entier à Dieu.

« *Flebiles :* ceux qui sont tristes, qui se laissent abattre sous le poids de la tristesse et du découragement... Que de sources de tristesse et parfois de découragement pour les prêtres ! O sainte Vierge, ranimez ceux qui sont tristes et découragés, ranimez vos prêtres par la pensée de la sainte Eucharistie qui contient le fruit de votre chaste sein, votre Jésus présent et vivant sous les saintes espèces. Ranimez-les par la pensée que leurs larmes, leurs travaux, leur seule bonne volonté réjouissent grandement le Cœur adorable de votre divin Fils...

« *Ora pro populo* [1] *:* pour le peuple chrétien qui compose la grande famille de l'Eglise. Dans cette famille, que d'enfants rebelles, au caractère difficile, inquiet, mauvais même, qui pourraient attirer la malédiction de

[1] Priez pour le peuple.

Dieu sur la famille! Qui priera donc pour eux? la sainte Vierge, dont la prière est toute-puissante! *Omnipotentia supplex.*

« *Interveni pro clero* [1]. Les prêtres sont les chefs du peuple; leur responsabilité est effrayante, les dangers qui les entourent sont terribles; ils sont aussi des vases de boue, *lutea vasa portantes* [2]. Ils ont donc besoin d'une intervention toute spéciale de la très sainte Vierge, pour ne jamais déshonorer le sacerdoce de son divin Fils dont ils sont les ministres.

« *Intercede pro devoto femineo sexu* [3]. C'est le plus exposé et qui a le plus besoin de la protection de la *Femme forte,* terrible comme une armée rangée en bataille. »

Marie conduit à Jésus et nous donne Jésus : c'est sa fonction par excellence, sa glorieuse et perpétuelle mission. Aussi bien, l'abbé Le Guillou ne séparait-il pas Marie de son divin Fils; aussi n'entourait-il cette auguste Mère de tant d'hommages, et ne s'était-il consacré et abandonné à elle que pour être plus entièrement et plus intimement lié, consacré à Jésus.

« *Ad Jesum per Mariam,* écrit-il. Notre amour pour la très sainte Vierge doit avoir pour conséquence de nous faire aimer Notre-Seigneur. La sainte Vierge n'est pas notre fin dernière, mais bien Notre-Seigneur par lequel nous arrivons à la connaissance et à l'amour de la très sainte Trinité, dont la claire vue sera notre joie

[1] Intercédez pour le clergé.
[2] Nous avons ce trésor en des vases d'argile. (II Corinth., IV, 7.)
[3] Intercédez pour le sexe féminin et dévot.

pendant toute l'éternité. *Ut videntes Jesum semper collætemur* [1]. »

Est il besoin d'ajouter que chez l'abbé Le Guillou la dévotion à saint Joseph était inséparable de celle qu'il professait pour sa très chaste et très glorieuse Epouse ? Les lignes suivantes, commentaire suave et éloquent des paroles évangéliques : *Et invenerunt Mariam et Joseph et infantem positum in præsepio* [2], le disent assez.

« Oh ! la sainte et aimable compagnie que celle de Jésus, de Marie et de Joseph ! Jésus est le premier besoin de nos cœurs, car il est Dieu. Lui seul peut nous satisfaire, calmer notre soif de l'Infini qui est en nous. Marie et Joseph seuls, quelque saints qu'ils soient, ne pourraient suffire à nos cœurs, car notre Mère du ciel et son très saint Epoux ne sont que des créatures. Mais Dieu a voulu, pour les récompenser du dévouement qu'ils lui ont témoigné, qu'il y eût pour nous un charme inexprimable dans leur compagnie ; il manquerait bien quelque chose à nos cœurs si à l'amour de Jésus nous ne pouvions ajouter celui de Marie et de Joseph. Et voilà pourquoi la dévotion envers la Personne adorable de Notre-Seigneur est inséparable de la dévotion à la très sainte Vierge et à saint Joseph. Quand on aime Notre-Seigneur on a besoin d'aimer la très sainte Vierge et saint Joseph ; on est entraîné, comme malgré soi, à les prier, à les invoquer. La dévotion à la très sainte Vierge et à saint Joseph est le complément

[1] Afin que, voyant Jésus, nous soyons éternellement heureux.
[2] Et ils trouvèrent Marie et Joseph et l'enfant placé dans une crèche. (Luc, II, 16.)

nécessaire de notre dévotion à Notre-Seigneur, à son adorable Eucharistie.

« La dévotion à la très sainte Vierge et à saint Joseph est si bien inséparable de la dévotion à l'adorable Personne de Notre-Seigneur que si, par impossible, il nous disait un jour : Vous avez assez aimé ma Mère et mon Père nourricier, désormais vous vous contenterez de n'aimer que moi seul ; nous pourrions lui répondre : Mais, mon bon Jésus, quand nous méditerons le mystère de votre naissance, de votre fuite en Egypte, de votre vie cachée à Nazareth, comment voulez-vous que nous ne pensions ni à la très sainte Vierge ni à saint Joseph ? Pourquoi voulez-vous nous empêcher d'avoir de la reconnaissance pour eux, de les aimer à cause de ce qu'ils ont fait alors pour vous ? Et quand nous méditerons votre Passion, est-ce que nous pourrons oublier que la très sainte Vierge qui, par humilité, se cachait lors de votre triomphe à Jérusalem, ne craignit pas de s'avancer courageusement au-devant de vous, sur la route du Calvaire, pour vous fortifier par sa présence et pour prendre part avec vous à l'œuvre de la Rédemption du monde ? Non, ô mon bon Jésus, demandez-nous tout ce que vous voudrez, mais pas ce sacrifice. »

A ce profond amour de Dieu, à cette constante préoccupation de se rendre un digne ministre de Dieu, se joignait chez M. Le Guillou un amour non moins profond, un attachement non moins absolu à la sainte Eglise. « Il avait un grand amour pour la sainte Eglise, écrit l'un de ses amis intimes, et ne comprenait pas que l'on pût hésiter à lui obéir ou discuter les ordres ou même les simples désirs du Pape. Combien de fois dans nos cau-

series n'ai-je pas dû calmer ses élans de sainte indignation contre les libéraux catholiques qu'il détestait cordialement, autant qu'un prêtre peut le faire ! »

Les progrès de l'Evangile dans les missions catholiques étaient aussi l'objet de sa sollicitude et avaient le don de passionner cette âme vraiment apostolique dont on n'a pas oublié ces paroles : « Je voudrais aller aux missions. C'est là mon vœu le plus ardent. » Ecrivant à un ami, lieutenant de vaisseau : « Une question, lui dit-il, que j'aurais voulu pouvoir traiter à fond avec toi, c'est la question des missionnaires. Je ne possède pas de documents sur cette question... Il y a un fait qui est certain, c'est que la protestante Angleterre, pour ruiner plus sûrement l'influence française partout où elle veut s'établir, commence par s'attaquer aux missionnaires catholiques. Sois sûr que l'instinct britannique ne s'y trompe pas, et que le jour où nos missionnaires catholiques seront chassés de Madagascar, du Tonkin, en un mot de tout l'Orient, les Saxons nos bons amis auront beau jeu... »

L'abbé Le Guillou interrompt brusquement sa lettre pour faire la réflexion suivante : « Tu me pardonneras ma pauvreté, je dirai même mon ignorance sur ce dernier point. Il y a tant de ces questions brûlantes qui me passionnent et que je voudrais pouvoir étudier avec toute l'ardeur de mon âme ! Mais hélas ! le temps me manque, et les jours où je puis trouver une ou deux heures pour l'étude de la théologie et de l'Ecriture Sainte sont pour moi des jours de fête. »

La lettre que nous venons de citer indique clairement que, chez M. Le Guillou, l'amour de l'Eglise ne faisait

qu'un avec son amour pour la France, cette Fille aînée de l'Eglise. « Souvent, rapporte un de ses anciens élèves, nos conversations roulaient sur des sujets plus graves et plus tristes. Il déplorait les malheurs de notre patrie et ne trouvait pas d'expressions assez énergiques pour qualifier le crime des hommes d'Etat qui hâtaient sa ruine... Ah ! celui-là, me disait-il en parlant d'un puissant ministre, il aura, s'il continue, un bon lit en enfer sur lequel il pourra se rouler. Il est vrai qu'on ne doit pas souhaiter le mal à ses ennemis ; mais je ne demande pas leur perte, je désire seulement voir triompher la justice de Dieu... Ah ! s'il n'y avait pas une justice au ciel ! »

Il écrivait à sa cousine, la veille de l'exécution des iniques décrets d'expulsion portés par un gouvernement sectaire contre les communautés religieuses : « Tu sais que nous sommes dans des temps bien tristes ; voilà qu'après-demain on commence la persécution ouverte contre l'Eglise ; on attaque son avant-garde, la Compagnie de Jésus. Nous autres, prêtres séculiers, qui formons le gros de l'armée, nous y passerons sans tarder. J'allais dire : espérons-le, car nous avons besoin de la persécution !... Je suis désolé à l'idée des scènes de violence dont nous allons commencer à être les témoins, du mal que commettront les méchants ; mais je suis très calme, et je puis dire que mes confrères le sont de même. Jamais je n'ai dit mon office avec autant d'enthousiasme que ce soir ; tu sais que nous faisons l'office de saint Pierre et de saint Paul, et, en récitant ces paroles du bréviaire : *Tu es Pierre et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle,* j'ai été saisi d'une immense consolation. Oui, ces énergumènes qu'on appelle Gambetta,

Ferry et Cie, ne savaient pas que le terme de leurs fameux décrets du 29 mars arrivait le jour de la fête des deux grand Apôtres de notre foi. Mercredi prochain, ils vont essayer de se heurter contre cette pierre inébranlable : ils ne se doutent pas qu'elle leur brisera la tête. Nous les attendons de pied ferme !

« Je sais que nous aurons à souffrir, ils paraîtront un moment les vainqueurs; mais ils ont devant eux des milliers de prêtres qui verseront leur sang plutôt que de fléchir, et je crois bien qu'au moment où nous sommes, il n'y a pas à se demander si ce sont les Gambetta, les Ferry et Cie ou les prêtres qui sont le plus saisis de frayeur ; il est évident que ce sont les premiers. »

C'est le même sentiment d'amour de l'Eglise et de la France qui lui dictait, en 1889, les lignes suivantes, adressées au Directeur Général de l'*Œuvre des Prêtres-Adorateurs,* au moment où venait d'être adoptée par le Sénat la loi sur le service militaire des séminaristes :

« C'en est fait! la loi militaire vient d'être votée, grâce à l'influence néfaste d'un ministre civil de la Guerre et à la faiblesse de quelques sénateurs imbéciles. Cette loi est un véritable désastre religieux et national... Mais mon intention n'est pas de vous écrire une lettre de récriminations, mais d'examiner quel doit être notre devoir à nous, Prêtres-Adorateurs, dans des circonstances aussi douloureuses.

« D'abord, c'est à nous, me semble-t-il, qu'il appartient de réparer le nouvel outrage fait à Jésus-Hostie par cette loi criminelle qui attaque directement son sacerdoce et tend à en tarir la source.

« A nous aussi d'avoir pitié de ces jeunes gens que la

Providence destinait à être nos frères dans le sacerdoce. Un grand nombre d'entre eux se sentiront troublés par l'idée de passer un an au milieu de la corruption des casernes ; quelques-uns même sentiront leur vocation ébranlée. A nous donc de demander pour eux le calme et la confiance en la divine Providence.

« Demandons aussi pour eux des grâces extraordinaires de préservation : ils vont être soumis à la caserne, nous n'en saurions douter, à un système infernal de corruption ; ces pauvres victimes sont déjà marquées au crayon rouge, et c'est après elles surtout que l'on s'acharnera. Pouvons-nous demeurer insensibles au triste sort réservé à nos jeunes et infortunés frères?

« Je vous en supplie, mon Révérend Père, adressez un appel pressant et désespéré à la prière des Prêtres-Adorateurs.

« Que tous sans exception aient toutes les semaines, dans leur heure d'adoration, une intention toute spéciale pour la préservation de ces jeunes gens. — Ah ! si l'on osait leur demander à tous une heure supplémentaire à cette intention ! Que, du moins, les pieux confrères qui ont l'habitude de faire toutes les semaines une ou plusieurs heures supplémentaires, les offrent entièrement au Cœur Sacré de Notre-Seigneur Jésus-Christ au très saint Sacrement pour le consoler et obtenir la persévérance des futurs séminaristes.

« Oh ! que cette ligue de Prêtres-Adorateurs par la prière eucharistique serait efficace, qu'elle apporterait de consolations au Cœur affligé du divin Maître, et qu'elle vaudrait de grâces à ces pauvres victimes de la haine des ennemis de l'Eglise, à nos jeunes frères les séminaristes !... »

Le désir de sa perfection, autant que son esprit filial envers le Vicaire de Jésus-Christ, l'avait porté à faire partie du Tiers-Ordre, tant recommandé par Léon XIII. Le 8 décembre 1887, il fit profession dans le Tiers-Ordre de Saint-François d'Assise sous le nom de Frère Jean-Louis. « J'ai pris les noms de Jean-Louis, écrivait-il, en mémoire de mon père qui s'appelait Jean et de ma mère qui s'appelait Louise. »

L'abbé Le Guillou vécut toujours en tertiaire, pratiquant avec soin la simplicité, le détachement des biens de ce monde, la vertu de pauvreté dans ce qu'elle a de plus parfait.

Du reste, cet amour de la pauvreté fut toujours très enraciné dans son cœur. N'étant encore que séminariste, il écrivait à une de ses parentes : « Tu ne pourrais t'imaginer quel bien me cause votre désintéressement. Je me dis : voilà mes cousines qui ne sont pas attachées à l'argent ; c'est un exemple à suivre. Pourquoi m'y attacherais-je, moi qui compte me faire prêtre ? On est si heureux quand on ne tient pas à l'argent, quand on est maître de son cœur et qu'on peut le donner tout entier à Notre-Seigneur ! Cela paraît parfois un peu pénible, mais on est bien récompensé par ailleurs. D'ailleurs un futur prêtre ne doit point s'habituer à l'argent, ni surtout à dépenser beaucoup ; car tout ce qu'il a, il le doit aux pauvres. »

Ses amis ont rendu sur son amour pour la pauvreté un témoignage uniforme. « Détaché des biens terrestres, il a vécu pauvre et il est mort pauvre. Tout son gain, pouvant s'élever à près de 3.000 francs par an, passait en bonnes œuvres. Il aimait beaucoup sa famille et se montrait très généreux pour elle, l'aidant en ses

besoins dans la mesure où ses ressources le lui permettaient. »

Dans une lettre écrite à une époque où il était question pour lui de renoncer à l'enseignement et de prendre un ministère moins pénible pour sa frêle santé, il disait :

« J'ajouterai, mais bien bas : recommandez mes affaires temporelles à saint Joseph. *Je n'ai jamais pensé à faire des économies,* j'ai acheté des meubles pour ma chambre et c'est tout... Mais j'ai grande confiance en saint Joseph. Je suis sûr qu'il me tirera d'embarras. Le bon saint Joseph m'a déjà donné des preuves de sa protection. Tout dernièrement, j'avais besoin de cent francs pour ma congrégation : il me les a envoyés à la suite d'une neuvaine faite pour les obtenir. Et il me les a trouvés là où je n'aurais jamais pensé à aller les chercher. »

Veut-on savoir en quoi consistait le luxe de sa chambre dont il a été question dans la lettre que nous venons de citer ?

« J'ai fait confectionner une grande paire de rideaux, à Lesneven, pour ma chambre du collège. Ma chambre en sera plus gaie et plus recueillie ; d'ailleurs je compte l'orner un peu mieux que l'année dernière et y mettre quelques portraits et surtout des images pieuses que j'encadrerai afin de porter à la piété les enfants qui viendront chez moi. Mon idée serait de faire de ma chambre une sorte de petit sanctuaire respirant la piété et le recueillement. »

Les lignes suivantes extraites de son recueil de méditations achèveront de nous donner une idée exacte de son amour pour la pauvreté et nous diront quelles sortes de richesses ambitionnait ce vrai pauvre de Jésus-Christ.

« *Dominus pars hæreditatis meæ*. Le Seigneur est la part de mon héritage. (Ps. xv, 5.)

« *Dominus*. Voilà tout mon héritage. De biens au soleil, je n'en ai jamais eu. Merci, ô mon Dieu! c'eût été ma perte. Maintenant, au contraire, *quid mihi est in cœlo et a te quid volui super terram, Deus cordis mei et pars mea Deus in æternum*[1] !

« *Funes ceciderunt mihi in præclaris. Etenim hæreditas mea præclara est mihi*[2].

« Mon héritage c'est la sainte Eucharistie : Jésus tout entier, toute son humanité, toute sa divinité, tous ses mérites, tous les trésors de ses grâces... Et elle m'appartient tout entière, à moi personnellement! C'est mon bien propre, personne ne peut me l'enlever, il n'y a que le péché qui puisse causer un pareil malheur.

« Oh! que je suis riche avec vous, ô mon Jésus! Que sont donc tous les biens de la terre auprès de vous, ô mon bon Jésus! *Quam sordet tellus, dum sanctissimam Eucharistiam adspicio*[3] ! »

Cet esprit de pauvreté était accompagné chez l'abbé Le Guillou de l'esprit de mortification, qui, non moins que le premier, doit caractériser les membres d'un Tiers-Ordre ayant pour modèle et patron le grand pauvre et le grand pénitent d'Assise, l'amant passionné de la Crèche et de la Croix.

« Je m'appliquerai à me mortifier, écrivait-il ; mais comme ma santé m'oblige à des ménagements et qu'il

---

[1] Qu'y a-t-il pour moi dans le ciel et que veux-je sur la terre en dehors de vous, ô le Dieu de mon cœur et mon partage éternel! (Ps. LXXII, 26.)

[2] Un lot excellent m'est échu en partage; mon héritage est glorieux. (Ps. xv, 6.)

[3] Que la terre est vile, lorsque je considère la Très Sainte Eucharistie!

m'est interdit de jeûner, je pratiquerai du moins quelques mortifications invisibles. »

Quelque soin qu'il mît à cacher ses mortifications, il était aisé à ceux qui vivaient auprès de M. Le Guillou de s'apercevoir des soins qu'il mettait à les multiplier soit dans les repas, soit dans l'ensemble de ses actions et de ses relations ordinaires. Du reste, comme nous le dirons plus loin, son état souffrant et maladif, durant plus de vingt années, fut une pénitence et une mortification continuelles. Quant aux dispositions avec lesquelles il accepta l'une et l'autre, elles se trouvent exprimées et résumées dans la résolution suivante :

« Tout souffrir en silence ; aimer à être à l'étroit, à la gêne sous tous les rapports ; ne jamais s'en plaindre, à l'exemple de la B^se^ Marguerite-Marie. »

A la mortification corporelle il joignit dans une mesure plus grande encore la mortification spirituelle. Ses notes en témoignent fréquemment.

« Je m'appliquerai surtout à la mortification intérieure, à réprimer l'impétuosité de mon caractère, je m'efforcerai de conserver l'égalité d'humeur en toutes circonstances. »

Ceux qui l'ont connu dans l'intimité savent quelle violence il dut se faire, en un grand nombre d'occasions, pour réprimer sa vivacité naturelle, garder le silence, accepter certaines mesures qui lui paraissaient ou illégitimes ou inopportunes, pour dominer enfin cette impressionnabilité extraordinaire que la maladie ne fit qu'accroître d'année en année.

Ainsi donc, tout ce qui contribue à rendre le prêtre vertueux et saint, tout ce qui est indice et manifestation de la vertu et de la sainteté, l'abbé Le Guillou le posséda

ou travailla sans cesse à l'acquérir. Cette œuvre de sa sanctification personnelle fut, comme nous le disions au commencement de ce chapitre, l'œuvre de sa vie entière et de chacun des instants de sa vie. Il s'y adonna avec une ardeur d'autant plus grande qu'elle était à ses yeux la condition indispensable pour établir le règne de Dieu dans les âmes.

« Pour faire du bien aux âmes, écrivait-il, il faut d'abord se sanctifier soi-même. Si on se contente de vertus médiocres, on n'obtiendra que des résultats médiocres. »

Dès lors, faut-il s'étonner que pour lui se soient réalisées ces paroles de nos saints Livres : « Le sentier des justes, comme une lumière éclatante, s'avance et croît jusqu'au jour parfait[1] ? »

---

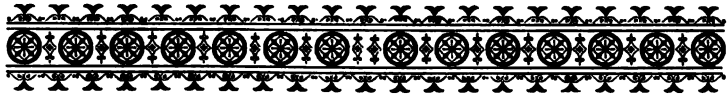
[1] Justorum autem semita, quasi lux splendens, procedit et crescit usque ad perfectum diem. (Prov., IV, 18.)

CHAPITRE VI

L'homme de prière.

Apud me oratio Deo vitæ meæ. (Ps. XLI, 9.)

La prière, respiration de mon âme, monte sans cesse vers le Dieu de ma vie.



CHAPITRE VI

L'homme de prière.

Vir desideriorum. — Prière incessante. — Esprit de recueillement. — Religion, dévotion dans la prière. — L'aumône de la prière. — L'oraison. — La méthode. — Les cahiers de méditations. — Examen de conscience. — Le Bréviaire. — Le saint Sacrifice. — Les prières des saints.

Nous n'aurions pas donné une idée exacte de l'abbé Le Guillou si nous ne le montrions pas au lecteur sous un nouvel aspect, l'un des plus caractéristiques, du reste, de sa physionomie morale : nous voulons dire en tant qu'il fut *homme de prière.*

Devenir un « homme de prière » : ce fut son ambition constante, sa préoccupation incessante, se confondant chez lui avec le désir, l'ambition de devenir un saint prêtre.

Ses notes intimes témoignent de cette préoccupation : « M'appliquer à devenir un homme de prière. » — « Je m'attacherai à devenir un homme de prière. » — « En-

tretenir en moi l'esprit de prière, le goût, l'amour de la prière. » — « Prier surtout avec mon cœur. »

« Mon but, écrit-il, étant de me sauver et de sauver des âmes, je m'efforcerai d'acquérir l'esprit de prière, sans lequel je ne puis espérer d'atteindre ce but. »

Méditant sur ces paroles : *Domus mea domus orationis vocabitur* [1], il se pose cette question : « Qu'est-ce que la prière ? La sainte Ecriture nous répond : un désir, *desiderium;* et c'est dans ce sens qu'elle nomme Daniel un homme de désirs, *vir desideriorum.*

« Le prêtre doit être un homme de désirs. Sa prière doit être un désir violent, ardent, renversant tous les obstacles : rien ne doit pouvoir lui résister, pas même Dieu. Il attendra peut-être des années pour voir le succès de ses prières : qu'importe ? il continuera de lutter contre Dieu par la prière, jusqu'à ce qu'il sorte victorieux de cette lutte : *non dimittam te donec benedixeris mihi...* [2].

« Et que doit-il demander si violemment ? La gloire de Dieu, par sa propre sanctification, et le salut des âmes.

« Ma prière a-t-elle cette violence ? *Domine Jesu, responde pro me..... Fac ut sim « vir desideriorum » vehementissimorum* [3]. Mon Jésus, j'ai besoin de prier, et, je ne sais pourquoi, c'est un instinct de mon âme, de tout mon être. Oh ! faites, je vous en supplie, que ce besoin, que cet instinct deviennent encore plus vifs, plus pressants, plus dévorants ; et, pour suppléer à ma

[1] Ma maison s'appellera une maison de prière. (S. Matth., 21, 13.)
[2] Je ne vous quitterai que lorsque vous m'aurez béni. (Genès., XXXII,37.)
[3] Seigneur Jésus, répondez pour moi. Faites que je sois un homme de désirs, de désirs très ardents.

douloureuse impuissance, ô Jésus, permettez-moi d'unir mon intelligence, ma volonté, mon cœur, à votre intelligence, à votre volonté, à votre Cœur, mon impuissance à votre toute-puissance, ma froideur au zèle, à l'ardeur qui dévore votre Cœur pour la gloire de Dieu et le salut des âmes. »

L'aliment principal de la prière, de la vie de prière, ou du moins l'un de ses plus puissants auxiliaires et de ses plus solides appuis, c'est l'esprit de recueillement. L'abbé Le Guillou s'appliqua à l'acquérir par une continuelle attention à supprimer et à éloigner les causes de distractions de l'esprit et de dissipation du cœur.

« La paix est nécessaire à notre âme, et cette paix on ne la trouve que dans le recueillement. »

« Exercice fréquent de la présence de Dieu, afin de m'exciter au recueillement. »

« Avant toutes les prières, me recueillir et penser que je vais parler à Dieu. Me servir de cette pensée pour éviter les distractions volontaires. »

Il écrivait, au début de sa vie de professeur, à une de ses parentes : « Je veux t'écrire avant la retraite de mes élèves, parce que je compte faire plus ou moins un petit morceau de retraite, et je désirerais être le moins possible troublé pendant ce temps par les occupations extérieures. Soit dit entre nous, j'ai bien besoin de me recueillir un peu; la vie de professeur est une vie agitée et pénible, et quoique l'on offre ses actions au bon Dieu tous les matins et qu'on ne les fasse que pour sa plus grande gloire, on est cependant entraîné bien loin par moment. C'est aussi une vie fatigante que d'être obligé de rester sur ses livres du matin au soir;

enfin je ne m'en plains pas; tout cela est pour le bon Dieu et il m'en tiendra compte, je l'espère, quoiqu'il m'arrive parfois des impatiences et autres choses du même genre. Pour ces jours-ci, je vais tâcher de me réformer un peu, en attendant la grande retraite ecclésiastique qui se fera au mois d'août ou de septembre. »

Ceux qui ont connu M. Le Guillou au collège de Lesneven rendent invariablement de lui le même témoignage. « Il était toujours recueilli, il priait toujours. »

« Sa physionomie, dit l'un d'eux, avait une expression de recueillement qui invitait en quelque sorte à la prière. Il avait dans ses traits, sympathiques au premier aspect, quelque chose de doux et d'austère à la fois, qui faisait songer à saint Bernard; dans son regard quelque chose de profond et de méditatif qui dénotait l'homme habitué à la contemplation des réalités surnaturelles. »

« M. Le Guillou, écrit un autre, avait un goût particulier pour la prière. Je ne me souviens pas de l'avoir vu autrement qu'en prière, dans les allées et les venues, avant ou après les classes; le plus souvent il récitait le chapelet; c'était toujours avec une très grande dévotion. »

Ses élèves se souviennent encore avec édification du maintien grave et recueilli, du ton de piété avec lesquels il récitait les prières au commencement et à la fin des classes. Pour plusieurs c'était une véritable prédication et une invitation à prier avec religion et piété.

On n'a pas oublié non plus quelle importance il attachait aux prières faites pour les autres; à ses yeux, il y a dans ces prières, de la part de celui qui les fait, plus de charité que dans celles qu'on fait pour soi-même. Aussi en réclamait-il de toutes parts pour les besoins de

son âme, pour les chères âmes de ses élèves et de ses pénitents et pour les intentions qui lui tenaient au cœur.

Pas une seule de ses lettres, si courte soit-elle, ne se termine sans qu'il demande des prières. « Priez ! oh ! priez beaucoup pour moi ! » — « De grâce, ne me refusez pas l'aumône de vos prières ! » — « Recommandez bien à Notre-Seigneur les nombreux besoins de mon âme. » — « Souvenez-vous dans vos prières des âmes que Notre-Seigneur m'a confiées dans sa bonté. »

M. Le Guillou était connu dans plusieurs communautés de religieuses cloîtrées de Brest ou d'ailleurs ; il y venait, en maintes occasions, soit de vive voix, soit par lettres, recommander aux fidèles épouses de Jésus-Christ, à ces âmes plus spécialement vouées à la prière, des intentions plus graves et plus urgentes.

Lui-même était d'une fidélité parfaite à se souvenir devant le Seigneur des âmes qui se recommandaient à ses prières. Dieu seul pourrait dire quelle a été l'efficacité et l'étendue de cet apostolat d'intercession pour ainsi dire continuelle.

Cette prière, cet esprit de prière dont il sentit le besoin d'animer sa vie, eut encore comme aliment la méditation assidue des vérités surnaturelles, de la parole de Dieu, des obligations sacrées du sacerdoce.

« La piété, écrivait-il à l'occasion d'une retraite, est ce qu'il y a de plus nécessaire au prêtre. Un prêtre très pieux et d'une science commune, fera plus de bien qu'un prêtre savant mais sans piété. Ce que le peuple attend avant tout du prêtre, c'est la piété.

« Comment entretenir cette piété nécessaire en chaire, au confessionnal, à l'autel ? Par la méditation : *in medi-*

tatione mea exardescet ignis[1]. « L'ordination fait le « prêtre, mais la méditation fait le *bon prêtre* », dit M. Olier. »

« Je m'attacherai donc, écrivait-il encore, à devenir un homme de prière, *vir desideriorum,* et j'entretiendrai ce feu dans mon cœur par la méditation. »

« M'appliquer avec ardeur à la prière, à la vie spirituelle et intérieure, en développer le désir dans mon cœur et tout à la fois satisfaire ce désir par la méditation, la vie d'oraison, d'union à Notre-Seigneur dans la sainte Eucharistie. »

Dans une autre retraite, il s'interroge en ces termes : « Me suis-je appliqué à devenir un homme de prière? » « Je ne sais, répond-il. *Tu scis, Domine*[2]. Tout ce que je sais, c'est que désormais je ne puis plus me passer de prier. O mon Sauveur, au nom de votre Cœur adorable je vous demande la grâce d'être un homme de prière, de prière ardente : *vir desideriorum.* Faites que j'aime la méditation et surtout la méditation de vos merveilles eucharistiques, quoique mon esprit volage s'y applique si difficilement. Que la méditation, ô mon Jésus, me devienne un exercice, un repos du cœur, puisque j'ai la tête si faible. »

Ses résolutions ont toujours un caractère précis et pratique.

« Pour entretenir en moi l'esprit de prière je ferai tous les matins une demi-heure de méditation. Je n'omettrai jamais cet exercice, quelques difficultés que j'éprouve, et je dois m'attendre à rencontrer des difficultés. L'orai-

[1] C'est dans la méditation que s'enflammera le feu (de ma charité). (Ps. XXXVIII, 4.)
[2] Vous le savez, Seigneur.

son est une élévation de notre âme à Dieu. Cette élévation est devenue difficile depuis le péché originel. »

Et s'encourageant, à la pensée des avantages offerts à son âme par ce saint exercice, il ajoute : « La prière, la méditation, voilà le bouclier qui me mettra à l'abri des coups de mes ennemis ; ce qui entretiendra en moi l'esprit de foi, l'estime, le respect et l'amour pour les fonctions de mon saint état .»

L'oraison est un art difficile qui appartient à la science des saints et dans lequel il importe de s'exercer si l'on veut parvenir à le posséder et à l'utiliser au profit de son âme. Cet art a ses règles, qui varient selon que la grâce de l'Esprit-Saint, le premier et principal guide dans l'oraison, est plus ou moins abondante et sollicite dans un sens ou dans un autre.

L'abbé Le Guillou, qui avait à cœur de devenir un homme d'oraison, n'eut pas moins à cœur d'en étudier les règles. Il le fit avec un soin parfait. S'attachant de préférence à la méthode d'oraison dite de saint Ignace, il travailla à se familiariser avec elle et à la posséder en ses moindres détails. L'ouvrage du P. Roothan intitulé : *Manière de méditer,* lui fournit toutes les instructions qu'il désirait avoir. Il rédigea par écrit un résumé de cet ouvrage. Il est aisé de constater, en parcourant ses divers cahiers de notes, que cette méthode fut celle dont il se servait le plus ordinairement pour ses méditations quotidiennes.

Nous avons déjà dit avec quelle courageuse fidélité M. Le Guillou se levait, chaque matin, à quatre heures. Bien souvent la nuit n'avait été qu'une douloureuse

insomnie causée par les accès de toux et la suffocation que cette toux occasionnait. Car nous pouvons déjà dire que sa vie, depuis surtout qu'il fut prêtre, ne fut qu'une souffrance continuelle. Malgré les raisons bien légitimes qu'il aurait eues d'adoucir, sur ce point, son règlement particulier, il continua, même en ses maladies, de se lever à cette heure matinale.

A peine habillé, il commençait son oraison. D'une demi-heure d'abord, il sentit, au bout de quelque temps, le besoin de la prolonger davantage et de consacrer une heure entière à ce tête-à-tête ou mieux à ce cœur-à-cœur avec Dieu.

Afin de se rendre capable de converser avec lui et de ne pas s'exposer, par une présomptueuse négligence, aux aridités de l'oraison, il avait soin de noter par écrit, dès la veille, les points sur lesquels il aurait à méditer le lendemain. Puis, son oraison terminée, ou le plus souvent au premier moment de loisir dont il pouvait disposer dans la journée, il confiait au papier les pensées et les sentiments dont il avait été favorisé durant cette heure d'entretien céleste.

L'abbé Le Guillou a ainsi rempli plusieurs cahiers qui sont comme un miroir fidèle de son âme et où l'on peut analyser en ses moindres détails l'œuvre intime et persévérante de sa sanctification personnelle. Les mystères de la vie de Notre-Seigneur y sont étudiés dans leurs rapports avec le sacerdoce ; la Passion, les prières liturgiques de la messe, celles du Pontifical pour l'ordination des clercs font la matière principale des réflexions contenues dans ces cahiers. Rien qui dénote la recherche personnelle, la complaisance vaniteuse, ce sentiment humain de fausse humilité qui transpire parfois à travers

les lignes d'un « journal spirituel. » Tout est simple, naturel, exempt de prétention, même apparente, dans l'expression aussi bien que dans la pensée. Un jour, s'il plaît à Dieu, un recueil sera fait de ces réflexions substantielles et pourra être publié pour l'édification des âmes, surtout des âmes sacerdotales.

On n'est pas homme de prière si, par de fréquents retours sur soi-même, on ne se rend pas compte des dispositions de son âme pour les rectifier si elles sont défectueuses ou pour les prémunir contre ce qui pourrait les rendre telles. C'est là surtout l'œuvre des examens de conscience, tant recommandés par les maîtres de la vie spirituelle. M. Le Guillou, qui avait contracté au Séminaire l'habitude de ce salutaire exercice, y fut toujours fidèle dans la suite et jusqu'à la fin de sa vie. Trois fois par jour il rentrait en lui-même et examinait attentivement sa conduite générale ou bien sa conduite particulière sur un point déterminé : vertu à acquérir, défaut ou imperfection à éviter. Ses cahiers de notes ne sont, à vrai dire, que des comptes rendus de cette discussion de sa conscience ; son humilité, son désir de la perfection, sa générosité à réprimer jusqu'aux moindres mouvements de la nature, sa persévérance surtout, volontiers nous dirions sa sainte obstination à poursuivre en lui ce qu'on appelle en spiritualité « le vieil homme » et ce qu'il appelait en son langage imagé et original « la bête », apparaissent, à la lecture de ces cahiers, et donnent une idée exacte du développement de la vie intérieure en ce saint prêtre.

C'est à genoux qu'il s'était imposé de faire cet exercice ; c'était, à ses yeux, l'attitude qui convient le mieux

à un coupable qui rend compte à son juge de sa conduite. L'un des sujets les plus fréquents de ses examens était l'esprit de recueillement et de prière. Les dernières lignes écrites par lui sur son cahier de notes, à la date du 8 février 1893, ont précisément pour objet principal ce sujet : « Je ne prépare pas assez mon office, je le dis négligemment. Ce peut être là une cause de tiédeur et de damnation. Je me recueillerai donc toutes les fois en la présence de Dieu, je m'unirai au Sacré-Cœur de Notre-Seigneur ; je tâcherai de réciter mon office avec un grand respect extérieur et intérieur, ne m'occupant pas d'autre chose pendant ce temps. »

Ces dernières lignes nous amènent tout naturellement à parler d'un autre exercice où l'esprit de prière de M. Le Guillou trouvait à la fois à se manifester et à s'alimenter. L'Eglise a confié au prêtre la mission de la prière et lui a fait l'obligation — glorieuse et douce obligation — de célébrer sept fois par jour la louange divine [1] en récitant le bréviaire, ce précieux recueil de toutes les plus belles prières. L'abbé Le Guillou apportait à ce ministère une religion remarquable et ses résolutions indiquent avec quel soin, quelle perfection il voulait s'en acquitter.

« M'examiner sur le bréviaire. Le Prêtre doit en faire l'œuvre principale de sa vie. Ponctualité à le réciter ; le préparer avec soin ; le réciter surtout avec le cœur : pieuses industries. Eviter la routine. Le bréviaire a le même but que le sacerdoce : sauver les âmes. »

« Avant le bréviaire, me poser en esprit la question suivante, afin de m'exciter à le dire avec plus de ferveur :

[1] Septies in die laudem dixi tibi. (Ps. CXVIII.)

Que vais-je faire ? M'entretenir avec Dieu, lui demander ses grâces. Me proposer alors une intention particulière. Goûter aussi les paroles de l'office quand je le dirai seul. »

« Je réciterai mon bréviaire *digne, attente, devote* [1], me pénétrant bien de la présence de Dieu et de l'importance de l'action que je vais accomplir. Je me proposerai une intention particulière à chaque partie de mon bréviaire, ainsi que dans toutes mes autres prières. »

« Réciter très attentivement la prière *Aperi Domine.* Union au Cœur et aux intentions du Cœur adorable de Jésus. M'unir d'intention à tous les prêtres qui récitent le bréviaire. »

Les témoignages que nous avons recueillis après la mort du saint prêtre sont venus prouver que ces résolutions ne furent pas simplement théoriques, mais bien la ligne invariable de sa conduite.

« Nous disions souvent notre office en commun, rapporte un de ses confrères, et toujours il m'édifiait et m'humiliait par le profond recueillement avec lequel il le récitait, scandant tous les mots, articulant religieusement toutes les syllabes. »

Mais la prière par excellence de l'Eglise et du prêtre est, sans contredit, l'auguste sacrifice de la messe. Ici encore, l'abbé Le Guillou ne se montra pas moins zélé pour s'acquitter de ce ministère sublime avec toute la religion et tout le soin qu'il comporte, et pour prolonger, d'une messe à une autre, cette prière souveraine en

[1] Dignement, attentivement, dévotement.

union avec l'adorable Victime perpétuellement immolée sur nos autels.

« Etudier avec soin le sens des prières de la messe pour les réciter avec plus d'onction, et des cérémonies afin de les accomplir avec plus de foi. »

« Pour obtenir de Dieu la grâce de célébrer le saint sacrifice de la messe avec une foi vive et une religion profonde, je partagerai ma journée en deux parties : la matinée comme action de grâces : *Gratias Deo super inenarrabili dono ejus* [1] ; la soirée comme préparation. J'offrirai toutes mes actions au bon Dieu dans ce but. »

« M'unir aux intentions pour lesquelles notre divin Sauveur Jésus se sacrifie sur l'autel. Jusqu'à la fin de la journée m'unir au Cœur de Notre-Seigneur présent dans l'adorable Sacrement de nos autels pour accomplir les fins du sacrifice qui sont aussi celles que nous devons nous proposer en cette vie. »

« Je suis heureux, écrivait-il, de voir que vous avez une grande dévotion pour le saint sacrifice de la messe : voilà une dévotion sérieuse, une dévotion qui n'est pas trompeuse, comme bien d'autres pratiques de piété que certaines personnes pieuses embrassent sans discernement. Continuez donc et vous resterez dans le bon chemin. Comme la présence réelle de Notre-Seigneur dans la sainte Eucharistie est la vie de l'Eglise, ainsi le saint sacrifice de la messe est l'acte principal de notre religion, celui par lequel nous rendons à la très sainte Trinité toute la gloire qui lui est due. Aimez donc le saint sacrifice de la messe et faites-le aimer autour de vous. »

Nous avons déjà parlé d'un recueil de méditations

[1] Grâces à Dieu pour son don inénarrable. (S. Paul, II Corinth., IX, 15.)

écrites par lui sur les prières de la sainte liturgie. Chacune des paroles dont se composent ces prières y est l'objet de réflexions aussi pratiques qu'élevées, où sa foi, son esprit d'oraison se reflètent d'une manière admirable.

Le recueillement, le respect, l'onction avec lesquels M. Le Guillou célébrait les saints mystères donnaient à toute sa personne une sorte de majesté qui était comme le rayonnement de sa ferveur intérieure.

Au collège, les élèves se faisaient un honneur et un bonheur d'assister leur vénéré maître à l'autel. « En le voyant célébrer l'auguste sacrifice, écrit l'un d'eux, je me sentais tout pénétré du sentiment de la présence réelle et de l'amour de Jésus que ses yeux semblaient voir sans nuage sur l'autel où sa parole l'avait rendu présent. »

Au dehors, on estimait comme une faveur et comme la source de grâces abondantes de pouvoir assister à sa messe et surtout d'en obtenir l'application. « Il me semblait, nous écrit une personne aux intentions de laquelle l avait très souvent offert l'adorable sacrifice, que les prières de ce saint prêtre, unies à celles du Tout-Puissant Avocat, devaient plaider ma cause avec plus d'efficacité. »

M. Le Guillou participait ainsi à cette confiance, composée de vénération et d'estime, que le peuple a coutume d'accorder à la prière des serviteurs de Dieu, et qui, dès ici-bas, est comme la récompense anticipée de leurs vertus.

CHAPITRE VII

Attrait eucharistique. — Le Prêtre-Adorateur.

Quam dilecta tabernacula tua, Domine virtutum!... Concupiscit et deficit anima mea in atria Domini. Cor meum et caro mea exultaverunt in Deum vivum. (Ps. LXXXIII, 2.) — *Introibo in domum tuam : adorabo ad templum sanctum tuum...* (Ps. V, 8.)

Dieu des vertus, que vos tabernacles me sont chers ! — Mon âme désire avec ardeur et languit après les parvis du Seigneur. Mon cœur et ma chair ont exulté pour le Dieu vivant ! — J'entrerai dans votre maison, ô mon Dieu : je vous adorerai dans votre saint temple.

CHAPITRE VII

Attrait eucharistique. — Le Prêtre-Adorateur.

Le Prêtre de l'Eucharistie. — Nature attachante. — Besoin d'aimer. — La passion de l'Eucharistie. — Attrait vers le Tabernacle. — Repos aux pieds de Jésus. — L'Œuvre des Prêtres-Adorateurs. — L'heure quotidienne d'adoration. — Soixante heures d'adoration par mois. — Témoignages. — Les Religieux du Très Saint Sacrement. — Retraite au *Corpus Christi* de Paris. — *Les prêtres de feu.* — Aimer et faire aimer l'Eucharistie dans le monde. — La chapelle de l'Avenue Friedland. — L'Eucharistie, tout du Prêtre.

« Je ne vous apprendrai rien de nouveau en vous disant que M. Le Guillou fut avant tout un *Prêtre de l'Eucharistie :* c'est le caractère qui le résume le mieux : tout M. Le Guillou est défini en ces deux mots. »

Ce témoignage d'un des anciens élèves de M. Le Guillou est aussi celui de toutes les personnes qui l'ont connu. Dès son entrée dans la cléricature, mais surtout à partir de son élévation au sacerdoce, la sainte Eucharistie exerça sur lui un souverain et irrésistible attrait. L'aimer, non d'une façon quelconque, mais d'un amour porté à sa plus haute puissance, devint son ambition suprême et l'objet incessant de ses efforts.

Ce désir, cette aspiration de son âme, apparaissent à chaque instant dans ses notes intimes.

« La dévotion à la sainte Eucharistie et la dévotion à la très sainte Vierge seront les deux grandes dévotions de ma vie. »

« Travailler à acquérir une foi vive et sensible, un ardent amour pour Notre-Seigneur Jésus-Christ réellement présent dans la sainte Eucharistie. »

« M'appliquer à connaître et à aimer de plus en plus le Cœur adorable de Notre-Seigneur au Très Saint Sacrement de l'autel. »

« Ardent amour pour le Cœur adorable de Notre-Seigneur, réellement, véritablement, substantiellement présent et vivant dans le Sacrement de l'Eucharistie. Faire toutes mes prières, mes actions, en union avec ce divin Cœur. Lui rester uni le jour et la nuit. Reporter souvent mes pensées et mon cœur vers le Tabernacle. »

Sur le point d'entrer en retraite, il en confie la direction et le succès à Marie, dont l'Eglise célèbre la Visitation, et lui adresse la prière suivante :

« O Très Sainte Vierge, soyez la directrice de cette retraite. Visitez-moi par les grâces que vous obtiendrez pour votre indigne serviteur. Que cette retraite soit *eucharistique,* et qu'en en sortant je sente dans mon pauvre cœur un amour ardent pour le Cœur adorable de Notre-Seigneur, réellement présent dans la sainte Eucharistie. »

Dans la paraphrase déjà citée de l'*Ave, maris Stella,* il écrit à propos de ces paroles : *Bona cuncta posce :* « Avant tout, ô Marie, demandez et obtenez-moi la foi et l'amour envers la très sainte Eucharistie. Je le dis à

votre louange, ô très douce Mère ; avec Elle me sont venus tous les biens ensemble. »

« O mon bon Jésus, écrit-il encore, faites que je n'aime plus que votre divine Eucharistie, que je ne vive que pour vous aimer et vous faire aimer ! »

Cet attrait eucharistique, qui fut, on peut le dire en toute vérité, l'attrait dominant de l'abbé Le Guillou, semble avoir pris un caractère encore plus intense à l'occasion d'une retraite faite par lui, en 1888, au Grand Séminaire de Quimper. Voici ce qu'il écrivait à la fin de cette retraite :

« Aidé des lumières de la grâce et de celles de mon confesseur, j'ai reconnu que j'ai une nature *très attachante*. Dans un premier entretien, mon Directeur, le R. P. S..., Rédemptoriste, m'a dit ces paroles : « Vous « avez une nature très attachante ; ce peut être pour « vous l'occasion d'une grande sainteté, comme aussi « de chutes lamentables. » — Dans un second entretien, il m'a dit ces paroles consolantes : « Votre grand « attrait c'est l'amour de Dieu. »

« Mais le démon fait tous ses efforts pour détourner cet attrait vers les créatures ; et, par le fait, je sens une affection très vive pour tous ceux que j'aime. Je dois donc surveiller avec soin toutes mes affections.

« Mais comme il m'est impossible de ne pas aimer, je tournerai toutes mes affections du côté de la sainte Eucharistie. *J'ai un besoin insatiable de connaître et d'aimer Notre-Seigneur dans son Sacrement ; je ne puis le connaître et l'aimer au gré de mes désirs. Je ne vivrai plus que pour aimer et faire aimer notre doux Sauveur Jésus.* »

Les paroles du P. S... s'imprimèrent dans l'esprit et le cœur de l'abbé Le Guillou et revinrent fréquemment, dans la suite, sous sa plume, soit comme un reproche, soit comme un encouragement.

S'examinant l'année suivante, pendant la retraite, il rend ainsi compte de sa conduite durant l'année écoulée : « Il y a un an, à pareille époque, un saint religieux me disait ces paroles : « Vous avez une « nature très attachante ; ce peut être pour vous l'oc- « casion d'une grande sainteté, comme aussi de chutes « lamentables. » Dans un second entretien il ajoutait : « Votre grand attrait c'est l'amour de Dieu. »

« Or, dans l'année qui vient de s'écouler, le démon a encore fait tous ses efforts pour détourner cet attrait vers les créatures. Ai-je lutté suffisamment ? C'est le secret du bon Dieu. Je n'ose l'affirmer. — Au sortir de cette retraite, j'aurai de nouvelles luttes à soutenir. Je dois donc renouveler les résolutions que j'ai déjà prises, l'an dernier, avec le secours de la grâce. »

Il écrivait encore : « Je reste toujours bien le même... : toujours avec les mêmes défauts, les mêmes misères..... Mais enfin il y a eu quelque lutte. — Il me semble aussi que mes affections sont toujours bien vives et trop naturelles. Sous ce rapport aussi j'ai quelque peu lutté. Merci, ô mon Jésus, des quelques progrès réalisés par votre grâce. Pour combattre plus efficacement *cette nature trop attachante* qui est la mienne, développer *l'amour de Dieu,* l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ dans la sainte Eucharistie *qui est le grand attrait de mon âme.* »

Dans une retraite qu'il fit l'année suivante, après avoir

exposé l'état de son âme au R. P. Le T..., de la Compagnie de Jésus et prédicateur de cette retraite, il reçut de ce dernier la réponse suivante, qu'il s'empressa de mettre par écrit dans son carnet spirituel :

« L'amour du bon Dieu est la passion dominante de votre vie. Vous avez vos fragilités, mais tout cela est prévu par l'ordre de la Providence ; c'est de la paille qui est brûlée par le feu de l'amour divin ; cela fait bien un peu de fumée, mais il ne reste plus après cela que l'or pur de la charité.

« Oublier le passé et ses misères ; employer le reste de la retraite à faire des provisions d'amour de Dieu. »

Aimer Dieu, aimer le Dieu de l'Eucharistie, telle sera donc sa grâce souveraine, en même temps qu'elle sera le moyen de donner à son cœur pleine satisfaction à son ardent besoin d'aimer. Du moins, pourra-t-il se passionner pour ce divin objet sans que sa vertu coure aucun danger et reçoive aucune atteinte, et trouvera-t-il, au contraire, dans cette concentration de son cœur sur le Dieu vivant et aimant du Tabernacle, la paix et le bonheur dont son cœur est avide.

« O mon Jésus, vivant dans la sainte Eucharistie, s'écrie-t-il, accordez-moi l'austérité dans mes affections, dans mes relations avec la créature. Que je réserve toute cette vivacité, cette énergie de mes affections pour votre divine Eucharistie, pour vous, ô bon Jésus, qui y résidez bien véritablement. »

A tout instant, ce double besoin d'aimer, et d'aimer le Dieu vivant du Sacrement, s'affirme dans ses notes, dans ses lettres.

« J'ai un ardent désir d'aimer, mais je sens que rien

en ce monde ne peut me satisfaire. Je suis même ennuyé de vivre parce que je ne puis aimer à mon gré ; d'autre part, je sens que la créature avec toute son affection est impuissante à me contenter, et cet amour n'est pas sans de très grands dangers pour moi. Je m'attacherai donc à étouffer tout sentiment d'affection pour les créatures. Je demanderai cette grâce à Notre-Seigneur par la vertu de son Nom sacré. J'aimerai la sainte Eucharistie, malgré la sécheresse que j'éprouve toutes les fois que je suis en présence de Notre-Seigneur.

« Pour satisfaire ce besoin dévorant que j'ai d'affection, m'appliquer à acquérir une foi vive en la présence réelle de Notre-Seigneur Jésus-Christ et de son Cœur adorable en la très sainte Eucharistie.

« Donner comme aliment à mon cœur Notre-Seigneur dans la sainte Eucharistie. Lui seul est capable de satisfaire cet insatiable désir d'affection qui est en moi. »

« Demandez pour moi, écrit-il dans une lettre, la grâce de devenir un amant passionné de la sainte Eucharistie et d'embraser tous ceux à qui je parlerai de Notre-Seigneur. »

« Ah ! je vous en supplie, écrit-il encore, demandez et faites demander pour moi la grâce d'une profonde humilité et la consommation de l'union entre mon pauvre cœur et le Cœur adorable de Notre-Seigneur au Très Saint Sacrement. »

L'Eucharistie, c'est la présence réelle, vivante et permanente de Jésus au milieu de nous. Le premier hommage, l'hommage pour ainsi dire instinctif de la foi et de l'amour de l'âme chrétienne envers cette présence, consiste à l'honorer par la présence même. De là ce

besoin de visiter le divin Prisonnier du tabernacle, de se tenir à ses pieds, d'écouter sa parole, de lui parler, de le consoler, qui se manifeste en toute âme éprise de l'amour de ce divin Sauveur dans le mystère de son amour.

Ce besoin, M. Le Guillou le connut dès les premières années de son sacerdoce. Il prit chez lui un caractère impérieux. Une sorte d'attrait irrésistible le poussait vers le Tabernacle. C'est là qu'il se plaisait à passer une partie considérable du temps dont il pouvait disposer en dehors de son travail de classe ; là qu'il récitait ordinairement son bréviaire et qu'il faisait ses méditations. Ne s'accordant, pour ainsi dire, aucun de ces délassements légitimes que ses occupations et plus encore sa frêle santé réclamaient, il mettait ses délices à venir se reposer aux pieds de l'invisible Ami du Tabernacle que sa foi n'avait pas de peine à découvrir derrière le voile où sa Majesté se dérobe au regard des hommes.

« On sait, écrit un de ses anciens élèves, que son délassement favori était d'aller passer de longs moments au pied du Tabernacle. S'il était pressé de s'y rendre, il n'aimait pas beaucoup qu'on le dérangeât pendant ces moments.

« Un jour, un professeur voulait lui parler et, ne l'ayant pas trouvé chez lui, il me dit d'aller voir s'il était à la chapelle. Je l'y trouvai, en effet, les yeux fixés sur le Tabernacle, et je lui annonçai qu'on voulait lui parler.

« Il ne put réprimer un petit mouvement d'impatience, et se leva en murmurant : « Bah ! n'aurait-il pas pu « attendre ? »

« Sa place, écrit un autre, était au pied du Tabernacle :

lorsqu'on ne le trouvait pas dans sa chambre, on allait à la chapelle, bien sûr de le trouver aux pieds du bon Maître. Très souvent, chaque jour, on le voyait passer, grave et recueilli, pour aller rendre visite à Jésus au Très Saint Sacrement. »

« Il fallait, écrit un troisième, l'entendre, après les classes du matin et du soir, traverser à grands pas, quoique tout absorbé en Dieu, la cour qui sépare la chapelle du bâtiment où logent les professeurs. Il marchait en toussant à tel point que souvent il lui fallait s'arrêter pour reprendre haleine. Arrivé au pied du Très Saint Sacrement, il semblait n'être plus de ce monde. Combien de fois, le soir, ne m'est-il pas arrivé d'aller à la chapelle! Toujours j'y trouvais M. Le Guillou à genoux ou debout devant le saint Tabernacle. Malgré ses infirmités et son extrême faiblesse, on ne l'y voyait jamais assis. Cette posture lui aurait sans doute semblé trop commode, et il s'en abstenait par amour pour son Dieu. C'est à ces visites fréquentes et amoureuses à Jésus-Hostie qu'il dut évidemment ce zèle qui le consumait et qui le rendait capable, en dehors du temps consacré à préparer ses classes, d'en trouver encore pour s'occuper de presque toutes les œuvres qui fonctionnaient au collège. »

Vers l'année 1885, M. Le Guillou entendit parler d'une Association sacerdotale érigée sous le nom d'*Œuvre des Prêtres-Adorateurs*. Cette Œuvre, bénie et approuvée par Notre Saint Père le Pape, et recommandée par un très grand nombre d'archevêques et d'évêques de presque toutes les parties du monde, est une affiliation spirituelle des prêtres séculiers à la Congrégation du

Très Saint Sacrement, pour participer aux mérites de sa fin et de son œuvre principale : l'Adoration du Très Saint Sacrement. Elle compte aujourd'hui plus de 25.000 associés, pris dans tous les rangs de la hiérarchie ecclésiastique : 55 évêques et 3 cardinaux en font partie. C'est une moyenne de 100.000 heures d'adoration faites par des prêtres que l'Œuvre peut offrir chaque mois au divin Prisonnier de nos autels.

Son but principal est : 1° De répondre à l'un des vœux les plus ardents du Cœur sacré de Notre-Seigneur Jésus-Christ au Très Saint Sacrement, en rapprochant davantage le prêtre de l'Eucharistie, en multipliant et en prolongeant ses visites à Notre-Seigneur, et en le faisant vivre de ce sacrement de vie, principe, grâce et fin du sacerdoce catholique ;

2° D'unir tous les Prêtres associés par les liens d'une étroite fraternité, vivant tous d'un même esprit, s'entr'aidant par les exemples mutuels de leur foi et de leur amour envers le Dieu de l'Eucharistie, et participant aux prières, aux mérites et aux bonnes œuvres des milliers de Confrères répandus dans le monde entier ;

3° De former, en même temps que des adorateurs en esprit et en vérité, des apôtres ardents de la divine Eucharistie, travaillant sans cesse et par tous les moyens possibles à ranimer la foi et la dévotion des fidèles envers le Très Saint Sacrement et à les sanctifier par l'application des grâces sans nombre qui découlent de l'Eucharistie comme de la source de toute vertu et de toute sanctification [1].

---

[1] Pour faire partie de l'Association, il faut : 1° Etre revêtu du caractère sacerdotal, ou au moins être engagé dans les ordres sacrés ;

Une telle Œuvre était bien faite pour conquérir du premier coup les sympathies de M. Le Guillou. Aussi s'empressa-t-il de s'y agréger. « Je sollicite, écrivait-il, la faveur d'être inscrit parmi les Prêtres-Adorateurs et, avec la grâce de Dieu, je serai fidèle aux saintes obligations que cette Œuvre impose à ses membres. »

Dès la première heure, en effet, il fut un associé modèle. Il s'appliqua à se bien pénétrer et à vivre de l'esprit de l'Œuvre à laquelle il venait d'être agrégé. Les lignes suivantes disent quelle haute et juste idée il s'en faisait :

« Je suis Prêtre-Adorateur ! C'est là ma vocation. Donc je dois imiter la vie de Notre-Seigneur au saint Tabernacle : vie de *silence* et de *solitude*. Ce sont là, d'ailleurs, les deux conditions essentielles de la vie en Dieu.

« Je dois aussi imiter la vie de la très sainte Vierge au Cénacle, où elle s'est retirée après l'Ascension pour s'y envelopper d'*obscurité* et d'*oubli*.

« Donc, moi aussi, je dois vivre dans la *solitude*, fuir

2° Faire inscrire ses noms et prénoms sur les registres de l'Œuvre ;

3° S'engager à faire chaque semaine une heure continue d'adoration devant le Très Saint Sacrement ; le jour et l'heure sont laissés au choix de l'associé, qui peut les varier chaque semaine ;

4° Renvoyer chaque mois au centre de l'Œuvre le *libellum adorationis*. Tous les associés reçoivent chaque mois les *Annales de l'Association*, qui leur portent les nouvelles de l'Œuvre et servent à entretenir en eux le même esprit et une pieuse fraternité ;

5° Célébrer chaque année, autant que possible dans le mois indiqué par les *Annales*, le saint sacrifice de la Messe pour les associés défunts.

L'Association est enrichie de nombreuses et précieuses indulgences.

Les associés sont invités à recommander à Notre-Seigneur chaque jour les intentions et les besoins de tous leurs confrères.

La cotisation annuelle est fixée à 2 fr. Une offrande annuelle de 10 fr. donne droit au titre de *Bienfaiteur*. (Extrait de la notice sur l'Œuvre.)

Pour tous les renseignements concernant l'Association, s'adresser au R. P. Directeur, 27, Avenue Friedland, Paris.

le monde, autrement j'en prendrais vite l'esprit, les manières et le langage ; le fuir afin de ménager à mon âme quelques moments de liberté et de paix pour visiter le Dieu caché, mon Jésus, au Très Saint Sacrement.

« O mon Dieu, faites que j'aime et que j'apprécie cette heure que je passe chaque jour auprès de vos saints autels. C'est une heure délicieuse, c'est le grand attrait de ma journée, malgré les difficultés que j'y éprouve sous le rapport de la fatigue corporelle, des distractions, de la trop grande mobilité de mon imagination, de l'impossibilité où je suis parfois de lier deux idées.

« Vie *de silence*. Ne point rechercher la conversation de la créature, m'en séparer pour converser, m'entretenir avec Jésus seul.....

« *Obscurité, oubli.* — O mon Jésus ! accordez-moi la grâce de n'être ni connu ni aimé de qui que soit, de n'occuper aucune place dans l'affection des créatures, d'être aussi profondément inconnu et oublié que vous, ô mon Jésus, dans la sainte Eucharistie... »

Il écrivait encore : « Grande grâce : Prêtre-Adorateur ! Profiter de ces visites au Très Saint Sacrement pour comprendre et goûter de plus en plus l'adorable Eucharistie, pour me vider de plus en plus de moi-même, de ma sotte vanité, de mes affections naturelles, et pour m'imprégner de l'esprit eucharistique. O mon Dieu ! faites que je me remplisse de cet esprit qui est l'esprit même du sacerdoce. Que j'en sois tout pénétré, que cet esprit suinte, pour ainsi dire, à travers tous les pores de mon être : *Christi bonus odor sumus* [1]. »

Ses lettres et ses notes témoignent du charme qu'il

[1] Nous sommes la bonne odeur du Christ. (S. Paul, II Corinth., II, 15.)

trouvait à ces colloques intimes avec le divin Ami du tabernacle.

« Oh ! qu'ils sont délicieux ces entretiens prolongés aux pieds du divin Maître ! Certes, la nature a parfois fort à souffrir. La fatigue, les préoccupations pénibles et douloureuses nous poursuivent jusqu'auprès du Tabernacle. Mais, au sortir de ces entretiens, la foi en la présence réelle est plus vive, plus facile ; tout ce que nous lisons ou entendons ensuite sur la sainte Eucharistie fait vibrer plus délicieusement les fibres les plus profondes et les plus délicates de notre cœur sacerdotal. Prêtres, aimons donc le Prisonnier du saint Tabernacle ; aidons-lui à supporter le poids de ses chaînes et de sa croix eucharistiques. »

Dans une de ses méditations, il écrit à propos de ce verset des Psaumes : *Domine, dilexi ... locum habitationis tuæ* [1] : « Heureux le prêtre qui peut dire ces paroles et qui passe de longs moments agenouillé au pied de la sainte Eucharistie, faisant ses délices de se perdre dans la méditation de la Présence réelle ! O mon Dieu ! que ne puis-je passer tout mon temps en adoration au pied de vos autels ! »

Ces dernières lignes montrent assez le caractère littéralement passionné de son amour envers l'Eucharistie et, en particulier, de son attrait pour l'adoration.

Aussi l'heure hebdomadaire ne suffit-elle bientôt plus à satisfaire cet attrait. Ce lui fut un besoin de la rendre quotidienne. Ecrivant à un ami, il l'assurait de sa fidélité à prier pour lui, surtout au pied du Tabernacle ; « car, ajoutait-il, c'est là que je passe mes meilleurs

[1] Seigneur, j'ai aimé le lieu où vous habitez. (Ps. xxv, 8.)

moments. *Demandez pour moi la passion de l'Eucharistie.* Il me semble que si j'avais une foi vive en la présence réelle de Notre-Seigneur au Sacrement de son amour, et si je l'aimais de tout mon cœur, je serais un prêtre sérieux. Je demanderai pour vous cette passion. »

Dans une lettre adressée au centre de l'Œuvre des Prêtres-Adorateurs, dans laquelle il rendait compte des adorations faites par lui durant le mois, il disait : « Je continue de faire mon heure sainte tous les jours par la méthode des quatre fins du sacrifice [1] et en me servant des écrits du P. Eymard. Je ne saurais vous dire quel charme je trouve à ces heures et combien rapidement elles passent. »

Il ajoutait, un peu plus loin, dans cette même lettre : « Quelles délices on trouve dans cette heure passée en la compagnie de notre bien-aimé Sauveur, et qu'elle passe rapidement, surtout quand on la fait selon la méthode des quatre fins du sacrifice ! »

Un prêtre, de ses amis, nous écrivait en nous annonçant sa mort : « Consultez vos registres et vous trouverez que peu de Prêtres-Adorateurs auront réuni, en un même laps de temps, autant d'heures d'adoration que M. Le Guillou. »

En effet, nous avons pu, en examinant nos registres, constater non seulement sa fidélité à remplir les obligations communes des associés, mais encore son zèle à multiplier les heures supplémentaires d'adoration, jusqu'au point d'en faire deux heures dans le même jour.

« Pour en arriver là, nous écrivait l'un de ses con-

[1] C'est la méthode d'adoration usitée dans la Congrégation du Très Saint Sacrement et recommandée par elle à ses associés.

frères, le fervent adorateur devait abréger la nuit par les deux extrémités. »

Quelles étaient les occupations du saint prêtre durant ces heures passées au pied de l'Eucharistie? C'est le secret de Dieu et de ses anges. Toutefois ses notes nous en révèlent quelque chose et l'on trouve dans son carnet plus d'une page qui a dû être écrite au sortir de ses adorations ; on y sent la chaleur de ce feu, de cette émotion d'amour que seul le voisinage du Tabernacle a la puissance de produire.

Citons ce commentaire des paroles de l'Evangile : *Beati misericordes :* bienheureux les miséricordieux.

« De la miséricorde envers Jésus vivant dans la très sainte Eucharistie. — Qui sont les miséricordieux ? Ecoute le Seigneur qui veut te l'apprendre : J'ai eu faim et vous m'avez donné à manger. J'ai eu soif et vous m'avez donné à boire. J'ai été en prison et vous êtes venus vers moi.

« C'est plus particulièrement pour nous, prêtres, que le doux Sauveur Jésus a dit ces paroles. Dans la sainte Eucharistie il a faim et soif des âmes ; il voudrait tant se communiquer à elles, leur faire tout le bien qu'il leur désire ! Cette faim et cette soif sont l'un des plus grands tourments de sa vie eucharistique. O prêtres, écoutons donc cette voix de Jésus : *Fame pereo !... Sitio !...* Poussons donc les fidèles vers la sainte Eucharistie, à la sainte communion, non pas de loin en loin, mais souvent, mais tous les jours. Oh ! si nous pensions à la récompense que ce bon Sauveur réserve aux prêtres qui auront poussé les âmes à la communion fréquente, quotidienne ! Sans doute ce n'est point l'appât de cette

récompense qui doit nous porter à agir, mais bien le désir de procurer au Cœur de Jésus une consolation immense ; toutefois il n'en est pas moins vrai que le bon Jésus aura des caresses plus tendres, des prévenances plus affectueuses pour les prêtres qui auront compris cette vérité. Qu'elles retentiront délicieusement à leurs oreilles ces paroles du Sauveur : *Venite, benedicti Patris mei...!* »

Méditant sur Jésus devant Caïphe et sur ces paroles : *At illi tenentes Jesum, duxerunt ad Caïpham principem sacerdotum, ubi scribæ et seniores convenerant*[1], il écrit : « Quel sentiment de satisfaction haineuse et féroce se peint sur les figures de ces hommes altérés du sang de Jésus ! Enfin, ils tiennent leur victime ! ils vont pouvoir se venger longuement sur elle... O doux Agneau de Dieu, mon bon Jésus, venu au milieu de ces loups dévorants !

« Hélas ! aujourd'hui encore, combien de fois vous faut-il comparaître devant l'assemblée de vos plus mortels ennemis ! Il y a des traîtres qui vous y amènent encore par le dernier des forfaits... Il y a parmi vos ennemis de nouveaux Judas qui vous forcent à y paraître... Ah ! si l'on pouvait soupçonner les mystères de haine et d'iniquité cachés dans le cœur de l'homme ! Et pourtant que leur avez-vous fait, ô mon Jésus ! *Transiit benefaciendo*[2]. Cette parole est vraie de vous aujourd'hui comme autrefois... Il y en a chez qui cette haine est désormais instinctive : elle a été développée insensi-

[1] S'emparant de Jésus, ils le conduisirent chez Caïphe, prince des prêtres, où les scribes et les anciens étaient assemblés. (S. Matth., xxvi, 57.)
[2] Il a passé en faisant le bien. (Act., x, 38.)

blement dans leurs cœurs à la suite d'une première communion sacrilège, faite par faiblesse, par fausse honte ; cette haine a grandi ; désormais rien ne peut l'assouvir... »

S'entretenir avec Jésus des intérêts de sa gloire, le consoler des outrages commis contre lui, s'imprégner de l'esprit et des vertus du sacerdoce en les étudiant dans leur divin Modèle : telles étaient donc les occupations du fervent adorateur.

Ses lettres nous révèlent combien dans ses adorations lui était présent le souvenir des personnes au bien spirituel desquelles il s'intéressait et avec quelle charitable sollicitude il recommandait leurs besoins à Notre-Seigneur.

« J'ai fait pour vous, et pour toutes les religieuses avec lesquelles je suis en communauté de prières, une neuvaine d'heures saintes qui se terminait mercredi dernier. Pendant cette neuvaine passée aux pieds de Notre-Seigneur, j'ai demandé pour vous toutes l'esprit de générosité, de pénitence, de ferveur, et surtout une grande délicatesse de cœur envers notre doux Sauveur... Puissé-je avoir été exaucé ! »

« Je vous avertis, écrivait-il à une religieuse, que vous allez passer tout le mois de février au pied du Très Saint Sacrement exposé : voici comment. Je fais partie de l'Association des Prêtres-Adorateurs dont vous avez pu entendre parler. Tous les mois nous envoyons au siège de l'Œuvre, à Paris, des billets indiquant à quels jours, pendant le mois, nous avons fait nos heures d'adoration. Ces billets sont placés pendant tout le mois suivant, avec toutes les recommandations que nous y

avons mises, au pied du Très Saint Sacrement qui reste exposé jour et nuit. Comme bien vous pensez, je vous ai inscrite sur mon billet de recommandation ; ce ne sera pas la dernière fois. »

Il écrivait encore : « Depuis votre vêture, vous avez passé tous les jours et toutes les nuits dans un cœur d'or au pied du Très Saint Sacrement exposé ; de sorte que si, par impossible, le divin Sauveur Jésus pouvait oublier sa jeune fiancée, son souvenir lui serait rappelé à toute heure du jour et de la nuit. »

Est-il nécessaire d'ajouter que la fidélité de M. Le Guillou à visiter Notre-Seigneur était pour ses confrères et pour ses élèves une grande édification et une prédication éloquente ?

« Tous les jours, écrit un élève, il demeurait une heure au moins auprès du Très Saint Sacrement, et de cinq à six heures, nul élève n'allait le chercher chez lui : on le savait à la chapelle. Quelle édification pour nous tous de le voir en adoration ! On était porté à cette vue au recueillement et à la piété ; on sentait que Jésus était là présent. Je crois qu'il ne s'asseyait jamais durant ses heures d'adoration. Il restait toujours à genoux ou debout. »

Il s'était effectivement imposé de demeurer toujours à genoux durant le temps qu'il passait en la compagnie de Notre-Seigneur. Les lignes suivantes trouvées dans son *agenda spirituel* en témoignent.

« Dans mes visites au Très Saint Sacrement, ne jamais m'asseoir. Résolution importante. »

Nous parlerons plus loin de son zèle à propager l'amour et la pratique de l'adoration. Continuons, pour

achever de donner une idée complète de l'amour dont lui-même en était animé, de montrer les progrès de la grâce eucharistique en son âme.

Au milieu de ses adorations prolongées dans la silencieuse chapelle du collège de Lesneven, plus d'une fois la pensée de l'abbé Le Guillou se transporta dans la chapelle du *Corpus Christi* de Paris, siège de l'Œuvre des Prêtres-Adorateurs, vrai Cénacle où le Très Saint Sacrement est perpétuellement exposé et entouré d'adorateurs qui, la nuit comme le jour, se succèdent à ses pieds. Vivre dans ce Cénacle, être associé à cette vie, faire partie de la garde d'honneur perpétuelle du divin Roi de l'Hostie : quel sort enviable ! quelle part glorieuse entre toutes !

Et le cœur du fervent adorateur se laissait aller à envier ce sort, à souhaiter cette part. Insensiblement la pensée de renoncer à l'enseignement et au ministère de l'éducation de la jeunesse, et de vouer sa vie au service exclusif de la Personne auguste de Jésus-Christ, dans la Congrégation du Très Saint Sacrement, prenait dans son esprit une réelle consistance et faisait naître en son cœur un attrait de plus en plus caractérisé.

Cet attrait, ce désir de vocation adoratrice percent dans plusieurs de ses lettres, dès l'année 1888.

« Je sais qu'actuellement, écrivait-il à une religieuse, vous êtes en retraite : je prie donc pour vous avec ardeur. Vous serez à peine sortie du Cénacle que mon tour sera venu d'y entrer. Oh ! si vous pouviez obtenir que j'entrevisse dans cette retraite la réalisation de l'un des désirs et des secrets les plus ardents de mon cœur ! Demandez pour moi la grâce que je devienne religieux

du Très Saint Sacrement. Hélas ! je crains bien que le bon Dieu ne veuille pas m'exaucer. »

« J'ai l'intention, écrivait-il encore vers la fin de juillet 1888, d'aller faire une retraite de huit jours à Paris chez les Pères du Très Saint Sacrement, et de là partir pour Lourdes avec le pèlerinage national. Mais le bon Dieu le permettra-t-il ?... »

Un peu plus tard il écrit : « Je vous remercie de tous les vœux que vous m'avez offerts ; il en est un surtout que je voudrais bien voir se réaliser : celui que vous faites de me voir rester à l'Avenue Friedland après la retraite que je compte y faire. Mais hélas ! j'en désespère bien : mon état de santé est trop pitoyable pour cela. Cependant, si vous savez bien prier, qui sait ?... »

Ce projet de retraite eucharistique ne put être exécuté. Lui-même en donne la raison dans le passage suivant d'une lettre : « Je comptais faire une retraite à Paris, chez les Pères du Très Saint Sacrement, et de là mettre le cap sur Lourdes. Mais le bon Dieu a pris soin de me couper les vivres, en m'envoyant des dépenses sur lesquelles je ne comptais pas ; de sorte que si je puis assister au pèlerinage national, ce sera tout. A la volonté du bon Dieu ! »

L'année suivante il vint, dans les premiers jours du mois d'août, faire en notre maison-mère de Paris une courte retraite. Là, dans le rayonnement de l'Eucharistie perpétuellement exposée, il s'interrogea et se fit, dès le premier instant, cette réponse : « Je sens dans mon cœur un désir immense de m'unir à Dieu. Or, je le sens aussi, cette union ne s'opérera que par la sainte Eucharistie où Notre-Seigneur Jésus-Christ est véritablement et réellement présent et vivant... »

Puis, cette constatation faite, il adresse à Notre-Seigneur cette prière : « O bon Jésus, véritablement présent et vivant dans la sainte Hostie, éclairez mon intelligence et soutenez mes faibles efforts. »

De quelle lumière Notre-Seigneur favorisa-t-il son âme? Quelle voie lui montra-t-il comme plus conforme à ses desseins sur son fidèle serviteur? Les réflexions et impressions notées, au jour le jour, sur un carnet nous permettent de suivre le travail qui s'opéra, durant ces jours de retraite, en son âme.

On y lit ces paroles extraites de la Vie de *Marie-Eustelle :* « Si vous voulez entrer au service de Dieu, dit sainte Catherine de Sienne, vous devez vous dépouiller de *tout amour sensible pour les créatures et pour vous-même ;* l'homme ne peut entièrement donner son cœur à Dieu s'il n'est premièrement dégagé de tout autre amour. »

Ces paroles durent faire une vive impression sur l'esprit de M. Le Guillou, car il écrit à la suite des lignes qu'on vient de lire : « Or il y a en moi un grand obstacle à cette union avec Dieu : c'est mon *impressionnabilité ;* jamais je ne l'avais aussi bien éprouvé que cette année. Et cette impressionnabilité a été la principale cause de la trop grande vivacité de mes affections. »

Vit-il dans cette source d'imperfections, dont son humilité lui exagérait sans doute la gravité, un obstacle à son entrée au service du Dieu de l'Eucharistie? Nous n'oserions l'affirmer.

Par ailleurs, deux réflexions que nous avons trouvées dans ses écrits sembleraient expliquer jusqu'à un certain point ses hésitations à embrasser un genre

de vie spécial joint à la condition commune de la vie religieuse :

« Pour être de ces *prêtres de feu* dont parle le P. Eymard, il faut être vide de soi-même et de toute affection terrestre à la créature. Hélas ! lorsqu'on n'est pas vide de soi ou de cette affection, on travaille toujours plus ou moins pour soi. On a beau faire ; on commet toujours quelque rapine dans l'holocauste. J'en sais bien quelque chose. »

« Ce qui nous coûte dans la mort, c'est le renoncement à soi-même qu'elle implique. Et voilà pourquoi la vie religieuse me coûte à l'égal de la mort, parce que là aussi il faut se renoncer soi-même. »

Nous inclinons à croire qu'ayant vu dans la débilité de sa santé un obstacle réel à embrasser la vie adoratrice et le service perpétuel de la Personne de Notre-Seigneur, il conclut à la nécessité de faire le sacrifice de l'attrait qui l'avait conduit jusqu'au pied du trône eucharistique.

Mais s'il ne s'engagea pas, comme religieux, au service du Très Saint Sacrement, il consacra au Dieu vivant et présent dans l'Hostie tout son être et prit l'engagement formel et irrévocable de se dévouer à l'aimer et à le faire aimer.

« Par-dessus tout je m'efforcerai d'avoir une dévotion de plus en plus grande pour Notre-Seigneur présent et vivant au Très Saint Sacrement, j'en ferai le centre de ma vie et de mes affections.

« J'appliquerai au Très Saint Sacrement tout ce qu'il peut y avoir d'ardeur et de tendresse dans mon cœur et, par honneur pour Notre-Seigneur, je m'attacherai à

respecter en moi le caractère sacerdotal en me montrant *prêtre partout et toujours.* »

L'abbé Le Guillou revint à Paris et ne manqua pas de retremper sa dévotion envers l'Eucharistie dans cette chapelle du *Corpus Christi* au sujet de laquelle il écrivait à un ami : « J'ai passé de bons moments dans la chapelle des Pères du Très Saint Sacrement où j'allais tous les jours dire la messe, quoiqu'elle fût à six kilomètres de chez moi. »

Les grâces particulières dont il avait été favorisé dans ce sanctuaire si recueilli, si imprégné de piété, lui faisaient conseiller aux personnes qu'il connaissait à Paris d'aller s'y recueillir elles-mêmes et solliciter les grâces qui leur étaient nécessaires.

« Vous ne devinerez pas, écrit-il, ce qui m'a fait le plus plaisir dans votre lettre : c'est de voir que vous n'êtes pas loin de l'Avenue Friedland. Or, dans l'Avenue Friedland, au N° 27, il y a une délicieuse petite chapelle des religieux du Très Saint Sacrement. Allez-y et vous verrez combien ce que je vous dis est vrai... Je n'ai qu'un désir, c'est d'aller, aux grandes vacances prochaines, passer huit jours chez ces bons religieux pour y faire une retraite. Plus tard je pourrai vous dire pourquoi. »

« Avez-vous pensé à vous donner un Directeur ? Allez donc à l'Avenue Friedland, vous trouverez peut-être là le prêtre à qui Notre-Seigneur a confié la mission de faire du bien à votre âme. »

« Je suis heureux de voir que vous soyez allée à la chapelle des Pères du Très Saint Sacrement... Retournez-y le plus souvent que vous pourrez. »

« Dans vos moments de grande tristesse, de trouble ou d'inquiétude, allez donc à la chapelle de l'Avenue Friedland ; il y a quelque chose qui me dit que c'est dans cette chapelle que vous recevrez les grandes grâces dont vous avez besoin dans votre vie. »

Nous dirons plus loin avec quel zèle l'abbé Le Guillou se dévoua à promouvoir, non seulement au collège de Lesneven, mais partout où son action put s'étendre, la dévotion envers la sainte Eucharistie. On verra que ce zèle ne fut pas autre chose que le débordement du trop plein de son cœur saintement passionné pour le Dieu vivant qui y réside par amour pour les hommes.

Ses notes intimes, ses sermons manuscrits, ses lettres permettent de constater que cette passion de l'Eucharistie ne fit que grandir de jour en jour en lui et que tous ses efforts furent constamment appliqués à l'accroître. Les lignes suivantes, écrites vers la fin de sa vie, en sont une preuve manifeste.

« *Me plonger de plus en plus dans l'étude de l'amour de la sainte Eucharistie.* C'est là, avec la défiance de soi-même, le moyen infaillible de mettre sa vertu sacerdotale à l'abri. On est sûr de ne pas tomber, car on s'appuie sur le Cœur adorable de Notre-Seigneur Jésus-Christ. C'est aussi le chemin le plus abrégé de la sainteté..... *L'Eucharistie ! c'est le tout du prêtre !* »

CHAPITRE VIII

Le Directeur.
Le Directeur au collège.

Ecce ego mittam angelum meum, qui præcedat te, et custodiat in via, et introducat in locum quem paravi. Observa eum, et audi vocem ejus.

(Exod., XXIII, 20, 21.)

Voilà que j'enverrai mon ange, afin qu'il vous précède et vous garde dans le chemin, et qu'il vous introduise dans le lieu que j'ai préparé... Respectez-le, écoutez sa voix...

CHAPITRE VIII

Le Directeur au collège.

Former des âmes en même temps que des intelligences. — M. Le Guillou confesseur, conseiller, directeur. — Sollicitude et dévouement surnaturels. — Se faire tout à tous. — Soin des vocations. — Direction pendant les vacances. — Extraits de sa correspondance. — Direction continuée par lettres à ses anciens élèves : séminaristes, jeunes gens dans le monde. — Extraits de lettres.

Le ministère de l'enseignement de la jeunesse répondait de tous points aux aptitudes et aux goûts naturels de l'abbé Le Guillou. Toutefois, « l'enseignement aurait eu moins d'attraits pour lui si dans les enfants à instruire il n'avait pas vu en même temps des chrétiens à former, si ses fonctions de professeur ne lui avaient pas ouvert le champ de l'apostolat [1]. »

Aussi bien, son zèle à entretenir parmi ses élèves l'amour de la science et une légitime émulation dans le travail ne faisait-il qu'un avec son zèle à entretenir

[1] Discours de M. Roull, p. 7.

parmi eux l'amour et l'émulation de la vertu. Former des âmes en même temps que des intelligences, tel fut, durant les dix-huit années de son professorat, son continuel objectif.

Ce ministère de formation des âmes, il s'en était fait une haute idée et en avait saisi toutes les graves obligations. Les réflexions suivantes, extraites de ses notes intimes, montrent quelle exacte notion il en avait et, par suite, quel soin il entendait apporter à l'accomplissement de ces saintes fonctions.

« Le ministère des âmes est un *don*, un *honneur* que Dieu fait au prêtre. C'est pour le prêtre un véritable honneur que d'être chargé de ces âmes pour lesquelles un Dieu a versé tout son sang. Ces âmes sont pour Dieu le plus précieux trésor ; elles sont le prix de son sang. Quelle marque de confiance il donne au prêtre en lui remettant ces âmes ! Comment le prêtre doit-il répondre à cette confiance ?... Quel respect, quel dévouement, quel amour ne doit-il pas avoir pour ces âmes ! »

En même temps que ses vertus, la sainteté de sa vie lui avaient concilié l'estime, la vénération et la confiance des élèves ; elles avaient attiré sur lui de la part du ciel les grâces qui devaient le rendre merveilleusement apte à tourner ces jeunes âmes vers Dieu et à établir en elles son règne.

Dès les premières années de son sacerdoce, M. Le Guillou vit venir à lui un grand nombre d'élèves qui, attirés par ses vertus, demandaient à lui confier les secrets de leur conscience et à se placer sous sa paternelle direction. Leur nombre alla en augmentant d'une

année à l'autre, notamment dans les quatre ou cinq dernières années de son ministère au collège. « M. Le Guillou, écrit l'un d'eux, confessait à lui seul très probablement plus de la moitié du collège, c'est-à-dire au delà de deux cents élèves. » Il consacrait à cet important ministère tous les moments dont il pouvait disposer en dehors de ses occupations professionnelles et du temps qu'il donnait à la prière au pied du Très Saint Sacrement. »

« Il confessait la moitié de nos élèves, écrit l'un de ses confrères, et, malgré la besogne écrasante, il n'en repoussait aucun. Ecrasante du reste, elle ne le semblait pas pour lui, et cette toux impitoyable qui, si souvent dans les derniers temps de sa vie, le forçait à garder le lit, avait l'obligeance de ne jamais le visiter le samedi. Le soir il rayonnait, et c'est sans doute le lendemain matin que, résumant comme il en avait l'habitude sa méditation dans une touchante comparaison, il humiliait son âme devant la leur, et demandait à Dieu de l'aimer autant que ces chers enfants. »

Mais ce n'est pas au simple rôle de confesseur qu'il entendait borner son zèle. Dans son ardent désir de gagner à Jésus-Christ ces chères âmes, il savait trouver encore le temps de donner à chacune d'elles une direction appropriée à ses besoins. « Dans les petits mots qu'il adressait après la confession, rapporte un de ses fils spirituels, il s'attachait à porter ses pénitents à l'amour de Jésus dans la sainte Eucharistie. Mais il ne se contentait pas de cela. Pour les plus grands, il leur donnait une sorte de direction ; il les appelait chez lui de temps à autre, il s'informait de l'état de leur âme,

et leur demandait « comment cela avait marché durant « le mois. » Que de bonnes résolutions sortaient de ces entrevues intimes, et, de plus, que de vocations consolidées, affermies ! Que de séminaristes lui doivent, après Dieu, leur vocation ! »

« Si on avait besoin de lui parler, écrit un autre, on pouvait aller frapper à sa porte à toute heure et en toute confiance. Il vous faisait asseoir à côté de lui. Aux petites misères qu'on lui découvrait, il avait toujours des remèdes, et à tous les chagrins des consolations. »

Un de ses anciens pénitents écrit, de son côté : « Pendant plus d'une année il m'appela, ainsi que beaucoup d'autres, presque tous les mois, pour lui exposer l'état de mon âme. Je vous assure que je l'ai toujours fait avec la plus grande confiance : le moyen de ne pas se laisser captiver par la douceur de ce saint prêtre ? Après m'avoir questionné, il me donnait les conseils qu'il jugeait utiles à mon âme et terminait l'entretien par ces mots : « Au revoir, mon cher enfant, « et bon courage ! »

Un autre écrit : « Même pendant la période aiguë de sa maladie, quand il fut obligé de renoncer à sa classe, il n'abandonna pas la confession des élèves, excepté deux ou trois samedis où il était trop faible ; il nous faisait venir même chez lui, et je n'oublierai jamais ces conversations dans lesquelles il me donna ses derniers conseils et où il me recommanda pour la dernière fois de persévérer dans la communion fréquente : l'oppression et sa toux effrayante l'obligeaient de s'arrêter à chaque instant. »

Un de ses confrères, rendant témoignage à son zèle

pour les jeunes âmes confiées à ses soins, cite le trait suivant : « Sa chambre était, à toute heure, ouverte à ses enfants. Ses collègues ne pouvaient pas toujours y pénétrer. Je fis un jour une expérience assez amusante. J'allai frapper à sa porte, sûr qu'il était chez lui. Aucune invitation d'entrer. Un élève arrive et frappe à son tour. M. Le Guillou, reconnaissant en bon Pasteur une de ses brebis, ouvre et le reçoit avec affection. J'étais resté devant la porte pour voir l'accueil fait à cet autre visiteur et dus me contenter de saluer et de sourire en partant. »

Cette sollicitude paternelle ou pour mieux dire maternelle, ce dévouement empressé dont ses pénitents étaient les premiers objets, s'étendait encore à tous les autres élèves, et l'on peut dire que son apostolat était aussi universel que sa charité.

« Pendant l'hiver, il appelait les petits chez lui pour se chauffer. M. Le Guillou était pour eux un père ou plutôt « le père. » Comme il avait un ascendant illimité sur ces enfants, il les réprimandait si leurs notes ou leurs places n'avaient pas été bonnes, et d'un ton moitié sérieux, moitié plaisant, leur faisait ses observations. Tous le vénéraient. »

« J'ai été pendant un an et demi son pénitent, écrit un autre ; mais même avant de l'être, dès mon arrivée au collège, M. Le Guillou m'aida de ses conseils, car il ne s'occupait pas seulement de ses pénitents, mais de tous les élèves. Il me faisait assez souvent venir dans sa chambre et là nous causions familièrement pendant quelques minutes ; à la fin, il arrivait toujours à parler de l'Eucharistie. »

Un de ses fils spirituels, qui paraît avoir été de la part du saint directeur l'objet d'une plus particulière sollicitude, révèle dans les lignes suivantes l'exquise délicatesse de sa charité et l'étendue de son dévouement surnaturel.

« M. Le Guillou, nature essentiellement compatissante et ardente, devait nécessairement être disposé à soulager les peines d'autrui. Et c'est sans doute cette générosité si spontanée, cette sympathie si vive pour toutes les douleurs et les moindres contrariétés des élèves, qui me durent un accès si cordial et j'oserai dire si familier auprès de M. Le Guillou. Je n'oublierai jamais cette scène émue où se montrèrent à découvert tous les trésors de dévouement et d'affection de ce généreux prêtre. Mon imagination venait d'être surexcitée par certaines peines secrètes, certaines appréhensions sans doute exagérées : à cette époque, le moindre accident suffisait pour jeter dans mon cœur le trouble le plus complet mêlé à un grand abattement. Ne me possédant plus, croyant que je ne pourrais désormais supporter le poids de ma douleur, je me précipitai éperdu dans la chambre de mon digne confesseur. Je tombai dans ses bras : pendant quelques instants je ne pus que prononcer certains mots inarticulés, entrecoupés par les sanglots qui m'étouffaient. Enfin, lorsque par ses paroles si douces, si persuasives, par ses caresses presque maternelles, il eut réussi à me faire entendre la voix de la raison, il ne tarda pas à me faire rentrer dans un calme relatif. Nous priâmes ensemble Dieu et la sainte Vierge ; puis il m'ordonna d'aller jouer en récréation sans me préoccuper de mon affaire, me priant seulement de revenir travailler chez lui pendant l'étude suivante... Depuis ce

temps, j'allai chaque jour, le soir, recevoir ses encouragements et ses conseils. Aussi fut-il toujours pour moi un de ces anges consolateurs que Dieu, dans sa sagesse et sa bonté, envoie aux jeunes gens pour écarter d'eux tout obstacle à leur sanctification et les encourager dans le bien. »

C'est le propre de la charité, au témoignage de saint Paul, « de se faire tout à tous pour gagner les âmes à Jésus-Christ. » Les détails qu'on va lire montreront combien le charitable directeur avait à cœur de réaliser ces paroles de l'Apôtre en faveur des âmes dont il poursuivait la conquête.

« Mais si M. Le Guillou, ajoute l'auteur des lignes qui précèdent, s'est plu toujours à me consoler et à me raffermir dans la confiance, il n'a pas dédaigné non plus de prendre part à mes joies ni même à mes divertissements. Combien de fois, en vacances, n'a-t-il pas voulu que je l'initiasse à l'art photographique auquel je me livrais par distraction ! Il semblait se complaire lui-même dans ce divertissement et, faveur qu'il avait refusée à de plus habiles photographes, il me pria lui-même de vouloir bien *le tirer*. Dans nos promenades artistiques, il cherchait lui-même les points de vue les plus favorables à être *croqués*, et, dans un enthousiasme qu'il exagérait sans doute en vue de m'encourager, il répétait souvent cette exclamation qui m'égayait beaucoup : « Clic, clac ! « je crois que c'est bien pris ! » Et cependant, pendant cette partie des vacances de 1892, déjà la maladie avait fait des progrès...

« M. Le Guillou allait souvent lui-même au-devant des amusements et projetait des promenades en mer. Il

connaissait mon antipathie pour ces sortes de promenades provenant de certaine crainte innée de la mer, crainte dont il savait se moquer habilement. C'était pour lui un instant de bonheur que celui où il mettait pied sur un bateau. Il aimait à se rendre compte de la manœuvre, à interroger le patron du navire, à se renseigner sur l'allure et la vitesse de l'embarcation. Lorsque la brise ne soufflait pas, il feignait de maugréer et, me prenant la main, il me disait de son air enjoué et railleur : « Pierre, c'est vous la cause. Vous me désolez, vous « n'êtes pas du tout marin, vous êtes un trembleur ! »

L'une des principales préoccupations du zélé directeur, par rapport aux élèves qu'il dirigeait, avait pour objet leur vocation. Les aider à la connaître, les encourager à s'y montrer fidèles, les soutenir dans leurs difficultés, leur inspirer une haute estime et un grand amour pour l'état sacerdotal, et, lorsqu'il les jugeait appelés, un zèle ardent pour en acquérir l'esprit et les vertus : tel était son principal soin.

Citons, entre autres témoignages fournis à cet égard par ses anciens disciples, la lettre suivante d'un séminariste : « Je ne dois pas évidemment ma vocation à M. l'abbé Le Guillou, cette faveur me vient de Dieu ; mais je dois cependant dire qu'il a été l'instrument dont Dieu s'est servi pour me conduire au Grand Séminaire.

« Ce fut à partir de ma troisième, classe qu'il dirigeait, que M. Le Guillou prit particulièrement soin de moi. Un jour d'hiver, il m'invita à m'aller chauffer quelques instants dans sa chambre. Tout flatté, j'acceptai et, à l'heure fixée, j'étais rendu chez lui. Nous nous approchâmes du feu et la conversation s'engagea, d'abord

vague et banale ; puis, à brûle-pourpoint, il me demanda si je songeais à mon avenir. Je lui répondis que je rêvais d'uniforme et d'épaulettes d'officier, et que, cependant, une petite pensée était réservée dans mon esprit au Grand Séminaire. Nous nous quittâmes bons amis et j'emportai l'invitation de revenir me chauffer tous les huit jours, me semble-t-il.

« Je n'y manquai pas. Les premières fois, M. Le Guillou, craignant de froisser ma susceptibilité extraordinaire, me parlait de l'amour de Dieu, de l'amour du Sacré-Cœur, de la sainte Eucharistie..... Chacune des visites que je lui faisais était une véritable direction spirituelle..... Ah ! comme on sortait de chez lui le cœur brûlant d'amour pour Jésus ! C'est dans une de ces visites qu'il me dit un jour : « Mon enfant, ce que j'aime « en vous et en vos condisciples, ce sont vos âmes : « aussi mon désir le plus ardent est d'établir parmi vous, « pour le plus grand bien de vos âmes, la communion « quotidienne. Je compte sur vous : allons, commençons « dès demain, je vous inscris en tête des enfants de « la sainte Table. »

« Les larmes me vinrent aux yeux à ces paroles. J'étais tout ému à la vue de tant d'amour pour Jésus-Hostie.....

« Peu à peu je me sentis attiré irrésistiblement vers Jésus. Le sacerdoce m'apparut comme l'état auquel ce Dieu d'amour m'appelait..... Et, à l'heure actuelle, j'ai le bonheur de porter les livrées du Seigneur et de vivre dans sa maison sainte, me préparant à la grâce suprême que je devrai, après Dieu, à M. Le Guillou. »

Cette sollicitude surnaturelle pour les âmes qui s'étaient confiées à sa direction ne se bornait pas à les

soutenir et à les conduire dans l'amour du bien et la pratique des vertus durant les mois de l'année scolaire ; elle continuait à s'exercer sur elles pendant le temps des vacances. Le sage et zélé directeur savait trop à combien de dangers, à quels tristes écarts la vertu encore mal affermie du jeune homme et son inexpérience sont exposées durant ce temps. De là ce soin à leur écrire, pour leur continuer ses conseils, ses encouragements et leur adresser, au besoin, ses reproches. Une partie de cette correspondance a été conservée. Elle forme un intéressant recueil qui, publié séparément et mis entre les mains des jeunes écoliers chrétiens, constituerait un précieux manuel pour le temps des vacances. Nous en reproduirons ici quelques fragments. Ils découvriront aux yeux du lecteur les trésors de tendresse surnaturelle que Dieu avait mis dans le cœur du zélé directeur et que celui-ci prodiguait si libéralement à ces âmes d'enfants et d'adolescents.

« Mon bien cher enfant, je suis rentré de Kerbénéat, ce matin, assez fatigué de mes trois jours de retraite et (faut-il vous le dire ?) un peu découragé à la vue de ma nullité spirituelle et de mon peu de zèle. Je vous en supplie, mon cher enfant, dites une bonne prière pour moi, j'en ai le plus grand besoin.....

« Mais j'allais oublier le but de cette lettre. Parlons donc de vous, mon bon Pierre, et de votre petit règlement de vie. Comment avez-vous passé ces huit jours? Les tempêtes n'ont-elles pas été trop fréquentes? Vous avez eu un très grand tort : c'est d'en vouloir trop faire à la fois. *Omnia tempus habent* [1], dit la sainte Ecriture.

[1] Toutes choses ont leur temps. (Ecclésiast., III, 1.)

Suivez donc ce bon conseil. Le matin, faites quelque peu de votre devoir des vacances et occupez-vous modérément de photographie. L'après-midi, après une bonne promenade, un bon bain, mettez-vous à la musique *avec calme*. Puis couronnez votre journée par une petite visite au Très Saint Sacrement. Profitez de ce moment pour jeter un petit coup d'œil sur la journée, pour voir surtout si vous n'avez pas été trop impétueux, et terminez par une fervente communion spirituelle : vous emporterez ainsi dans votre cœur la délicieuse pensée de la sainte Eucharistie, ce qui sera une excellente préparation à la communion du lendemain.

« Puisque j'en suis à ce sujet de la sainte communion, laissez-moi vous donner un petit conseil : ce serait de vous y préparer par la lecture attentive, méditée, d'un chapitre ou d'un verset du IVe livre de l'*Imitation*. Je n'ai pas eu d'autre livre de méditation pour mes heures saintes depuis le commencement des vacances. Mais surtout n'oubliez pas ce que je vous ai redit souvent au collège : endormez-vous avec la pensée de la communion du lendemain, réveillez-vous avec la même pensée.

« Dans la journée profitez des grâces reçues le matin pour dompter ce caractère impétueux qui est le vôtre.

« Mon cher enfant, aussi bouillant que bien-aimé, que vous me donnez donc d'inquiétude avec cette impétuosité ! Et cependant vous ne réussirez pas à me décourager. L'amour que le bon Dieu m'a inspiré pour votre âme est bien trop fort pour cela. J'espère que l'on finira bien par vous faire entendre raison et que vous vous déciderez à faire quelques efforts pour vous corriger.

« Et ne savez-vous pas qu'après le bon Dieu et vos parents je suis celui qui vous aime le plus au monde ?

« Demain, premier vendredi du mois, je demanderai spécialement pour vous la grâce du *calme*. Je crains toujours que l'affreux ennemi de la jeunesse, le démon, qui a peut-être essayé de parler à votre imagination et à votre cœur, ne profite de toutes ces tempêtes pour pêcher en eau trouble. Courage et confiance, mon cher enfant, vous avez de quoi vaincre : vous recevez tous les jours dans votre cœur le bon Jésus qui a vaincu la chair, le monde et le démon. »

Et dans un *post-scriptum* où se révèle une fois de plus sa sollicitude paternelle et universelle, il ajoute : « Soignez bien votre santé et surtout ne craignez pas d'engraisser. J'insiste sur les promenades, courtes ou longues, faites après les repas. »

« De grâce, mon bien cher ami, écrit-il à un de ses élèves qui se plaint d'être froid dans ses prières, ne vous mettez pas l'esprit à la torture. Allez-y donc plus simplement avec Notre-Seigneur, et s'il vous laisse sentir votre froideur et votre pauvreté, profitez-en pour vous jeter avec plus de confiance dans son Sacré-Cœur. »

Et il ajoute : « Ah ! mon pauvre ami, plus vous avancerez et plus vous sentirez combien vous êtes pauvre et misérable. C'est là une grâce que le bon Dieu vous fera afin de vous détacher de vous-même et de vous apprendre à ne pas compter sur vous. »

Nous dirons plus loin quelle importance il attachait à la communion, quel zèle il employa à en introduire l'usage fréquent au collège et quels furent les fruits de cet apostolat.

L'une de ses principales recommandations à ses en-

fants spirituels, lorsqu'ils étaient sur le point de quitter le collège, à la fin de l'année scolaire, était de se montrer fidèles, pendant les vacances, à la pratique si salutaire de la communion. Il y revient dans chacune des lettres adressées, à cette époque, à ses chers pénitents.

« Mon bien cher enfant, je commence à être un peu inquiet à votre sujet. Vous aviez promis de m'écrire. Seriez-vous malade ?... Pouvez-vous, pendant vos vacances, continuer vos communions comme au collège? Vous savez combien ce point m'intéresse !

« Je prie avec ardeur tous les jours pour vous, afin que vous croissiez dans la connaissance et l'amour de Jésus-Hostie, de Notre-Seigneur présent et vivant dans le saint tabernacle : car cette connaissance et cet amour vous seront nécessaires pour assurer le bonheur de votre vie et pour vous mettre en état de répondre à la sublime vocation que le bon Dieu vous a faite. »

A une autre date, il écrit au même : « J'ai été vraiment heureux de voir que vous continuiez vos communions comme au collège. Aussi, je suis assuré d'avance que vous aurez eu de bonnes et saintes vacances et que vous serez plein d'ardeur pour vous mettre au travail, dès la rentrée. Seulement je crains que vous n'ayez pas pris assez de distractions. Tâchez donc de ne pas trop vous fatiguer, de laisser un peu reposer votre esprit. Dites-vous bien qu'une trop grande contention pourrait être nuisible non seulement à votre santé, mais encore à votre âme : il y a là un piège du démon dans lequel on peut tomber facilement. Demandez à Notre-Seigneur d'être bien obéissant sur ce point.

« Ne vous inquiétez pas trop de ce qu'on pourrait vous

écrire de côté et d'autre à propos de votre vocation. Priez et communiez. Occupez-vous de faire la sainte volonté du bon Dieu, comme écolier, et le bon Dieu vous indiquera ce que vous avez à faire. »

« J'ai lu toute votre lettre avec le plus grand intérêt, écrit-il à un autre, et surtout ce qui concerne le choix de votre directeur des vacances. Enfin tout est bien qui finit bien, et puisque le bon Dieu vous a accordé la grâce de trouver un directeur qui comprît les besoins de votre âme, nous n'avons qu'à l'en remercier. »

Puis viennent des conseils pratiques relatifs aux vacances, aux rapports avec la famille, à l'emploi du temps. Après quoi il ajoute : « Aidez-vous toujours de la pensée de la sainte Eucharistie et surtout de la fréquente communion, pour vous soutenir dans les luttes et les épreuves des vacances, et ne vous découragez jamais, quoi qu'il vous arrive ! Ce serait la plus grande douleur que vous puissiez infliger au Cœur adorable du bon Jésus. »

Citons encore quelques lettres.

« Je ne vous dirai pas combien j'ai redoublé de prières pour vous, tous les jours, pendant les vacances. Vraiment oui, mon bien cher ami, vous avez raison de croire que j'ai pour vous de la sympathie. Permettez-moi d'ajouter que c'est plus que de la sympathie, c'est l'affection d'un ami, d'un prêtre qui aime avant tout votre âme et qui voudrait vous faire du bien. Aussi, quoi qu'il arrive, croyez bien que je vous aimerai toujours et que vous aurez toujours part à mes plus ardentes prières.

« Que je vous fasse part d'un projet... Je passerai par N... le 21 au soir, et vous demanderai l'hospitalité. Notez que je fais ce crochet uniquement pour vous, car je

reviendrai de Plouescat et il serait plus simple pour moi de *filer* tout tranquillement de Lesneven sur Brest. Mais pour vous, je me dérangerais encore davantage. »

« Mon bien cher enfant, laissez-moi vous donner ce nom quoique vous soyez déjà un fier jeune homme de seize ans ; c'est d'ailleurs celui qui répond le mieux aux sentiments de profonde affection que le bon Dieu a mis dans mon cœur pour vous. Je suis votre Père spirituel et j'ai pour votre âme un si grand amour que je serais disposé, de ce chef, à souffrir non pas seulement toutes les douleurs du corps qui, au bout du compte, sont plutôt un soulagement, mais toutes les angoisses, toutes les tortures du cœur.

« ... Vous devinez sans peine que ce qui me console et me réconforte dans votre lettre, c'est que vous avez pu faire la sainte communion tous les jours. Continuez avec persévérance ; le bon Dieu vous a déjà fait une grande grâce, c'est d'avoir fait de la sainte Eucharistie le centre de votre vie, de comprendre que la condition du bonheur pour vous en ce monde est là. Laissez-vous donc attirer, je dirai même séduire de plus en plus par la sainte Eucharistie. Heureux ceux à qui le bon Dieu accorde cette grâce... Je vais maintenant passer une heure délicieuse aux pieds du bon Jésus ; j'y porterai votre souvenir... »

« Mon bon petit Albert, tu ne saurais croire combien ta lettre m'a fait plaisir. Je suis vraiment heureux de te voir animé du désir d'aimer le bon Dieu dans la sainte Eucharistie ; heureux de voir que cet amour, tu veux le Lui montrer par ta fidélité à communier pendant les

vacances, comme tu le faisais au collège. Oui, continue, mon bien cher enfant, de venir consoler par la sainte communion le cœur si bon et si aimant de notre doux Sauveur Jésus, qui est réellement présent et vivant dans la sainte Hostie, où cependant il est si oublié et si abandonné. Je t'ai dit bien souvent que ton pauvre petit cœur, que le bon Dieu a fait aussi bien sensible et bien aimant, avait besoin de la sainte Eucharistie pour être heureux ; et vraiment, dis-le-moi, n'es-tu pas bien heureux toutes les fois que tu as communié ?

« Je suis persuadé que tes vacances doivent te paraître plus douces depuis que tu communies deux fois par semaine, que tu dois aimer beaucoup plus ton père, ton petit frère et ta tante. Eux, de leur côté, doivent t'aimer aussi davantage : c'est là une bénédiction du Cœur du bon Jésus sur tes chers parents, car à cause de ces communions que tu prépares si bien, le Sacré-Cœur te bénit et bénit toute ta famille. »

« Mon bien cher Albert, je n'ai pas pu te répondre plus tôt ; j'ai fini ma retraite mercredi, et je suis rentré hier seulement à Brest. J'y ai trouvé ta bonne, ton excellente petite lettre qui m'a réjoui et consolé par la vue des efforts que tu fais pour te préserver du péché pendant les vacances. La promesse que tu me fais de continuer à communier trois ou quatre fois la semaine m'a rendu vraiment heureux... Et puis, mon bien cher enfant, quelle consolation tu procures au Cœur du bon Jésus, à ce Cœur que tu sais présent, vivant et aimant dans la sainte Eucharistie ! Oh ! ne l'oublie jamais, et quand tu feras la sainte communion, aie, avant tout, la pensée de consoler le Cœur du bon Jésus... »

Ce qu'il faisait, durant les vacances, pour les élèves dont il avait la direction spirituelle, il le faisait pour ceux d'entre eux qui du collège passaient au Grand Séminaire. En se séparant de leur bien-aimé père, ils entendaient ne pas renoncer aux relations si douces et si sanctifiantes qui, durant plusieurs années, avaient existé entre eux et lui. Aussi les entretenaient-ils de loin par une correspondance active à laquelle l'infatigable directeur sut toujours trouver le temps de faire face, malgré ses écrasantes occupations.

Citons aussi quelques-unes de ses lettres à des séminaristes.

« Je suis heureux de voir que la vie de séminaire vous va. Sans doute le moment de l'épreuve viendra et peut-être même bien pénible. Mais que cette pensée ne vous trouble pas. Attendez ce moment en toute confiance ; le bon Dieu ne permettra pas que vous soyez tenté au delà de vos forces ; ce n'est pas moi qui vous le dis, mais saint Paul, inspiré de l'Esprit-Saint. Puis faites des provisions pour le moment de l'épreuve, en observant bien votre règlement et surtout en vous adonnant à l'amour de la sainte Eucharistie. Où serez-vous jamais mieux qu'au Séminaire, c'est-à-dire dans le silence et le recueillement, pour goûter les charmes de cet amour ? »

Après avoir donné quelques conseils sur le silence, l'humble et spirituel directeur termine ainsi sa lettre : « Mille pardons de ce petit speech, mais je mourrai dans la peau d'un prêcheur. »

« Je vous écris deux mots à la hâte pour essayer de vous consoler un peu, de remonter votre *bidet spirituel* qui me semble disposé à se laisser aller au découragement.

« Vous êtes désolé, dites-vous, parce qu'il vous semble que vous êtes tout de glace pour Notre-Seigneur et tout de feu pour vos amis d'ici-bas. La philosophie a dû vous apprendre à distinguer. Ce serait ici le cas de distinguer entre la partie sensible de notre cœur et ce que j'appellerai la partie raisonnable, c'est-à-dire notre volonté. Or l'amour de Dieu ne réside pas dans cette partie sensible de notre cœur, dont l'exercice ne dépend pas de nous ; l'amour de Dieu réside dans notre volonté. Nous aimons véritablement Dieu quand nous sommes décidés à le servir coûte que coûte, malgré les désolations de la partie sensible de notre être. Or, mon cher ami, vos plaintes elles-mêmes me prouvent quel ardent désir vous avez d'aimer le bon Dieu. Cette ardeur est si grande que vous voudriez la voir passer à la partie sensible de votre volonté, ce qui ne dépend pas de vous, mais uniquement de Dieu. Consolez-vous donc : appliquez-vous à bien observer votre règlement et surtout le silence ; travaillez de votre mieux ; préparez bien vos communions, malgré les tentations de dissipation, et vous ne tarderez pas à sentir que le joug du bon Jésus est doux et son fardeau léger. »

Ecrivant au commencement de l'année à l'un de ses enfants spirituels, il lui dit : « Que vais-je donc vous offrir comme souhaits? Vous me dites — et vous ne vous trompez pas, cela me fait grand plaisir — vous me dites qu'on vous fait passer pour *mystique* quand vous êtes à la chapelle. Eh bien, je vous souhaite, pardessus tout, de le devenir de plus en plus, mais dans le bon sens du mot : c'est-à-dire que vous soyez vraiment pieux et dévot envers la sainte Eucharistie ;

que vous soyez vivement pénétré de la présence de Notre-Seigneur au saint Tabernacle toutes les fois que vous entrerez à la chapelle ou que vous irez faire la sainte communion. Mais pour arriver à cette vraie dévotion à la sainte Eucharistie, il faut communier souvent. Je demande donc à Notre-Seigneur qu'il mette dans votre cœur un désir insatiable de communier; alors vous deviendrez un vrai *mystique,* et vous le serez *non ut videaris ab hominibus* [1], mais par amour pour Notre-Seigneur.

« Voilà mes souhaits, souhaits eucharistiques : mais si vous obtenez cette grâce, « le reste vous sera donné « par surcroît », comme dit le saint Evangile. »

Il écrit à un autre : « Je vous citerai une parole de la sainte Ecriture que vous aurez occasion de répéter souvent quand vous direz le bréviaire : *Accedite ad eum* (*Deum*) *et illuminamini* [2]. Plus nous approchons de Dieu, et plus nous sommes éclairés sur notre véritable valeur. Il est possible qu'aux yeux du monde nous paraissions grandir en sagesse; mais ce qu'il y a de certain, c'est que nous voyons plus clairement notre néant, notre nullité absolue pour le bien; on sent, on touche du doigt que l'on n'est qu'un instrument bien indigne dont Dieu se sert pour le bien, et c'est là, je vous assure, une grande miséricorde. Je souhaite de tout mon cœur que le bon Dieu vous la fasse aussi à vous. »

L'un de ses anciens élèves lui ayant fait connaître son attrait pour les Missions et les difficultés que rencon-

[1] Non pour être vu des hommes. (S. Matth., VI, 18.)
[2] Approchez-vous de Dieu et vous serez éclairés. (Ps. XXXIII, 6.)

traient ses désirs apostoliques, il lui fit la réponse suivante :

« Maintenant, mon cher ami, pour ce qui vous concerne, vous et la vocation qui vous pousse aux missions, je ne puis que vous engager à prendre patience malgré tous les obstacles qui se dressent devant vous : ces obstacles sont voulus du bon Dieu pour mieux éprouver votre vocation. Mais surtout gardez-vous bien de perdre la paix de l'âme et de murmurer à cause des difficultés que l'on vous fait. Si le bon Dieu vous veut aux Missions, toutes ces difficultés disparaîtront d'elles-mêmes au moment marqué par la Providence. En attendant, mon cher ami, confiez vos peines au Sacré-Cœur de Jésus vivant dans la sainte Eucharistie. Vous avez sans doute eu le bonheur de comprendre déjà que la sainte Eucharistie doit être le centre de toute votre vie, que c'est vers Elle que vous devez tourner tous vos efforts, toute votre énergie, toute la tendresse de votre cœur.

« Je vous promets de beaucoup prier pour vous, pour votre vocation. Surtout je demanderai au Sacré-Cœur de Jésus que vous soyez *un prêtre de feu,* comme disait le P. Eymard : nous avons un si grand besoin de ces prêtres-là ! »

Le témoignage suivant d'un de ses anciens élèves, aujourd'hui séminariste, ajoute un nouveau relief à la paternelle sollicitude du saint directeur pour ses fils spirituels.

« Quand, au bout de ma première année de Séminaire, il me fallut satisfaire aux exigences de l'exécrable loi militaire, j'allai, quelques jours avant mon départ, voir M. Le Guillou, lui faire mes adieux, et lui demander ses conseils et le secours de ses prières. Il me reçut, cette

fois, avec plus d'expansion et de tendresse encore que d'ordinaire. Oh! quels délicieux moments je passai avec lui! A cette époque, il était déjà très souffrant et même on avait des craintes sérieuses pour sa vie. Malgré cela, il me consola, me réconforta et me bénit. Quand je lui demandai de prier pour moi, il s'écria : « Oh! oui, mon « cher enfant; j'aurai un souvenir tout particulier au « saint Sacrifice pour les pauvres séminaristes qui vont « faire leur année d'épreuve et spécialement pour ceux « qui ont fait leurs études ici. Dites-leur bien combien je « les aime et exhortez-les à offrir au divin Jésus toutes « les contradictions auxquelles ils seront en butte. N'ou- « bliez pas dans vos prières votre vieux collège et « demandez à la divine Mère de Dieu que son Fils y soit « de plus en plus aimé et chéri; car voyez-vous, mon « enfant, il faut aimer Jésus-Christ à la folie. Ne manquez « jamais, quand vous serez libre, le soir, de faire votre « visite au Très Saint Sacrement et de dire votre chapelet. « Ces deux dévotions à Jésus Eucharistie et à la sainte « Vierge vous vaudront, je n'en doute pas, de rester « pur dans le milieu corrompu où vous allez entrer. »

Joignons au témoignage qu'on vient de lire celui d'un professeur du collège de Lesneven qui, après avoir été l'élève et le pénitent de M. Le Guillou, est devenu l'héritier de son zèle et le continuateur de son apostolat en ce même collège.

« Lorsque Monseigneur décida que je préparerais ma licence au collège avant d'entrer au Séminaire, c'est encore M. Le Guillou que j'ai retrouvé avec son inépuisable bonté! Comme il craignait qu'au milieu de mes auteurs profanes je ne perdisse ma vocation ! Il ne me lâchait pas un seul jour; il me demanda alors de vouloir bien lui répondre

la messe, parce qu'ainsi il était sûr que je communierais plus souvent. Que de lectures ne l'ai-je pas obligé de faire qu'il n'aurait pas faites sans cela ! Chaque jour il revenait me visiter dans ma petite chambre avec quelque beau passage de Veuillot, de Gerbet, de Montalembert, par lesquels il espérait détruire l'influence sur mon esprit des écrivains mauvais que j'étais forcé de lire.

« Si, pendant cette année, je n'ai eu ni hésitation, ni inquiétude au sujet de ma vocation, c'est bien à son influence, à sa direction que je le dois surtout. Aussi lorsqu'il vint à Quimper assister à mon ordination, et qu'il passa avec moi la soirée qui la précéda, me prodiguant ses saintes exhortations pour le lendemain, comme je lui demandais avec une affectueuse malice si désormais du moins il ne craignait plus la perte de ma vocation, il sourit, ce qui était un aveu dont, du reste, je n'avais pas besoin. »

Ce n'était pas seulement avec les élus du sanctuaire que le zélé directeur entretenait des relations spirituelles. C'était encore avec ses anciens condisciples et surtout avec ceux de ses enfants qui, arrivés au terme de leurs études du collège, passaient dans des écoles supérieures ou faisaient leur entrée dans le monde. « M. Le Guillou, lisons-nous dans une lettre, conservait avec les élèves, au sortir du collège, une correspondance active, surtout avec ceux qui allaient dans le monde. Presque tous les jours, il avait quelques lettres à expédier. »

Toujours pratique dans sa direction et précis dans ses conseils, le saint directeur s'efforçait, dans ces lettres, de prémunir ceux à qui elles étaient adressées contre es dangers qu'ils pourraient rencontrer dans le milieu

où ils avaient à vivre, de les encourager à persévérer dans les pratiques chrétiennes du collège, sans jamais céder au respect humain ni aux faux attraits du monde.

Qu'il nous soit permis aussi de citer quelques-unes de ces lettres où l'esprit, comme toujours, semble le disputer au cœur.

« Mon bien cher ami, je viens vous remercier de vos bons souhaits et vous offrir les miens. Je les ai déjà offerts au bon Dieu en célébrant le saint sacrifice de la Messe pour vous. J'ai demandé pour vous, mon bon ami, la grâce de persévérer dans le bon chemin que vous avez pris, et surtout de communier de temps à autre. Vous connaissez par expérience l'efficacité de la sainte communion. Continuez donc d'y être fidèle... »

Ecrivant à un aspirant de la marine, il lui parle en ces termes de sa vocation : « ... Certes, c'est une carrière bien pénible que tu as choisie ; mais aussi elle a son beau côté ; elle te sourit ; j'ai entrevu tes espérances... et je suis bien loin de les combattre, car tes aspirations sont légitimes et tu n'attends pas les épaulettes les bras croisés.

« Ici permets-moi une parole sérieuse : si tu veux faire un vrai marin, un homme d'énergie, *sans peur et sans reproche,* conserve précieusement dans ton cœur les sentiments de foi que Dieu y a déposés et que tes parents et tes maîtres y ont développés et nourris. C'est le seul moyen de bien servir ton pays : être fidèle à Dieu et à l'Eglise. Tu connais cette fière devise : *Dieu, mon pays et mon roi.* C'est à cette source que tu puiseras le véritable courage pour te dévouer ; ce sont ces sentiments de foi qui ont inspiré à des cœurs généreux les dévouements dont notre pays est fier à si juste titre et qu'on

retrouve à chaque page de son histoire : Duguesclin, Bayard, Duguay-Trouin, etc. »

A l'occasion du premier jour de l'an, il envoie à notre marin les souhaits suivants : « Je souhaite que tu sois un rude travailleur, car tu sais que sans le travail on ne peut rien faire ; je souhaite, en second lieu, que tu sois un parfait chrétien, moyennant quoi tu seras un brave marin, l'honneur de ton pays et de tes parents. Je souhaiterais aussi que tu devinsses aussi terrible que Jean Bart pour les ennemis de ton pays. Je ne te souhaite pas cependant toute la rudesse qu'avait à terre le fameux marin et dont il donnait des preuves jusque dans la cour du grand roi, en bousculant ses gens. »

Une autre fois, prenant occasion des événements politiques accomplis en Europe et notamment en France, il écrit : « Bon courage ! L'avenir nous réserve bien des choses. Peut-être le bon Dieu t'assignera-t-il un rôle plus ou moins important dans tous ces événements. Dans tous les cas, ton devoir est de travailler à devenir un bon officier de marine, puisque c'est ta vocation. Quand on a travaillé sérieusement à atteindre le but tracé par Dieu et que l'on a conservé intacts au fond de son cœur les principes de la foi reçus dans la jeunesse, le bon Dieu peut destiner à de grandes choses : on sera capable alors de remplir le rôle qu'il assignera. »

« Je ne te dirai rien, écrit-il dans une autre circonstance, des consolations que ta lettre a apportées à mon cœur d'ami et de prêtre. J'étais fier de voir que tu combats le bon combat, comme dit saint Paul, j'en ai remercié le bon Dieu, et je lui ai demandé pour toi la grâce de toujours continuer à faire honneur aux principes que tu as reçus dans notre petit collège. Je me figure que ce

poste de combat où tu te trouves doit aller à ta nature ardente, quoique parfois tu doives te trouver gêné pour répondre à tes contradicteurs. Voici un conseil que je crois bon pour les cas où tu pourrais être *a quia*. Commence par faire intérieurement un acte de foi. Dis au bon Dieu : Je crois, mais je ne sais comment me tirer de ce mauvais pas. Cet acte d'humilité sera certainement récompensé et, un jour ou l'autre, une réponse victorieuse te sera inspirée par ton bon ange. C'est la promesse formelle de Notre-Seigneur qui a dit à ses disciples que toutes les fois qu'ils auraient à témoigner devant les hommes de sa divinité, ils n'eussent pas à s'inquiéter de ce qu'ils auraient à répondre, et il ajoutait : *Dabitur enim vobis in illa hora quid loquamini* [1]. Cette parole il ne l'a pas dite seulement pour ses apôtres, mais aussi pour tous ceux qui auraient à témoigner, à une époque quelconque, en faveur de sa divinité et de la divinité de sa religion.

« Mais tu me comprends, je ne veux pas dire qu'il faille compter *uniquement* sur le secours spécial de la grâce. Non, de notre côté, nous devons faire tout ce qui nous sera humainement possible pour nous mettre en état de défendre la religion quand on l'attaquera devant nous. C'est ce que tu as fait consciencieusement jusqu'ici, comme j'en juge par ta lettre, et c'est ce que tu continueras de faire. »

Un passage de cette même lettre nous révèle le caractère à la fois pratique, délicat et dévoué de son zèle... « Tu recevras en même temps que cette lettre un colis renfermant quelques livres dont tu pourras profiter pour

[1] La réponse vous sera suggérée sur l'heure. (S. Matth., x, 19.)

confondre tes adversaires. Plus tard on avisera à t'en expédier d'autres, selon les circonstances. Quant au règlement de compte, arrange tout cela avec le bon Dieu, et si je disparais le premier de ce monde, fais prier pour le repos de mon âme. »

Détachons aussi quelques passages d'un recueil de lettres précieusement conservées par un de ses anciens élèves, aujourd'hui médecin de la marine. Sa sollicitude pour l'âme de ce jeune homme apparaît dans tout son jour dans les extraits d'une correspondance qui mériterait d'être intégralement publiée, à raison de l'intérêt qu'elle présente et du bien qui en pourrait résulter.

Lui écrivant en Angleterre, où ses parents l'avaient envoyé pour terminer ses études, il lui adresse les recommandations suivantes : « Permets-moi de te rappeler ici quelques conseils que je t'ai donnés avant ton départ. Sois fidèle à réciter tous les jours *au moins* une dizaine de chapelet au lit, si tu ne le peux commodément ailleurs. Pourquoi n'essaierais-tu pas de te confesser en anglais ou en latin?... Oh! que je serais heureux si je savais que tu t'es confessé et que tu as communié une ou deux fois pendant ton séjour en Angleterre! Je suppose que l'on respecte tes croyances catholiques... Evite d'entrer dans aucun temple protestant : tu n'as nul besoin de cela; tu sais comment sont faits quatre murs recouverts d'un toit, avec une façon de chaire et un crucifix. Evite aussi de mettre jamais les pieds dans aucune de ces baraques malsaines qui doivent pulluler en Angleterre. Mon pauvre enfant, si tu savais comme je suis inquiet à ton sujet! Ah! reviens-nous d'Angleterre toujours bien soumis, bien pur. Quelle douleur

pour moi si tu en revenais changé! Mon pauvre J..., ne me cause jamais ce chagrin. »

Une autre fois, il le prémunit en ces termes contre le danger du théâtre : « Ta mère m'a dit que tu avais trouvé le moyen d'aller au théâtre. Elle ne m'a pas dit si c'était un théâtre de *guignol* anglais... Tu me permettras de te dire bien doucement que c'est une mauvaise habitude à prendre que celle d'aller au théâtre. Je veux bien que les pièces que tu as vues ne soient pas immorales. Seulement, comme les théâtres anglais sont aussi peu moraux que les théâtres français, je crois qu'un jeune homme qui se respecte doit s'abstenir d'y paraître. Ceci soit dit entre nous... »

Annonçant la mort d'un élève du collège noyé en se baignant à la mer, il ajoute ces réflexions : « Le pauvre enfant! il était parti du collège, jeudi, tout joyeux ; il ne se doutait pas que, deux jours plus tard, le bon Dieu le prendrait. Etait-il prêt? J'aime à le croire ; pourtant, une pareille mort n'a rien de bien rassurant, et tu vois qu'il est bon d'être toujours prêt. Le pauvre J... n'aura pas le bonheur de communier le 15 août ; toi, tu l'auras, et tu profiteras de cette occasion pour demander pardon au bon Dieu de toutes les fautes que tu as commises et pour prendre de bonnes résolutions. »

Toujours attentif au bien spirituel de ses chers enfants, il savait tirer des événements auxquels leur vie se trouvait mêlée, des enseignements salutaires. C'est ainsi que, félicitant l'étudiant dont nous avons parlé de son succès au baccalauréat, il l'exhorte à tirer de ce succès un motif de fidélité plus grande à ses devoirs de chrétien.

« J'ai reçu la dépêche qui m'annonçait le succès de tes

examens... Je prévoyais bien cette issue et, au fond du cœur, j'étais assez tranquille à ce sujet ; je savais bien que le bon Dieu ne pouvait pas manquer de bénir ton travail de cette année, car tu as vraiment bien travaillé, et surtout il ne pouvait manquer d'exaucer les ferventes prières qu'on lui a adressées pour toi. Dieu soit donc loué ! Pour prouver ta reconnaissance au bon Dieu, évite le plus que tu pourras de l'offenser pendant tes vacances ; surtout, mon cher enfant, n'oublie pas les communions que je t'ai recommandées. »

A une autre date, il répondait ainsi à l'annonce d'un échec aux examens : « J'ai appris hier ton insuccès, et j'en ai été peiné comme tu le conçois. Assurément, c'est peu encourageant ; cependant je crois que ce n'est pas le moment de perdre la tête. Tâche donc de garder tout ton sang-froid, quelle que soit d'ailleurs la peine que tu éprouves, et prends une résolution avec calme... N'oublie pas la prière, surtout dans ces moments d'insuccès et de découragement : tu y trouveras un soutien réel, une force véritable. Tu vas désormais faire l'apprentissage de la vie, et tu es encore bien jeune. Plus que personne tu auras besoin de force ; je te le dis, parce que je te connais de longue date. Recours donc à la prière et aussi aux sacrements. — Pardonne-moi ce petit speech que je te fais : il m'est inspiré par l'affection que je te porte et qui est aussi forte qu'aux premiers jours. »

Devenu étudiant en médecine dans une grande ville de province, notre jeune homme continua d'entretenir une correspondance régulière avec son ancien maître. Ce dernier entendait user largement du droit que lui donnaient la confiance de ce cher enfant et les soins dévoués dont il avait, durant bien des années, entouré son âme.

Aussi lui écrivait-il : « J'espère, mon cher ami, que tu me permettras de conserver mon franc-parler avec toi : tu sais bien que quand je me permettrai de te donner un avis, c'est que cet avis est pour ton plus grand bien ; tu ne saurais douter d'une affection vieille de dix ans.

« Il y a un point qui m'a laissé une certaine inquiétude dans ta dernière lettre ; tu as refusé de faire partie du cercle des étudiants. Tu as bien fait. Seulement, ne crains-tu pas de te trouver un peu trop isolé? Il vaudrait donc mieux t'affilier à un cercle : ce serait une ressource en cas d'ennui. — Tu as raison de ne pas trop prendre du théâtre, car c'est là une distraction peu saine, et le mieux serait de n'y pas aller. — Les détails que tu me donnes... m'intéressent... En général, je m'intéresse beaucoup à la vie des étudiants... Je crois que cette vie me serait allée... »

Dans une autre lettre, il revient sur le danger de la solitude et sur la nécessité de s'associer à l'une des nombreuses Œuvres établies en vue de la préservation de la jeunesse.

« Laisse-moi donc te dire que le grand danger que tu cours c'est que tu es seul ; sans doute, tu travailles beaucoup, et j'ai été heureux quand ta mère m'a appris que tu refusais toute distraction, même des soirées musicales chez Mme B... Sans doute encore, je te connais assez pour savoir que de toi-même tu ne chercheras pas les occasions ; mais on les fera naître, et cela est d'autant plus à craindre qu'on te saura seul, et par conséquent sans appui. Au reste, malgré toute ta bonne volonté, malgré ton énergie, tu auras forcément besoin de distractions, car tu es pétri de la même boue que les autres hommes. Où les prendras-tu?...

« Tu te demandes où je veux en venir. Je voudrais te proposer un bon moyen d'éviter le danger. Je n'ose te conseiller de faire partie de la Société Saint-Yves : je craindrais d'être indiscret, et cependant il y aurait là une très forte garantie, même pour ton avenir purement temporel ; puis tu y trouverais des distractions et bonne compagnie... Permets-moi donc de te répéter les paroles que me disait le docteur B... : « Quand on n'est pas décidé « à aller souvent se confesser, quoi qu'on en pense et « qu'on en dise, quand on n'est pas décidé à rester dévot « à la sainte Vierge, on est presque sûr de se perdre. »

Une autre fois, il écrit au même jeune homme : « Laisse-moi aujourd'hui te communiquer une impression que j'ai éprouvée hier. Lorsque le docteur B... vient me voir, nous causons toujours un brin. Hier, en parlant..., par une transition que tu trouverais assez naturelle si je pouvais ici te rapporter notre conversation, M. B... en vint à me parler de la vie d'étudiant et des dangers que le pauvre étudiant a à courir surtout de la part de certaines... créatures (je trouve qu'il n'y a pas dans la langue française d'expression assez énergique pour les flétrir) qui le filent, comme ne le ferait pas la police, ou qui lui tendent adroitement leurs pièges. Tu me pardonneras, mon cher enfant, mais pendant que M. B... me disait ces choses qui sont, hélas ! si tristement vraies, ma pensée se reportait vers toi et au fond de mon cœur je disais : O mon Dieu ! préservez mon pauvre J... ! L'impression que j'en ai éprouvée a été tellement forte que j'ai eu une nuit excessivement agitée. Cette impression dure encore aujourd'hui. Peut-être aurais-je dû attendre pour t'écrire qu'elle fût passée... Après tout, en t'écrivant sous cette impression, je suis plus sûr de t'écrire

avec mon cœur de prêtre et de père ; car enfin, mon cher enfant, — laisse-moi te donner ce nom, — tu sais que depuis le jour où tu es entré au collège et où tu m'as donné ta confiance en me choisissant pour confesseur, je t'ai aimé comme un père et j'ai toujours fait pour toi ce que j'aurais fait pour mon frère, s'il était resté au collège....

« Voilà, diras-tu, un grand sermon de carême. Je n'en disconviens pas : c'est une manière pratique et toute personnelle de prêcher sur le salut. D'ailleurs, tu avoueras que le sermon est digne de l'époque où nous sommes, puisque la semaine prochaine nous commençons le carême...

« Courage donc, mon cher enfant. Mais peut-être y a-t-il dans quelque repli secret de ton cœur un peu de respect humain. Cependant il me répugne assez de le croire. Allons, debout ! et à l'œuvre généreusement, énergiquement, sans rien craindre. Eh ! qu'as-tu donc à craindre ? Rien, absolument rien. On dira seulement de toi ce que l'on dira de plusieurs autres, que tu es vraiment indépendant, puisque tu ne crains pas le *qu'en dira-t-on.*

« Tu m'auras sans doute trouvé aujourd'hui des allures de vieux prédicateur de carême, morose et chagrin. Que veux-tu !... quand on prêche aux gens, ce n'est pas toujours précisément pour leur faire plaisir... Et cependant je n'ai ici nullement l'intention ni de t'endormir ni de te faire de la peine. J'ai voulu seulement te mettre en garde contre le danger. Plus tard, quand tu auras doublé le *cap des études* et que tu vogueras à pleines voiles vers une position brillante, alors tu trouveras que ce vieux prédicant morose avait cependant raison. »

C'est ainsi que M. Le Guillou continuait d'exercer, sur ceux qu'il appelait ses *fils aînés,* la salutaire influence ds sa direction paternelle et sacerdotale. Devenus aujourd'hui des hommes, ces jeunes gens, objets de sa pieuse sollicitude, rendent unanimement témoignage à la sagesse de ses conseils et se félicitent de les avoir suivis. « Sans lui, écrit l'un d'eux, je me serais perdu. » « Chaque lettre de mon ancien maître, de ce vrai père de mon âme, écrit un autre, faisait sur moi une impression profonde et m'excitait à rentrer dans la bonne voie lorsque j'avais eu la faiblesse de m'en écarter un instant. Béni soit ce saint prêtre de m'avoir aidé de ses conseils, soutenu par ses encouragements et, au besoin, ramené par ses paternels reproches. Il a été pour moi plus d'une fois un sauveur ! »

CHAPITRE IX

Le Directeur hors du collège.

Ostende eis viam bonam per quam ambulent.
(III Reg., VIII, 36.)

Montrez aux âmes la bonne voie, afin qu'elles y marchent.

CHAPITRE IX

Le Directeur hors du collège.

Réputation de sainteté. — Confiance des âmes. — Principes de direction : *Rien que des âmes !* — Détachement du cœur. — Caractère surnaturel de ses relations épistolaires. — Austérité de langage. — Union dans la prière. — Humilité. — Objet de sa direction : Défiance de soi. — Confiance en Dieu. — Abandon à la Providence. — Pratique de l'humilité, de la vie simple et cachée. — Discrétion, charité dans les paroles. — Désempressement, modération des désirs. — Caractère pratique de sa direction. — Conseils appropriés aux besoins actuels et personnels. — Relations avec les âmes consacrées à Dieu. — La vocation religieuse : sa grandeur, ses devoirs. — Vertus religieuses. — L'épouse de Jésus ; fidélité, générosité. — Esprit de sacrifice.

Bien que l'abbé Le Guillou n'eût pas d'autre ambition que celle de se concentrer et de s'absorber dans le ministère, si laborieux du reste, qu'il avait à remplir au collège de Lesneven, et que le cercle de ses rapports extérieurs fût relativement restreint, néanmoins ses vertus lui avaient concilié l'estime et la confiance d'un certain nombre de personnes du monde, désireuses de se

sanctifier et de faire, sous la conduite d'un si sage directeur, des progrès dans la perfection chrétienne.

Quelques âmes religieuses, édifiées par l'air de sainteté répandu dans toute sa personne, par l'onction de ses paroles et le profond esprit de foi qui animait chacun de ses actes, avaient également sollicité comme une faveur d'être soutenues et dirigées par lui dans la voie de la perfection où elles s'étaient engagées.

Obéissant à l'impulsion du zèle qui le portait à promouvoir le règne de Dieu dans les âmes partout où la volonté divine lui en fournissait l'occasion, l'abbé Le Guillou avait accepté d'exercer auprès de ces âmes le rôle de directeur, ou tout au moins d'instigateur spirituel.

Avant de mettre sous les yeux du lecteur les conseils pleins de haute sagesse et de prudente discrétion adressés par lui aux personnes qui eurent le bonheur de marcher sous sa conduite, il ne sera pas sans intérêt de faire connaître dans quel esprit l'abbé Le Guillou exerçait ce ministère et à quelles conditions il en acceptait l'exercice.

Tout d'abord et par-dessus tout, il ne voyait dans les personnes qui recouraient à lui que des *âmes,* des âmes à élever, à conduire à Dieu, à sanctifier. Les aimant d'un amour tout surnaturel, leur étant dévoué en vue de leur seul intérêt éternel, il n'entendait pas qu'on s'attachât à lui par pure sympathie naturelle, qu'on vît en lui autre chose qu'un prêtre, c'est-à-dire un homme de Dieu et un serviteur des âmes. Pour rien au monde il n'eût souffert d'être l'objet d'un attachement humain, d'une préoccupation trop exclusive. Du moins, voit-on par ses lettres, aussi bien que par ses notes intimes,

qu'il apportait un soin extrême à s'y soustraire et à en prémunir ceux dont il avait accepté la direction.

« Restons toujours unis, comme vous le dites, dans le Cœur de Jésus-Eucharistie, écrit-il à quelqu'un. Aimons-nous, mais en Jésus et pour Jésus uniquement; si dans notre affection il y avait le moindre sentiment humain, il faudrait renoncer impitoyablement à notre correspondance. Pour moi, je vous planterais là, sans façon, si cela était; mais rien ne m'empêcherait jamais de prier pour vous. »

Il écrivait une autre fois : « Un petit conseil avant de vous quitter. N'occupez pas trop votre esprit et votre cœur avec mon souvenir. Vous pourriez fâcher le bon Jésus et contre vous et contre moi. Demandez seulement pour moi du courage, de la patience, l'amour des souffrances, et je demanderai pour vous la *passion de l'Eucharistie.* »

Certaines formules employées dans ses lettres indiquent clairement son intention de maintenir toujours ses relations spirituelles au niveau de la charité la plus pure.

« Recevez les sentiments profondément respectueux et affectueux de votre frère qui vous aime dans le Cœur de Notre-Seigneur et qui désire encore plus vous aimer dans la paix du ciel. »

« Comptez toujours sur mon affection en Notre-Seigneur. Tous les jours, à la fin du saint Sacrifice, je prie votre ange gardien de vous porter la bénédiction qu'en ma qualité de prêtre indigne, j'ai le droit de donner aux fidèles. »

De là aussi le caractère surnaturel de ses relations épistolaires. Chacune de ses lettres est un entretien

spirituel. A peine y est-il fait mention des choses terrestres et temporelles ; s'il en parle, c'est toujours pour les ramener à leurs rapports avec les choses du ciel et de l'éternité. C'est un besoin pour son âme, ainsi que les lignes suivantes, adressées par M. Le Guillou à une de ses parentes, l'indiquent formellement : « Je ne sais pas si mes lettres t'intéressent, car je t'y parle toujours de choses sérieuses ; mais tu peux penser que c'est pour ton plus grand bien ; puis j'ai besoin de te dire ces choses-là : c'est un besoin de mon cœur et je ne suis content que lorsque je te les ai dites. »

L'esprit de foi et de détachement qui animait le saint directeur le portait à user parfois envers les âmes qu'il voulait conduire dans la voie étroite de la perfection d'une certaine austérité de procédés et sévérité de langage, dans le but de mortifier en elles les recherches mal déguisées de la nature et les complaisances de l'amour-propre. Voici, du reste, comment il s'en explique lui-même en diverses lettres :

« Je sais que je n'ai pas dû toujours vous faire plaisir, et que j'ai pu vous paraître peut-être dur et insensible. Je ne le regrette pas. Ce que je faisais ne provenait point d'une affection naturelle, mais du seul désir de procurer le plus grand bien de votre âme. »

« Si mes deux dernières lettres vous ont contristée, écrit-il à une autre personne, je m'en réjouis, non parce qu'elles vous ont contristée, mais parce qu'elles vous ont contristée de façon à vous faire regretter d'avoir fait quelque peine au bon Jésus, *votre divin Epoux*. Méditez bien ces derniers mots. Le bon Jésus vous fera sentir tout ce qui s'y trouve de vrai, de solide, de réel, en

même temps qu'il vous fera savourer tout le parfum qu'ils renferment. »

« J'espère, écrit-il encore, que vous aurez supporté bien chrétiennement mon long silence, et que vous aurez saisi avec empressement cette occasion de mortifier en vous ce qu'il y a de plus précieux et de plus sensible : la volonté et le cœur. »

« Vous vous rappelez que l'an dernier je vous reprochais d'écrire des lettres un peu vides. Dieu merci ! ce reproche je ne puis l'adresser à votre dernière lettre. Elle est vraiment pleine, pleine du bon Jésus, et j'ajouterai aussi de votre bonne volonté. »

Mais ces âmes dont il voulait être humainement oublié et dont il vivait lui-même humainement détaché, il tenait à occuper leur souvenir devant Dieu et à leur être intimement uni par la prière.

« Je vous prie, disait-il en terminant une lettre, de ne m'oublier jamais dans vos prières : par ailleurs oubliez-moi complètement. »

S'adressant à une religieuse : « Ayez pitié de votre pauvre frère et priez bien pour lui. Vous êtes devenue *maîtresse de maison,* et vous pouvez faire un peu vos volontés dans la maison du bon Dieu. Et je crois que le doux Sauveur Jésus doit avoir des faiblesses pour vous puisque vous êtes généreuse pour lui. »

Dans chacune de ses lettres il demande instamment que l'on prie pour lui et que l'on recommande à la miséricorde divine les besoins de son âme. Fidèle lui-même à se souvenir d'elles devant Dieu, il leur en donne fréquemment l'assurance.

« Inutile de vous répéter que je continue pour vous

mes prières les plus ardentes et qu'au moment de l'action de grâces je demande pour vous la grâce de la bonne simplicité religieuse et celle du détachement du cœur; c'est, je crois, ce qui vous est le plus nécessaire. »

« J'ai par le monde trois amis; toi, M... et N... Or, tous les matins, je parle nommément de vous trois au bon Dieu; quand je me prépare à célébrer la sainte messe. »

« Le premier jour de l'an, j'ai d'abord passé une heure en adoration devant le Très Saint Sacrement; puis j'ai célébré le saint Sacrifice pour tous ceux que j'aime. Voilà comment je leur ai tout d'abord souhaité une bonne année. »

« Tous les jours, pendant mon action de grâces, je vous dépose dans le Cœur adorable de Jésus : je vous y dépose l'une des premières, et je demande pour vous une grande ardeur à souffrir, à vous humilier, à vous détacher des créatures... Ah ! si par mes pauvres prières je pouvais faire de vous une religieuse fervente et toute dévouée à souffrir pour la gloire du Cœur de Jésus et pour le salut des âmes ! C'est le vœu que je forme principalement pour vous en vous souhaitant la bonne année. »

La plupart de ses lettres se terminent par une formule analogue à celle-ci : « Continuons de bien prier toujours les uns pour les autres et de nous faciliter ainsi le chemin du ciel. »

Est-il besoin de parler de sa profonde humilité? Elle se montre en chacune de ses lettres où l'on voit clairement qu'il ne songe à s'attribuer aucune gloire du bien qu'il peut faire aux âmes, ne se considérant vis-à-vis

d'elles que comme un simple instrument dont la bonté divine daigne se servir. S'il se réjouit du fruit de son zèle, c'est dans le Seigneur et pour lui en faire hommage, comme à l'unique auteur de tout bien.

« Vous êtes bien bonne, écrit-il, de croire que je vous ai fait quelque bien ; si cela est vrai, croyez que je n'en éprouve aucun sentiment d'orgueil ou de vanité, mais que j'en bénis Dieu du plus profond de mon cœur. Ce qui fait ma joie, c'est de penser que les prières que j'adresse tous les jours pour vous au bon Dieu, surtout avant la messe et pendant mon heure sainte, vous obtiennent peut-être une plus grande connaissance, un plus parfait amour de Jésus-Hostie. Oui, voilà ce qui fait ma joie, non pas tant cependant pour vous que pour le bon Jésus lui-même, que je sais aimé par une âme bien imparfaite encore, mais généreuse et pleine de bonne volonté. Oh ! qu'il y a dans cette pensée de consolation pour le cœur du prêtre ! »

Maintenant que nous connaissons l'esprit de l'abbé Le Guillou et les dispositions qu'il apportait dans la direction des âmes, achevons de nous édifier en pénétrant dans le secret de cette direction. On nous a communiqué un grand nombre de ses lettres. Toutes respirent une piété éclairée, ferme et communicative. Elles tracent avec la sûreté d'un guide expérimenté et d'un vrai maître de la vie spirituelle les règles du service de Dieu et les voies de la perfection.

Par-dessus tout il s'attache à inspirer la *défiance de soi-même,* comme la condition fondamentale de tout progrès sérieux dans la vertu.

« J'ai été heureux de voir que vous vous défiez de

vous-même : évidemment c'est là un des fruits de la communion que vous faites si fréquemment... Continuez à faire des progrès dans ce sens. Vous ne sauriez croire jusqu'à quel point nous avons besoin de nous défier de nous-même. Une triste expérience m'en a convaincu.

« Ne vous reposez pas dans la pensée des progrès que vous avez pu déjà faire. Défiez-vous de votre nature mauvaise et inclinée au mal. La défiance de soi-même fait partie de cette crainte du Seigneur qui est le commencement de la sagesse ; elle est une garantie de persévérance et de salut. »

Mais en même temps que le prudent directeur s'appliquait à inspirer aux âmes la défiance d'elles-mêmes, il s'efforçait aussi de leur inspirer la *confiance en Dieu,* une confiance invincible qui compte sur sa miséricorde, ne désespère jamais de son assistance, recoure à lui dans tous les besoins ; une confiance qui aille à accepter et à aimer les épreuves, à espérer contre toute espérance.

« Continuez, écrit-il, à vous défier de vous-même... Mais, en revanche, soyez pleine de confiance en la miséricorde du bon Dieu. Sa divine Providence, qui a déjà si bien arrangé les choses, saura encore disposer les événements de façon à ce que vous n'ayez aucun danger à courir ; car, ne l'oubliez pas, la Providence de Dieu est pleine de la plus tendre sollicitude pour chacun de nous. »

Ecrivant à une personne que ses distractions dans la prière inquiètent et troublent, il lui dit : « Continuez de prier sans vous laisser décourager par vos distractions ; vous en aurez toujours ; on prie avec moins de ferveur sensible quand on a des distractions, mais nos prières n'en sont pas moins méritoires, au contraire. »

A une autre, que la préoccupation de ses fautes et le sentiment exagéré de son indignité auraient éloignée de la sainte Table, il adresse ces encourageantes paroles : « Que votre sainte patronne, la grande sainte Thérèse, vous accorde la grâce d'aimer ardemment le Sacré-Cœur de Jésus véritablement présent et vivant au Très Saint Sacrement et surtout d'avoir confiance en Lui ; car c'est ce qui vous manque le plus, la confiance. Vous êtes toujours en train de penser à vos péchés, de parler de vos péchés : tout cela diminue étonnamment votre confiance et vous fait comprendre le bon Dieu de travers, puisque vous ne voyez en Lui qu'un juge impitoyable au lieu d'un père plein de miséricorde. Cette conduite blesse le Sacré-Cœur de Jésus. Certes, si on mettait en balance vos péchés et le peu de bien que vous avez fait, vous ne seriez pas bien riche devant Dieu !... Mais que faites-vous de la miséricorde du bon Dieu ? Allons, de la confiance et encore de la confiance ! Il en faut beaucoup. Si j'étais votre directeur, je vous ferais faire votre examen particulier sur ce point, sans vous laisser négliger le reste. » Et il termine sa lettre par ces mots pleins d'humilité : « Au revoir. Pardon de vous avoir dit tout cela ; c'est par intérêt pour votre âme. »

C'est encore et toujours la confiance qu'il recommande aux âmes tentées et même aux âmes tombées, s'autorisant en cela des paroles si rassurantes de saint Augustin : *Quoniam diligentibus Deum omnia cooperantur in bonum, etiam peccata* [1].

« Oui, écrira-t-il, malgré toutes ces tempêtes extérieures, vous êtes pleine de bonne volonté ; et cette

[1] Tout contribue au bien de ceux qui aiment Dieu, *même les péchés.*

bonne volonté, le bon Jésus la voit et s'en réjouit. Seulement vous avez besoin d'être humiliée, et voilà pourquoi il permet de temps à autre de ces faiblesses qui vous tiennent dans la défiance de vous-même. Mais surtout, quoi qu'il arrive, revenez toujours avec confiance au Sacré-Cœur de Jésus et ne lui faites pas l'injure de vous défier de lui, même après vos plus grandes fautes. »

« Je vous remercie de la confiance que vous me témoignez... Vous m'annoncez là deux belles défaites. En effet, vous avez été battu à plate couture, vous avez bel et bien tourné les talons à votre ennemi. Et après? Est-ce une raison pour vous décourager? Bien au contraire, c'est une raison pour vous remettre de plus belle à la lutte, quitte à avoir encore de çà et de là plusieurs *par terre,* comme disent nos élèves. Puis, croyez-vous que ces chutes soient inutiles à votre âme? Pour moi, je ne le crois pas, je dirai même qu'elles vous sont nécessaires. Vous n'êtes pas encore assez humble pour que le bon Dieu vous montre les progrès que vous avez pu faire; il faut qu'il vous montre combien vous ne valez rien, afin que vous mettiez toute votre confiance en Lui seul. Il faut aussi que vous songiez à profiter de vos défaites, en devenant plus humble... Mais j'arrête là mon sermon : j'aime mieux prier pour vous que de vous chapitrer. »

En vrai disciple de saint François de Sales, l'abbé Le Guillou s'attachait à inspirer aux âmes de *servir Dieu sans consolations,* au lieu de chercher les consolations dans le service de Dieu.

« Vous vous plaignez, écrivait-il, de ne pas avancer

dans le chemin de la perfection. C'est là une grande erreur : vous dites cela parce que vous ne sentez pas de grandes douceurs à la prière, à la communion... Eh bien, sachez donc que toutes ces douceurs sont bonnes pour les enfants et ne sont pas du tout une marque que l'on avance dans le chemin de la perfection. Pratiquez votre règlement de vie, coûte que coûte; faites vos prières sans vous inquiéter des distractions, des sécheresses, des dégoûts. Surtout ne manquez jamais une seule communion, à moins que vous ne soyez positivement assuré d'avoir commis un péché mortel. Faites cela et vous avancerez dans le chemin de la perfection; vous ne vous en apercevrez peut-être pas : cela n'est pas nécessaire. Vous vous sentirez en butte aux mêmes misères; tant mieux, cela servira à vous humilier et à vous former à la patience. Rappelez-vous une chose : c'est avec la volonté que l'on sert Dieu et non avec l'imagination et la sensibilité. Or, si vous *voulez le servir,* peu importe le reste; moi-même j'ai souvent besoin de me rappeler ces choses; car ne vous figurez pas que je nage dans les délices, au contraire; et j'ai des misères que vous ne soupçonnez pas. Mais que m'importe! Je veux servir le bon Dieu : le reste sert à m'humilier. J'espère que vous tiendrez bien compte de ce que je vous dis. »

A une personne qui se désole de n'avoir aucun goût pour la prière et de vivre dans une désespérante tiédeur, il fait la réponse suivante : « Vous n'avez, dites-vous, aucun goût à prier. Je vous en supplie, ne vous inquiétez pas trop de cela. Il n'y a aucun mal dans ces sécheresses, ces dégoûts que l'on éprouve pendant la prière; ils n'empêchent pas vos prières d'être bonnes : au con-

traire, ils en augmentent le mérite. Il est évident qu'une personne qui éprouve des douceurs en priant, a plus de facilité et, partant, moins de mérite qu'une personne qui est assaillie de distractions et de mille autres peines et qui, néanmoins, continue sa prière. Rappelez-vous que c'est avec la *volonté* que l'on prie et non avec la *sensibilité ;* vous prierez quand vous le voudrez, à supposer que vous le fassiez sans aucune douceur sensible. Continuez donc courageusement à dire vos prières et le bon Dieu ne manquera pas de vous en récompenser. »

Il écrit encore à la même personne : « Vous n'avez pas l'air de savoir encore ce que c'est que la ferveur et vous croyez qu'elle consiste à éprouver des douceurs, de la consolation dans vos communions. Vous vous trompez en cela. La ferveur n'est autre chose que la bonne volonté, et je vous assure, d'après ce que vous me dites, que vos communions sont bien ferventes. Continuez donc de les faire comme vous me l'avez dit. »

Sa réponse aux personnes atteintes de scrupules qui lui exposaient leurs inquiétudes se bornait à leur recommander invariablement l'*obéissance aveugle au directeur de leur conscience.*

« Je répondrai à toutes vos inquiétudes par un seul mot : obéissez à votre confesseur en tout et pour tout, et vous serez sûre de ne pas vous tromper. »

Sa grande charité lui inspirait pour les personnes visitées par l'épreuve des sentiments de commisération et lui dictait des paroles douces et fortes à la fois, qui avaient le don de faire pénétrer dans les cœurs la résignation et l'espérance. C'est là une sorte d'art divin dont seuls les saints ont le secret.

Voici en quels termes il consolait et encourageait une personne affligée par de grandes peines domestiques :

« Vraiment, le bon Dieu vous éprouve et le calice qu'il vous fait boire est bien amer. Cependant je vous dirai de ne pas vous décourager. Ces épreuves, si dures pour la nature, sont salutaires pour notre âme, en la rendant plus forte et en lui apprenant à mettre en Dieu toute sa confiance. Puis il faut aussi penser que ces épreuves auront une fin. Quand? Nous n'en savons rien, mais certainement le bon Dieu ne vous éprouvera pas au delà de vos forces, et un jour sa main toute miséricordieuse, qui vous aura accablée pour votre plus grand bien, vous relèvera doucement et ramènera encore la joie dans votre cœur. En attendant, soyez bien fidèle à prier, et surtout à communier, car la communion est la meilleure des prières. Cherchez-y, sinon la consolation, du moins le courage de tout soumettre à la volonté de Dieu, sans aucune consolation s'il le faut. C'est alors que vous serez vraiment forte. »

Il écrivait encore à une de ses parentes : « Je sens combien cette épreuve a été dure pour toi ; mais tu sais que la vie est toujours mêlée de joie et de tristesse ; le bon Dieu t'avait rendue bienheureuse le jour de Pâques, il a voulu voir si tu lui serais aussi fidèle dans l'épreuve que dans la consolation. Courage donc et, dans des cas semblables à celui dont tu me parles, fais tous tes efforts pour demeurer dans la patience ; sans doute ton cœur souffrira, mais cette douleur passera vite. »

Tout en faisant parfois à la pauvre nature les concessions réclamées par la charité et l'esprit de commisération, il avait soin de rappeler à ceux qu'il s'agissait

de consoler ou d'apaiser, les principes surnaturels et les austères pensées de la foi, et de les exhorter à y conformer docilement leur conduite.

« X... a manqué envers vous à un devoir de reconnaissance. Cependant vous devez lui pardonner. Vous savez bien que nous ne devons pas attendre notre récompense en ce monde ; et très souvent le bon Dieu permet que ceux à qui nous avons fait du bien ne nous en récompensent que par de la froideur, de l'indifférence ou même de l'ingratitude. C'est qu'Il veut que nous fassions le bien uniquement pour Lui et il tient Lui-même à nous récompenser, mais plus tard. »

Au milieu même des épreuves les plus douloureuses, il voulait qu'on eût assez de foi en l'amour de Dieu et de confiance en son secours, assez d'oubli de soi et de force contre l'amour-propre pour *bannir de son cœur la tristesse* et montrer un visage serein et même souriant.

« Quant à la tristesse que vous éprouvez, je vous dirai de ne point vous y laisser aller. Demandez d'abord à Notre-Seigneur, surtout dans vos communions, de vous en délivrer ; puis luttez de votre côté ; ne fuyez pas la société de vos semblables ; allez au milieu d'eux quand vos occupations ou votre règlement l'exigeront. Alors ne laissez rien paraître au dehors de votre tristesse. Faites-vous violence pour paraître gaie, mais non dissipée. Je sais que cela n'est pas commode. C'est une occasion pour vous de faire des sacrifices et de les offrir au Cœur souffrant du bon Jésus. »

« Bon courage ! ajoutait-il en terminant sa lettre. Continuez toujours de travailler sans vous plaindre de rien. *Tenez toujours bon,* comme disait à mes élèves le

Père Jésuite qui leur a prêché la retraite ; tenez bon et vous finirez par réussir. »

Dans les difficultés, les hésitations, les préoccupations au sujet de l'avenir, il voulait que, par *la prière,* on recourût comme instinctivement à Dieu, pour solliciter ses lumières ou la grâce de sortir de ces difficultés.

« Dans votre dernière lettre vous me parliez des inquiétudes que vous causait la pensée de l'avenir... Permettez-moi de vous dire que ces inquiétudes sont vaines et ne servent qu'à troubler la paix de votre âme. A chaque jour suffit son mal, nous dit l'apôtre saint Paul. Confiez donc ces inquiétudes et cet avenir à la divine Providence. Si vous êtes toujours remplie de bonne volonté, ou le bon Dieu écartera ces dangers de vous, ou il vous fera la grâce de les surmonter. »

Et avec une simplicité charmante, il se proposait comme exemple de ce filial abandon à la Providence.

« Il m'est arrivé bien des fois d'être dans des positions bien difficiles, ne sachant de quel côté me tourner, et alors je disais au bon Dieu : Comme vous le voudrez, mon Dieu ! Jamais, pas une seule fois, je n'ai été trompé. Aussi, dès qu'il m'arrive quelque chose de fâcheux, avant de rien faire, je remets mon affaire aux mains de la sainte Vierge et de saint Joseph, et alors je prie de mon mieux et le tout s'arrange aussi pour le mieux. »

Plus tard, il écrivait à la même personne : « Ce que vous me dites au sujet de N... me fait grand plaisir : voilà pour vous un nouveau motif de confiance ; voilà qui vous prouve que le bon Dieu ne vous abandonnera pas. Courage et confiance ! Courage dans les épreuves qui vous sont nécessaires, et, au milieu de ces épreuves,

confiance en la divine Providence qui dirige tout pour le mieux de vos intérêts. »

Un autre point sur lequel le vertueux directeur se plaisait à revenir fréquemment, et qu'il recommandait avec une particulière instance, était la pratique de l'*humilité*, la *vie simple* et *cachée*, la *recherche constante de la seule gloire de Dieu*, l'*amour des humiliations*.

« Continuez de vivre toujours sous le regard du divin Maître, loin des bruits du monde. Cette vie obscure et ignorée est la meilleure des vies, celle où l'on peut davantage apprendre à aimer Notre-Seigneur. »

« Vous êtes actuellement dans une position obscure aux yeux du monde, mais grande aux yeux de Dieu. Dans le monde, peu de gens peut-être pensent à vous, mais vous avez le bon Dieu et votre Ange gardien qui veillent sur vous. »

A une personne qui lui avait écrit sous le coup d'une humiliation douloureuse à son amour-propre, il répond en ces termes : « Que le bon Dieu soit loué ! Vous avez été humiliée, et très vivement, comme j'en juge d'après votre lettre. Tant mieux ! Vous avez besoin d'humiliations. Le bon Dieu permet que vous en ayez en vous une source abondante dans cette vivacité qui est réellement bien grande. Mais ne vous découragez pas, quelque faute que vous commettiez sous ce rapport, et continuez de travailler à vous corriger. Après chaque faute, demandez pardon à Notre-Seigneur de lui avoir fait de la peine, en vous laissant aller à votre mauvaise nature. Mais demandez-lui pardon sans inquiétude, simplement, agissant avec Lui comme avec un Dieu tout miséricordieux et qui connaît la faiblesse et la malice de ses pauvres créatures ;

puis réjouissez-vous d'avoir été humiliée, et formez aussitôt la résolution de vous mieux surveiller. Si vous aviez malédifié votre prochain, il faudrait lui en demander humblement et modestement pardon. Voilà un bon moyen de conserver la paix, malgré vos fautes. »

Tout en recommandant la pratique de l'humilité véritable aux âmes qu'il dirigeait, il avait soin de les mettre en garde contre les *illusions de la fausse humilité :*

« Gardez-vous bien de laisser de côté aucun de vos exercices de piété par crainte de la vanité, et défiez-vous de tout ce que pourra vous dire ce *vilain pistolet* (je veux dire le diable) à ce sujet, d'autant plus que ces mouvements de vanité sont souvent de simples impressions auxquelles la volonté n'a aucune part.

« Remerciez le bon Dieu de ce qu'il vous montre vos défauts ; c'est une grande grâce qu'il vous fait, ne l'oubliez pas. Songez à en profiter, il y a là matière à vous humilier. »

Parfois aussi le prudent directeur, pour exercer l'humilité de ceux à qui il s'adressait, se plaisait à les humilier lui-même par de paternels reproches auxquels se mêlait une légère pointe d'ironie.

Répondant à une personne qui exprimait son déplaisir d'avoir été jugée trop favorablement par lui : « Je regrette, disait-il, de vous avoir fait de la peine en pensant du bien de vous. Permettez-moi donc de vous dire que vous ne valez pas grand'chose, mais qu'à cause de cela vous devez vous réjouir ; car vous avez plus de chance d'être employée par Notre-Seigneur à travailler à sa plus grande gloire. Tout à l'heure je ferai mon heure d'adoration : j'y demanderai pour vous à Notre-Seigneur

que vous deveniez de plus en plus méprisable à vos propres yeux et que ce mépris de vous-même soit sincère. »

« Je commence, écrit-il à une autre personne, par la partie pénible de ma lettre ; cependant rassurez-vous, je ne vous gronderai pas puisque vous avouez avoir fait une sottise..... Le bon Dieu s'est chargé de vous rappeler à l'ordre et de vous faire une rude leçon : vous ne l'avez pas volée, tâchez d'en profiter. Maintenant il faut réparer votre étourderie... Je ne sais si vous en avez parlé à votre directeur, ni ce qu'il en pense ; mais, à sa place, je vous aurais ordonné une communion de plus par semaine.

« Allons... vous voyez que vous ne valez pas cher ; néanmoins ne vous découragez jamais, mais jamais, entendez-vous ? Tout ceci vous prouve que vous devez être bien humble quand le Sacré-Cœur du bon Jésus vous emploie à travailler à sa gloire. Dites-vous aussi qu'il se sert de vous parce que vous êtes un instrument indigne et que vous n'avez certes pas de quoi vous glorifier de ce qui sort de votre propre fond. »

Il écrivait encore à la même personne : « Je n'ai guère le temps de vous écrire une longue lettre : laissez-moi cependant vous donner en passant un petit conseil qui vous fera du bien. J'ai remarqué dans toutes vos lettres, et aussi dans vos conversations, que vous vous préoccupez trop de vous comparer aux autres pour les bonnes œuvres, comme pour la perfection de votre âme. Laissez donc ce souci de côté... et ne vous occupez pas de savoir si un tel ou une telle est plus zélé que vous et s'il aime mieux le bon Dieu que vous : il y a au fond de tout cela un grand sentiment d'amour-propre qui fait bien de la

peine à Notre-Seigneur. Occupez-vous désormais de vous-même et laissez les autres bien tranquilles. Faites de ce point le sujet de votre examen, et vous verrez que quand vous serez réformée sur ce point, il y aura une grande joie dans votre âme. Puis, ne proposez plus jamais, mais jamais, entendez-vous ? votre démission de zélatrice ; vous vous feriez tort à vous-même.

« J'espère que vous profiterez de ces conseils qui me sont inspirés par l'intérêt que je porte à votre âme et que je vous donne avec l'affection d'un frère qui prie tous les jours pour vous. »

De même les mettait-il en garde contre les *péchés de la langue,* si communs parmi les femmes, même parmi les femmes pieuses.

« Rappelez-vous les paroles de l'apôtre saint Jacques : « Celui qui ne commet pas de péché de langue est un « homme parfait. » Il n'y a pas de péché plus fréquent et cependant plus laid que les péchés de langue chez les personnes adonnées à la vie spirituelle. Rien ne fait tant crier les méchants que ces péchés contre la charité. J'avoue que j'ai eu fort à faire aussi sous ce rapport. Mais avec le secours de la grâce du bon Dieu, je deviendrai maître de ma langue. »

Un autre écueil de la piété contre lequel il avait soin de prémunir les âmes qui recouraient à ses conseils, était la *précipitation dans le zèle,* le *désir impatient du succès,* qui trop souvent, quand surgit l'obstacle, aboutit au découragement et à l'abandon des œuvres les meilleures.

« Vous voudriez que tout se fît à la vapeur et au gré de vos désirs. Mais ce n'est pas là le moyen de fonder

des œuvres solides. Pour être solide, une œuvre doit être étudiée, elle doit être fondée sur la patience et l'humilité...

« Elle a surtout besoin de prières. Voilà pourquoi, en attendant que le bon Dieu ait préparé les instruments dont il se servira, nous devons, nous, prier avec courage, avec persévérance, avec confiance. Priez donc et attendez avec calme : pour faire le bien il n'est pas nécessaire de faire du bruit et de l'éclat; le bien qui se fait modestement, insensiblement, est plus sûr de durer. »

Puis le sage directeur, s'inspirant de sa propre conduite, ajoutait en terminant : « Quand le bon Dieu ne voudra plus de vous, il vous l'indiquera d'une façon bien claire. En attendant, restez où vous êtes, et si peu considérable que soit le bien que vous faites, accomplissez-le cependant de grand cœur : le bon Dieu ne vous en demandera pas davantage. Ce qu'il regarde surtout, ce n'est pas la *quantité* de bien que l'on fait, mais la *qualité*, c'est-à-dire la bonne volonté, le soin avec lesquels on le fait. »

Par les divers extraits qu'on vient de lire, on a pu se rendre compte du caractère simple et pratique de la direction de l'abbé Le Guillou. A chacun il adresse les conseils qui conviennent le mieux à sa condition et sont le plus appropriés à ses besoins personnels. C'est en cela surtout que consiste la conduite des âmes, appelée par saint Grégoire le Grand *l'art des arts*, « *ars artium regimen animarum.* »

A une de ses cousines, simple servante, il écrit les lignes qui suivent : « ... Je te souhaite aussi la grâce d'être bien soumise et bien obéissante à tes maîtres et

de faire ainsi la sainte volonté du bon Dieu, car la volonté du bon Dieu pour toi est que tu aimes tes maîtres et que tu les serves avec fidélité. Je sais que la nature ne veut pas toujours se soumettre et qu'elle a parfois de la peine à obéir; mais il ne faut pas écouter ce que suggère le démon, et quand il excite à l'impatience et aux murmures, il faut tenir bon et ne pas se laisser aller à ces mouvements. J'ose te donner ces avis parce que je crois qu'ils sont bons et que le bon Dieu me les a inspirés dans l'intérêt de ton âme. Tu ne te fâcheras pas de la liberté que j'ai prise, mais tu mettras ces avis à profit et tu t'en trouveras bien, car la paix et la joie régneront dans ton cœur et rien ne pourra troubler cette paix. »

Il lui écrit encore, à l'occasion de la Toussaint : « Tu sais dans quel but l'Eglise a institué la fête de demain : c'est pour honorer les saints qui n'ont pas de fêtes particulières dans l'année, et aussi pour nous encourager à travailler pour acquérir la couronne du ciel. En nous montrant des saints de toutes conditions, elle nous enseigne que le ciel est ouvert à tout le monde et que tout le monde a droit d'y prétendre s'il sert Dieu fidèlement. »

Puis il ajoute : « Mais n'oublions pas les pauvres âmes du purgatoire, prions pour elles non pas seulement le jour des morts, mais toute l'année ; efforçons-nous d'en délivrer le plus possible par nos prières et nos bonnes œuvres, car qui sait si plus tard nous n'aurons pas quelques dettes à payer à la justice de Dieu, et alors nous serons bien heureux de voir les âmes que nous aurons délivrées intercéder pour nous. »

Détachons encore le passage suivant d'une lettre

adressée à une jeune fille, dans laquelle il la met en garde contre les dangers du monde : « Permettez-moi de reprendre une petite réflexion de votre lettre. Vous croyez, dites-vous, que l'on exagère le mal que l'on dit du monde. Hélas ! ma pauvre enfant, que je voudrais que cela fût vrai ! Malheureusement ce qui vous paraît de l'exagération est encore bien au-dessous de la vérité ; je ne vous le dirais pas si je n'en étais pas persuadé ! Vous ne connaissez encore que votre famille, et si tout le monde était comme vos bons parents, assurément on aurait tort d'en dire tout le mal qu'on en dit..... Cependant, ma chère enfant, il ne faut pas vous effrayer inutilement. Le bon Dieu vous a donné le moyen de résister aux appâts, aux séductions du monde, et si vous voulez m'obéir, non seulement vous serez préservée des dangers qui vous attendent, mais, au milieu même du monde, vous serez bonne et pieuse et heureuse, du moins autant qu'on peut l'être ici-bas. »

En dehors de ces relations spirituelles avec des personnes du monde désireuses de marcher dans la voie de la perfection, l'abbé Le Guillou en entretenait, avons-nous dit, avec un certain nombre d'âmes religieuses qu'il avait connues dans la condition séculière et souvent aidées de ses conseils à entrer en communauté. Animé du zèle le plus pur et le plus ardent pour leurs progrès dans la perfection de leur état, il ne négligeait rien pour les exciter à réaliser le don généreux et total d'elles-mêmes à Dieu et à vivre en véritables épouses de ce Dieu d'amour. Il est touchant de voir avec quel soin, quelle sollicitude, quelle délicatesse, il insiste, exhorte, presse, aiguillonne et entraîne ces âmes vers les plus hauts

sommets de la perfection évangélique, sans se départir jamais de l'esprit de simplicité [1].

Ecrivant à une jeune fille qu'il avait connue dès son enfance et qui allait bientôt quitter le monde, il la félicitait et l'encourageait en ces termes : « Oh ! ma chère M..., que vous êtes donc heureuse d'être appelée à la vie religieuse ! Quelle grande grâce le bon Dieu vous fait en vous appelant à vous immoler tous les jours pour sa plus grande gloire ! Qu'Il vous accorde d'être bien humble, bien obéissante, véritablement fervente, afin que vous vous rendiez agréable à son Cœur. »

Quelques mois plus tard, il écrivait à la même personne : « Je suis heureux de voir que vous vous plaisez beaucoup au couvent et que le temps vous y paraît si court. C'est bon signe. Ma chère enfant, que j'ai donc prié pour vous obtenir la grâce de la vocation religieuse !... Je ne dis pas que mes prières vous aient obtenu cette grâce. J'ai si peu de confiance dans mes prières, que je crois bien n'être absolument pour rien dans cette grâce que le bon Dieu vous a faite. Cependant je me propose de continuer à bien prier afin que le Seigneur daigne achever ce qu'il a si bien commencé. Tous les matins, à la fin du saint Sacrifice, je vous envoie, par

[1] Voici en quels termes l'une d'elles fait son éloge : « Le jour où Dieu me ménagea l'immense faveur de rencontrer pour la première fois ce digne prêtre, je fus singulièrement frappée de son angélique modestie et de sa grande bonté. J'avais alors quinze ans et venais de terminer mes études. Il n'avait encore que le double de mon âge ; mais l'expérience des âmes était son étude journalière au milieu de ses chers élèves ; aussi quelques entretiens lui suffirent-ils pour deviner que j'avais besoin d'une direction sage et ferme. Durant ses deux mois de vacances passés chez mon oncle, il commença la tâche, qu'il a continuée jusqu'à ses derniers moments, de diriger mon âme dans la voie de la perfection. Il s'en acquitta toujours avec un grand esprit de foi, et une fermeté mêlée de bonté qui faisait tout accepter, même ses reproches, avec reconnaissance et profit. »

votre ange gardien, la bénédiction que j'ai le droit de donner en qualité de ministre indigne de Notre-Seigneur Jésus-Christ ; cette bénédiction du prêtre est chose bien précieuse, et, pour mon compte, je ne suis jamais plus heureux que lorsque je puis courber le front sous la main de l'un de mes confrères ; cette bénédiction me retrempe et me purifie complètement... Comment va le caractère ? Je suis persuadé que vous avez dû le mater plus sérieusement pendant ce mois, non pas que je vous aie valu beaucoup de grâces par mon énergie à me combattre moi-même, mais c'est que vous y aurez mis toute votre bonne volonté. Allons, un peu de courage, chère enfant, la tâche ne sera certes pas commode, mais vous y réussirez ; il faut que vous y réussissiez ; vous avez pour cela la sainte Eucharistie.

« D'après votre lettre je vois que vous continuez de lutter contre vous-même avec beaucoup de bonne volonté. Il est vrai que le succès ne semble pas répondre à vos efforts, mais rappelez-vous bien que dans votre intérêt le bon Jésus doit vous cacher les progrès que vous faites. Après tout, Il ne vous demandera pas compte de votre succès, mais de votre bonne volonté. Repassez donc un peu tout ce qui est arrivé depuis un an, et dites si vous n'êtes pas heureuse d'avoir obéi à vos supérieures malgré toutes les répugnances et les révoltes de la nature. Au moins en ce moment vous avez votre vol libre vers la sainte Eucharistie ; vous pouvez vous y précipiter avec toute l'ardeur, toute l'impétuosité de votre nature aimante. Tandis qu'autrement il y aurait eu là un fil à vous retenir. Qui sait si ce fil ne serait pas devenu un câble et n'aurait pas fini par vous éloigner de Celui qui seul peut combler les ardents désirs de votre pauvre cœur ?

« Béni soit le Cœur de Jésus qui a permis que vous fussiez forte en face de l'épreuve, malgré quelques défaillances qu'il a permises pour vous maintenir dans l'humilité et la défiance de vous-même. »

« Je n'oublie pas, lui écrivait-il encore, que bientôt vous aurez fait le premier pas dans la vie religieuse, et je prie le bon Jésus de vous accorder la grâce de vous donner *toute,* mais bien *toute* à Lui, pour vous immoler à sa sainte volonté. Cet état de victime volontaire, que vous accepterez en union avec son état de victime dans la très sainte Eucharistie, profitera tout d'abord à votre famille, puis à l'Eglise entière. Oh ! ma pauvre Sœur, si vous saviez quel grand besoin a l'Eglise d'âmes ferventes ! Si vous saviez combien le bon Dieu est offensé dans le monde ! Quand je pense à cela, je demande avec *intensité* (permettez-moi cette expression) au bon Dieu que vous soyez une âme fervente et très généreuse, ne reculant absolument pas devant aucun des sacrifices qu'il vous demandera, quelque pénibles qu'ils vous paraissent. Voilà ce que je demande souvent au bon Dieu pour vous et pour vos sœurs... Courage donc et confiance toujours. Confiance surtout dans le bon Jésus résidant au Saint Sacrement et qui soupire si fort après le jour où vous deviendrez son épouse. »

Un peu plus tard il lui écrit : « Allons, bon courage, ma sœur, je prierai et ferai prier de mon mieux pour que votre ferveur augmente de jour en jour et pour que, au jour du grand sacrifice, notre divin Sauveur vous trouve disposée à renoncer toute à vous-même. Puissiez-vous être une digne et fidèle épouse, aimant passionnément votre divin Epoux, véritablement présent, vivant et aimant dans l'adorable Sacrement de l'autel ! »

Il écrit encore : « Je sais que cette année vous allez devenir son épouse bien-aimée ; dans quelques mois vous lui appartiendrez pour toujours. Je lui ai donc demandé que vous fassiez une épouse digne de lui, généreuse à l'excès, ne reculant devant rien pour étouffer votre plus cruel ennemi, l'amour-propre. Je lui ai demandé ensuite pour vous une foi vive en la sainte Eucharistie, un ardent amour pour Notre-Seigneur caché sous les saintes espèces. Tout est là, ma sœur... Toute la vie religieuse se résume en deux mots : amour et sacrifice. Or, le plus parfait modèle d'amour et de sacrifice se trouve en la sainte Eucharistie !... »

Jésus au Très Saint Sacrement, adorateur et religieux de son Père, victime silencieuse et universelle perpétuellement immolée et offerte à la gloire de Dieu : tel est le modèle que l'abbé Le Guillou propose invariablement aux âmes religieuses aussi bien qu'aux âmes chrétiennes. Puisque Jésus est dans l'Eucharistie *pour tous,* n'est-il pas comme naturel que *tous* sans exception, mais spécialement ceux qui sont appelés à reproduire encore plus parfaitement la vie de leur divin Sauveur, trouvent en l'Eucharistie leur modèle ?

« N'oubliez pas, écrit-il, que vous avez dans la sainte Eucharistie le modèle de votre vie religieuse. La pauvreté de l'Hostie, la pureté de l'Hostie, l'obéissance de l'Hostie vous disent sans cesse que vous devez, en qualité d'épouse de Jésus et à l'exemple de votre divin Epoux, être vous-même pauvre, chaste et obéissante. »

Dans une autre lettre, la pensée de l'Eucharistie, toujours présente et dominante en son esprit, lui inspire la gracieuse comparaison suivante : « Ce matin, en fai-

sant mon heure sainte, avant la messe, votre souvenir s'est présenté à mon esprit et j'ai pensé qu'en devenant religieuse vous alliez être comme la petite lampe du sanctuaire qui brûle et se consume silencieusement devant la sainte Eucharistie. Il faudra que vous aussi vous consumiez, au service de Jésus-Hostie et des âmes, toutes les forces de votre corps, toute l'énergie de votre volonté, tout l'amour de votre cœur, et cela sans que personne le sache. Courage donc, ma sœur. Je demanderai pour vous un grand amour des souffrances et de l'obéissance... »

Aux approches du jour où l'une de ces élues du Seigneur allait devenir son épouse par la profession religieuse, il lui écrivait : « Vraiment oui, je suis heureux, car vous allez prendre définitivement et irrévocablement le bon Dieu pour votre Epoux. Si vous soupirez après ce jour, moi aussi j'ai soupiré ardemment après lui pour vous. Ce n'est pas que je croie que mes prières ont eu une influence quelconque sur votre vocation. Mais depuis le jour où j'ai fait pour vous des prières dévorantes (oh ! pardonnez-moi ce mot, je n'en ai pas d'autre pour vous exprimer combien j'ai prié pour vous), combien de fois, devant le très saint tabernacle, n'ai-je pas dit à Notre-Seigneur : Oh ! bon Jésus ! ayez pitié de ma petite sœur. Elle a besoin d'aimer, elle en a même un besoin immense ; ah ! faites qu'elle n'aille jamais satisfaire ce besoin qu'elle a d'aimer à l'amour impur du monde ; prenez son cœur, remplissez-le de votre amour, de l'amour de votre croix, de vos souffrances, de votre sainte Eucharistie. Le bon Jésus vous dira plus tard avec quelle ardeur j'ai prié pour vous. Et c'est parce que j'ai

prié pour vous que je suis tout heureux de voir que le doux Sauveur Jésus va prendre votre cœur et vous donner le sien en échange. »

Ecrivant à une religieuse récemment professe, il lui dit : « N'oubliez pas, ma sœur, que Jésus-Christ vous a revêtue de la livrée de ses épouses. Puisse cette livrée rappeler à tous ceux qui vous verront que vous appartenez à Jésus et à Jésus tout seul, et que personne n'a le droit de se mettre entre Lui et vous, sous peine de passer pour un intrus. »

Puis, lui rappelant les paroles du cérémonial de sa profession, il ajoute : « Je veux vous rappeler une parole qui m'a frappé plus que toutes les autres : cette parole se trouve dans l'office de sainte Agnès. Je l'ai écrite un peu de tous les côtés, j'aime à la redire, à la méditer, à la réciter auprès du saint tabernacle. Pourquoi? Je n'en sais rien, mais j'ai toujours aimé cette parole, la voici ; vous la chantiez, le jour de votre profession, en marquant votre front du signe de la croix : « *Posuit signum suum in faciem meam, ut nullum alium præter eum amatorem admittam.* » Il a posé son sceau sur mon visage, afin que je ne permette à nul autre que Lui de m'aimer.

« O ma sœur, heureuse êtes-vous d'avoir prononcé cette parole de tout votre cœur ! Oui, le bon Jésus a mis sur vos traits le sceau de son amour, le sceau de sa souffrance, car l'un ne va pas sans l'autre. Désormais il faudra que tous ceux qui vous voient disent de vous : Elle est marquée du sceau du doux Sauveur Jésus, elle lui appartient tout entière. Et vous vous direz souvent à vous-même : Aucun mortel n'a le droit de m'aimer. Notre-Seigneur seul, véritablement présent dans la sainte Eucharistie, a ce droit.

« Admirez aussi la grande délicatesse du Cœur de Jésus à votre endroit. Non seulement il vous a choisie pour être son épouse bien-aimée, mais il a voulu de plus que vous portiez son nom, ce nom si gracieux qu'il portait dans la crèche de Bethléem, qu'il porte toujours dans la sainte Eucharistie. Comme à la crèche, comme à la croix, Jésus est toujours le doux Emmanuel, le Dieu qui reste avec nous par amour pour nous. Oh ! que vous avez donc raison de le remercier et de l'aimer ! »

La même pensée revient dans une autre lettre : « Voyez la délicatesse dont a usé envers vous le doux et bon Jésus ; car il ne s'est pas contenté d'imprimer sur votre front et sur votre âme un « signe » auquel on reconnaîtra sa fidèle épouse, mais par une délicatesse encore plus grande, il a voulu vous imposer son nom. Ce soir, à vêpres, nous chantions une magnifique antienne et, en la chantant, je pensais à vous et je demandais au bon Dieu que vous la prissiez pour devise ; je vous la traduis : « O Emmanuel, notre Roi et notre Légis- « lateur, l'attente des nations et leur Sauveur, venez « nous sauver, Seigneur, notre Dieu ! » Oui, je souhaite que votre divin Epoux, que Jésus-Eucharistique soit votre Roi, le Roi de votre intelligence, de votre cœur et de votre volonté ; que vous n'admettiez personne autre que Lui dans votre cœur. Qu'il soit votre Législateur, votre règle, et il sera aussi votre Sauveur, Lui qui est votre Seigneur et votre Dieu. Voilà quels sont pour vous mes souhaits de bonne fête et de bonne année. »

Chaque année, la fête de Noël donnait occasion au saint directeur de rappeler à cette religieuse les sacrées obligations contractées par elle au jour de sa profession.

« Bonne fête ! écrivait-il. Que le bon Jésus, dont vous avez l'honneur de porter le nom, ravisse si bien votre pauvre cœur que vous ne puissiez plus le reprendre ; qu'Il vous fasse la grâce de ne plus vivre que pour l'aimer et le faire aimer. Alors vraiment vous serez sa digne épouse. »

« Pendant tous ces jours-ci tenez-vous fidèlement, par la pensée, dans la pauvre étable de Bethléem en compagnie du saint Enfant Jésus, de la très sainte Vierge Marie et du bon saint Joseph. Oh ! que cette pensée parfume délicieusement l'âme, même au milieu des occupations les plus absorbantes ! Faites bien ce précieux exercice ; il suffit pour cela d'un simple regard de la pensée, d'un simple mouvement du cœur. On y trouve, avec une grande consolation et une grande joie, une grande force pour sa foi. »

« Obéissance quand même, envers et contre tout et tous, douce et profonde humilité, amour ardent pour Jésus Eucharistie ; voilà ce que je vous souhaite du fond du cœur a vous et à votre chère communauté. »

« Bonne fête ! Que demanderai-je donc à cette occasion pour vous au bon Jésus dont vous avez l'honneur de porter l'un des noms ? Je lui demanderai que vous vous montriez toujours digne de ce beau nom et que vous sachiez le porter et surtout l'honorer. Je vous souhaite donc, et de toute l'ardeur de mon âme, d'imiter toutes les vertus que votre divin époux pratique à la crèche : l'humilité, la douceur, l'obéissance, la mortification, celle du corps selon l'esprit de la règle, mieux encore celle de la volonté. Mais ce que je demanderai avant tout, pour vous, car la pratique de la vertu vous paraîtra bien pénible et bien dure, c'est un ardent amour pour le doux

Sauveur dont vous portez le nom béni. Ah ! il est toujours bien l'Emmanuel, le Dieu avec nous, ce bon Jésus qui réside au saint tabernacle par amour pour nous, et pour nous consoler dans notre exil ! Il est là, pauvre et délaissé comme dans la crèche. Puisqu'il a tout fait pour vous, puisque, par une particulière délicatesse de son Cœur tout aimable, il a voulu que vous portiez l'un de ses noms, ayez donc pitié de lui et aimez à lui tenir compagnie, à reporter sans cesse votre esprit et votre cœur vers son tabernacle, même au milieu de vos occupations les plus absorbantes. »

« Que l'Emmanuel dont vous avez l'insigne honneur de porter le nom, que le doux compagnon de votre exil, votre divin époux, vous accorde encore, pour cette année, entre autres deux grandes grâces : celle de surveiller rigoureusement vos affections : *omni custodia serva cor tuum,* protégez votre cœur par tous les moyens possibles, nous dit la Sainte Ecriture. Qu'il vous accorde aussi la grâce de renoncer à vous-même, à vos aises. Qu'il fasse de vous une femme ou plutôt et mieux encore une religieuse forte, active, diligente, ne sachant pas se ménager, prête à toutes les fatigues, à tous les sacrifices et surtout à celui de l'amour-propre, quand il est question du bien des âmes.

« Assurément tout cela est peu attrayant pour la nature. Mais consolez-vous, ma sœur. N'avez-vous donc pas, pour vous soutenir et pour adoucir l'amertume de tant de luttes, un remède, une nourriture que le divin Emmanuel a faite pour vous plus particulièrement, puisqu'il vous sait plus faible que d'autres ? N'avez-vous pas la sainte Eucharistie, et ne la recevez-vous pas tous les jours ? Soyez bien persuadée que plus vous lutterez

vigoureusement contre vous-même, plus vous sentirez les douceurs de la sainte Eucharistie dans la sainte communion et dans vos visites au Saint Sacrement, plus joyeusement aussi vous élancerez-vous au combat. »

Si parfois sa parole revêtait une forme un peu austère, il avait soin d'en atténuer la sévérité par un mot qui relevait l'âme et lui imprimait un nouvel élan vers le bien.

« Vous vous êtes faite religieuse afin de pouvoir vous immoler..., mais vous immoler comme Notre-Seigneur sur la croix, qui disait ces paroles : Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ? »

Et aussitôt après, il ajoute : « Bon courage et confiance toujours, quoi qu'il arrive, et profitez de ces moments d'épreuves pour faire des progrès dans la sainte humilité : c'est une excellente occasion que le bon Dieu vous en donne ; saisissez-la donc et serrez-vous plus près contre le Cœur du bon Jésus présent en la sainte Eucharistie. Il est là, ma chère sœur, ce tendre Epoux, à qui vous dites avoir fait tant de peine. Il y est avec tout son amour, tous ses attraits, plus beaux et plus séduisants que les attraits de quelque créature que ce soit. Allez donc à son Sacré-Cœur, et perdez-vous-y avec tous vos péchés, vos défauts, vos misères, votre amour-propre. »

« Je ne vous demande pas quels progrès vous avez faits dans la vertu, dans la perfection. Le bon Dieu est trop bon et se défie trop de votre amour-propre pour vous montrer les progrès que vous auriez pu faire, et il vous laisse toujours aux prises avec vous-même. Je me figure même qu'il y aura encore eu des chutes, des tempêtes et tout le tremblement ordinaire. Allons ! tant mieux ! Voilà qui va bien : si vous êtes sage et intelli-

gente, et vous l'êtes, après tout ce gros temps vous vous défierez souverainement de vous-même : il n'y a pas de mal qui ne serve à bien, dit le proverbe. Après tout, cela ne vous empêchera pas de vous jeter bien amoureusement dans le Cœur de votre divin Epoux, de vous plonger, j'allais dire de vous noyer délicieusement dans la sainte Eucharistie. Vous n'en êtes certes pas digne, mais précisément plus on se sent indigne et plus je trouve qu'il faut tourmenter, entendez-vous? je dis tourmenter le bon Jésus jusqu'à ce qu'il nous ait donné une place de choix dans son Sacré-Cœur. Je lui demande qu'il vous fasse bien comprendre toutes ces choses ; surtout lorsque son Cœur brûlant d'amour battra bien fort à côté de votre cœur si pauvre, si froid, si égoïste ! Voilà quelques pensées que le bon Dieu jette sous ma plume. Puissent-elles vous faire du bien et vous aider à faire des communions et des visites toutes de feu au Très Saint Sacrement. »

« Que vous dirai-je en terminant? *Courage et confiance.* Courage, ma bonne sœur en Notre-Seigneur. Méditez bien cette parole des saints évangélistes. « Qui-« conque met la main à la charrue et regarde en « arrière, n'est pas digne de moi. » — Confiance, malgré toutes les misères que vous découvrirez en vous, car, les premiers moments de joie passés, le bon Dieu vous mettra sous les yeux le spectacle de votre misère, et vous trouverez que votre nature humaine n'est pas belle, pas plus que ne l'est d'ailleurs la nature des autres hommes. Mais ce sera là une grâce précieuse d'humilité pour votre âme. »

A une religieuse que l'insuccès apparent de ses prières inclinait au découragement, il adresse la recommanda-

tion suivante : « Adressez-vous à votre divin Epoux. Priez-le sans relâche, priez-le sans consolations : ce sont là deux conditions essentielles pour le succès de nos prières, je le sais par expérience. Oh ! pendant combien de temps ne m'a-t-il pas fallu prier sans consolations, sans entrevoir la fin de mes maux ! Et voilà que le bon Dieu a fini par tout arranger...

« Dussions-nous avoir à prier pendant de longues années, jamais nous ne nous découragerons, et le bon Jésus finira bien par nous accorder l'âme de ce pauvre enfant dont l'avenir nous préoccupe tant. »

Son amour pour l'humilité, pour la vie simple et cachée, pour les petits et les pauvres lui faisait écrire à une religieuse vouée à l'enseignement : « Je suis heureux de vous voir chargée de l'externat. Ces pauvres petites âmes si abandonnées sont vraiment les plus intéressantes. Dévouez-vous sans mesure, et autant que l'obéissance vous le permettra, pour ces pauvres âmes, et pensez, dans vos humiliations, dans vos difficultés, que c'est le bon Jésus Lui-même qui vous les a confiées et que pour elles il a donné tout son sang et institué la divine Eucharistie. Quand vous en trouverez l'occasion, saisissez-la adroitement et discrètement pour leur parler du bon Jésus. Elles comprennent ce langage beaucoup mieux qu'on ne se l'imagine ordinairement. »

Il écrivait aussi à une religieuse qui ne trouvait plus dans les fonctions nouvelles confiées à ses soins les mêmes facilités pour le recueillement et l'oraison : « Ce changement vous paraîtra un peu pénible dans les commencements. Cependant je le redouterai moins pour vous si vous savez continuer à faire vos commu-

nions comme par le passé et à tenir votre cœur bien détaché de toute affection humaine. »

Voici comment il consolait une religieuse enseignante de l'échec qu'elle avait subi dans un examen : « Je me suis douté de l'issue de votre examen avant d'avoir reçu votre lettre... Je compris et m'inclinai sous la main du bon Dieu qui permettait cet insuccès. En tant que cet insuccès a pu vous faire de la peine à vous et à vos bonnes Mères, cela me fait de la peine aussi. Mais je m'en réjouis en tant qu'il a contribué à humilier votre amour-propre à qui vous permettez de remporter de si belles victoires. Allons, ma sœur, puisque vous voilà libre désormais, du moins je l'espère, mettez donc la main à la charrue et défrichez vigoureusement le champ de votre âme ; déracinez surtout l'amour-propre. « L'amour-propre voilà l'ennemi ! » Je sais qu'au noviciat votre Révérende Mère avait à cœur de l'humilier ; mais de votre côté il faut que vous y mettiez toute votre bonne volonté. — Un bon moyen que je me permettrai de vous indiquer pour réussir dans cette besogne pénible, c'est de vous attacher à aimer de plus en plus notre divin Sauveur Jésus dans son adorable Eucharistie. Quand vous aurez une foi vive en la présence réelle, que vous serez persuadée qu'*Il est là,* à vos côtés, que son Cœur tout brûlant d'amour est à *côté du vôtre,* alors vous serez éclairée et touchée par la grâce, vous aurez honte de vous-même et vous demeurerez convaincue que vous avez besoin de faire tous vos efforts pour vous rendre moins désagréable aux yeux du divin Epoux de votre âme.

« Si je vous dis tout ceci, ce n'est nullement pour vous faire de la peine : mais c'est parce que je suis tout à fait

indisposé contre cet amour-propre qui fait tant de mal à votre âme. Du courage donc, ma sœur, et en avant toujours pour le bon Dieu et la sainte Eucharistie ! »

On le voit, la direction donnée par M. Le Guillou aux âmes qui recouraient à lui, n'avait rien que de surnaturel, de ferme et de viril ; sans s'attarder à des ménagements qu'inspirent des vues trop humaines, mais visant droit au but, il le montrait et y entraînait quiconque était disposé à le suivre.

Entendons-le flétrir l'égoïsme, ce vice si diamétralement opposé à l'esprit religieux, lequel est un esprit d'abnégation, un perpétuel don de soi-même : « L'égoïsme ! Vous avez bien fait de tourner vos regards de ce côté, et je bénis le bon Dieu qui a attiré votre attention sur ce point. Vous ne sauriez croire quel obstacle c'est là pour le bien des âmes. Quel bien incalculable se ferait par le monde sans l'égoïsme ! Et comme parfois l'on sent douloureusement la vérité de cette parole de saint Paul : « Tous cherchent leurs intérêts, mais pas ceux de Jésus-« Christ ! »

« Ce hideux égoïsme d'ailleurs a honte de lui-même, et pour se faire accepter il est obligé de se parer de couleurs hypocrites et mensongères ; et l'on refuse de travailler sous prétexte de soigner sa santé, de prendre ses aises, que sais-je ? Ah ! ma sœur, que le bon Dieu vous préserve à jamais de l'égoïsme, qu'il vous accorde la grâce de le combattre impitoyablement en vous et de ne jamais vous laisser arrêter par aucune de ces bagatelles dans son saint service. »

« Quant à vous, écrit-il encore, perdez-vous dans le Sacré-Cœur du bon Jésus, surtout pendant ce mois mille

fois béni. Ah! puisse ce Cœur adorable s'emparer si bien de votre pauvre et misérable cœur et l'embraser si bien d'amour pour lui, que vous preniez en profond dégoût toutes les choses de ce monde! Oh! oui, la terre est bien vile quand on regarde le ciel. Les joies de la terre sont bien vides, bien creuses, quand on a goûté aux délices de la sainte Eucharistie et du Sacré-Cœur. »

Ces âmes qu'il avait entrepris de conduire à leur perfection, il leur était persévéramment dévoué. Avec une délicatesse exquise il savait profiter de toutes les occasions offertes à son zèle pour leur rappeler leurs obligations, les encourager à s'appliquer sans relâche à l'œuvre de leur sanctification, leur donner l'assurance de sa fidélité à se souvenir d'elles dans ses prières et ses saints Sacrifices.

Il écrivait à une religieuse : « C'est demain le deuxième anniversaire de votre profession religieuse. En voyant ce soir l'image que vous m'avez donnée alors en souvenir et que je conserve précieusement dans mon bréviaire, j'y lisais ce texte que l'on y a gravé : *Scio cui credidi;* je sais à qui je me suis confiée. Vous le saviez alors, vous le savez mieux encore aujourd'hui et, je l'espère, à mesure que vous avancerez dans les voies de la perfection religieuse, vous le saurez de mieux en mieux. — Et à qui vous êtes-vous confiée? Il ne m'appartient pas de vous parler ici de la bonté, de la tendresse de cet Epoux divin qui est le vôtre, de sa fidélité... Ah! voilà surtout qui devrait faire les délices de votre vie : cet Epoux que vous avez choisi, n'est pas comme les époux de ce monde sur la fidélité desquels on peut assez rarement compter. Mais vous, vous pouvez être sûre que

jamais le bon Jésus ne vous abandonnera le premier. O pensée délicieuse! Quant à sa patience, vous le savez, elle est à toute épreuve et jamais il ne se rebute de nos infidélités à nous, pauvres et chétives créatures; et cependant il est le Dieu du ciel, le Dieu tout-puissant.....

« Et qu'avez-vous confié à ce céleste Epoux? Vous-même, c'est-à-dire votre corps afin que vous le gardiez toujours dans les voies austères de la pureté; votre cœur surtout, car c'est la meilleure partie de vous-même. Oh! demandez donc que jamais la créature n'occupe la moindre fibre de ce cœur. Travaillez par-dessus toutes choses à le conserver tout entier exclusivement pour le bon Jésus : c'est un Epoux jaloux, mais certes il en a bien le droit.

« Voilà quelques pensées que le bon Dieu m'a inspiré de vous envoyer. Vous creuserez délicieusement cette pensée tous les jours de votre vie : *Je sais à qui je me suis confiée;* vous la creuserez surtout lorsque vous serez devant votre divin Epoux, le doux Jésus du Tabernacle. »

Il termine ainsi sa lettre : « Je dirai la messe votive du Sacré-Cœur pour vous demain, afin que votre cœur se livre de plus en plus au Cœur adorable du bon Maître. »

Une autre fois, il écrit à une religieuse à l'occasion du quatrième anniversaire de sa profession : « Inutile de vous répéter avec quelle ardeur je continue de prier pour vous. Oh! je voudrais vous voir devenir une sainte, non pas une sainte inondée de consolations, mais plutôt, si le bon Dieu le voulait, une sainte plongée dans la désolation, incomprise, persécutée même s'il le fallait pour le bien de votre âme, mais j'entends persécutée pour la justice et non par votre faute. — Vous êtes

admirablement organisée pour la souffrance avec une nature aussi ardente et aussi impressionnable. Demandez donc au bon Maître de ne pas laisser une fibre de cette nature sans souffrance. Oh! qu'il est bon de souffrir et d'être humilié quand c'est pour l'amour de Jésus! Je ne sais comment cela se fait, mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'après cela on l'aime plus véritablement, plus solidement, plus inébranlablement, encore bien que nous ayons toujours à nous défier de notre propre perfidie. »

Toujours humble et petit à ses yeux, il était heureux de s'humilier et de s'amoindrir aux yeux de ces âmes qu'il savait trop facilement portées à le juger favorablement et à l'estimer comme un saint. Que de fois ses lettres se terminent par un acte d'humilité, par une formule où se révèle manifestement son désir de n'être compté pour rien!

« Avant de vous quitter, moi, pauvre prêtre du Sauveur Jésus, je vous envoie ma bénédiction du fond du cœur. »

« Ah! si par mes pauvres prières je pouvais faire de vous une religieuse fervente et toute dévouée à souffrir pour la gloire du Cœur de Jésus et pour le salut des âmes! C'est le vœu que je forme principalement pour vous, en vous souhaitant bonne année.

« Demandez pour moi ce qu'il y a de plus agréable au Cœur de Jésus, par conséquent l'amour des souffrances, quoique je n'aime guère à souffrir; c'est précisément une raison pour demander cette grâce pour moi. »

Nous avons multiplié ces citations en vue de l'édification qu'elles pouvaient offrir au lecteur. On ne s'en plaindra pas, croyons-nous, car, mieux que nos paroles,

elles font voir dans l'abbé Le Guillou le vrai directeur des âmes, uniquement et constamment appliqué à les éclairer, soutenir et pousser dans la voie du bien. De tels guides et de tels soutiens sont un trésor inappréciable dans l'Eglise. Puissent-ils s'y multiplier de plus en plus pour la gloire de Dieu et la sanctification des âmes!

CHAPITRE X

L'homme d'œuvres. — Zèle au dedans.

Zelo zelatus sum pro Domino Deo.
(III Reg., XIX, 10.)

J'ai brûlé de zèle pour le Seigneur mon Dieu.

CHAPITRE X

L'homme d'œuvres. — Zèle au dedans.

M. Le Guillou directeur de la Congrégation du Sacré-Cœur et de celle de la Sainte Vierge. — Organisation. — Réunions. — Exhortations. — Bibliothèque pour les congréganistes. — L'Apostolat de la Prière. — Difficulté des commencements. — Réunions de l'Apostolat. — La Communion réparatrice. — Le trésor du Cœur de Jésus. — Les billets de M. Le Guillou. — Le *Messager du Cœur de Jésus* et le *Petit Messager du Cœur de Marie*. — Humilité dans le zèle ; modestie dans le succès.

Le zèle déployé par M. Le Guillou, au collège de Lesneven et au dehors, dans le ministère de la direction des âmes, nous est déjà connu. Il nous faut voir maintenant ce zèle en exercice dans les diverses œuvres dont le vertueux prêtre eut à s'occuper ou qu'il encouragea et propagea.

Dès les premières années de son professorat à Lesneven, M. Le Guillou fut chargé de la direction de la Congrégation du Sacré-Cœur de Jésus, composée des plus jeunes élèves. Nous n'avons presque aucun détail sur la façon dont il organisa cette œuvre. Toutefois elle

répondait trop à son ardente dévotion envers le Cœur de Jésus, pour qu'il n'y apportât pas tout son cœur et n'y consacrât pas tout son zèle en vue du bien spirituel de ses chers petits congréganistes. Mais nous dirons bientôt comment, quelques années plus tard, il s'efforça, par l'établissement de l'*Apostolat de la Prière,* de promouvoir dans le collège la dévotion au Cœur de Jésus.

Au commencement de l'année scolaire 1885-1886, l'abbé Le Guillou fut nommé directeur de la Congrégation de la Très Sainte Vierge, établie pour les grands élèves. On sait quelle est l'importance de cette association, spécialement dans les maisons d'éducation chrétienne ; quel puissant moyen d'émulation elle est, soit pour les élèves qui aspirent à en faire partie, soit pour ceux qui en sont déjà membres. Composée généralement de l'élite des jeunes gens des hautes classes, elle exerce sur les autres élèves, à la condition d'être sagement dirigée, une influence salutaire, qui contribue au bon esprit de la maison et y fait régner la piété, le travail et les bonnes mœurs.

L'abbé Le Guillou, en se voyant à la tête de cette œuvre, en envisagea tout de suite les difficultés, mais aussi les grands avantages. Il y avait là pour son zèle et cet immense désir ou plutôt ce besoin d'étendre le règne de Dieu qui dévorait son cœur, une occasion des plus favorables.

Voici en quels termes il annonçait à une personne amie sa nomination comme directeur de la Congrégation de la Très Sainte Vierge : « Votre petit frère qui, dans le temps, a dirigé la Congrégation du Sacré-Cœur de Jésus, pour les jeunes élèves de l'établissement, et avait

donné sa démission pour cause de santé, se croyait désormais à l'abri de toute charge de ce genre ; et voilà qu'au commencement de cette année, le bon Dieu lui a demandé le sacrifice de son repos et lui a imposé la direction de la Congrégation de la Sainte Vierge, établie pour les grands élèves. Ce repos, il le sacrifie avec bonheur et regrette de ne pouvoir sacrifier davantage. Car ces sacrifices, s'ils sont quelque peu pénibles, compteront pour lui. Malgré la responsabilité, il y a de grandes consolations à voir la bonne volonté de ces jeunes gens. »

Indépendamment de ses qualités intellectuelles et de ses vertus, qui lui devaient assurer un ascendant pour ainsi dire illimité sur ces jeunes gens, la dévotion extraordinaire de l'abbé Le Guillou envers la très sainte Vierge, le désignait tout naturellement au choix de ses Supérieurs pour diriger cette Congrégation. Nous avons déjà dit plus haut quelque chose de cette dévotion. Qu'il nous soit permis d'en citer encore un témoignage, rendu par un de ses congréganistes et qui trouve bien ici sa place.

« Après la dévotion au Très Saint Sacrement, la dévotion à la sainte Vierge tenait la plus grande place dans le cœur du saint prêtre. Directeur de la Congrégation de la Sainte Mère de Dieu, il ne manquait jamais d'assister à nos réunions du dimanche et il en prenait occasion pour nous indiquer la manière d'aimer notre bonne Mère du ciel. Il aimait à répéter souvent que c'est à la sainte Vierge qu'il était redevable de sa vocation. — Pèlerin de Lourdes à différentes reprises, il se proposait de l'être encore en 1891. N'ayant pu mettre à exécution ce pieux désir, il m'écrivait : « Mon cher enfant, vous voilà donc

« à Lourdes : vous avez déjà dû passer une journée aux « pieds de la Madone. Oh ! je vous en prie, employez « bien ces quelques moments qui s'écouleront pour vous « auprès de la grotte Massabielle. Je devais vous accom- « pagner à Lourdes, mais le bon Dieu en a disposé autre- « ment : que sa sainte volonté soit faite. Recommandez « bien à Marie votre vocation. Demandez-lui d'être un « séminariste fervent en attendant d'être un bon prêtre. « Vous aurez à peine quitté Lourdes que vous sentirez, « j'en suis sûr, ce je ne sais quoi d'inexprimable qui « vous accompagnera toute votre vie et qui fera couler « de vos yeux de douces larmes toutes les fois que ce « cher pèlerinage vous reviendra à la mémoire. Je vous « suis dans tous vos exercices. »

En acceptant la direction de la Congrégation de la Très Sainte Vierge, M. Le Guillou entendait ne pas s'y dévouer à demi, mais y consacrer tout son zèle et organiser cette association de manière à en faire un véritable foyer de piété et une école de vertus, d'où rayonneraient, avec le bon exemple, toutes sortes de saines influences dont l'action vivifiante contribuerait à entretenir dans le collège un véritable esprit chrétien.

Pour obtenir ce résultat, il commença par faire un choix judicieux de congréganistes et par poser des conditions assez difficiles pour l'admission des aspirants.

Puis il les convoqua à des réunions régulières et hebdomadaires, dans lesquelles il donnait des avis, rappelait les devoirs et l'esprit de la Congrégation et, dans une fervente allocution, excitait le zèle de ses congréganistes.

« Quel soin, écrit l'un d'eux, ne prenait-il pas de cette

Congrégation! quelles ferventes prières ne faisait-il pas pour elle! avec quel zèle ne s'efforçait-il pas d'exciter notre ferveur! »

Voici encore quelques détails transmis par un autre congréganiste : « Chaque dimanche, après les prières ordinaires, il adressait quelques mots à ses congréganistes qui l'écoutaient avec vénération et amour. Sa dévotion envers la très sainte Vierge était sans bornes. Il récitait sans cesse son chapelet en allant et venant dans la maison. Pour les fêtes de la Congrégation, il mettait tous ses soins à leur donner toute la splendeur possible. N'entrait pas qui voulait dans la Congrégation; il fallait une moyenne de 7 sur 10, et pour une trop mauvaise note on était renvoyé pour quinze jours ou un mois. Il appelait chez lui les congréganistes qui se relâchaient, leur faisait une admonestation à la fois sévère et paternelle, et l'on se retirait converti. »

Parlant des réunions hebdomadaires, un autre congréganiste rend sur le zélé directeur le témoignage suivant : « Il était vraiment heureux lorsqu'il se trouvait au milieu de ses chers congréganistes et qu'il pouvait, le dimanche, leur donner quelques avis. Comme ils étaient pratiques ces avis! L'un de leurs buts principaux était de nous faire observer de point en point notre règlement d'élèves. Comme il savait nous montrer les avantages de cette observance, les mérites que nous acquérions par là! Il ne cessait de nous exhorter aussi aux pratiques de la charité fraternelle. Que nous serions aujourd'hui avancés dans la perfection si nous avions tenu assez compte de ses avis!... »

M. Le Guillou estimait avec raison qu'il faut de la vie

et de l'entrain dans les œuvres, et que l'un des moyens d'entretenir cette vie et cet entrain consiste à ménager des fêtes intimes dans lesquelles la piété se retrempe et l'union des cœurs se resserre. Voici comment il rend compte lui-même, dans une lettre, d'une de ces fêtes de la Congrégation : « Nous eûmes hier une petite fête de famille, la fête trimestrielle des congréganistes du Sacré-Cœur, et j'ai eu la consolation de donner la bénédiction à ces chers enfants que j'aime tant. Dimanche prochain, ce sera la fête de nos grands congréganistes de la sainte Vierge. Le matin, je leur dirai la messe à Notre-Dame du Folgoët : tous y feront la sainte communion. Après la réception des nouveaux congréganistes, ceux d'entre eux qui doivent quitter le Collège l'an prochain viendront s'agenouiller devant le Très Saint Sacrement exposé, et là le préfet sortant prononcera en leur nom un acte dans lequel ils promettront de rester fidèles à leurs engagements de congréganistes : je compte y ajouter une formule spéciale concernant les sociétés secrètes. Puis le nouveau préfet et le nouveau conseil viendront à leur tour promettre de suivre l'exemple de leurs aînés. Le soir, l'instruction nous sera donnée par M. l'abbé Berthou, vicaire de Saint-Louis ; il viendra raconter quelques-unes de ses impressions de pèlerinage à mes congréganistes qui ont prié en union avec les pèlerins de Jérusalem. »

Nous avons trouvé dans son *agenda spirituel* la prière suivante écrite précisément la veille du pèlerinage dont il est question. Nous croyons utile de la reproduire parce qu'elle donne la mesure exacte de la sollicitude surnaturelle de M. Le Guillou pour la Congrégation dont il était le Directeur.

« O très sainte Vierge, ô douce et tendre Mère, demain, à l'occasion de notre quatrième et dernière fête de Congrégation, nous nous rendrons dans votre sanctuaire du Folgoët pour y offrir le saint Sacrifice en votre honneur.

« Nous vous y remercierons des grâces que vous avez accordées cette année à notre petite Congrégation, qui est votre famille bien-aimée, et nous vous supplierons de nous continuer toujours votre sainte protection.

« Accordez, ô sainte Vierge, à ceux de mes élèves qui retourneront, l'an prochain, au collège, d'être toujours animés de cet esprit d'obéissance et de docilité qui vous est si agréable ; accordez-leur une grande ardeur pour la prière et pour le travail, et surtout une confiance toute filiale en vous et un ardent amour pour le Cœur adorable de notre divin Sauveur, réellement présent dans la sainte Eucharistie.

« Accordez à ceux qui, par vos prières, ont obtenu la vocation sacerdotale, d'être des « lions respirant le feu » de l'amour pour Notre-Seigneur dans la sainte Eucharistie.

« Obtenez aussi pour ceux de vos enfants qui doivent s'engager sur la mer dangereuse du monde, la grâce d'être toujours fidèle à votre amour, de n'être jamais des félons, mais de porter toujours haut et ferme le drapeau de leurs convictions franchement catholiques.

« Obtenez enfin pour votre pauvre petit serviteur pitié et miséricorde, afin que tous, un jour, nous puissions reposer sur votre Cœur immaculé en la divine compagnie de notre bon Jésus. »

Le zélé directeur ne négligeait rien de ce qui pouvait

contribuer à donner à ses chers congréganistes des habitudes sérieuses en même temps que l'esprit de piété. Dans cette vue, il entreprit, dès l'année 1887, de fonder une Bibliothèque pour leur usage. Voici en quels termes il en communique la pensée à une personne dont il désirait intéresser la charité à cette pieuse entreprise :

« Je compte fonder une Bibliothèque pour mes congréganistes de la sainte Vierge. Je voudrais leur donner le goût des lectures sérieuses, mais instructives et intéressantes, et c'est pourquoi je fonde cette Bibliothèque. Les romans (j'entends les bons romans) en seront sévèrement exclus... Recommandez cette œuvre au Cœur de Notre-Seigneur. Je souhaite vivement qu'elle réussisse. »

Il écrivait, un peu plus tard, à la même personne : « Aujourd'hui j'ai commencé une neuvaine pour la réussite d'une affaire qui pourrait apporter quelques fonds à ma Congrégation... Il faut que je vous dise que ces fonds me serviraient à fonder une Bibliothèque pour mes congréganistes. »

Les fonds arrivèrent et la Bibliothèque fut fondée. D'une année à l'autre, elle s'enrichit de nouveaux ouvrages, choisis avec le plus grand soin. Les carnets de poche de M. Le Guillou, trouvés après sa mort, témoignent de la sollicitude avec laquelle il se tenait au courant et prenait note de toutes les publications modernes présentant un caractère utile et répondant aux besoins des jeunes gens en vue desquels il désirait s'en rendre acquéreur.

Mais bientôt une autre œuvre vint solliciter et mettre en exercice le zèle de M. Le Guillou. Ce zèle, avons-nous

dit, embrassait non seulement le groupe considérable de ses pénitents et celui de ses congréganistes, mais encore l'ensemble des élèves qui composaient le collège, sans qu'aucun des directeurs vît dans cette action universelle et bienfaisante une apparence d'usurpation sur leur action personnelle. Vers l'année 1889, il fut question d'étendre à tout le collège l'*Apostolat de la Prière,* admirable Ligue de prières et de bonnes œuvres répandue dans le monde entier en l'honneur du Cœur de Jésus. Ce fut encore à l'abbé Le Guillou que l'on s'adressa pour cela. Malgré l'état déplorable où se trouvait alors sa santé, malgré le poids accablant de ses devoirs professionnels et de ses fonctions de confesseur et de directeur de la Congrégation de la Très Sainte Vierge, il n'hésita pas à accepter cette nouvelle mission, voyant dans l'établissement de cette Œuvre au collège un puissant moyen de rendre plus général le bien déjà obtenu par la Congrégation.

Voici comment il rendait compte lui-même de l'organisation de cette Œuvre, et comment il entendait la diriger : « Depuis novembre, j'ai eu à organiser seul l'*Apostolat de la Prière* dans nos deux divisions, et cela m'a donné un travail et une préoccupation incroyables. Je vous parle d'une organisation sérieuse : je compte faire marcher l'Œuvre, je dirai militairement ; d'ailleurs elle s'y prête admirablement, c'est une Œuvre de discipline ; elle commence à prendre forme ; je vois maintenant ce que nous pouvons faire : nous pouvons faire d'excellentes choses, mais pour cela il faut la bénédiction du bon Dieu. Je compte donc sur vos prières les plus ardentes. Après tout, si j'entreprends cette Œuvre, c'est pour la plus grande consolation du Cœur adorable de notre

doux Sauveur Jésus ; donc, en priant pour le succès de l'Œuvre, vous priez aussi pour la plus grande gloire et consolation de ce Cœur tout aimable. »

Le succès ne parut pas tout d'abord encourager les efforts du zélé directeur. Comme il s'agissait de constituer une Ligue dans laquelle pouvaient entrer tous les élèves, il s'en trouva parmi eux quelques-uns qui, non contents de n'y pas adhérer, cherchèrent, sous l'influence d'un certain esprit de contradiction assez fréquent parmi les écoliers, à détourner leurs condisciples désireux d'entrer dans la pieuse Ligue.

Voici comment un élève d'alors parle des difficultés que rencontra tout d'abord l'abbé Le Guillou : « Notre bien-aimé directeur résolut d'établir l'*Apostolat de la Prière* au collège. Avant de le faire il pria, il pria beaucoup : c'est lui-même qui nous le dit à la première réunion. Cette Œuvre rencontra d'abord des difficultés de la part de quelques élèves, et à l'une des premières réunions des zélateurs, M. Le Guillou disait : « Le bon « Dieu ne me permet pas de voir encore le bien que « cela fait ; mais c'est égal, allons toujours de l'avant « et continuons de prier. D'ailleurs, ajoutait-il, les « œuvres du bon Dieu s'établissent toujours lentement « et au milieu des difficultés ; mais le bon Dieu fait « toujours son œuvre malgré les hommes et les diffi- « cultés, et parfois même il ne nous permet pas de voir « le résultat de nos efforts, mais nos peines ne sont pas « perdues pour cela et elles fructifieront quelque jour. »

M. Le Guillou faisait allusion, quelques mois plus tard, à cette opposition, dans une lettre confidentielle : « L'*Apostolat de la Prière,* disait-il, marche chez nous, non pas sans difficultés ; on sent déjà la résistance à la grâce

et surtout à la sainte Eucharistie dans ces jeunes âmes, et j'avoue que rien ne me fait plus de peine. Mais il y a aussi des consolations. Mes zélateurs, grands et moyens, ont pris leur rôle à cœur, et grâce à eux, je réussirai ; mais il faut prier pour cela. Prions donc avec confiance et persévérance. »

La prière porta ses fruits et peu à peu le mauvais esprit que quelques élèves avaient fait paraître céda devant le zèle calme, ferme et persévérant du vertueux directeur.

« Bientôt, en effet, continue l'auteur du témoignage que nous avons cité plus haut, les difficultés tombèrent et M. Le Guillou put inscrire parmi les enfants du Sacré-Cœur tous les élèves, à l'exception de cinq ou six sur quatre cents. C'est alors qu'il organisa cette belle œuvre. La division des grands avait ses zélateurs et ses réunions ; de même pour la division des moyens et celle des minimes. C'était l'*apostolat de l'élève par l'élève*. Il fallait voir avec quel cœur M. Le Guillou excitait ses zélateurs à s'acquitter de leur petite mission auprès de leur quinzaine. « C'est de vous, disait-il, que dépend « l'avenir de cette Œuvre. En distribuant à chacun son « billet, recommandez toujours la fidélité à l'offrande « quotidienne et à la dizaine de chapelet ; rappelez en « outre le jour de la communion générale. » C'est dans ces réunions de zélateurs que M. Le Guillou montrait tout son amour pour l'Eucharistie et le Sacré-Cœur, tout son zèle pour le salut des âmes. Ces réunions commençaient toujours par l'offrande quotidienne, puis venait la dizaine de chapelet, ensuite les petites observations pour le mois passé et le mois à venir. M. Le Guillou nous expliquait l'intention du mois, puis nous lisait quelque chose ou sur

le Sacré-Cœur ou sur la sainte Eucharistie, ou bien il nous parlait lui-même sur les effets de la communion fréquente, sur ses progrès en France, particulièrement dans les maisons d'éducation. On sortait de là tout plein de feu et de zèle de l'apostolat.

« Les réunions générales avaient lieu régulièrement tous les mois, et pour chaque division en particulier. Après avoir dit quelques mots sur l'intention du mois, il parlait de Jésus dans l'Eucharistie. « Ce n'est pas une abstrac-« tion, Messieurs, disait-il, *Jésus est là !* Il est là vivant « et aimant, et il attend les hommages de notre foi et de « notre amour ! » Mais c'était surtout l'accent dont tout cela était dit qui gagnait les élèves et les suspendait à ses lèvres : on sentait que ces paroles venaient d'un cœur embrasé d'amour pour Jésus. On était convaincu, gagné, on aimait Jésus. »

En parcourant les nombreux témoignages des anciens élèves et fils spirituels de M. Le Guillou, en rapprochant ces témoignages et en les comparant entre eux, on est amené à constater que de l'établissement de l'*Apostolat de la Prière* au collège de Lesneven datent la plupart des œuvres et manifestations de piété qui y fleurirent dans la suite et l'esprit profondément chrétien qui s'y est maintenu depuis avec un caractère encore plus marqué que par le passé.

Au risque de nous exposer à des redites, nous citerons quelques-uns de ces témoignages. En nous faisant connaître ce qu'étaient les réunions de l'*Apostolat,* ils nous révèlent le bien dont cette Œuvre fut la source.

« C'est M. Le Guillou qui établit au collège l'*Apostolat de la Prière*. Deux fois par mois il en réunissait les

membres à la chapelle, et dans ces réunions s'échappaient de son cœur des paroles brûlantes d'amour pour Jésus-Hostie.

« Je me rappelle qu'un jour il disait : « Je sais qu'à « votre âge on a besoin d'aimer. Mes chers enfants, si « vous voulez satisfaire ce besoin, aimez le Sauveur dans « la sainte Eucharistie. Lui seul est capable de contenter « tous vos désirs. »

« C'est surtout lorsqu'il nous parlait des réparations que nous devions offrir à Jésus pour les outrages qu'Il reçoit dans le Sacrement d'amour, qu'il s'animait ; il voulait mettre dans le cœur de chacun de nous tout ce que ressentait le sien pour l'Eucharistie. »

Un autre élève, après avoir énuméré dans une lettre les nombreuses œuvres de piété et de zèle dont l'abbé Le Guillou fut le promoteur au collège de Lesneven, s'écrie : « Et l'*Apostolat de la Prière, ligue du Cœur de Jésus!* c'était là une de ses œuvres privilégiées. Dans les réunions organisées pour les nombreux membres de cette sainte Ligue, il parlait avec feu de la sainte Eucharistie et du Sacré-Cœur ; il savait, par sa bonté immense, enflammer le zèle de ces jeunes gens. Il ne manquait pas, à l'occasion, de les en féliciter. Ainsi, le jour de clôture d'une retraite, les élèves ayant tous porté sur leur poitrine l'image du Sacré-Cœur, il en fut tellement réjoui qu'il nous loua tous à la chapelle et nous fit donner un autre exemplaire de l'image. »

« Quelle joie pour son cœur, écrit un autre, quand il réunissait chez lui, à jour fixe, les zélateurs de l'*Apostolat de la Prière!* Il nous ouvrait alors son cœur tout brûlant d'amour pour le Cœur de Jésus et communiquait aux plus froids un peu de son zèle. Nous sortions de chez

lui prêts à tous les sacrifices et disposés à souffrir pour l'amour de Jésus toutes les contrariétés. »

« Les jeudis qui précédaient la communion réparatrice générale, il avait ses réunions des associés de l'*Apostolat de la Prière*. Là encore des élans d'amour envers le Très Saint Sacrement s'échappaient de son cœur...

« Mais où j'aimais surtout à l'entendre, c'était aux réunions des zélateurs et des conseillers. Il nous ouvrait alors son cœur avec une simplicité charmante : il nous entretenait de ses craintes et de ses espérances, il essayait de nous mettre au cœur quelque étincelle de cet amour dont il brûlait pour la sainte Eucharistie et pour le Cœur de Jésus qu'elle contient. Ses paroles, partis d'un cœur embrasé d'amour, nous causaient des émotions qui se sentent et ne s'expriment pas. »

Citons encore le témoignage suivant : « Au collège, la vie de M. Le Guillou n'a été qu'une prédication continuelle. C'est surtout dans les réunions qu'il donnait tous les mois chez lui aux zélateurs qu'il était admirable. On y disait d'abord une dizaine de chapelet, et il me semble le voir encore tout transfiguré auprès de l'image du Sacré-Cœur devant laquelle il tenait une lampe allumée jour et nuit. Puis, il nous y parlait de l'Œuvre de l'*Apostolat de la Prière* et de la *Communion réparatrice,* et il savait nous suggérer de petites industries et des conseils si pratiques que c'était avec un bonheur indicible qu'on voyait s'approcher ces réunions. »

On ne lira pas sans intérêt les détails suivants, empruntés à une communication d'un professeur de Lesneven qui fut le confrère de M. Le Guillou.

« Il vous eût fallu voir une de ces réunions de l'*Apos-*

tolat. Il préparait très scrupuleusement ses entretiens, ne se confiant jamais à l'improvisation.

« Il était inquiet avant de monter en chaire; il y déployait l'éloquence d'un saint. Je ne l'ai jamais entendu faire une phrase; mais il y avait dans cette simplicité et cette précision tant d'onction, tant d'amour pour Dieu et ses enfants, une appropriation si complète de tout à leur intelligence et à leurs besoins, que j'étais le premier ravi. Les élèves, qui l'avaient canonisé dans leur cœur longtemps avant sa mort, l'écoutaient comme on écoute un saint. Il était lui-même étonné de l'attention qu'on lui prêtait. Sa physionomie était transformée par le bonheur. Il voyait que Dieu parlait avec lui dans les cœurs. Et alors, à midi, c'étaient des expansions sur la bonté de ces enfants, leur docilité, leur piété, leur intelligence et leur amour des choses de la foi! Aussi comme il aimait ces réunions! Une semaine, il se trouva plus fatigué, et tellement, qu'il me pria de prêcher pour lui. Je me préparai de mon mieux, tremblant de le remplacer. Mais j'en fus dispensé. Le dimanche matin, il vint me trouver, un peu embarrassé : « Ne m'en voudriez-vous « pas si je prêchais aujourd'hui? » Et je dus ramasser mon sermon. Son regret de manquer cette réunion l'avait un peu remis, et je me demandais, à onze heures, comment la toux avait si subitement disparu et où il avait trouvé cette voix si forte et si pleine pour prêcher sur « l'union de tout le cœur avec Notre-Seigneur. »

L'abbé Le Guillou, parlant de ces pieuses réunions mensuelles, en rendait lui-même le témoignage suivant : « Ces réunions sont toujours bien suivies : il y a peut-être trois ou quatre grands qui n'y prennent point part.

Je ne vous dis pas qu'on écoute ; c'est vraiment un plaisir que d'avoir un auditoire aussi sympathique et aussi bienveillant. »

Ce que l'humble directeur ne dit pas, c'est qu'en vérité il était digne de la sympathie de son auditoire. Le passage suivant d'une de ces brûlantes exhortations dira mieux que tous les éloges le charme irrésistible de sa parole apostolique :

« C'est quelque chose de si beau qu'un enfant pur, un adolescent qui a su préserver son âme de la contagion du vice ! C'est un spectacle qui ravit d'admiration toute la cour céleste. La vue d'un enfant qui a su conserver la fleur délicate de sa pureté blesse d'amour le Cœur de Dieu, à tel point que ce Dieu Infini et Tout-Puissant ne peut rien refuser aux prières de cet enfant...

« Mais, hélas ! que de luttes à soutenir pour savoir garder cette sainte vertu ! Si la vue d'une âme pure ravit d'admiration toute la cour céleste, elle excite au plus haut point la rage et la fureur du démon... Au jour de votre baptême, lorsque l'eau sainte coulant sur votre front régénérait votre âme et vous arrachait à son joug humiliant, il a juré, en se voyant chassé de son domaine, qu'il y rentrerait et qu'il vous perdrait de nouveau. Et que ne fait-il pas pour y réussir ? Tantôt, au moyen de lectures frivoles ou de pensées dangereuses, il se glisse perfidement dans votre âme, comme le serpent se glisse sans bruit sous les fleurs pour mieux piquer le voyageur. Tantôt, au contraire, il dressera contre vous toutes ses batteries et vous attaquera ouvertement : il multipliera les embûches sous vos pas ; il vous mettra sous les yeux des spectacles dangereux ; il se servira contre vous de la perfidie de faux camarades qui capteront

votre confiance pour mieux vous entraîner au mal. Vous vous sentirez ébranlés, vous serez peut-être à moitié vaincus...

« Comment donc résister à un adversaire si terrible et si acharné à votre perte? Ah! sans doute, si vous étiez livrés à vos propres forces, vous n'auriez plus, infortunées victimes, qu'à vous résigner à votre triste sort et à courber la tête sous le joug dégradant du démon.

« ... Mais, Seigneur, n'avez-vous point préparé pour ces enfants une table où ils puissent trouver de la force contre leurs adversaires?... Oui, chers amis, et cette Table n'est autre que la sainte Eucharistie. »

L'*Apostolat de la Prière* comprend, comme on le sait, plusieurs degrés. Le troisième degré consiste à joindre aux pratiques de dévotion prescrites pour les autres la *Communion mensuelle réparatrice*, pour consoler le Cœur de Jésus et le dédommager des outrages qu'il reçoit d'un grand nombre de chrétiens, en particulier dans la sainte Eucharistie.

L'abbé Le Guillou, on l'a vu plus haut, ne comprenait et ne pratiquait pas autrement la dévotion au Cœur de Jésus que dans ses relations avec l'Eucharistie, qui est ici-bas le siège vivant de ce Cœur adorable.

Ses anciens élèves en rendent eux-mêmes témoignage. « La dévotion au Sacré-Cœur et la dévotion à la sainte Eucharistie, écrit l'un d'eux, ne faisaient qu'un pour lui : à ses yeux, l'une ne pouvait pas aller sans l'autre. »

Comment n'eût-il pas poussé vers le Sacrement qui non seulement contient mais donne encore ce Cœur, de jeunes âmes désireuses d'aimer Jésus, de l'honorer

et d'offrir à son divin Cœur les consolations de leur piété compatissante ?

Nous dirons plus loin comment l'impulsion donnée par M. Le Guillou à la Communion fréquente au collège de Lesneven eut pour principal point de départ l'introduction de la *Communion réparatrice* parmi les associés de l'*Apostolat de la Prière*. Pour le moment, contentons-nous de reproduire les témoignages de M. Le Guillou lui-même relativement à cette *Communion réparatrice*.

« M. le Principal, écrivait-il en juin 1889, a voulu établir parmi les élèves de notre collège la Communion mensuelle réparatrice. Dans le projet primitif, je devais donner ma démission de Directeur de la Congrégation de la Sainte Vierge et m'occuper de cette œuvre pour les deux divisions. Après quelques tiraillements que l'on doit attribuer à je ne sais trop quoi, aucun de mes confrères n'a voulu accepter la Congrégation de la Sainte Vierge. Comme l'œuvre semblait en bonne voie, il n'y avait pas à hésiter et j'ai tout tranquillement accepté la direction de la *Communion réparatrice,* tout en gardant ma Congrégation. C'est une besogne de plus : pour le cours des grands, elle pourra se simplifier ; pour la division des moyens, c'est toute une œuvre distincte.

« Vous comprenez qu'en acceptant cette nouvelle charge, j'ai aussi augmenté ma responsabilité ; mais je l'ai fait uniquement par amour pour le Sacré-Cœur du bon Jésus. Ces enfants, ces jeunes gens m'aiment, je vous le dis en toute humilité ; moi aussi je les aime et ma première parole aux grands que j'ai vus dimanche et aux petits à qui j'ai parlé lundi a été que le bon Dieu avait mis dans mon pauvre cœur un ardent amour pour

leurs âmes. Demandez donc pour moi la grâce de pouvoir les remuer énergiquement et leur faire connaître et aimer le Cœur eucharistique de Jésus. Mais pour cela j'ai besoin de beaucoup de prières, car si je sens combien j'aime ces chères âmes, le bon Dieu dans sa misé-
ma faiblesse et mon
»
de l'*Apostolat de la*
Le Guillou dans les
avaient rendu, dans
ion générale du mois
ion au Cœur de Jésus.
ges fournis par des

écrit l'un d'eux, était
Le Guillou. Tous les
mois, quelque froid
nté, il venait présider
nmunion, au sortir de
e s'écrier, un jour :
'est beau ! »
communion générale,
riomphe et de bonheur
ces réunions ; on y
ues eucharistiques. On
e et l'on terminait la
at. M. Le Guillou était
é ses enfants à Jésus.
ent entre Jésus et son

« Les gra
es minimes avaient leur
tour ; les externes même
convoqués et enrôlés :

personne n'échappait à son zèle. Et tout son monde marchait régulièrement comme une petite armée au service du Cœur de Jésus. »

Un autre témoignage complète les détails fournis par ceux qu'on vient de lire :

« Le jour de la communion générale des associés de l'*Apostolat de la Prière,* M. Le Guillou présidait la fête. Au commencement de la messe, il montait en chaire, disait une dizaine de chapelet aux intentions du mois, puis une autre dizaine pour obtenir la grâce de faire une bonne communion. Ensuite il nous faisait chanter un cantique en l'honneur du Très Saint Sacrement, puis lisait les actes avant la communion. Pendant la communion il chantait lui-même le psaume *Quam dilecta tabernacula tua.* Il chantait les versets des psaumes et, après chaque verset, les élèves répétaient comme en refrain : *Quam dilecta tabernacula.* Chaque fois que je l'entendais chanter cet admirable psaume, je me sentais ému : il le chantait avec tant d'expression !

« Après ce psaume il lisait les actes après la communion et entonnait soit le *Laudate pueri,* soit le *Lætatus sum* ou le *Magnificat...* Qu'il était heureux ces jours-là ! C'étaient vraiment pour lui des jours de fête. »

Le zélé directeur avait aussi établi, comme complément naturel de l'*Apostolat de la Prière,* le *Trésor du Cœur de Jésus,* composé de toutes les bonnes œuvres accomplies par les associés en l'honneur de ce Cœur adorable. Le dernier dimanche de chaque mois, les congréganistes déposaient leurs billets au bas de la chapelle, en y entrant pour la réunion de la Congrégation.

« Comme il était heureux, rapporte l'un d'eux, en nous rendant compte, chaque mois, des bonnes œuvres offertes, lorsqu'il pouvait nous annoncer un progrès ! Quand, au contraire, il y avait baisse sur quelques points particuliers, il nous excitait à « nous rattraper « vigoureusement » le mois suivant. »

« M. Le Guillou, écrit un autre, déposait chaque mois son billet comme les congréganistes. L'un d'eux était chargé de recueillir ces billets. Plus d'une fois il lui arriva d'ouvrir celui de M. Le Guillou, moins par vaine curiosité que pour s'édifier et s'exciter à la vue du nombre presque incroyable de bonnes œuvres qu'il faisait chaque mois. Lui qui avait si peu de loisirs, qui avait ses classes à préparer, ses devoirs, ses compositions à corriger, un si grand nombre de confessions à entendre, les deux Œuvres de l'*Apostolat de la Prière* et de la *Communion réparatrice* à diriger, trouvait encore le moyen de dire environ de cent trente à cent soixante chapelets par mois, de faire un nombre presque incalculable de visites au Saint Sacrement, de communions spirituelles, etc. Aussi, quelque part qu'on le vît, il était toujours occupé soit à lire, soit à dire son chapelet, soit à réciter son bréviaire, soit à méditer : jamais oisif... Tout est à imiter dans cette vie : puissent tous ceux qui ont eu le bonheur de l'avoir pour professeur se rappeler ses exemples et les mettre en pratique ! »

Afin d'entretenir parmi ses chers enfants la dévotion au Cœur de Jésus, le zèle de la prière et de la réparation, il faisait circuler parmi eux le *Messager du Cœur de Jésus*. Le *Petit Messager du Cœur de Marie* circulait

aussi régulièrement. « A ce propos, observe un de ses élèves, il lui fallait, au commencement de chaque année, parler finances, comme il disait, c'est-à-dire prier chaque élève de verser sa petite cotisation pour l'abonnement. Il y mettait toute sa pieuse adresse et rendait la chose si plaisante que tous étaient gagnés, et le plus grincheux sous ce rapport n'avait pas l'idée de regimber. »

Loin de s'attribuer le mérite de ces œuvres, fruit de son zèle, l'humble directeur ne cessait d'en reporter la gloire, après Dieu, sur ses chers congréganistes. L'un d'eux rend de lui le témoignage suivant : « Sa charité pour Dieu n'avait d'égale que son humilité. A l'entendre, c'étaient le bon Jésus et ses zélateurs qui faisaient tout. Quant à lui, il se considérait comme quantité négligeable. »

Jusqu'à la fin de sa vie M. Le Guillou se dévoua sans relâche aux diverses œuvres dont il était le directeur. Bien que brisé par la souffrance, il sut trouver toujours assez de forces pour venir présider les réunions de la Congrégation et de l'*Apostolat de la Prière,* réalisant ainsi dans toute sa conduite les paroles de l'Apôtre : *Impendam et superimpendar ipse pro animabus vestris* [1].

[1] Pour moi, je sacrifierai tout et je me sacrifierai moi-même pour vos âmes. (II Corinth., XII, 15.)

CHAPITRE XI

L'homme d'œuvres. — Œuvres de zèle au dehors.

Me oportet operari opera ejus qui misit me.
(Joan., IX, 4.)

Il faut que j'accomplisse les œuvres de Celui qui m'a envoyé.

CHAPITRE XI

L'homme d'œuvres. — Zèle au dehors.

M. Le Guillou propagateur de l'Œuvre des Prêtres-Adorateurs, — de l'Agrégation du Très Saint Sacrement, — de l'Apostolat de la Prière. — Conseils relatifs au zèle dans les Œuvres. — Le *Kannad*. — Propagateur du Tiers-Ordre de Saint-François. — Œuvre militaire de Quimper. — La source du zèle et son aliment.

Tout enflammé du désir d'étendre le règne de Dieu dans les âmes, l'abbé Le Guillou ne déploya pas moins de zèle à encourager, à établir et à soutenir les œuvres de piété au dehors qu'il n'en déploya au collège.

Adorateur passionné de la sainte Eucharistie, sachant par expérience ce que le prêtre puise en Elle de lumières, de forces, de consolations, d'ardeur pour la vertu et de zèle pour sa sanctification personnelle, il se constitua apôtre et propagateur de l'*Association des Prêtres-Adorateurs* dont il a été parlé plus haut, et s'efforça d'enrôler dans cette association le plus de confrères possible.

Avec quelle joie il s'empressait de faire parvenir au centre de l'Œuvre les adhésions recueillies par lui ! « J'ai le bonheur, écrivait-il, de vous envoyer le nom d'un nouveau confrère qui désire faire partie de notre chère association. Nous voilà cinq pour le moment. C'est un grand pas de fait. Espérons que dans ces adorations que nous faisons en commun, notre doux Sauveur nous remplira de son esprit, de ses vertus, et surtout d'un grand zèle pour procurer le bien des chères âmes qu'il nous a confiées. »

Au temps des vacances, le pieux zélateur continuait auprès du clergé diocésain sa propagande eucharistique. Plus d'un prêtre dut à ses fraternelles instances de connaître l'*Œuvre des Prêtres-Adorateurs,* de s'y associer et d'en goûter les précieux avantages.

Mais ce fut surtout auprès des fidèles des deux sexes que s'exerça son apostolat en faveur de l'adoration du Très Saint Sacrement. En même temps qu'elle offre aux membres du clergé séculier le moyen de constituer une garde d'honneur sacerdotale permanente autour de la divine Eucharistie, par l'Association des Prêtres-Adorateurs, la Congrégation du Très Saint Sacrement offre aussi aux personnes laïques, dans l'Œuvre dite de l'*Agrégation,* le moyen de s'associer aux prêtres et de bénéficier des mêmes avantages spirituels. Erigée canoniquement comme la première, cette œuvre impose comme obligation à ses membres une heure d'adoration devant le Très Saint Sacrement, non pas toutes les semaines, comme aux prêtres, mais une fois par mois [1].

[1] Pour de plus amples renseignements, s'adresser au Bureau des Œuvres Eucharistiques, 27, Avenue Friedland, à Paris.

L'abbé Le Guillou, en apôtre de l'Eucharistie, travailla constamment à lui conquérir de nombreux et fervents adorateurs. « Je viens vous proposer, écrit-il à une pieuse chrétienne, une œuvre qui sera pour votre âme une source de grâces très précieuses. Vous savez peut-être qu'il existe une Congrégation appelée du Très Saint Sacrement. A cette Congrégation se rattachent deux associations, l'une pour les prêtres séculiers exclusivement; les membres de cette association s'engagent à faire toutes les semaines une heure de suite d'adoration devant le Très Saint Sacrement, à tel jour et telle heure qu'ils voudront; c'est l'*Association des Prêtres-Adorateurs,* dont je fais partie. La seconde est pour les fidèles et ne demande de ses membres qu'une heure d'adoration par mois. Voulez-vous faire partie de cette œuvre? Après la sainte messe et la communion je n'en vois pas de plus utile et de meilleure pour développer l'amour de la sainte Eucharistie dans nos âmes. »

Nous avons eu sous les yeux les listes des personnes agrégées par ses soins et les lettres par lesquelles il exprimait au Directeur de l'Association sa joie d'offrir à Notre-Seigneur « une nouvelle couronne », un « beau bouquet » de fidèles adorateurs. Son désir eût été d'en multiplier encore plus le nombre. « Tâchez donc, écrivait-il à une personne pieuse et zélée, de travailler si bien à procurer des adorateurs à Notre-Seigneur que votre nombre s'élève bientôt à *cent :* que chacune de vous se promette de trouver un ou deux noms, et ce sera vite fait. Alors quelqu'un se présentera à M. le curé, lui dira qu'on est au nombre de cent, pouvant faire chacun une heure d'adoration, le premier dimanche de chaque mois, par exemple : il sera difficile à M. le curé de refuser

l'Exposition publique du Très Saint Sacrement [1]. On pourra même lui proposer d'agréger toute la paroisse. Mais rappelez-vous qu'avant tout c'est là une œuvre de prière et demandez à toutes vos associées de faire leurs heures d'adoration à cette intention jusqu'à ce qu'on ait obtenu l'exposition publique du Très Saint Sacrement tous les mois. Courage et confiance ! »

L'*Apostolat de la Prière* fut, avec l'*Agrégation du Très Saint Sacrement,* l'une des œuvres de dévotion que M. Le Guillou s'appliqua à propager le plus au dehors. En lui fournissant le moyen d'inspirer aux âmes un goût plus prononcé pour la prière, il y trouvait aussi l'occasion de les rapprocher du Cœur Sacré de Jésus, de ce Cœur « présent et vivant dans la sainte Eucharistie », comme il se plaisait à l'écrire presque en chacune de ses lettres. Du même coup, on le voit, il donnait par cet apostolat satisfaction à un double besoin de son cœnr, à un double attrait de son zèle.

« Notre-Seigneur, écrivait-il, attend de moi que je sois un apôtre de la dévotion de son Sacré-Cœur ; que je me dévoue à lui gagner le plus d'adorateurs possible. Il n'y a pas d'efforts que je ne doive faire pour implanter un peu partout autour de moi l'*Apostolat de la Prière.* »

« Priez, écrivait-il encore, pour que mes vacances soient fructueuses pour l'Œuvre de l'Apostolat. »

Non content d'y travailler seul, il s'ingéniait à recruter, parmi les personnes pieuses de sa connaissance, le plus souvent parmi celles qui venaient chercher auprès

[1] Allusion à l'Œuvre de l'*Exposition mensuelle du Très Saint Sacrement* dans les paroisses. Le siège de cette Œuvre est à Paris, 27, Avenue Friedland.

de lui leur direction spirituelle, des zélatrices de cette œuvre chère à son cœur, et à s'en servir comme d'auxiliaires pour étendre le plus possible cette pieuse association.

« Il y a surtout une dévotion que je voudrais vous voir propager, écrit-il à l'une de ces personnes, c'est la dévotion au Cœur adorable de Jésus. Vous connaissez les promesses faites par Notre-Seigneur à la Bienheureuse Marguerite-Marie en faveur des personnes qui propageraient cette dévotion. Or, il y a un moyen bien simple de propager cette dévotion : c'est l'*Apostolat de la Prière*... Avez-vous lu le manuel que je vous avais donné ? L'avez-vous fait lire ? Avez-vous fait quelque chose pour l'Apostolat ? Pour qu'il porte des fruits, il faut qu'il soit organisé sérieusement. Vous auriez, à mon avis, de grandes facilités pour vous faire zélatrice de cette œuvre..... Je pourrai vous dire, un autre jour, de quelle façon vous pouvez l'organiser entre vous. »

En même temps qu'il s'efforçait de trouver des zélatrices pour l'aider à propager la dévotion au Cœur de Jésus, M. Le Guillou ne négligeait aucune occasion de rendre leur zèle intelligent, discret, surnaturel, et multipliait dans ce but ses sages recommandations.

Dans une lettre à l'une d'elles, il lui marque dans quel esprit elle doit exercer son apostolat. « J'espère, écrit-il, que vous êtes désormais bien au courant de votre rôle de zélatrice de l'*Apostolat de la Prière,* et que vous le comprenez bien. Ce rôle, très important, est cependant bien simple. Une zélatrice ne doit jamais oublier qu'elle a pour mission de gagner des âmes à Notre-Seigneur, de les amener à la sainte Eucharistie ; c'est le but de l'*Apostolat de la Prière.* Une zélatrice

doit donc être l'apôtre de la sainte communion : elle doit prêcher la sainte communion, ne perdez jamais cela de vue. Amenez les âmes à la sainte Table, insensiblement, par l'offrande quotidienne de la journée, d'abord, puis par la dizaine de chapelet. A quelques-uns cependant on peut de suite proposer les trois degrés.

« Naturellement, si une zélatrice prétend enflammer les autres, elle doit tout d'abord être elle-même enflammée. Elle doit donc travailler à sa propre sanctification par la pratique plus fervente de l'offrande quotidienne qu'elle peut répéter plusieurs fois par jour, par la visite au Très Saint Sacrement, si ses occupations le lui permettent, et surtout par la communion. »

Il écrit dans une autre circonstance : « Ne vous contentez pas de trouver des noms pour l'*Apostolat :* c'est là chose assez facile. Le plus difficile est d'amener vos associées à être bien fidèles aux pratiques si simples et pourtant si efficaces de l'*Apostolat.* Vous savez ce que vous avez à faire pour cela, tous les mois, en remettant les billets. Si vous avez trop de noms pour vous, choisissez d'autres zélatrices en soumettant leurs noms à M. le curé. Gardez une trentaine d'associées pour vous ; vous les soignerez d'autant mieux qu'elles seront moins nombreuses.

« Rappelez-vous surtout que le dernier mot de l'*Apostolat* c'est la sainte Eucharistie, la sainte communion. Poussez-y directement ceux qui ne seraient pas encore du troisième degré. »

Par-dessus tout il tenait à ce que l'humilité fût l'inspiratrice souveraine du zèle des personnes qui le secondaient dans son pieux apostolat, et que pour rien au

monde elles ne cherchassent dans leurs fonctions de zélatrices un aliment à la vanité.

« Si l'on vous choisit comme zélatrice, écrivait-il à une personne par l'initiative de laquelle l'*Apostolat de la Prière* avait été organisé dans une paroisse, cela pourra être une bonne chose. Si l'on vous oubliait, il faudrait rentrer dans l'ombre sans rien dire. Cette petite humiliation serait très profitable à votre âme. Le Sacré-Cœur de Notre-Seigneur aura daigné se servir de vous pendant quelque temps ; s'il préfère, par la suite, s'adresser à d'autres, n'en soyez pas jalouse : votre soumission et votre humiliation lui donneront plus de joie et de consolation que toutes les âmes que vous auriez pu lui attirer. »

Grande était sa joie d'apprendre que l'*Apostolat de la Prière* faisait des progrès et comptait de nouveaux adhérents, grâce au zèle déployé par ses pieuses auxiliaires.

« Vous ne pouvez croire comme toutes les bonnes nouvelles que vous me donnez depuis quelque temps me rendent heureux ! Vraiment Notre-Seigneur a conduit merveilleusement les choses pour la plus grande gloire de son Sacré-Cœur, et il s'est servi pour cela de pauvres gens comme nous ! Humilions-nous, et prions pour que nos péchés ne nuisent pas à cette œuvre. Mais, avant tout, mettons notre confiance en la Miséricorde divine. »

« Que le Sacré-Cœur de notre doux Sauveur soit loué ! Quelle bonne nouvelle vous m'annoncez ! Je ne me possède pas de joie, et vendredi prochain, fête du Sacré-Cœur, je célébrerai la sainte messe en action de grâces. »

« Ce que vous me dites, écrit-il encore, m'a beaucoup consolé... Continuez donc de répandre autour de vous la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus présent dans la sainte

Eucharistie et se livrant tout entier à nous par la sainte communion : c'est là l'œuvre des zélatrices de l'*Apostolat de la Prière*. Si vous faites cette œuvre avec ardeur, les désordres pourront bien continuer à N..., mais du moins le Cœur de notre Dieu sera consolé par vos hommages et vous obtiendrez des grâces précieuses de conversion pour les pécheurs. »

Ayant appris que l'*Apostolat de la Prière* est établi dans une paroisse, il écrit : « Voilà le bon grain de l'*Apostolat* semé à P... Priez et faites prier pour qu'il y fructifie abondamment, car il y a là certaines difficultés dont je pourrai vous parler plus tard. »

Parlant d'une autre paroisse, il conseille de faire connaître l'*Apostolat* à plusieurs personnes, afin de les y intéresser ; car, dit-il, « si la paroisse est prise par plusieurs côtés à la fois, cela n'en vaudra que mieux et les affaires marcheront plus vite. »

A une zélatrice en butte à des difficultés imprévues, il adresse ces conseils pleins de sagesse : « Ne vous découragez pas dans votre apostolat ; vous y arriverez peu à peu. Notre-Seigneur vous en fournira l'occasion. Vous savez que le bien doit se faire doucement. Ne désirez donc pas d'aller trop vite, mais soyez persévérante dans ce que vous avez entrepris. Si quelques autres personnes dévouées faisaient ce que vous faites, le règne de Notre-Seigneur s'étendrait plus rapidement. »

Citons encore le passage suivant d'une lettre adressée à une zélatrice : « Je viens de faire mon heure sainte ; j'y ai prié, comme à l'ordinaire, pour vous particulièrement, pour toutes les zélatrices de N..., pour votre directeur ; à plusieurs reprises j'ai demandé au bon Jésus de nous donner la paroisse de X... Il faudra bien

que nous l'emportions. Allons, ma chère Sœur, jetez-vous courageusement à l'eau pour le Sacré-Cœur ! Priez et faites prier autour de vous pour une intention très importante, sans dire laquelle. Quand nous aurons réussi dans cette paroisse, nous irons en attaquer une autre. Priez, travaillez et souffrez. Demandez pour moi la même grâce et surtout la sainte vertu d'humilité. »

Afin de propager parmi les populations des campagnes la dévotion au Cœur de Jésus et l'*Apostolat de la Prière,* l'abbé Le Guillou contribua à la diffusion d'un bulletin périodique en langue bretonne, ayant pour titre le *Kannad,* sorte de reproduction du *Messager du Cœur de Jésus.* Il en est très souvent fait mention dans ses lettres, soit pour en recommander la lecture, soit pour transmettre des abonnements. Dans chacune d'elles se manifeste son zèle pour l'extension du culte du Sacré-Cœur en même temps que son désir d'y contribuer sans qu'il lui en revienne aucune gloire personnelle : « Laissez toujours mon nom dans l'ombre ; ceci est encore plus important que tout le reste... Le bien ne se fera que plus sûrement. »

On sait que M. Le Guillou était, depuis l'année 1887, membre fervent du Tiers-Ordre séraphique. Son zèle à faire connaître cette sainte fraternité, à y gagner de nouveaux membres et à soutenir ceux qui en faisaient comme lui déjà partie, ne fut pas inférieur à celui qu'il déploya en faveur des autres œuvres dont nous avons parlé. Ses lettres à des tertiaires témoignent encore de son amour pour la pauvreté, la fuite du monde, la vie cachée, et les vertus qui tiennent l'âme dans une sorte

d'abjection habituelle aux yeux des hommes et à ses propres yeux, en même temps qu'elles révèlent sa sollicitude à communiquer cet amour et à faire vivre de cet esprit ceux à qui il s'adresse.

« Parlons un peu du Tiers-Ordre... Je suis très heureux d'apprendre qu'il fait des progrès à N..., mais vous ne me dites pas s'il prend parmi les hommes. Combien il est à souhaiter qu'eux aussi s'enrôlent dans cette sainte Association ! Quant à vous, profitez-en pour travailler à votre perfection ; votre vie commune peut y contribuer puissamment... Honorez l'habit du Tiers-Ordre par une vie absolument édifiante ; mais, par-dessus tout, adonnez-vous à la connaissance et à l'amour de la sainte Eucharistie. »

« Priez, écrit-il encore, pour qu'un lieutenant de vaisseau de mes amis et sa femme entrent dans le Tiers-Ordre. Il faut que par vos prières vous obteniez cette grâce. Il le faut ! »

« Dans vos moments libres, occupez-vous de bonnes œuvres ; mais continuez comme par le passé de travailler : *le travail manuel vous est nécessaire pour le bien de votre âme* et pour éviter bien des illusions de la part du démon. »

« Continuez de vivre toujours sous le regard du divin Maître, loin des bruits du monde. Cette vie obscure et ignorée est la meilleure des vies, celle où l'on peut davantage apprendre à aimer Notre-Seigneur et la plus conforme à l'esprit du Tiers-Ordre. »

« Dites à Frère Jean que je prie bien pour lui, et demandez-lui un souvenir pour moi dans ses prières. J'ai confiance dans les prières des humbles : ce sont les meilleures. »

Parmi les œuvres catholiques auxquelles M. Le Guillou prêta le concours de son zèle, citons encore l'*œuvre paroissiale militaire de Quimper*. Une telle œuvre était trop sympathique à la nature vaillante de ce « féal chevalier du bon Dieu » pour n'être pas l'objet de son dévouement. En plus d'une circonstance, l'abbé Le Guillou en donna des preuves. Cette œuvre, éprouvée dès le début, passa par bien des vicissitudes. Supprimée une première fois en 1888, elle fut reprise, grâce à la vigoureuse attitude de son zélé directeur ; supprimée une seconde fois tout récemment, on est parvenu à la faire revivre, mais dans des conditions désavantageuses à la liberté de son fonctionnement et de son extension.

L'intérêt que M. Le Guillou portait à cette œuvre se montre en tout son jour dans la lettre suivante qu'il écrivit au Directeur lors de sa première suppression, en septembre 1888 : « J'ai appris dimanche dernier le coup qui venait de vous frapper, j'ai su que votre œuvre militaire venait d'être dissoute par ordre supérieur. Laissez-moi vous dire combien je prends part à votre douleur ! Cette nouvelle est venue troubler bien tristement la joie que j'avais ressentie des fêtes du couronnement de Notre-Dame du Folgoët.

« C'est là assurément une épreuve bien dure ! mais, vous le savez, c'est le sort ordinaire des œuvres qui sont agréables à Dieu et qui ont pour but d'arracher au démon des âmes ardemment aimées. Aussi j'espère que le bon Dieu vous inspirera un nouveau moyen de reconstituer votre œuvre si intéressante et si belle. Je vous promets à cette intention mes prières les plus ardentes et je recommanderai cette même intention à quelques communautés religieuses... »

Ainsi le zèle du saint prêtre s'étendait-il à tout ce qui peut promouvoir l'amour de Dieu et son règne dans les âmes. C'est là le propre même du zèle, sa tendance et son besoin. « Le zèle, dit saint Thomas, naît de l'intensité de l'amour comme la flamme du foyer ; il cherche le bien de l'objet aimé et travaille sans relâche à le procurer [1]. » On ne s'étonnera pas de voir tant de zèle en l'abbé Le Guillou si l'on songe, d'une part, que le foyer de ce zèle, qui est l'amour, était perpétuellement alimenté par le feu d'une prière continuelle et d'une union à Dieu dont l'intimité et l'intensité ne faisaient que s'accroître de jour en jour ; et que, d'autre part, le foyer suprême où cet amour empruntait son ardeur était le Sacrement où réside celui que l'Ecriture nomme « un feu consumant [2]. »

[1] Zelus, quocumque modo sumatur, ex intensione amoris provenit... Amor amicitiæ quærit bonum amici. (1ª 2ᵃᵉ, q. XXVIII, a. 4.)
[2] Deus noster Ignis consumens est. (Hebr., XII, 29.)

CHAPITRE XII

L'Apôtre de l'Eucharistie.

Notum mihi factum est Sacramentum... cujus factus sum minister secundum donum gratiæ Dei quæ data est mihi... mihi data est gratia hæc... evangelizare investigabiles divitias Christi et illuminare... quæ sit dispensatio Sacramenti absconditi.

(Ephes., III, 3, 7-9.)

Dieu m'a fait connaître ce mystère... dont j'ai été fait le ministre, en vertu de la grâce de Dieu qui m'a été donnée... d'annoncer les richesses incompréhensibles du Christ et d'éclairer les âmes touchant la dispensation du mystère caché (de l'Eucharistie).

CHAPITRE XII

L'Apôtre de l'Eucharistie.

La *passion* et la *folie* de l'Eucharistie : Ne plus vivre que pour l'aimer et la faire aimer. — Apostolat eucharistique au collège. Témoignages d'élèves. Extraits de sa correspondance. — La communion, l'apostolat de la sainte Table. Comment la communion fréquente s'établit au collège de Lesneven. Témoignages d'élèves ; témoignages de M. Le Guillou. — Extension de la communion fréquente au Grand Séminaire de Quimper. — Apostolat de la communion auprès des âmes consacrées à Dieu et des personnes du monde. — *Adveniat regnum tuum eucharisticum !*

Être adorateur de l'Eucharistie, être son serviteur, son familier, son ami, son confident intime, ne devait pas suffire à ce cœur dévoré du zèle de la gloire de Dieu et si saintement passionné pour son règne dans les âmes.

Ces âmes, M. Le Guillou ne les voulait pas gagner à Dieu, les attacher à son service, par un attrait différent de celui qui l'avait lui-même irrévocablement

lié au Dieu « présent et vivant dans la sainte Eucharistie », pour employer une expression qui revenait invariablement sur ses lèvres et sous sa plume.

« O mon Dieu, avait-il écrit dans ses notes intimes, faites que je n'aime plus que votre divine Eucharistie et que je ne vive plus que pour la faire aimer. »

Tel fut le programme de son apostolat durant les dix-huit années de son séjour au collège de Lesneven. L'exécution parfaite de ce programme fut la préoccupation constante de son cœur, le but de tous ses efforts ; après avoir étudié attentivement sa vie et suivi, à l'aide de ses notes personnelles et de sa correspondance, le développement progressif de sa grâce d'apostolat, l'on peut affirmer que toutes les œuvres dont M. Le Guillou fut le promoteur et l'apôtre, tant au collège que hors du collège, se rattachent à l'Eucharistie soit comme à leur mobile et à leur principe inspirateur, soit comme à leur complément et à leur terme.

Cette préoccupation apparaît à chaque instant dans ses lettres ou dans ses résolutions de retraites aussi bien que dans ses méditations quotidiennes.

« J'ai demandé, écrit-il, *la folie de l'Eucharistie* pour moi et pour tous ceux qui m'approcheraient. J'ai obtenu cette grâce en gros, et il me faut maintenant l'obtenir en détail pour faire du bien à mes élèves. »

Ici encore les témoignages de ces derniers abondent, et l'on peut même dire qu'ils n'ont tous qu'une voix pour décerner à leur regretté maître, mieux vaudrait dire à leur père, le titre d'*apôtre de l'Eucharistie*. Rien ne saurait égaler l'éloquence naïve de ces témoignages. Aussi leur demanderons-nous de manifester dans tout son jour

au lecteur cet aspect de la physionomie surnaturelle du prêtre que nous avons entrepris de lui faire connaître.

« M. Le Guillou aimait la sainte Eucharistie, mais il voulait aussi la faire aimer. Il en a été l'apôtre au collège. »

« Faire aimer Jésus-Hostie jusqu'à la folie, voilà à quoi il a travaillé de toutes ses forces. »

« Il savait toujours porter la conversation sur la sainte Eucharistie. Aimer Jésus-Hostie, communiquer aux autres cet amour qui débordait de son cœur ; souffrir en union avec la divine Victime du Tabernacle : voilà ce qui faisait la vie du vénéré défunt. Quand il parlait du Dieu de l'autel, il était intarissable, et cet amour pour l'Eucharistie se communiquait irrésistiblement à ceux qui l'écoutaient. » « La piété, me disait-il un jour, se résume en trois « mots : l'Eucharistie, la sainte Vierge et le Pape. « Mgr de Ségur l'a démontré dans un délicieux opuscule. « L'Eucharistie surtout, oh ! c'est le pivot et le centre « de la religion... » Il me parla ainsi pendant une heure entière, bien qu'il eût besoin d'aller en ville, de l'amour de Notre-Seigneur dans le saint Tabernacle, de la nécessité pour le prêtre d'avoir une grande dévotion envers l'Eucharistie, de l'importance de la communion fréquente et des consolants résultats qu'elle produit dans les collèges. Je me rappelle que tout en moi se remuait pendant que je l'écoutais. Je sentais passer dans mon intérieur le feu qui consumait le sien et qu'il savait si bien communiquer aux autres. »

Ce zèle à faire connaître le Dieu du Tabernacle, ce besoin d'en parler, d'enflammer les cœurs de son amour, se manifestaient également dans ses relations

avec les personnes auprès desquelles il exerçait le ministère de directeur. Il n'est pas une de ses nombreuses lettres dans laquelle, ainsi qu'on a pu le voir, le nom de l'Eucharistie si cher à son cœur ne vienne comme irrésistiblement sous sa plume et sans qu'il n'en prenne occasion d'exhorter à l'aimer ceux à qui il écrit.

Par-dessus tout, il s'appliquait à leur inspirer et à leur recommander la foi en la présence réelle et vivante de Jésus sous les voiles eucharistiques.

« Appliquez-vous à acquérir une foi toujours plus vive en la présence réelle du bon Jésus au saint Tabernacle. »

« Continuez de demander pour vous une foi vive en la présence de la Personne adorable de Notre-Seigneur dans la sainte Eucharistie... »

« Je demande tous les jours pour vous la grâce d'une foi vive et d'un ardent amour pour la sainte Eucharistie. Vous ne serez sérieuse qu'à ce prix. »

« Appliquez-vous à rechercher Notre-Seigneur dans la sainte Hostie ; mais surtout priez-le de vous accorder la grâce de le connaître et de le goûter, d'y trouver son Cœur adorable qui s'y trouve véritablement. »

Le Cœur de Jésus, pour lequel il professait une dévotion qu'il s'efforçait de communiquer à tous ceux qui l'approchaient, c'est dans l'Eucharistie, où ce Cœur vit et bat d'amour ici-bas pour les hommes, qu'il voulait qu'on le cherchât et qu'on le trouvât, pour l'honorer, l'étudier, l'aimer, le consoler et l'imiter. Et sans vouloir séparer ce Cœur de l'humanité sainte du Christ qu'il anime au Sacrement, il aimait à y attirer les cœurs comme vers le foyer où leur amour pour Jésus s'enflammerait d'ardeurs nouvelles.

« Oui, continuez de demander une foi vive en la présence de Jésus dans la sainte Eucharistie et un ardent amour pour son Sacré-Cœur qui est aussi présent dans cet adorable Sacrement. Cherchez donc là ce divin Cœur, car ce n'est que là qu'on le trouve sur cette terre. »

Cette foi, qu'il s'efforçait d'exciter sans cesse dans les âmes envers le Dieu vivant du Sacrement, était à ses yeux la condition et l'aliment de l'amour réclamé par notre divin Sauveur en ce Sacrement, manifestation suprême de son amour envers les hommes. En définitive, il fallait s'attacher à l'Eucharistie, si l'on croyait à ce qu'elle est ; il fallait se donner et se livrer à elle, concentrer sur elle ses plus tendres et ses plus délicates affections, la traiter enfin comme elle le mérite, avec amour puisqu'elle est le don de l'amour, puisqu'elle est l'amour se donnant à tous, toujours et sans mesure.

« Je vous souhaite surtout d'aimer d'un amour de plus en plus ardent la sainte Eucharistie... Vous avez sans doute eu le bonheur de comprendre déjà que la sainte Eucharistie doit être le centre de toute votre vie, que c'est vers Elle que vous devez tourner tous vos efforts, toute votre énergie, toute la tendresse de votre cœur. »

« Je vous apporte, par cette lettre, mes souhaits de bonne et sainte année. Que le bon Dieu vous accorde de connaître et d'aimer avec plus d'ardeur la sainte Eucharistie, d'y trouver votre force, vos plus grandes délices en ce monde. »

« Recevez mes souhaits de bonne année avec l'assurance du désir que j'ai de vous voir aimer de plus en plus la sainte Eucharistie et de vous livrer entièrement, je dirai pieds et poings liés, à Notre-Seigneur. »

« De mon côté, je vous souhaite de continuer à développer dans votre intelligence et dans votre cœur la connaissance et l'amour de Jésus-Christ. »

« Continuez donc d'aimer la sainte Eucharistie. Vous avez trouvé là votre voie, celle où vous trouverez la satisfaction de tous les désirs, de toutes les aspirations les plus ardentes de votre pauvre cœur, si torturé du besoin d'aimer et de se sentir aimé. Vive le Cœur de Jésus, qui contente, qui calme, qui remplit tous les désirs de notre cœur! »

« Vous avez besoin d'aimer... Eh bien! votre cœur trouvera dans l'Eucharistie tout ce qu'il vous faudra. Cet amour n'est pas nécessairement un amour sensible, mais vous serez généreuse, vous serez un *homme* par les sentiments; vous servirez le bon Dieu pour rien en ce monde, mais vous serez récompensée dans l'autre.

« Pardonnez-moi d'aimer à traiter ce sujet de l'Eucharistie; j'en parle très mal, c'est vrai; néanmoins j'aime à en parler aux enfants, à mes jeunes congréganistes de la Sainte Vierge, à tous ceux qui sont capables de comprendre le *profit qu'on peut tirer de l'Eucharistie.* »

Telle est, en effet, la préoccupation, tel est le besoin de ce cœur d'apôtre, saintement passionné pour le Sacrement d'amour. La bouche et, à son défaut, la plume parlent vraiment chez lui de l'abondance du cœur. A chacune des âmes auxquelles il s'adresse : écoliers, séminaristes, prêtres, religieux, personnes séculières, épouses de Jésus-Christ dans le monde et dans le cloître, c'est l'Eucharistie qu'il propose comme modèle de leur perfection propre, comme centre de vie, repos du cœur, comme aliment de toutes les vertus nécessaires à leur

état particulier... A toutes c'est l'amour de l'Eucharistie, la confiance en l'Eucharistie, le recours incessant à l'Eucharistie, l'union habituelle avec l'Eucharistie qu'il recommande. Et certes c'est avec raison. L'Eucharistie n'est-elle pas Jésus, et Jésus n'est-il pas lumière, force, paix, joie, vie et bonheur? N'est-elle pas *le don de Dieu,* son don universel et perpétuel, pour être à tous et toujours la ressource souveraine, le trésor où sont contenus et résumés tous les biens?

« J'ai été particulièrement heureux, écrit-il à un de ses fils spirituels sur le point d'entrer au Grand Séminaire, de voir que toutes vos courses, toutes vos distractions des vacances ne vous font pas oublier vos devoirs envers Notre-Seigneur présent et vivant dans la sainte Eucharistie, et que vous continuez à lui témoigner le même amour, la même générosité qu'au collège. *Euge, fili mi dilectissime*[1]. Vous avez trouvé le secret d'être heureux non seulement en vacances, mais encore toute votre vie, car, je l'espère, vous mériterez d'obtenir la grâce de comprendre que vous ne serez prêtre que pour la sainte Eucharistie. »

Puis il ajoute : « Vous dirai-je que j'ai été très sensible aux remercîments que vous m'adressez parce que j'ai essayé de vous faire aimer la sainte Eucharistie? En le faisant, je n'ai cependant fait que mon devoir. Ah! que j'eusse été heureux si tous ceux qui vont entrer au Séminaire cette année avaient montré la même bonne volonté que vous! Mais espérons qu'avec de la patience et surtout beaucoup de prières, nous arriverons à faire comprendre à nos chers futurs séminaristes que le

[1] Courage, mon très cher fils.

meilleur moyen pour eux de se préparer à la sublime vocation que le bon Dieu leur a accordée, c'est de recevoir souvent Notre-Seigneur dans leur cœur. »

« Vous êtes donc décidé à entrer dans la Congrégation de N..., écrit-il à un autre... Puisque le bon Dieu vous y veut, vous y ferez le bien : vous y serez persécuté aussi bien que dans un Ordre religieux, car je crois que le temps de la persécution nous menace. Mais ayez confiance et rappelez-vous souvent cette parole de Notre-Seigneur à ses apôtres : *Confidite, ego vici mundum*[1] ! La persécution aura aussi son bon côté qui sera de réveiller les chrétiens de la torpeur où ils sont engourdis. En attendant, appliquez-vous à connaître et à aimer de plus en plus Notre-Seigneur présent et vivant dans la sainte Eucharistie : c'est cette connaissance et cet amour qui rendront, comme toujours, le prêtre indomptable. »

« Il m'est revenu, écrit-il encore, que votre digne Supérieur, en vous offrant ses souhaits de bonne année, vous a parlé de persécution. Eh bien, oui, nous y marchons à grands pas ; la sainte Eglise aura besoin alors de prêtres solidement trempés. Pensez donc à tremper solidement votre caractère par la pratique de l'obéissance à votre règle jusque dans ses moindres détails. Mais surtout formez votre courage par la dévotion à la sainte Eucharistie. C'est cette dévotion qui rendra le prêtre indomptable, lors de la prochaine persécution. »

Ecrivant à une future religieuse, il lui dit : « J'aime à croire que vous continuez à faire des progrès dans l'amour de la sainte Eucharistie. Bientôt vous serez religieuse et, en cette qualité, vous serez, à un titre de plus, obligée de

[1] Ayez confiance, j'ai vaincu le monde. (S. Jean, XVI, 33.)

travailler à la perfection de votre âme. Or, quel moyen plus efficace de faire du progrès dans l'amour de Dieu, que de croire qu'il est réellement *présent* et *vivant* près de nous? »

Il lui écrit encore : « Je me contenterai aujourd'hui d'un seul mot à l'occasion de la résolution que vous avez prise dans la dernière retraite. Vous avez pris la résolution de faire tout désormais pour le bon Dieu. Voulez-vous me permettre de vous indiquer un moyen de rendre l'accomplissement de cette résolution plus certain et plus facile, je dirai même plus doux? Pour cela il faut que je vous rappelle une vérité à laquelle on pense trop peu. Vous savez que la sainte Humanité de Notre-Seigneur étant substantiellement unie à la deuxième personne de la Très Sainte Trinité, cette adorable personne est réellement présente dans la sainte Hostie et par là même, la personne du Père et celle du Saint-Esprit. Donc lorsque vous voudrez vous exciter à faire courageusement quelque chose pour le bon Dieu, vous n'aurez qu'à vous transporter par la pensée auprès du Très Saint Sacrement et qu'à dire : Oui, pour vous, ô mon Dieu, très sainte et très adorable Trinité dont la présence est pour moi plus sensible au Saint Sacrement. Vous ne sauriez croire quel charme on trouve dans cette pensée et quel respect elle met dans l'âme pour le saint Tabernacle et la sainte Hostie. Faites-en la douce expérience. Je vous avoue humblement que je la fais tous les jours. »

« Vraiment, j'ai été content de votre dernière lettre. Je crois que vous êtes réellement pleine de bonne volonté... Courage donc, car vous aurez encore des luttes à soutenir ; vous le savez bien, c'est l'endroit faible de la place chez vous ; l'ennemi portera ses attaques de ce

côté : mais un homme averti en vaut deux. Puis vous aurez pour vous soutenir l'amour du bon Jésus, votre véritable et divin Epoux. Il demeure tout à côté de vous, il demeure avec vous, vous pouvez sentir sa présence au saint Tabernacle, vous pouvez la sentir surtout dans votre cœur. Donnez-lui donc ce cœur tout entier, son plus ardent désir est d'y descendre par la sainte communion... Oh! comme il aime ce pauvre ciboire qui est votre cœur! »

Annonçant une triste nouvelle, il montre l'Eucharistie comme source de consolations en cette douloureuse circonstance : « Vous savez où aller chercher la consolation : vous avez la prière, et surtout vous avez la sainte Eucharistie où se trouve réellement présent et vivant le Cœur adorable du doux Jésus qui a dit : « Venez à moi « vous tous qui êtes affligés et accablés, et je vous « soulagerai. »

Ecrivant à un élève qui avait échoué à l'examen pour le baccalauréat, c'est encore à l'Eucharistie qu'il l'engage à avoir recours : « J'espère que tu auras su accepter chrétiennement cette épreuve, qui était sans doute nécessaire au bien de ton âme. Après tout, mon bien cher enfant, n'as-tu pas la sainte Eucharistie pour te consoler et te remettre? »

Même recommandation à un de ses élèves, précepteur pendant les vacances : « Tu seras obligé de prendre patience avec ton élève, car il est un peu étourdi; que ta pensée et ton cœur se reportent vers la sainte Eucharistie, vers le saint Tabernacle. Offre ces difficultés au bon Jésus et le courage ne te fera jamais défaut. »

« Laisse-moi te renouveler ici, écrit-il encore, un souhait que je t'ai souvent exprimé : c'est que tu tournes toute ton

énergie, toutes tes affections vers la sainte Eucharistie : et là seulement tu trouveras la force et la patience et aussi la consolation, le calme et la paix du cœur, ce qui ne nuira nullement à tes autres affections ; au contraire, tu y trouveras un charme plus grand. »

A une personne éprouvée par des craintes et des doutes à l'égard de la miséricorde divine, il écrit : « Allons... vous avez besoin surtout de confiance. Demandez donc cette grâce principalement dans vos communions. Je la demanderai pour vous de mon côté. »

A une autre, éprouvée par des tentations, il adresse les lignes suivantes : « Je vois que le démon n'est pas content de vous. Tant mieux ! C'est bon signe. Votre divin fiancé, lui, est en revanche bien content et bien consolé, je le sais. Courage donc, ma sœur. Vous vous dévouez au service du bon et doux Jésus ; il faut donc que la tentation vous éprouve. Mais vous avez tant de moyens de résister victorieusement ! La sainte obéissance, et par-dessus tout la sainte Eucharistie. Oh ! allez donc, ma chère enfant, vous enivrer de l'amour de Notre-Seigneur au banquet eucharistique. Allez-y aussi souvent qu'on vous le permettra. Allez-y avec empressement, avec enthousiasme, avec une faim et une soif sans mesure. Oh ! que je voudrais vous voir amante passionnée de la sainte Eucharistie ! que pourrait alors contre vous l'imbécile ennemi de votre âme ? »

« Continuez toujours, lui écrit-il encore, de bien aimer la sainte Eucharistie : c'est dans cet amour que vous trouverez le remède à toutes ces petites misères intérieures que le bon Dieu vous laisse pour le plus grand bien de votre âme et aussi la consolation dans toutes les épreuves qu'il vous enverra. »

A une dame chrétienne dont le fils, élève de Lesneven, fut l'objet d'une particulière sollicitude de la part de M. Le Guillou, à raison des difficultés qu'offrait sa nature mobile et insouciante, le vertueux directeur écrit : « Mais je sais ce qui vous tient le plus à cœur : c'est votre E..., cet E... qui semble toujours si insouciant. Je le recommanderai bien au Sacré-Cœur de Notre-Seigneur. Je sais quel eût été votre bonheur si vous l'aviez vu se consacrer à Dieu : mais enfin continuons de bien prier pour lui, et si ce n'est pas lui que le bon Dieu appelle, ce sera peut-être un autre de votre nom et de votre sang. Ne cessez donc pas de prier dans ce sens, vos prières ne peuvent manquer d'être agréables au Cœur de Jésus. »

Parlant du même enfant dans une autre lettre : « Le pauvre enfant, écrit-il, ne sait pas encore ce qu'il doit faire ; je voudrais bien que le bon Dieu le prît à son service. Je sais que c'est aussi l'un de vos plus ardents souhaits. Ah ! si l'on pouvait le tourner du côté de la sainte Eucharistie ! Si on pouvait la lui faire aimer et comprendre ! Mais je trouve qu'il ne s'y prête pas assez, il continue d'être un peu mou pour la communion. Ne nous décourageons pas pourtant et prions toujours bien pour lui. »

Dans son désir de faire aimer le Dieu de l'Eucharistie, il s'efforçait de communiquer à ses élèves et aux personnes qu'il dirigeait hors du collège le zèle ardent dont il était animé envers le Sacrement d'amour.

« Soyez apôtre de la sainte Eucharistie, en apprenant à votre petite sœur à aimer aussi de tout son cœur le bon Jésus présent et vivant dans la sainte Hostie. »

« Continuez donc d'étudier et d'aimer la sainte Eucharistie, de la faire connaître et de la faire aimer autour de vous, surtout par vos exemples, par votre attitude recueillie et pleine de foi et d'amour en présence du saint Tabernacle. »

« Ne vous contentez pas d'aimer tout seul le bon Jésus dans la sainte Eucharistie. Ayez le zèle de sa gloire et travaillez autour de vous à le faire connaître et à le faire aimer. Ce doit être là un besoin de notre cœur. Soyons apôtres. »

L'amour que M. Le Guillou désirait communiquer aux âmes envers la sainte Eucharistie ne devait pas seulement les amener au pied du Tabernacle pour en adorer l'hôte invisible, écouter sa parole, étudier ses exemples; mais, comme on a pu le voir déjà par certains passages des lettres citées plus haut, son désir suprême, son ambition, était de les amener jusqu'à la Table sainte, afin qu'elles prissent part au banquet servi par la Sagesse incarnée aux enfants des hommes. Pour lui, recevoir l'Eucharistie, s'en nourrir fréquemment, en vivre était synonyme de l'aimer; et c'est de cette sorte qu'il entendait qu'on l'aimât.

Aussi dirigea-t-il tous les efforts de son zèle à introduire au collège et à y mettre en honneur la pratique de la communion fréquente.

Une chose entre autres contribua puissamment à lui faciliter cet apostolat. C'est à lui que, chaque année, était confié le soin de préparer les enfants de la Première Communion à cet acte si important de la vie chrétienne. L'abbé Le Guillou, au témoignage de ses anciens élèves, consacrait à ce doux et délicat ministère toutes les

ressources de sa piété et de son dévouement surnaturel. Pénétrer ces âmes d'enfants souples et impressionnables, de la grandeur, des suavités, des admirables effets de l'union que Jésus-Christ allait bientôt contracter avec elles ; la leur faire désirer comme le plus digne objet de leurs vœux ; exciter en elles l'*appétit eucharistique :* c'est à quoi tendaient tous ses efforts. Et ces efforts n'étaient point vains. C'est principalement dans ce troupeau choisi des premiers communiants que le zélé directeur recrutait les convives les plus assidus de la Table sainte.

Et en même temps qu'il rapprochait les *petits* de Celui qui a dit : « Laissez venir à moi les petits enfants », M. Le Guillou s'efforçait d'imprimer à ses « chers grands » une impulsion douce et ferme à la fois vers le divin Ami du Tabernacle.

Il commença par inspirer d'abord à ses pénitents le goût et le désir de la sainte communion, leur en faisant ressortir les avantages et s'attachant à dissiper les craintes et préjugés qui auraient pu les en détourner. Puis il étendit l'action de son zèle aux congréganistes et aux associés de l'*Apostolat de la Prière* à qui il proposa la communion comme un excellent moyen d'honorer la très sainte Vierge et de consoler le Cœur de son divin Fils. Non content de les exhorter en public, il les prenait à part et les entretenait des biens immenses que la fréquente communion apporte à l'âme du jeune homme chrétien.

« Lorsque M. Le Guillou, écrit l'un d'eux, voulut établir la communion sur semaine au collège, il m'appela chez lui et me demanda si je voulais communier deux ou trois fois par semaine. Comme je lui répondis que j'en serais

très heureux, il me parut tout content : il ne savait comment en témoigner sa joie et sa reconnaissance. Il me donna un livre traitant de la sainte Eucharistie, en me disant qu'il aurait plusieurs de ces livres à ma disposition, pour apprendre le moyen de tirer beaucoup de fruits de la fréquente communion. »

« Chaque fois qu'il me parlait de la communion, écrit un autre élève, il ne manquait pas de me rappeler les outrages que le divin Cœur de Jésus reçoit dans la sainte Eucharistie. Et quand il lisait quelque part qu'un nouveau sacrilège avait été commis, il nous invitait à faire plus souvent des communions réparatrices. « Oui, mon enfant, « me disait-il, aime à communier spécialement à cette « intention. Comme le Cœur de Jésus, si outragé par les « chrétiens, sera content de voir que tous ne l'oublient « pas et qu'il y en a encore beaucoup qui l'aiment ! Plus « tu le consoleras et plus, en retour, il inondera de « grâces ton pauvre petit cœur. »

« Le thème habituel de ses conversations, écrit un autre, était la sainte Eucharistie. En me parlant du changement qu'elle avait opéré en lui-même, il me disait : « Lorsque j'étais élève, on ne m'a pas appris, comme à « toi, à aimer la communion. Je me trouvais heureux « quant à ma conscience, mais je sentais qu'à ce bonheur « il manquait quelque chose. Au Séminaire je l'ai appris : « il me manquait la sainte Eucharistie. Depuis ce temps, « je n'ai cessé de propager cette dévotion qui a fait à « mon âme et à bien d'autres un bien immense. »

« O mon enfant, ajoutait-il, toi qui aimes le bon Jésus, « réellement présent et vivant dans la sainte Hostie, que « la communion soit ta dévotion favorite, non seulement « ici, mais toujours, car, quelque position que tu occu-

« pes, que tu sois prêtre ou général d'armée, n'oublie « jamais qu'on a toujours besoin de la grâce de Dieu, et « que la principale source d'où découle la grâce c'est « bien la sainte communion. »

« Il me disait encore : « Il faut que tes communions « soient bien préparées pour être bien faites. » Il me parlait alors en détail de la préparation éloignée et de la préparation prochaine : « Pour la première, disait-il, « je te donne un conseil que tu voudras bien suivre : « Emploie la moitié du temps qui s'écoulera entre deux « communions à remercier le bon Jésus de la faveur « qu'il t'a accordée en se donnant à toi naguère. — « Emploie l'autre moitié à aspirer après une nouvelle « prochaine union du Sauveur et de toi-même : de telle « sorte que si tu penses toujours à la communion que tu « viens de faire ou à celle que tu feras, le démon sera « moins fort dans les tentations et tu seras moins enclin « à la dissipation.

« Quant à la préparation prochaine, elle ne consiste « pas à lire dans un livre des actes de foi, d'amour, etc. « Les livres que je te prête te sont donnés simplement « pour t'aider à faire ces actes. N'oublie pas que toujours « les prières doivent être faites du fond du cœur, et que « des prières lues sans attention ne valent rien. »

« Avant les retraites annuelles, lisons-nous dans le témoignage d'un autre élève, il appelait chez lui chacun de ses pénitents et leur donnait des conseils pour bien passer ce temps béni. La première résolution qu'il me recommanda de prendre, ce fut de bien préparer mes confessions et mes communions. S'il tenait à la communion fréquente, il tenait plus encore à ce qu'on s'y préparât sérieusement ; il me recommandait pour cela de

faire des petits sacrifices, des lectures sur l'Eucharistie, et d'offrir la demi-journée qui précédait la communion comme préparation à ce grand acte. »

On le voit, le zélé directeur ne négligeait rien, tout en poussant à la communion fréquente, pour qu'on y apportât des dispositions aussi parfaites que possible, et qu'on en retirât comme fruit une union plus intime, un amour plus ardent, une fidélité plus grande à l'égard de Notre-Seigneur.

Il n'ignorait pas combien Satan redoute la présence sacramentelle de Jésus-Christ dans une âme, avec quelle perfide habileté il s'efforce de détourner les chrétiens de la Table sainte, soit par respect humain, soit par des craintes et des scrupules qu'il suscite à l'égard de la communion. Aussi, en directeur prudent, M. Le Guillou prémunissait-il ses chers fils spirituels contre ce double écueil.

« Il m'avertissait, continue l'élève déjà cité, de me mettre en garde contre le respect humain, cette arme puissante du démon qui perd tant d'âmes. C'est surtout dans les entrevues qui précédaient le départ pour les vacances qu'il me donnait ces conseils : « N'écoute pas « les *qu'en dira-t-on ?* Autrement, je t'en avertis, tes « vacances se passeront mal. Qu'importe ce que les mau- « vaises langues diront de toi ? Si tu crois à présent bien « agir en communiant souvent, ce ne doit pas être l'opi- « nion des autres qui te détournera pendant les vacances « de tes pieuses habitudes. »

« Un jour, voyant avec tristesse que quelques-uns de ses communiants ordinaires se tenaient depuis un certain temps éloignés de la sainte Table, il me dit : « Mon cher

« enfant, prie pour eux. Je suis à peu près certain que « c'est le respect humain qui les retient ainsi loin du bon « Jésus ; je tâcherai de les ramener ; aide-moi, mon cher « enfant, par tes prières ; communie même pour eux, et « la grâce touchera leur cœur. »

« Il ne voulait pas qu'on eût le moindre scrupule au sujet de la communion fréquente. « Si le démon, me « disait-il, t'inspire la pensée que tu es indigne de « t'approcher si souvent de la sainte Table, repousse-la : « c'est un piège qu'il te tend. Qui donc est digne de « s'unir à son Créateur ? C'est justement pour nous « rendre de moins en moins indignes que nous commu- « nions. Si chacun de nous disait : J'en suis indigne, « mais alors personne ne communierait. »

Il agissait de même à l'égard des élèves, et en général de tous ceux qui se plaignaient de ne goûter aucune joie dans leurs communions, et s'imaginaient n'en tirer dès lors aucun profit pour leurs âmes.

« Par-dessus tout, communiez avec toute la foi, toute la dévotion dont vous serez capable, sans vous laisser rebuter par les distractions ni par les sécheresses. »

« Quant aux tentations concernant la sainte communion, gardez-vous bien de les écouter. Laissez le démon vous chanter aux oreilles que vous êtes une hypocrite, et dites-vous bien à vous-même que toutes les fois que vous êtes en état de grâce vous pouvez communier, même tous les jours, sans hypocrisie aucune. Jetez-vous avec confiance dans le Sacré-Cœur de Notre-Seigneur. Plus vous vous sentez mauvaise, plus votre confiance en Lui doit augmenter. C'est vraiment une bien grande grâce qu'il vous fait en vous laissant ainsi sentir votre misère.

« Courage donc, ma pauvre sœur, serrez-vous bien contre le Cœur adorable du bon Jésus, et si vous ne pouvez communier sacramentellement, à cause de votre maladie, faites-le spirituellement et avec le plus de ferveur que vous pourrez en attendant de reprendre vos communions. »

« Vous avez commis l'imprudence d'écouter vos scrupules et de vous éloigner quelque temps de la sainte Table. Ce n'est pas bien à vous. C'est là votre côté faible ; vous n'avez qu'un seul moyen de vous guérir : c'est la communion fréquente. Surveillez donc bien ce point et chassez tous ces vains scrupules. »

Nous avons dit plus haut que ce mouvement vers la communion plus fréquente au collège de Lesneven avait eu son point de départ et comme son impulsion dans la pratique de la *Communion réparatrice* que M. Le Guillou s'était efforcé de rendre aussi générale que possible parmi les Associés de l'*Apostolat de la Prière*. Les ferventes allocutions adressées par le zélé directeur en chacune des réunions mensuelles, et ses exhortations privées à ses pénitents éveillèrent peu à peu dans les âmes le désir de s'approcher plus souvent de la Table sainte. En fait, un grand nombre d'élèves communièrent, dès cette époque, toutes les semaines. « Mais, écrit l'un d'eux, à mesure que le succès couronnait ses efforts, M. Le Guillou sentait son zèle s'enflammer et ses désirs s'accroître. Il trouvait que ce n'était pas assez d'une communion par semaine. Il travailla donc à pousser quelques-uns de ses congréganistes à communier plus souvent, et ici encore le succès couronna ses pieux efforts. »

« Après avoir, selon son habitude, écrit un autre ancien élève, prié le Sacré-Cœur de Jésus et la sainte Vierge de bénir son entreprise, voici comment il s'y prit.

« Au lieu de n'avoir, comme les autres professeurs, qu'un seul servant de messe, il en eut désormais deux, trois, et quelquefois davantage, qui se succédaient à tour de rôle pour l'assister à l'autel. Ces élèves, pris parmi les plus pieux, devaient être ses auxiliaires dans l'exécution de ses desseins ; il les faisait communier chaque fois qu'ils lui servaient la messe, mais à condition d'édifier leurs camarades par leur travail et leur conduite. Ces fonctions de servant de messe de M. Le Guillou étaient si enviées, qu'on subissait volontiers la condition et, la grâce aidant, on la remplissait de son mieux. »

Un jour cependant on vint apprendre à M. Le Guillou que trois élèves des basses classes qui avaient communié le matin à sa messe, avaient manqué assez gravement à la règle. M. Le Guillou s'en montra affligé, mais ne les réprimanda pas outre mesure et leur permit de communier comme à l'habitude. Comme on s'en étonnait, il répondit : « Vous voudriez que ces enfants-là soient parfaits du premier coup ; mais croyez-vous donc que la nature puisse se changer d'un jour à l'autre ? Ces enfants sont légers, mais cela doit-il étonner de leur part ? Est-ce là une raison de les éloigner de la sainte Eucharistie ? C'est comme si vous disiez à quelqu'un qui veut se chauffer de s'éloigner du feu, sous prétexte qu'il a trop froid. »

Chaque fois, d'ailleurs, qu'on venait se plaindre à lui de quelque faute commise par ses pénitents, il avait coutume de répondre : « Après tout, cela regarde leur confesseur, et lui seul sait ce qui se passe dans ces

jeunes âmes et si la communion fréquente leur est utile ou nuisible. Ne nous hâtons donc pas de les blâmer. »

Jusqu'ici nous n'avons cité que des témoignages d'élèves. Il ne sera pas sans intérêt de mettre sous les yeux du lecteur ceux de M. Le Guillou lui-même. Son apostolat en faveur de la fréquente communion a occupé une place trop importante dans ses œuvres de zèle pour que nous ne disions pas avec plus de détail comment il parvint à mettre en honneur au collège de Lesneven cette salutaire pratique.

La divine Providence nous ayant mis en relation avec lui, dans les dernières années de sa vie, nous échangeâmes un nombre assez considérable de lettres dont la question de la fréquente communion faisait le fond ordinaire. La reproduction des principaux passages des lettres de M. Le Guillou va nous permettre de montrer les développements progressifs de la communion parmi ses élèves et d'apprécier en même temps le zèle aussi judicieux qu'ardent déployé par lui dans cet apostolat. Les prêtres chargés de l'éducation de la jeunesse trouveront dans les pages qui vont suivre plus d'une indication, d'un enseignement, d'un encouragement à marcher sur les traces de M. Le Guillou.

« Votre bonne lettre, nous écrivait-il en mars 1888, est pour moi un puissant encouragement. Oh ! que je voudrais embraser d'amour pour Notre-Seigneur les cœurs de mes chers Congréganistes de la très sainte Vierge ! Tous font la communion réparatrice le premier dimanche du mois et aussi, à quelques exceptions près, une seconde communion pendant le mois ; depuis le commencement de l'année, j'ai même établi parmi eux

la communion hebdomadaire ; dix élèves font déjà la sainte communion tous les huit jours ; ce nombre augmentera encore, je l'espère. L'*Apostolat de la Prière* m'a été d'un grand secours pour cela. »

Quelques mois plus tard, les Congréganistes n'étaient plus seuls à faire la communion hebdomadaire, et M. Le Guillou pouvait nous annoncer qu'elle était pratiquée dans la division des jeunes élèves.

« Je suis content de mes minimes : j'en ai déjà une dizaine qui communient tous les huit jours ; les autres, du moins ceux qui s'adressent à moi, y viendront aussi peu à peu. »

Il fallut, en effet, après cette première impulsion, attendre et patienter. Divers obstacles vinrent paralyser en partie les efforts du zélé directeur.

« Vous me demandez, nous écrivait-il, comment marche l'œuvre de la communion fréquente dans notre collège. Elle va lentement : puisse-t-elle aller plus sûrement !... Actuellement onze élèves communient plus d'une fois la semaine... Onze élèves sur 320 internes ! C'est peu... hélas ! c'est trop peu !

« Ce que je puis certifier, dès maintenant, c'est que tous ces élèves font leur communion avec une grande piété et que l'Eucharistie produit en eux des effets admirables...

« Il est un fait que j'ai pu constater, c'est que l'extérieur de quelques-uns de ces enfants qui communient trois fois par semaine est tout changé. Il y a vraiment sur leur figure quelque chose de divin qui me frappe bien vivement toutes les fois ; pour moi c'est, à n'en pas douter, l'un des fruits de la sainte Eucharistie en eux. »

A quelque temps de là, M. Le Guillou pouvait nous

écrire : « La communion fréquente fait des progrès parmi nos élèves : nous en avons tous les jours un certain nombre à s'approcher de la sainte Table. »

Il écrivait encore : « Depuis le mois de mai, l'œuvre de la communion fréquente a fait, je trouve, un progrès considérable. D'abord le R. P. Jésuite qui a donné la retraite à nos élèves les a poussés à la fréquente communion. De son côté, M. le Principal, résumant un soir, après la prière, les instructions de la journée, disait aux élèves qu'il n'y avait pas d'autre moyen pour eux de persévérer que de communier fréquemment. Depuis lors, le nombre des communions sur semaine a augmenté, et nous avons aujourd'hui au moins trente élèves qui font la communion plusieurs fois par semaine. Le branle est donné, on se fait à cette idée, et les élèves même les plus indifférents trouvent tout naturel que l'on aille communier sur semaine.

« C'est la réalisation à la lettre des paroles que m'écrivait le Père X... : « Quand l'heure marquée par le « bon Dieu sera arrivée, personne ne pourra résister. »

Il écrivait dans une autre lettre : « Nous allons lentement, mais nous allons toujours de l'avant, et, Dieu aidant, nous tiendrons bon toujours. »

Le zélé directeur, toujours si appliqué au soin des jeunes âmes dont il était le guide, apporta, dès cette époque, encore plus de dévouement dans ses fonctions de confesseur, afin de faciliter à ses pénitents l'accès à la Table sainte et de les mettre en état de la faire toujours avec une conscience pure. S'excusant de son retard à répondre à une lettre, il écrivait : « La petite heure de liberté dont je jouissais auparavant, une fois mon bréviaire récité et mon adoration au Saint

Sacrement faite, est désormais bien compromise par les audiences que je suis obligé de donner, tous les soirs, dans l'oratoire des Saints-Anges, à ceux de mes pénitents qui désirent se confesser pour faire la sainte communion sur semaine. »

On touchait à la fin de l'année scolaire. Les vacances n'allaient-elles pas enrayer ce mouvement consolant et, par suite, tout compromettre ?

« La question des vacances me tourmentait beaucoup depuis longtemps, nous écrivait-il. Votre lettre a été un trait de lumière pour moi... Dès hier soir, je faisais promettre à ceux de mes pénitents qui sont venus se confesser, de m'écrire pendant les vacances et de me parler de leurs communions. Tous ont accepté avec enthousiasme ; seulement je me suis fait donner les adresses ; de cette sorte, si quelqu'un oubliait la promesse faite, je la lui rappellerais moi-même. »

Nous avons cité plus haut un certain nombre des lettres adressées par M. Le Guillou à ses pénitents et à ses élèves durant les vacances. On a pu voir avec quelle paternelle insistance il leur recommande de persévérer dans les pieuses pratiques du collège et en particulier dans celle de la communion.

« Il ne perdait pas de vue, écrit l'un d'eux, ses chers élèves pendant les vacances : il leur écrivait, les visitait même quand il le pouvait et s'assurait de leur fidélité à la confession et à la communion fréquentes. Il m'écrivait tous les ans aux grandes vacances et vint me voir une fois, bien que je demeure fort loin. »

« N'oublie pas, écrivait-il à l'un de ses fils spirituels, de faire tes communions, comme à X..., tous les huit

jours, sans ostentation, mais aussi sans fausse honte. Cet exemple que tu donneras ne peut que faire du bien à ceux au milieu desquels tu vas vivre pendant un mois... »

A un autre, en butte à de violentes tentations : « Courage, cher enfant ! communie bien : ce sera le meilleur moyen pour toi d'avoir bon courage.

« C'est pour toi le moment de te confier au bon Dieu et de chercher plus que jamais ta force et ta consolation dans la sainte Eucharistie, dans la sainte communion. »

Ecrivant à l'un de ses fils spirituels qui venait de subir avec succès l'épreuve du baccalauréat, il lui disait : « Je vous écris seulement deux mots pour vous féliciter de votre succès final et pour vous dire combien j'ai prié pour vous. J'ai surtout demandé pour vous la grâce de passer de bonnes vacances et d'y continuer, pour le bien de votre âme, ce que vous avez déjà si bien commencé le trimestre dernier. *Surtout communiez pendant les vacances,* comme vous l'avez fait au collège... Il faudra m'écrire, n'oubliez pas de me rendre compte de votre état spirituel... »

Comme notre néo-bachelier, tout à la joie de son triomphe, négligeait d'écrire à son zélé directeur, ce dernier lui adressa les lignes suivantes : « Puisque vous ne donnez plus signe de vie, je viens vous prier de me faire savoir si vous faites toujours partie de l'humanité souffrante. Comment se passent vos vacances ? Votre dernière lettre m'avait bien intéressé ; mais je puis dire qu'elle était pour moi d'un intérêt *poignant,* en me laissant entrevoir les dangers auxquels vous pouviez encore être exposé. J'aurais voulu, mon bon L..., qu'en prévision de ces dangers vous eussiez communié tous les huit

jours. J'espère que votre bon ange vous en aura donné la salutaire inspiration et que vous vous serez hâté de la suivre. »

Ses recommandations ne furent point stériles et plus d'un élève dut aux missives apostoliques du saint directeur d'être demeuré fidèle à ses bonnes résolutions et d'avoir passé des vacances chrétiennes.

C'est, du reste, ce dont M. Le Guillou rendait témoignage dans une lettre qu'il nous écrivait aux approches de la rentrée scolaire : « D'après le conseil que vous m'aviez donné, j'ai entretenu une correspondance régulière avec un certain nombre de mes pénitents pendant les vacances : j'ai eu quelques déceptions bien pénibles, mais, en somme, les autres ont montré une bonne volonté vraiment consolante. »

Il cite, entre autres, l'exemple d'un élève de cinquième qui a persévéré dans ses communions pendant les vacances, et qui lui écrivait : « Il est vrai que la communion fréquente m'attire quelquefois des railleries et autres désagréments ; mais tout cela est bien compensé par le bien que j'en retire. »

M. Le Guillou ajoutait : « Puis ce cher enfant continue en me disant que son jeune frère, qui doit entrer au collège l'an prochain, a déjà suivi son exemple et communie aussi fréquemment que lui.

« De pareils résultats sont vraiment consolants. Espérons qu'ils s'étendront et régénéreront notre cher collège que déjà l'on ne reconnaît plus. Espérons que la communion fréquente suscitera parmi nos élèves des vocations sacerdotales et religieuses et fera des autres de vrais et solides chrétiens. »

Il nous écrivait encore au moment de la rentrée : « Pourrons-nous enfin cette année organiser cette œuvre si belle et si importante ? Pourrons-nous arriver à rendre plus fréquente encore la communion ? J'attends vos conseils, bien décidé à les mettre en pratique, et je continuerai de prier, car j'ai remarqué que jusqu'ici la prière a plus fait que tout le reste : je dirai même qu'elle a tout fait. »

Cependant le mouvement vers la sainte Table, au lieu d'aller en s'accentuant et en grandissant, subissait une sorte d'arrêt que M. Le Guillou signalait quelques mois plus tard, dans une de ses lettres :

« Ici tout va son petit train ordinaire, ni plus ni moins que l'an dernier... Nous continuerons donc doucement, modestement : l'heure du bon Dieu n'est pas encore arrivée. Espérons qu'elle sonnera un jour ou l'autre. »

« J'ai confiance dans le Sacré-Cœur... écrit-il encore ; s'il veut que notre œuvre réussisse, elle réussira... Prenons patience ! Nous marchons bien à l'étroit, mais le bon Dieu a ses desseins... « La prière dans la résigna- « tion fait souvent plus que tous nos efforts personnels. » Ces paroles du bon Père X... m'ont soutenu dans bien des circonstances. »

Et il ajoutait en finissant : « Enfin, mon cher Père, continuez de bien prier pour nous. Je ne me décourage pas ; j'attends avec patience l'heure du bon Dieu, si elle doit venir ; je suis soutenu par un amour immense pour ces pauvres âmes qui nous sont confiées et par un amour pour Notre-Seigneur que je voudrais plus ardent encore. »

Nous entretenant, dans une de ses lettres, du peu de

zèle que beaucoup de prêtres, bons et édifiants du reste, mettent à attirer les âmes, et en particulier la jeunesse, à la Table sainte, il disait : « Pour moi, ma conviction intime est qu'il y a deux choses qui empêchent le clergé d'entrer dans cette voie : un reste de jansénisme et surtout la crainte du travail ; car, il faut le reconnaître, ces jeunes âmes demandent des soins particuliers, il leur faut une direction véritable. Il faut, surtout avec celles que l'on veut guérir, une très grande patience. En somme, c'est là une besogne assez pénible et rebutante pour la nature, et c'est ce qui fait reculer un grand nombre de confrères. »

Il écrivait encore quelques mois plus tard : « Quoi qu'il en soit, je continuerai, avec le secours de la grâce divine, de me dévouer pour ces âmes bien-aimées, malgré toutes les difficultés... Après tout, nous ne travaillons pas pour nous, mais pour le bon Jésus qui ne nous demande pas de réussir, mais de travailler. En attendant, je prie, je me résigne, j'agis auprès de mes pénitents pour essayer de les attirer à la sainte Eucharistie. Si le bon Dieu, à cause de nos péchés, ne permet pas que l'œuvre réussisse, nous nous humilierons et lui en demanderons pardon. »

Notre-Seigneur ne pouvait pas ne point récompenser tant de zèle, joint à tant d'humilité. Peu à peu les difficultés s'aplanirent et la pratique de la fréquente communion se propagea au collège, à la grande satisfaction des maîtres et des élèves.

« Depuis trois ans, écrit l'un de ces derniers, ce mouvement vers l'Eucharistie dont M. Le Guillou fut le principal instigateur, n'a fait que s'accentuer, si bien qu'au-

jourd'hui il y a au collège comme deux messes de règle : l'une avant le déjeuner pour les communiants, l'autre après pour le reste des élèves. »

« Vous savez, écrit, de son côté, un professeur, que M. Le Guillou a été dans notre collège l'apôtre de la sainte Eucharistie... Le démon essaya d'entraver ses efforts pour mettre en honneur parmi nos élèves la communion fréquente. Mais ces tentatives furent vaines, et, grâce au zèle infatigable de M. Le Guillou, cette salutaire pratique s'est répandue au collège avec une rapidité merveilleuse. »

« Grâce à Dieu, aux prières de M. Le Guillou et au zèle des autres professeurs heureux et fiers de continuer son œuvre, écrit un de ses anciens élèves, ce mouvement vers la sainte Eucharistie va toujours s'accentuant dans notre collège.

« Inutile d'ajouter que la discipline de la maison en profite et que le nombre des succès obtenus aux examens et celui des vocations sacerdotales vont aussi croissant avec le mouvement eucharistique imprimé par M. Le Guillou au collège de Lesneven. »

Ce mouvement ne manqua pas d'avoir son prolongement au Grand Séminaire de Quimper, où chaque année un certain nombre des pénitents de M. Le Guillou, convives assidus de la Table sainte, venaient se préparer au sacerdoce. Il entretenait avec eux, ainsi que nous l'avons dit, des relations régulières, et chacune de ses lettres à ces chers aspirants à la cléricature était une invitation à la communion fréquente, ou bien une demande de prières pour solliciter et obtenir l'extension toujours plus grande de ce *régime sauveur* au collège de Lesneven

en particulier, et en général dans les petits et les grands Séminaires.

« N'oubliez pas votre vieux collège et demandez souvent, tous les jours, à Jésus-Hostie, que la communion fréquente y soit mise en honneur. »

« Si je ne craignais d'être indiscret, je vous demanderais de prier pour une autre intention que je recommande tous les jours avec ferveur au Cœur du bon Jésus : c'est que la pratique de la communion fréquente et quotidienne s'établisse dans les Grands Séminaires. »

« Ce qui m'a surtout rendu heureux, ce sont les quelques détails que vous me donnez sur la nouvelle vie que vous venez de commencer. La question de la sainte communion surtout me laissait quelques inquiétudes. Je vois que vous pourrez la régler avec votre excellent directeur, de façon à satisfaire les désirs de votre cœur. Que Notre-Seigneur en soit béni !

« Vous communiez déjà plusieurs fois par semaine ; espérons que votre directeur ne s'arrêtera pas en si beau chemin. Je demande à Notre-Seigneur qu'il mette dans votre cœur une grande faim de la sainte Eucharistie et que votre directeur se montre plein de sollicitude pour votre âme et vous permette d'apaiser cette faim par une communion plus fréquente encore. »

« Je suis consolé de voir combien vous aimez la sainte Eucharistie, et quel grand désir vous avez de la sainte communion. C'est bien là, dans ce cœur à cœur si doux avec le bon Jésus, que vous devez aller chercher la lumière et la force. Oh ! si vous saviez comme la dévotion à la sainte Eucharistie est la force et la joie du prêtre : on peut se passer de tout quand on aime Jésus présent et vivant dans la sainte Eucharistie. »

« Observez bien, dans toute sa rigueur, votre règlement du Séminaire, en particulier la règle du silence, si crucifiante pour vous surtout, mon cher L..., qui avez la langue si effilée. Donnez à Notre-Seigneur Jésus-Christ cette preuve de votre bonne volonté.

« Le règlement du Séminaire avec la communion *aussi fréquente que possible,* voilà pour vous les meilleurs moyens de sanctification. Les chercher ailleurs serait se faire illusion. »

Nous écrivant au mois de mai 1892, M. Le Guillou nous donnait les détails suivants sur la pratique de la communion au Grand Séminaire de Quimper : « J'ai une bonne nouvelle à vous apprendre, qui va vous réjouir. Il y a cette année, au Grand Séminaire de Quimper, un mouvement plus accentué vers la sainte Table : ce mouvement, j'espère qu'il ira en grandissant. »

Et il terminait ainsi sa lettre : « Continuons de bien prier les uns pour les autres et de nous immoler en toute patience et résignation en union avec Jésus-Hostie et en vue de l'extension de la communion fréquente et journalière. »

Il ne montrait pas moins de zèle à encourager à la fréquente communion et à pousser vers la sainte Table les personnes consacrées à Dieu, voyant avec raison dans cette communion un moyen de rendre plus étroits les liens sacrés qui les unissaient à leur divin Epoux et de les faire parvenir à une perfection plus haute.

« Il est une autre grâce que je demande pour vous, écrivait-il à une religieuse, c'est que vous deveniez de plus en plus affamée du Pain eucharistique et que cette faim, vous sachiez l'apaiser par l'ardeur des désirs avec

lesquels vous soupirerez toujours après l'Epoux de votre âme, le divin et bon Jésus. »

« Vous me dites, écrivait-il encore, qu'après le bon Dieu vous me devez d'avoir connu et aimé la douceur et la bonté de Jésus-Hostie. Je remercie le bon Dieu qui a daigné pour cela me choisir comme son indigne instrument. Il est certain qu'à partir du jour où le bon Dieu permit que je vous connusse, je n'ai eu qu'une pensée, tourner vers la sainte Eucharistie ce cœur, ces affections un peu trop ardentes qui menaçaient de s'égarer ailleurs...

« Que je voudrais donc la faire connaître et aimer, surtout des religieuses qui, étant plus éclairées de ses voies et plus sensibles à la touche de la grâce, peuvent aussi Lui rendre une gloire plus grande ! »

« Ce qui m'a causé le plus de joie, c'est de voir que votre amour pour le bon Jésus de la sainte communion grandit tous les jours. Voilà qui est bien. Si vous avez cet amour solidement enraciné dans votre cœur, les sacrifices vous coûteront moins, car vous les ferez pour le Cœur de Jésus, votre divin Epoux. Les tempêtes aussi diminueront peu à peu, et lorsqu'il en éclatera, ce qui pourrait bien encore arriver, vous vous en relèverez, grâce à l'Eucharistie, avec plus de courage et d'humilité.

« Vous avez l'ineffable bonheur de faire la sainte communion six fois par semaine. Oh ! quelle faveur inappréciable ! Tous les jours, sauf un jour par semaine, votre pauvre cœur devient le ciboire vivant où Jésus, le bon Jésus, votre Epoux bien-aimé, vient se reposer avec délices, se consoler des rebuts qu'il reçoit de tous côtés. Tous les jours vous pouvez lui offrir, sur l'autel de votre cœur, l'or, l'encens, la myrrhe que lui offrirent les Rois Mages : l'or en le reconnaissant comme votre

Roi, le Roi de votre cœur, de toutes vos affections; l'encens en le reconnaissant comme votre Dieu, votre Tout; la myrrhe en confessant la présence de son Humanité sainte sous les espèces sacramentelles. Puissiez-vous faire de grands progrès dans la perfection religieuse et opérer ces progrès par la dévotion à la sainte Eucharistie, à la sainte communion! »

Ecrivant à une religieuse, quelques mois après la promulgation du Décret du 17 décembre 1891 concernant les Communautés religieuses et relatif à l'ouverture de conscience et à la fréquente communion, il lui disait à ce sujet: « Continuez à vous livrer de plus en plus à votre céleste Epoux, au bon Jésus réellement présent et vivant dans la sainte Eucharistie... Oh! comme je bénis le bon Dieu d'avoir inspiré à Notre Saint Père le Pape la pensée de rétablir ce *principe de droit commun* que l'on méconnaissait dans la plupart des Communautés religieuses, « que le confesseur seul doit fixer le nombre des « communions à faire par ses pénitents! » Ce sera le salut pour une foule d'âmes religieuses qui languissaient et même périssaient, faute de pouvoir se nourrir assez fréquemment du pain de vie. »

C'est encore vers la Table sainte qu'il poussait les personnes du monde, comme vers la source de toute vertu, de toute consolation, de toute générosité.

« Permets-moi, écrit-il à une de ses parentes, de revenir sur un point que je considère comme très important et que je t'ai souvent recommandé. Va communier le plus souvent possible. Tu en auras surtout bien besoin maintenant que ton pauvre cœur va être mis à une si rude épreuve. »

« Je continue de bien prier pour toi, afin que tu apprennes de plus en plus à connaître et à aimer la sainte Eucharistie. Peut-être ne connais-tu pas assez le trésor que renferme le petit tabernacle de ton église. Oh ! pour apprécier et goûter ce trésor, il faut souvent s'en approcher. »

« Que le bon Dieu t'accorde la patience, lui écrit-il encore ; tu en as singulièrement besoin... Puisses-tu toi-même puiser cette patience dans la dévotion à la sainte Eucharistie et dans la pratique de la sainte communion faite aussi souvent que te le permettent tes occupations et que ton directeur t'y autorisera ! »

Il renouvelle ces recommandations en chacune de ses lettres à la même personne avec une insistance où se révèlent sa foi et sa confiance en l'Eucharistie.

« L'épreuve est longue et pénible et je désirerais bien pour toi de la voir terminée. Cependant, puisque le bon Dieu veut encore que tu y restes soumise, permets-moi de t'engager à aller chercher la force nécessaire pour soutenir cette longue épreuve, là où tu pourras seulement la trouver, dans la sainte Eucharistie, dans la sainte communion. Je ne vois de remède efficace à tous les maux de la vie que la sainte communion ; et s'il y a dans le monde tant de malheureux, c'est qu'ils ne savent pas où aller se reposer quand ils sont broyés par le malheur, par les chagrins de la vie. Ne fais pas comme eux, ma bonne cousine, suis le conseil que te donne ton cousin : tu sais qu'il te le donne avec toute l'affection qu'il porte à ton âme et avec tout le désir qu'il a de te voir heureuse. »

« Puisses-tu profiter, pour le plus grand bien de ton âme, de toutes les épreuves que le bon Dieu te réserve,

et ces épreuves ne seront pas au-dessus de tes forces si tu sais aller retremper ton courage à la source de toute force et de toute consolation, à la sainte Eucharistie. Voilà mon plus ardent souhait pour toi : c'est que la sainte Eucharistie, le bon Jésus présent au saint Tabernacle, soit la lumière de ton intelligence, l'amour et la passion de ton cœur.

« Laisse-moi te dire une fois de plus ce que je t'ai répété souvent. Pour trouver du courage et même de la joie au milieu de tant de peines, pourquoi ne vas-tu pas communier plus souvent? Je te l'assure, c'est dans la sainte communion que tu trouveras force et consolation au milieu de tes épreuves. »

Répondant à une jeune fille qui avait fait une neuvaine de communions en vue d'obtenir une grâce insigne, il lui disait : « Cette neuvaine de communions est une très heureuse idée ; appliquez-vous à les bien faire et surtout à en profiter. Un petit mot seulement à ce sujet. Je suis sûr que pendant cette semaine de communions vous vous sentirez plus forte dans le service du bon Dieu : c'est que dans ce moment vous êtes assise à une table bien servie. Il ne faut donc pas que vous vous étonniez si vous vous sentez plus de courage pour surmonter une foule de petites contrariétés inévitables. Mais après cette neuvaine d'abondance vous allez peut-être commettre l'imprudence de laisser arriver la disette. De grâce, ne faites pas comme les pauvres pêcheurs de l'île Molène. Pendant l'été, quand la pêche est belle, ils vivent très largement et ne se refusent rien. Arrive l'hiver, le fond de la bourse se fait voir bientôt : alors c'est la misère. Et quelle misère ! Faites de temps en temps des neuvaines de festins eucharistiques, c'est là une idée vraiment

délicieuse. Mais dans l'intervalle de ces neuvaines, venez de temps en temps faire un bon repas à la table du bon Jésus. Vivre tantôt dans la misère et tantôt dans une trop grande abondance est un régime aussi malsain pour l'âme que pour le corps. »

« Allons, ajoutait-il, vous avez beaucoup à combattre, à combattre même de tous les bords contre votre mauvaise nature. Ne vous en plaignez pas trop, car tout cela vous tient dans l'humilité. Surtout ne vous découragez pas ; après tout, n'avez-vous pas la sainte communion et Jésus au saint Tabernacle que vous pouvez recevoir aussi souvent que vous le voulez par l'ardeur de vos désirs ? Courage et confiance ! Le bon Jésus, à qui vous avez voué toute votre vie et tout votre être, est là, à côté de vous. Eh quoi ! cette pensée ne vous a pas saisie, ne vous a pas pénétrée ? Laissez-vous-en pénétrer profondément et mettez toute votre confiance dans le Cœur adorable de Jésus, sans jamais vous laisser décourager par vos chutes, quelque grandes qu'elles soient. »

Il écrivait à une dame : « Ne craignez pas de laisser votre fils communier. C'est tout profit pour les parents quand un enfant conserve son cœur pur, et il ne peut le préserver que par la sainte communion. Il y a dix-sept ans que je confesse des enfants et des jeunes gens, et je sais pourquoi souvent ils sont si maussades et si insupportables. »

Toute la vie sacerdotale de M. Le Guillou ne fut donc qu'une perpétuelle application à faire connaître et aimer ce Dieu de l'Eucharistie qu'il aimait tant lui-même, qu'un zèle toujours constant à promouvoir et étendre son règne. Il eût voulu, dans la dévorante ardeur de ce zèle,

embraser l'univers entier et le soumettre à l'empire de Jésus-Christ. Convaincu que l'ordre social, la paix des nations, la grandeur et la prospérité des peuples dépendent essentiellement de cette soumission, il estimait, avec raison, que l'acceptation des droits de Jésus-Christ et de son empire sur la société chrétienne devrait pratiquement s'affirmer par le culte social de l'Eucharistie.

« Ce règne de Dieu, écrivait-il, doit s'établir en chacun de nous personnellement. Or, l'ensemble de tous les individus compose la société. Il ne suffira donc pas que chacun de nous reconnaisse pour lui personnellement le culte de Dieu ; il faudra aussi que la collection qui s'appelle la société reconnaisse ce règne ; il faut que le règne social de Dieu s'établisse par toute la terre, que Dieu soit reconnu comme le *Roi de la société* tout entière, comme il l'est de chaque individu en particulier ; que la société s'inspire de cette vérité dans ses institutions et dans ses lois.

« Mais il faut en venir à la pratique. Où irons-nous chercher Dieu pour lui rendre tous les honneurs auxquels il a rigoureusement droit ? Il est un endroit sur la terre où il réside d'une façon plus sensible, plus visible... c'est le saint Tabernacle, la sainte Eucharistie. Notre-Seigneur Jésus-Christ, le Fils de Dieu y est véritablement présent. La seconde Personne de la sainte Trinité y est unie hypostatiquement à une nature humaine ; donc toutes les fois que nous rendons nos hommages et nos adorations à la sainte humanité du Sauveur, à la personne de Notre-Seigneur Jésus-Christ, ces hommages, ces adorations se rapportent nécessairement à l'adorable Trinité tout entière. Donc ce culte social dû à la Divinité devra se concentrer autour de la sainte Eucharistie... »

Mais si l'apostolat du saint prêtre ne s'étendit pas au delà du cercle restreint où s'écoula sa vie, si les efforts de son zèle durent borner à ce cercle leurs conquêtes, du moins ne négligea-t-il rien pour établir et affermir le règne de l'Eucharistie dans les âmes que sa charité put atteindre. C'est là un témoignage qu'il crut, au déclin de sa vie, pouvoir se rendre lui-même.

« Comment ai-je fait aimer Notre-Seigneur ? — Oh ! mon Jésus, je crois dans toute la sincérité de mon âme que j'ai cherché à vous aimer et à vous faire aimer dans votre Eucharistie. Actuellement j'en ai encore le plus ardent désir au fond du cœur. Si je n'ai pas réussi, moi seul en suis la cause, ô bon Jésus ! daignez mettre en mon pauvre cœur un désir immense de vous aimer et de vous faire aimer ! »

CHAPITRE XIII

La souffrance.

Et vidimus eum... virum dolorum, et scientem infirmitatem. (Is., LIII, 2, 3.)

Et nous l'avons vu... homme de douleurs, connaissant l'infirmité.

CHAPITRE XIII

La souffrance.

La science de la souffrance. — Souffrances physiques. — Zèle dévorant dans un corps épuisé. — Maladie de poitrine. — Laryngite. — Saison aux Eaux-Bonnes. — Notre-Dame de Lourdes. — Amélioration et rechute. — *Mourir sur la brèche.* — Gaieté dans la souffrance. — Histoire d'un lièvre. — Carnet humoristique. — Bronchite aiguë. — Loin du Tabernacle. — Voyage à Paris. — L'*influenza.* — Bonheur de souffrir sans qu'on le voie. — Pensée de la mort. — *Je me traîne vers l'éternité.* — Souffrances morales. — Avec quelle ardeur il les désire. — Sécheresse dans l'oraison ; tristesse, troubles, angoisses. — Le *fiat* en union avec Jésus. — Souffrances du cœur : les brebis indociles au collège. — *Le mal des âmes.* — Enfants prodigues et deuils dans la famille. — Le *petit frère;* mort de M. Le Guillou père ; autres morts. — La situation de l'Eglise et de la France : douleur filiale et patriotique. — L'holocauste du cœur.

Celui *qui n'a point souffert, que sait-il?* L'Esprit-Saint semble dire par ces paroles qu'il manque à la science des saints quelque chose, et qu'à vrai dire, cette science est nulle, s'ils ignorent ce que c'est que souffrir.

Dieu voulait sans doute faire un saint et un grand

saint de M. Le Guillou, car il lui fit une large part de souffrances. Sa vie, on peut le dire, fut une souffrance continuelle et l'on pourrait, sans exagération, lui appliquer la dénomination que le prophète Isaïe donne à notre divin Sauveur : « *Virum dolorum et scientem infirmitatem* : il fut un homme de douleur, il connut la souffrance. »

Vaste est le domaine de la souffrance, immense le champ sur lequel elle s'exerce : le corps et tous ses organes, l'âme et toutes ses puissances. Il y a la souffrance physique et la souffrance morale, celle du dehors et celle du dedans. L'une et l'autre ont leurs tortures, variées à l'infini, pénétrantes comme l'acier, brûlantes comme le feu. Depuis le berceau jusqu'à la tombe, elles menacent l'homme, le suivent, s'attachent à ses pas, fondent sur lui comme le vautour sur sa proie, et insensiblement — quand ce n'est pas violemment — le poussent à travers mille douleurs et mille déceptions jusqu'au bord du tombeau et l'y précipitent. Telle est la destinée du genre humain depuis sa prévarication.

La foi donne à l'homme, au chrétien, le secret de tirer profit de la souffrance, aussi bien de celle du corps que de celle de l'âme ; depuis surtout que le Christ a souffert, et dans son âme et dans son corps, depuis qu'il s'est proposé en exemple aux hommes, il y a dans la souffrance acceptée, endurée en union avec Jésus-Christ, une grâce de force, de grandeur, de sainteté qui est un gage assuré de l'éternelle béatitude.

L'abbé Le Guillou connut la souffrance sous ce double aspect. Instruit par la foi de la valeur suréminente de la souffrance chrétienne, il fit à l'épreuve physique et morale l'accueil qu'elle mérite : il l'accueillit comme une

visite de Dieu, comme une monnaie précieuse avec laquelle il lui était donné d'acheter le ciel.

Ainsi que nous l'avons dit plus haut, l'abbé Le Guillou était d'une complexion délicate et d'un tempérament nerveux ; il avait toujours eu, dès son enfance, une faiblesse de poitrine qui n'avait fait que s'accentuer davantage avec les années. Les fatigues de l'enseignement, l'absence presque complète de tout délassement corporel, ses mortifications secrètes, eurent bientôt usé sa constitution maladive sans ébranler toutefois sa volonté.

Quand on parcourt sa volumineuse correspondance et qu'on y voit, à côté des œuvres multiples auxquelles son zèle dévorant l'appliquait, les coups fréquents portés à sa santé par la maladie, on se demande comment tant d'activité a pu se trouver au service d'un corps si affaibli, ou, pour mieux dire, si épuisé. C'est aussi ce qu'on se demandait autour du courageux professeur.

Il y a longtemps que la réponse a été donnée par l'apôtre saint Paul : *Charitas Christi urget nos !* La charité du Christ, semblable à un aiguillon, nous presse, et, comme une puissance irrésistible, nous entraîne. C'est sous l'impulsion entraînante de cette charité du Christ, que le même Apôtre s'écriait encore : « Quand je suis faible et infirme, c'est alors que je suis fort : *Cum infirmor, tunc potens sum.* »

C'est à cette source divine de la charité qu'il faut remonter pour avoir l'explication d'un contraste si manifeste dans la vie du saint prêtre que nous avons entrepris de faire connaître au lecteur.

Pendant les vacances de 1877, l'abbé Le Guillou eut un crachement de sang provenant, disait-il, d'un rhume

négligé, et auquel il n'attacha pas grande importance. De fait, cet accident ne s'étant pas renouvelé, il lui sembla qu'il ne devait pas s'en inquiéter.

Néanmoins, en l'année 1879, sa santé commença à prendre un caractère sinon inquiétant, du moins peu rassurant. Tout entier à son travail de professeur et à l'œuvre de sa sanctification, l'abbé Le Guillou ne se préoccupa guère de son corps, voyant au contraire dans les souffrances et la maladie un don de la bonté divine et un moyen de plus d'avancer dans la perfection. Il écrivait à cette époque à sa cousine : « La besogne est forte et je n'ai guère de temps à perdre. Ajoute à cela que, cette année, le bon Dieu m'a fait une nouvelle grâce. Il me prend de temps à autre, quand j'y pense le moins, des migraines ou des maux d'entrailles ou d'estomac qui m'empêchent de respirer. Cependant, par ailleurs, je suis bien portant ; tu le sais, je jouis d'une petite santé... Il me semble que c'est là une grande grâce du bon Dieu : avec une faible santé, on vit, dit-on, plus longtemps, mais je sais aussi que l'on souffre, de sorte que l'on peut acquérir du mérite... »

Il écrivait en janvier 1880 : « Je te remercie de l'intérêt que tu portes à ma santé. Dieu merci ! elle est bonne à présent. Cependant, ces jours-ci, j'ai eu un gros rhume, mais j'ai pris toutes les précautions nécessaires pour le mettre à la porte, et il s'en va peu à peu. Seulement, tu auras beau me prier de ne pas rester plus longtemps au collège parce que cela m'épuise, cela ne t'avancera pas : j'y resterai aussi longtemps que j'aurai un souffle, car je sens que c'est là ma vocation. Dussé-je y mourir, crois-tu que ce n'est pas un bonheur que de mourir après s'être dévoué au salut des âmes des jeunes

gens et des enfants ? Cependant, ma bonne cousine, console-toi : tout en me soumettant en ce point à la volonté de Dieu, j'ose espérer qu'il m'accordera peut-être encore un tout petit nombre d'années. Je n'en sais rien... qu'en penses-tu ? »

Il écrivait un peu plus tard : « Malgré mes nombreuses occupations, ma santé se soutient, grâce au bon Dieu et à Notre-Dame de Lourdes; et à part quelques petites migraines qui viennent de temps en temps me prouver que je n'ai guère plus de patience que toi, je suis maintenant assez fort. Je sens cependant que l'enseignement me fatigue. Mais je te défends de me prêcher sur ce sujet : tu sais que quand le bon Dieu voudra, il me donnera ma retraite; c'est son affaire. »

Vers l'année 1881, une sérieuse affection du larynx vint rendre difficile à l'abbé Le Guillou l'exercice de ses fonctions de professeur. « Ce qui m'agace pour le moment, écrivait-il, c'est la gorge; on m'a menacé d'une saison d'eaux à Cauterets, mais j'espère que les Eaux-Bonnes que je prendrai ici après Pâques fortifieront mon larynx et me dispenseront de ce voyage qui serait très coûteux. »

Il lui fallut pourtant l'entreprendre pendant les vacances. Il écrivait des Eaux-Bonnes à la date du 17 août 1881 : « Quand j'arrivai ici j'avais une laryngite : le fond de la gorge était couvert de granulations ; le poumon gauche était bien faible et je toussais beaucoup. Grâce au traitement des eaux, la gorge est beaucoup mieux, la voix plus claire, je tousse moins, même presque plus, et l'appétit m'est revenu. Le médecin m'a assuré que je pourrai reprendre mes classes sans aucun danger. »

Cette saison aux Eaux-Bonnes eut en effet d'assez heureux résultats. Au mois de janvier 1882, M. Le Guillou

écrivait : « Je reste encore cette année au collège ; mais je ne fais pas ma classe ordinaire. M. le Principal m'a procuré un petit emploi qui n'est pas au-dessus de mes forces et qui me permet de me reposer tout en travaillant. Je suis occupé de cinq ou six élèves à qui je donne des leçons de français une fois par jour. Le reste du temps je suis libre. »

On ne lira pas sans intérêt ce spirituel passage d'une lettre écrite à la même époque à un de ses anciens condisciples de collège, à l'un de ces trois rares amis que nous l'avons entendu plus haut s'estimer heureux de compter en ce monde.

« Et maintenant que j'ai riposté à tous les bons sentiments que tu m'exprimes dans ta lettre, permets-moi de te faire l'historique de mon personnage depuis le commencement de l'an de grâce 1881 jusqu'à l'heure présente (janvier 1882). Il faut te dire que l'enseignement m'a complètement épuisé, si bien que j'excitais, l'an dernier, la pitié de tous les humains que je rencontrais. Pour te prouver à quel point j'avais dépéri, je te ferai remarquer que, dans l'espace de quelques jours, le dernier trimestre de la dernière année scolaire, j'avais perdu douze livres, non pas de graisse, ce qui était impossible, mais douze livres de ma pauvre substance. Tu vois d'ici ma silhouette avec douze livres de moins ! Si bien que le médecin s'imagina de m'envoyer aux Eaux. Me voilà donc en partance pour les Pyrénées, le lendemain de la distribution. Je passai vingt-deux jours aux Eaux-Bonnes et j'en revins beaucoup mieux, mais avec défense formelle de la part du médecin de rentrer dans l'enseignement. Je t'avoue que cette décision, toute contraire à une première, me coûtait beaucoup et que c'était

un véritable sacrifice pour moi que de m'y soumettre. Entre temps, je briguai deux places de précepteur que je ne pus avoir. Je me résignai donc à être vicaire, ce qui me sourit peu, lorsque M. le Principal me proposa un petit poste peu fatigant. Il me confia trois élèves à qui je devais donner des leçons de français et d'histoire, deux heures par jour. J'acceptai, et me voilà redevenu simple *magister* de village : actuellement j'ai six élèves; ces jours-ci, j'ai la poitrine fatiguée, mais j'espère que cela ne durera pas. »

Malgré l'amélioration que ce travail modéré avait beaucoup favorisée, M. Le Guillou dut retourner, deux années de suite, aux Eaux-Bonnes. En s'y rendant il fit halte à Lourdes et alla recommander à la Vierge Immaculée les besoins de son corps en même temps que ceux de son âme.

« J'ai maintenant, écrit-il des Eaux-Bonnes, les deux poumons bien solides, et le larynx est complètement dégagé; j'ai désormais la voix très claire. »

Et annonçant, à quelque temps de là, qu'il pouvait, sans trop de fatigue, faire la classe, il ajoutait : « Remercie pour moi Notre-Dame de Lourdes qui n'y est pas étrangère. D'ailleurs je lui ai promis d'aller la visiter l'an prochain, si elle me donne les forces nécessaires pour supporter les fatigues de cette année. »

L'année suivante il écrivait encore : « Le médecin a constaté en moi un mieux sensible et il m'a promis de me guérir définitivement; je vois maintenant que je suis revenu de très loin. Le médecin m'a dit que j'étais un des cas remarquables de l'effet des Eaux-Bonnes. C'est possible, mais, pour ma part, j'ai toujours eu plus de confiance en Notre-Dame de Lourdes que dans les Eaux-

Bonnes, et quoique je sois loin de vouloir nier le bien que m'ont fait les eaux, je suis cependant persuadé que Notre-Dame de Lourdes a été pour beaucoup dans ma guérison. »

Il y avait loin cependant de l'amélioration signalée à une guérison complète, et bien que la gorge fût devenue moins sensible, la faiblesse de la poitrine persistait.

« Je me dispense, cette année, écrivait-il en 1884, d'aller prendre les eaux. Je suis beaucoup plus fort : je ne suis cependant pas guéri, je ne le serai même jamais ; mais avec des précautions — et j'en prends, hélas ! — je pourrai encore aller quelque peu. »

Ce fut à Notre-Dame de Lourdes que M. Le Guillou alla, cette même année et l'année suivante, demander sa guérison, si elle était dans les désirs de son divin Fils et devait contribuer à sa gloire. La Vierge Immaculée ne se montra point avare de faveurs spirituelles envers son dévot serviteur, mais elle ne lui obtint point le don d'une santé meilleure.

Un nouvel accident vint, en 1886, compromettre définitivement cette santé déjà si ébranlée. Il écrivait de Landouarneau, à la date du 27 août : « J'ai eu la maladresse, il y a trois semaines, dès mon arrivée ici, de prendre un rhume qui s'est tellement attaché à mes pauvres bronches, qu'en fin de compte, pour l'extirper, j'ai dû avoir recours à un vésicatoire qui avait bien près d'un mètre carré de surface : aussi je ne bats plus que d'une aile ; j'ai tout le côté gauche écorché. Quelle misère que cette vie ! Et dire que voilà l'hiver qui arrive ! Ce sera rhume sur rhume, vésicatoires sur emplâtres, et avec cela quarante élèves sur les épaules ! Quelle perspective ! »

Et retrouvant sa note gaie : « Si on n'aimait pas le bon Dieu, ajoutait-il, ce serait à se jeter dans la première rivière venue. »

« Votre petit frère, écrivait-il un peu plus tard, a été fièrement secoué par un très gros rhume qu'il a gagné en partie en allant à Notre-Dame du Folgoët sous la pluie, en partie dans sa chambre en s'entêtant à travailler malgré un fort froid aux pieds. Emplâtres et vésicatoires ont perforé et mis à nu son pauvre cuir depuis quinze jours, et le susdit rhume fait seulement mine de partir ; il a parfois des retours offensifs assez violents. Enfin il ne faut pas trop lui en vouloir ; ce rhume est un instrument du bon Dieu : qu'il soit le bienvenu. C'est dommage qu'il faille le soigner et l'expulser, alors qu'il fait si bien les affaires du bon Dieu. »

Ces lettres montrent dans quel esprit M. le Guillou acceptait cette croix de la souffrance qui allait de jour en jour, jusqu'à sa mort, peser plus lourdement sur ses épaules. Cette croix il la trouvait bonne et il l'aimait comme on aime un bienfaiteur.

« Véritablement, écrivait-il, les deux vésicatoires que j'ai mis pour essayer d'extirper mon rhume m'ont beaucoup affaibli : il m'est désormais impossible de gravir dix marches de suite sans être essoufflé et sans avoir une quinte de toux. Pauvre quinteux, pauvre tousseux ! Cela ne me fâche pas trop de me voir ainsi affaibli, car, comme je vous l'ai déjà dit, je suis, depuis bien des années, bien ennuyé de la vie. Cependant je me garde bien de demander au bon Jésus de mourir, car je sais qu'il y a plus de mérite à vivre et à souffrir. Demandez pour moi la patience. »

Cet état maladif et ces souffrances rendaient de jour

en jour plus difficile à M. Le Guillou l'accomplissement de ses fonctions de professeur. Aussi ses amis lui conseillaient-ils de renoncer à l'enseignement et de solliciter auprès de l'autorité diocésaine un poste moins pénible.

« M. Grall, écrivait-il, me disait mercredi dernier qu'il était temps que je songeasse à quitter le collège : je commence aussi à le croire. Si vous saviez comme désormais les rhumes me fatiguent ! J'ai des quintes violentes au moindre effort, à la moindre marche que j'entreprends ; et quand ces quintes m'arrivent j'étouffe véritablement. Eh bien, malgré tout, cela ne m'inquiète guère ; au contraire, au fond j'éprouve même une certaine joie. Que voulez-vous ! cela ne finira que plus tôt. Et si le bon Dieu veut que je *meure sur la brèche,* quel mal y a-t-il à cela ? »

Il écrivait aussi à sa cousine : « Inutile de te dire que je fais ma classe avec beaucoup d'enthousiasme. Ce métier m'agrée fort et je demande au bon Dieu de pouvoir toujours le continuer et de *mourir sur la brèche.* Je crains qu'Il ne m'accorde pas cette dernière grâce ; j'en serais trop fier. »

Mourir sur la brèche ! Ce mot peint tout M. Le Guillou car, depuis le premier instant de sa vie d'éducateur de la jeunesse, il avait senti son âme liée irrévocablement à ce ministère.

« Ce soir, écrivait-il encore, je suis allé un peu à la campagne avec M. Grall qui a constaté avec tristesse que ma santé depuis quelque temps avait beaucoup baissé et m'a dit qu'il était bien temps de quitter le collège. Par le fait, le docteur Lossouarn que j'ai consulté à Brest, il y a quelques jours, a fait une mine peu rassu-

rante lorsque je lui ai dit que je rentrais encore cette année... *Mais quitter le collège! J'en mourrais! je n'ai jamais demandé qu'une chose au bon Dieu : mourir au milieu de ces jeunes gens et de ces enfants à qui j'ai dévoué ma vie.* Demandez aussi cette grâce pour moi. »

Dans une autre circonstance, après avoir donné à sa cousine des nouvelles peu rassurantes de sa santé, il ajoutait : « Ceci va encore te faire crier. Mais si tu as le malheur de me dire dans ta prochaine lettre que je dois quitter l'enseignement, que cela me fatigue, je jette ta lettre au feu, naturellement sans me fâcher, comme toujours. Ainsi, si tu as quelque chose d'important à me dire, tais-toi sur ce sujet ou dis-le-moi avant de l'aborder. Tu verras que je pourrai vivre aussi vieux en restant dans l'enseignement, quoique ce soit, je l'avoue, un ministère bien fatigant. Mais si l'on n'avait rien à souffrir sur cette terre, où serait le mérite? »

Un instant cependant, pressé par les instances réitérées de ses parents et de ses amis, il crut devoir faire le sacrifice d'un désir si cher à son cœur et demander son changement. Mais ses supérieurs, sachant ce que le collège de Lesneven perdrait en perdant un tel maître, ne jugèrent pas bon d'accéder à sa demande. L'abbé Le Guillou vit dans ce refus la manifestation évidente de la volonté divine et ne songea qu'à s'en réjouir.

« Ma santé n'est pas très vigoureuse, écrivait-il à cette époque, mais enfin en restant au collège je fais la volonté du bon Dieu. J'avais demandé à Monseigneur de Quimper à partir du collège cette année à cause de ma santé. Il ne l'a pas voulu. Peu m'importe maintenant que je tombe épuisé de fatigue; dans tous les cas, le malheur ne serait pas grand.

« Je vous remercie des bonnes prières que vous faites pour ma santé. Demandez surtout pour moi au bon Dieu que je sois un saint prêtre : c'est surtout de cela que j'ai besoin. Depuis quatorze ans que je suis dans l'enseignement, je n'ai jamais eu un moment de bonne santé. Je suis donc habitué à cet état de souffrances ; d'ailleurs c'est là un état qui me va. Cependant demandez pour moi la force et le courage d'aller jusqu'au bout. »

Sa volonté, soutenue par la grâce divine et l'amour des âmes, fut plus forte chez lui que la maladie. Il resta à ce poste de dévouement, mais au prix de quelles souffrances !

« Décidément, écrivait-il, le bon Dieu veut que je prenne racine à Lesneven : tant mieux ! J'aime tant ces enfants, ces jeunes gens, que si j'avais à les quitter je perdrais la moitié de moi-même. »

Ecrivant à un de ses anciens élèves, étudiant en médecine, qu'il savait exposé à de grands dangers, il lui disait : « Je continue de prier et de souffrir pour toi. Demande au bon Dieu que je reste ici finir mes jours. Tu ne saurais croire quel bonheur ce serait pour moi de mourir au milieu de ces enfants, de ces jeunes gens que j'aime tant, quoiqu'ils ne s'en doutent peut-être guère. »

Au milieu de ses continuelles souffrances, M. Le Guillou faisait paraître cette gaîté pleine d'entrain qui fut toujours l'un des aspects de son heureuse et sympathique nature.

« M. Le Guillou, rapporte un élève, souffrait beaucoup ; je ne l'ai connu que souffrant : il toussait continuellement ; malgré cela il était toujours gai et avait le don d'égayer tout le monde par sa manière particulière de dire les choses. »

« Pendant la classe, écrit un autre, il éprouvait parfois des maux de tête si violents que, pour les calmer, il était obligé de s'imbiber le front avec du vinaigre. Malgré toutes ses souffrances il continuait à faire la classe comme si de rien n'était, et conservant sa douceur habituelle. »

« Malgré la toux effroyable dont il souffrait, surtout à certaines époques, sa gaîté trouvait toujours l'occasion de se manifester.

« Souvent, entre de violents accès de toux et pouvant à peine respirer, il faisait rire à se tordre. »

Cette gaîté dans la souffrance se manifestait, comme on a déjà pu le voir, dans ses lettres non moins que dans ses conversations. Qu'on nous permette d'extraire quelques passages de ces lettres où s'affirme cette humeur charmante qu'il sut allier toujours avec les plus austères vertus.

« Je n'ai jamais eu grand enthousiame pour les lettres, écrit-il à un de ses anciens élèves, ce trimestre-ci encore moins que jamais. En voici la raison bien simple. Depuis le lendemain de la rentrée de Pâques j'ai un refroidissement qui m'est venu sans doute à travers les trous de ma douillette. De là dérangement complet de l'estomac... Que veux-tu ! Tout cela ne me donne guère de verve ; cependant, malgré tout, j'ai la mine superbe. Je pèse 109 livres, avec mon chapeau et mon bréviaire, et je ne broie pas trop de noir. »

« Voici mon souper qui s'avance, solennellement porté par une bonne sœur, car on me sert au coin de mon feu, comme un podagre...

« J'ai soupé ! Potage aux herbes, grillade de morue

aux pommes, semoule, voilà le menu. Je l'ai demandé, je l'ai eu. On est beaucoup trop bon pour moi... »

«... Dimanche, en parlant à mes congréganistes, je me sentis pris d'une fatigue dans la région de l'estomac. Cette fatigue était transformée, hier matin, en point de côté assez fort qui nécessitait l'emploi d'une foule de papiers : Wlinzi, Rigollot, Lardy et le reste de la collection ; enfin on a eu recours au vésicatoire, ce matin : mais le susdit n'a pas daigné prendre sur mon pauvre cadavre.

Moi, dit-il, que je fasse une si maigre chère ?

« Le tout est embelli d'un rhume. Je voudrais bien tousser, mais... je me fais l'effet d'un homme qui voudrait sauter et ne peut prendre d'élan... Enfin la Faculté est arrivée cette après-dînée, et, après m'avoir ausculté, a déclaré, par toutes ses lumières, qu'il n'y avait rien : ce dont je me doutais... Inutile de te dire que je ne vais pas en classe depuis hier matin ; je ne fais que cendrillonner ; ce n'est pas un métier agréable, et je préfère la classe.

« Je vais essayer de me reposer un peu, en attendant l'heure du souper : je dis souper ? Le *trou du Pater,* comme disent nos paysans, est bouché. »

Une autre fois, il raconte en ces termes plaisants les épisodes d'un pèlerinage qui eût pu lui être funeste : « J'ai célébré le saint sacrifice de la messe à la Salette de Morlaix, mardi dernier : inutile de vous dire combien j'ai prié pour vous et pour toutes vos intentions ainsi que pour toutes celles de la communauté. J'ai été bien fatigué, car j'ai tenu à faire à pied le voyage de la gare à la Salette et réciproquement, ce qui fait cinq bons kilo-

mètres, sans compter deux affreuses montées, dans lesquelles il me semblait que mes jambes allaient fléchir et que j'allais rouler. J'étais tout en nage : à l'aller le soleil me donnait en plein sur le dos où j'avais un vésicatoire qui, tiré la veille, avait mal pris et me brûlait littéralement. Avec tout cela j'étais heureux et content et j'aurais voulu souffrir dix fois plus ; seulement je ne sais si ma bête aurait pu supporter tout cela : elle aurait fini par rouler dans le fossé. Ce voyage n'a pas eu de conséquences pour ma santé. Lorsque j'eus pu prendre quelque chose, c'est-à-dire sur le midi, je me trouvai tout ragaillardi, et depuis je me porte comme à l'ordinaire, ni bien ni mal. »

Un de ceux qui l'ont connu le mieux, écrivait : « J'ai entendu dire quelquefois qu'un saint triste est un triste saint. Si le bon abbé Le Guillou était une âme sainte, ce n'était pas une âme triste. Non seulement il riait volontiers, mais il aimait beaucoup à faire rire les autres et il y réussissait souvent par des observations ou des reparties pleines de sel gaulois et parfois très piquantes. »

Le passage suivant d'une lettre à un officier de marine de ses amis en est une preuve : « Je revenais avec quelques confrères, dont Eugène, de la première messe de l'abbé L. de B... qui devait être de ton cours, et nous faisions des considérations philosophiques sur les aumôniers de marine, lorsque nous vîmes venir à nous un homme qui tenait à la main un lièvre assez beau, qu'il avait inutilement essayé de vendre à Lesneven. Mon plan fut immédiatement dressé : acheter le lièvre et le payer (2 fr., c'était pour rien) ce fut l'affaire d'un moment. La question était de le transporter au

collège et nous étions encore à un bon kilomètre de la ville. Un jeune ouvrier qui avait assisté à notre marché s'enfuit à toutes jambes en voyant notre embarras ; il se doutait probablement du service qu'on allait lui demander ; ce n'eût pas été gratuitement, je comptais lui bien graisser les dix doigts. Le faire porter par le vendeur qui était à peu près estropié, c'était un peu raide. J'en pris bravement mon parti et mis ma chasse dans mon manteau. Nous voilà partis tous les quatre, moi portant triomphalement mon quadrupède, les autres se chargeant de mon bréviaire et de ma canne pour me laisser les mouvements plus libres. Te dire nos quolibets est impossible. Naturellement nous croyions faire une très mauvaise action. Eugène, qui est un profond légiste, l'établissait par des textes de loi bien trouvés. J'étais donc décidé, si la maréchaussée nous était tombée dessus, à lui laisser le corps du délit entre les mains et à la prier de s'en régaler. Là-dessus nous arrivâmes au collège et je me hâtai d'exhiber de dessous mon manteau mon rongeur, que je portai, à ciel découvert cette fois, jusqu'à la chambre de M. Grall, où il est actuellement en dépôt jusqu'à ce que notre sagesse ait décidé si on en fera un civet, un pâté ou tout autre mets plus ou moins appétissant. Je suis très heureux et très fier de ma journée d'hier. De fait, pareille chose ne m'était jamais arrivée ; mais je trouvais la rencontre si bonne et l'aventure si originale, que je ne pus résister au désir d'acheter un lièvre en pleine route nationale. Un détail ; le lièvre est tout frais ; on pourra donc attendre quelques jours avant de le dépecer. Si donc tu as du loisir, tu pourras venir en goûter ta part. Si tu as du goût pour la caricature, tu peux me représenter avec un lièvre dans les

conditions que tu sais ; seulement j'exigerais alors que tu m'envoies un exemplaire de la caricature. »

Cette heureuse alliance d'une humeur toujours égale et même joviale avec une santé perpétuellement éprouvée, n'est pas l'un des moindres indices de vertu solide. On ne sera donc pas surpris que nous insistions sur ce détail. Nous avons parlé des voyages que M. Le Guillou dut entreprendre, à diverses époques, pour rétablir sa santé délabrée. En vue d'égayer ses amis, il emportait avec lui, dans ces voyages, un carnet sur lequel il notait ses impressions et surtout divers propos ou anecdotes humoristiques qu'il recueillait en route.

En nous envoyant ce carnet, celui de ses amis qui en est possesseur nous écrivait : « Je vous adresse le carnet demandé. Je crois que vous pourrez l'utiliser pour un chapitre de la biographie du bon Edouard. Le côté gaulois de son caractère s'y laisse entrevoir. Je ne sais s'il s'est montré à vous sous ce jour, mais je désespère de le dépeindre par le discours et de lui rendre la vie et l'entrain qu'il mettait dans ses récits humoristiques de voyage. Vous y trouverez aussi la note pieuse et tout intime du bon et saint prêtre que nous avons connu. »

Sans vouloir consacrer un chapitre à ce sujet, qu'il nous soit permis, pour donner une idée complète de celui dont nous avons entrepris d'esquisser la physionomie, de citer quelques passages extraits de ce carnet de voyage.

« En omnibus : famille sentant le musc et autres choses. Femmes : cheveux à la chien ; hommes : ongles taillés en griffes de chat... Peste contre la bêtise

humaine et la mode ! Mettre sa gloire à ressembler à des animaux !

« De Nantes au Pollet, voyagé avec un homme fort convenable, très modeste, très affable, conseils pleins de sollicitude pour la route. Avons parlé des œuvres de M. Harmel, des élections en Bretagne, des paysans bretons, etc. Accompagné d'une jeune fille simplement et décemment vêtue, pas de cheveux à la chien, sérieuse. »

« Révérend Cudier, chef de l'Eglise réformée des Eaux-Bonnes. Physique : taille au-dessus de la moyenne. Assez mal ajusté dans un habit à la française. Col montant, cravate blanche. Figure austère, creusée par les soucis du saint ministère. Nez légèrement proéminent; favoris légèrement grisonnants; crâne dénudé. Traînée de cheveux ramenée de gauche à droite pour préserver des coryzas. Confit en Dieu, marchant le front dans la poussière. Brave homme, au demeurant; prie pour la France, l'Espagne et ses frères qui sont encore ensevelis dans les ténèbres de l'erreur !...

« Un confrère du précédent : ventre rebondi, ballon d'Alsace, joues gonflées, nez aplati veiné de rouge cramoisi... chevelure noire commençant aux sourcils...

« Confrère canadien : jambes courtes, buste remarquable, épaules équarries; préciput, occiput et nuque taillés à pic; tête carrée; bouche grande, lèvres fines, nez camard... pétillant d'esprit, d'un abord très facile.

« Senor Firmino : simple garçon d'hôtel, mais personnage important. Taille moyenne; habit français, yeux gris, ne disant rien; nez peu classique, barbe à la Ferry; front bas; cheveux artistiquement ramenés en arrière : paraît convaincu de l'importance de ses fonctions, sert à table avec gravité, voire avec majesté. Connaît peu le

grog ; sonne de la cloche comme Triboulet, nez en terre, main gauche sur la hanche. »

« Un type, long, sec, maigre, de gris tout habillé; jambes de coq, bottes molles montant au-dessus du genou. Figure affectant un air militaire. Barbe vénérable; celle du menton tombe sur la poitrine en deux longues mèches effilées; moustaches sabre : tout cela flotte au gré du moindre souffle. Se promène en lisant, les épaules recouvertes d'un châle. Chapeau gris, haut, à bords relevés, qui achève de donner au type certain cachet d'antiquité. On dit que c'est un hidalgo espagnol. »

« Entendu dans deux cellules de baigneurs :

« 1er BAIGNEUR (*un officier maigre et cousu de bronchites*). — Monsieur Félix, vos bains vous font-ils du bien ?

« 2e BAIGNEUR (*replet et rebondi*). — Eh ! non; et vous ?

« 1er BAIGNEUR. — Mais oui.

« 2e BAIGNEUR. — Enfin nous pourrons toujours bien vivre un an encore ?

« Silence du 1er Baigneur.

« 2e BAIGNEUR. — Oh ! quand on a des coffres comme les nôtres !

« Silence obstiné du 1er Baigneur.

« 2e BAIGNEUR. — Pour moi, j'espère bien vivre encore deux ou trois ans. Seulement l'ennui est de se soigner.

« 1er BAIGNEUR. — Comment vous ferez-vous enterrer, Monsieur Félix ?

« 2e BAIGNEUR. — Dame ! dans une caisse, à moins que je ne *crève* (sic) en mer, car je compte aller en Afrique passer l'hiver. Oh ! je vous promets que cela ne me fait

rien de mourir. Mais je veux être enterré en musique. J'ai passé gaiement la vie, je veux mourir de même.

« 1er BAIGNEUR. — Vous paierez le champagne ?

« 2e BAIGNEUR. — Mais oui ! Je donnerai un petit dîner froid, avec une soupe à l'oignon : on y chantera tout le temps et on y fera l'écarté... »

« Décidément tout le monde se figure me connaître. L'autre jour un ecclésiastique assez jeune vint me trouver, chapeau bas, en me demandant si je n'étais pas le P. Peyrare, ajoutant que je lui ressemblais. Je fus flatté de cette étonnante ressemblance qu'il y avait entre moi et le P. Peyrare, mais je dus me résigner à dire que je n'étais pas lui. Nez du susdit ecclésiastique. »

« Aujourd'hui c'est un petit monsieur bien ficelé, barbe en éventail, tout parfumé, qui vient me demander à me poser une question indiscrète. J'octroie : sur quoi il me demande si je n'avais pas fait mon séminaire à Versailles..... Décidément ma tête se trouve sur les épaules de bien des gens. Je lui souhaite qu'ils y aient infusé un peu de cervelle ! »

Toujours souffrant et toujours gai, l'abbé Le Guillou continuait de remplir ses fonctions de professeur, de diriger la Congrégation, d'entendre les confessions de ses nombreux pénitents, en un mot d'exercer autour de lui ce zèle dévorant qui était comme un des éléments constitutifs de sa nature. Au commencement de l'année 1889, une bronchite aiguë vint, sinon arrêter ce zèle, du moins le forcer à prendre quelque repos.

« Voilà bientôt quinze jours que je garde la chambre. Rassurez-vous : ce n'est rien de grave. Seulement le

Sacré-Cœur m'a aussi donné mes étrennes : un bon gros rhume (le médecin appelle cela une bronchite), qui m'a secoué consciencieusement pendant quarante jours ; je l'ai secoué aussi de mon bord et je lui ai administré quantité d'emplâtres et de vésicatoires. Bref, le tout se détermina par un point que je ressentis au côté droit il y aura dimanche quinze jours, pendant que je parlais à mes congréganistes. Le lendemain, le mal ayant empiré, force me fut de mettre bas les armes et de garder le coin du feu. Grâce à Dieu, je suis actuellement hors de danger : je commence à mettre le nez à l'air, et le docteur m'a même fait entrevoir la possibilité de reprendre mes classes lundi prochain. »

Une seule chose l'attristait durant la maladie, c'était de ne pouvoir aller passer au pied du Très Saint Sacrement les heures qu'il y consacrait, tous les jours, à la prière et qu'il appelait « ses meilleures heures de la journée. » La chapelle du collège étant froide en hiver, le médecin l'avait rigoureusement interdite au malade.

« Ce qui m'a coûté le plus pendant toute cette indisposition, disait-il dans une lettre, c'est que j'ai dû naturellement interrompre mes heures saintes : c'est là, pour moi, une privation très sensible, et si j'ai hâte d'être tout à fait guéri, c'est sans doute pour revoir mes élèves, mais surtout pour pouvoir faire mon heure d'adoration. Il n'y a rien qui puisse remplacer cette heure passée auprès du saint Tabernacle, en présence du bon Jésus, et au milieu des parfums et des douces influences qui s'échappent de la sainte Hostie. On a beau réciter des chapelets, faire des chemins de croix et le reste, rien de tout cela ne vaut le bonheur de se sentir auprès de Notre-Seigneur et de Le sentir auprès de soi.

Enfin, un peu de patience, et j'espère que peu à peu les choses reprendront leur cours. »

Le printemps amena une amélioration sensible dans l'état du vénéré malade, qui put atteindre la fin de l'année scolaire sans trop de difficulté. Il profita du temps des vacances pour se rendre à Paris, auprès d'un oncle, ancien médecin de la marine, qui l'avait engagé à le venir voir. Le traitement prescrit par ce dernier et un séjour à la cure de Ploudalmezeau, chez son meilleur ami, M. Grall, rendirent M. Le Guillou assez robuste pour reprendre, à la rentrée des classes, son laborieux ministère à Lesneven.

« Quant à ma santé, elle va mieux. Le séjour à Ploudalmezeau m'a fait du bien. Bien plus, ces jours derniers, sans que j'eusse demandé à ce sujet aucune consultation, j'ai reçu une lettre d'un de mes oncles, le seul qui me reste, dans laquelle il était dit, avec toute l'autorité que peut avoir un médecin principal de la marine, que je ne devais avoir aucune lésion organique, sans cela je n'y aurais pas résisté longtemps. Que le bon Dieu soit béni puisqu'il y a lieu de croire qu'Il me laissera encore travailler quelque temps ici-bas ; mais j'avoue que je n'aurais pas été fâché d'appareiller pour l'autre monde. Enfin, qui sait?..... »

« Je ne sais, écrivait-il encore vers la même époque, quand je sortirai du collège ; mais, de fait, mon unique ambition est de passer directement du collège au lieu de mon dernier repos. »

La fin de l'année 1889 fut marquée par l'apparition de cette étrange et douloureuse épidémie, l'*influenza,* qui fit en France et ailleurs tant de ravages. L'abbé Le

Guillou fut un des premiers et des plus gravement atteints au collège de Lesneven. Les soins dévoués dont il fut l'objet le mirent hors de danger, sans toutefois parvenir à refaire sa santé déjà si ébranlée. Il écrivait, après les vacances de Pâques, à la date du 18 avril 1890 :

« Je suis rentré un peu fatigué des vacances. J'en ai rapporté une forte oppression au poumon gauche ; je ne sais ce que cela signifie, car je ne suis pas du tout enrhumé : à moins que ce ne soit un commencement d'asthme ; il est vrai que la chose me pend au nez depuis longtemps, et l'on n'en veut rien croire ; après tout, cela ne m'effraie pas plus que de raison... Il faut, dès le premier jour, s'étendre sur la croix. Merci, ô mon Dieu ! Quel bon moyen de combattre l'égoïsme et de le pourchasser jusqu'au fond de notre être ! »

Le reste de l'année scolaire ne fut qu'une alternative de souffrances accablantes et de relèvements passagers. L'extérieur cependant, grâce sans doute à son entrain et à son activité ordinaires, conservait les apparences d'une santé meilleure. Le vertueux malade en prenait occasion pour se réjouir de souffrir sans attirer sur lui cette commisération à laquelle les infirmes sont ordinairement si sensibles.

« Votre petit frère, écrivait-il en juillet, ne bat que d'une aile depuis Pâques. Mais la mine reste toujours très bonne ; c'est une grande grâce du bon Dieu : comme cela, du moins, personne ne pense à le plaindre ; au contraire, on le félicite pour son air de prospérité. »

Le retour de l'hiver fut aussi celui de souffrances plus vives et d'une faiblesse plus grande. L'*influenza* revint le visiter et réduire ses forces sans abattre son zèle courageux.

« Ma santé, écrivait-il, est toujours assez misérable, mais avec cela je me traîne joyeusement : ma besogne n'en souffre pas ; dès lors qu'importe ? C'est le bon Dieu qui le veut. »

Quelque temps après, il écrivait : « J'ai déjà pris mes quartiers d'hiver, ce qui revient à dire que je ne sors presque plus de ma chambre, si ce n'est pour aller en classe, à la chapelle et au réfectoire, depuis trois semaines. Avec cela j'ai eu rhume sur rhume ; celui que j'ai dans le moment me fait souffrir étonnamment, surtout pendant la messe : c'est là ce qui m'attriste le plus. Enfin, avec tout cela je ne meurs pas, je me traîne vers l'éternité ; mais cela peut durer longtemps. Je n'en suis pas trop affecté. Pour le moment mon *bidet* moral est remonté, grâce à vos bonnes prières. »

On voit par ces dernières paroles que, sans croire à sa fin prochaine, M. Le Guillou ne perdait pas de vue *cette éternité vers laquelle il se traînait*. Ses notes intimes attestent, au contraire, que la pensée de la mort faisait fréquemment l'objet de ses méditations. On en pourra juger par les lignes suivantes, écrites par lui à la date du 12 avril 1890.

« *Je désire la mort.* Pourquoi ? Par lâcheté, parce que je crains le travail, la souffrance, l'insuccès ; parce que je désire le repos.

« Mon Dieu, accordez-moi la grâce de vaincre les répugnances que j'ai pour le travail et de ne reculer jamais devant aucune fatigue, aucune besogne, quelque pénible qu'elle soit, mais d'aller toujours de l'avant tant que j'aurai un souffle.

« *Je crains la mort.* Pourquoi ? Parce que véritable-

ment je crains le jugement qui sera impitoyable et bien sévère pour moi, à cause de mes négligences de toutes sortes ; parce que je crains le purgatoire... et qui sait ? ô mon Dieu ! *Nescit homo utrum amore an odio dignus sit* [1]. — En cela j'ai raison... Mais je dois travailler à diminuer mes répugnances...

« *Je désire rester sur la terre*. Pourquoi ? Sous prétexte qu'on peut avoir besoin de moi pour certaines œuvres, que l'éducation d'un neveu réclame mes soins, qu'un enfant qui m'a été confié par le bon Dieu pourrait profiter de mes conseils, etc. [2].

« C'est là une illusion... Dès lors que le bon Dieu me rappellera à Lui, c'est qu'Il ne daignera plus avoir besoin de moi. Etre donc toujours prêt à lever l'ancre. *Estote parati.* »

Au don de la souffrance physique, qu'Il fit si abondant à l'abbé Le Guillou, le Seigneur ajouta celui de la souffrance morale. Il ne fut ni moins abondant ni moins

[1] L'homme ne sait pas s'il est digne d'amour ou de haine. (Ecclé., IX, 1.)

[2] Ces lignes font voir M. Le Guillou sous un nouveau jour que nous ne pouvons que signaler à l'attention du lecteur, la modestie du saint prêtre l'ayant constamment porté à tenir secrets les nombreux actes de charité exercés non seulement envers les membres de sa famille, mais encore à l'égard d'enfants appartenant à des familles insuffisamment pourvues des dons de la fortune. L'un de ses protégés, faisant l'éloge de son vénéré bienfaiteur, écrivait : « Il aimait à faire le bien, et l'on pourrait citer plus d'un élève qui est entré au collège grâce à lui ; il a même payé la pension de mon frère pendant un an entier, bien qu'il ne le connût nullement avant son entrée au collège. » Un autre enfant, qu'on lui présenta lors d'un voyage qu'il fit à Paris, fut aussi l'objet spécial de sa générosité et de ses soins dévoués. Il le fit admettre comme élève au collège de Lesneven, pourvut à la plupart de ses besoins temporels, le retint auprès de lui ou le confia à des amis pendant les vacances. « M. Le Guillou, nous disait-il, fut toujours pour moi non pas un père, mais une mère. Jamais je n'oublierai sa bonté, sa sollicitude non seulement pour mon âme, mais aussi pour mon corps. »

douloureux que le premier. D'ailleurs, il y avait dans la nature sensible, délicate, ardente, impressionnable du saint prêtre une disposition comme naturelle à ressentir puissamment et profondément les affections pénibles de tristesse, de crainte, d'humiliation, de déception, de regret.

Nous avons dit comment, durant les années qu'il passa au Grand Séminaire de Quimper, son âme fut éprouvée par toutes sortes de peines intérieures : obscurités, sécheresses, découragement, indécision par rapport à sa vocation, tentations d'infidélité et autres douleurs plus intimes et plus crucifiantes.

Cette épreuve se renouvela, dans la suite, sous des formes diverses selon les circonstances; bien loin d'y être moins sensible, il en ressentait, au contraire, le poids et l'acuïté avec une intensité qui ne faisait qu'augmenter sa souffrance.

Mais, hâtons-nous de le dire, jamais son âme généreuse, confiante et vaillante ne fléchit sous ce fardeau d'un autre genre, pas plus qu'elle ne fléchit sous celui des souffrances qui accablaient son corps.

Persuadé qu'il y a dans toute souffrance venant de Dieu ou permise par Lui des grâces multiples de détachement, de purification, d'humilité, de progrès dans la sainteté, il accepta les souffrances intérieures comme il accepta les souffrances extérieures; bien plus, il les souhaita, il les sollicita de la Miséricorde divine comme un moyen efficace de parvenir à la perfection vers laquelle il aspirait.

« Mon Dieu, écrivait-il dans ses notes intimes, donnez-moi, je vous prie, l'amour de la souffrance, et faites-moi souffrir tant qu'il vous plaira dans mon cœur. »

« Mon bon Jésus, brisez, broyez mon pauvre cœur. Humiliez-moi, affligez-moi; je sens combien cela m'est bon, et, quoique ma nature se révolte, je ne sais rien vous demander de meilleur. »

Ce désir se manifeste aussi fréquemment dans ses lettres.

« Demande s'il te plaît, pour moi, la grâce d'aimer à souffrir et à m'humilier pour le bon Dieu. »

« Je voudrais que vous m'obteniez un grand amour des souffrances et surtout des humiliations. Oh! si vous saviez comme je suis imparfait, impatient, colère, mauvaise tête! Quel triste sire je suis! »

Les sécheresses et les dégoûts dans la prière furent l'une de ses principales souffrances morales. On comprendra combien vivement il la dut ressentir et quel mérite il eut à l'endurer, si l'on songe au temps considérable qu'il consacrait chaque jour à la prière, soit au pied du Tabernacle, soit dans le secrét de sa chambre, de cette chambre transformée par lui en sanctuaire.

Ses notes portent la trace de cette souffrance intérieure, d'autant plus cuisante que l'amour en celui qui la ressent est plus profond. Le trait suivant, rapporté par un de ses anciens élèves, est des plus significatifs.

« M. Le Guillou demandait un jour à un de mes camarades qui avait le bonheur de s'approcher souvent de la sainte Table : « Eh bien, et vos communions, comment « les faites-vous? — De mon mieux, lui répondit mon « ami; je sens que le bon Jésus ne vient pas inutilement « à moi, mais qu'Il me prend en pitié et répand en moi « de grandes grâces. — Ah! oui, reprit M. Le Guillou, « vous êtes encore jeune, vous avez le bonheur de sentir

« les effets de la sainte Eucharistie. Oh ! goûtez-les et « sachez en profiter, car plus tard, mon cher enfant, il « faudra souvent vous résigner à avoir le cœur sec. »

L'auteur des lignes qu'on vient de lire les fait suivre de la réflexion suivante : « Il avait donc, ce serviteur si dévoué du divin Prisonnier, des moments de sécheresse. Après cela je ne me plaindrai plus des instants de découragement que le bon Jésus daignera m'envoyer. »

Malgré cette difficulté et parfois même cette impuissance à goûter les douceurs d'une dévotion sensible, M. Le Guillou n'en persévéra pas moins dans la prière ; préparant avec soin ses méditations, chaque jour, en mettant même par écrit les principales pensées et prouvant ainsi à Dieu qu'il l'aimait plus que ses consolations.

Son état maladif, ses indispositions fréquentes, puis l'affaiblissement graduel de ses forces, en même temps qu'ils étaient une source de sujétions, de privations et de souffrances pénibles pour son corps, étaient aussi une source de préoccupations non moins pénibles pour son âme.

L'incertitude de pouvoir continuer l'exercice de fonctions répondant à ses attraits autant qu'à ses aptitudes, la crainte de devoir, dans un avenir plus ou moins prochain, renoncer au soin spirituel d'âmes qui lui étaient chères à l'égal de la sienne, le jetaient par moments dans une tristesse profonde et un trouble auxquels sa nature sensible ne pouvait se soustraire et que seule sa foi lui faisait surmonter.

Un prêtre de ses amis, qui fut aussi le confident de son âme durant les huit dernières années de sa vie, rend à ce sujet le témoignage suivant : « Sa malheureuse santé était pour beaucoup dans cette disposition

habituelle à la tristesse, je dirais presque à la maussaderie, qu'on remarquait en lui, sur la fin de sa vie. Il avait besoin, pour se retrouver ce qu'il avait été, le sémillant Edouard des jeunes années, d'être lancé, émoustillé par la compagnie, surtout de se voir en face des jeunes visages riants de ses élèves de troisième qui lui extorquaient, malgré des souffrances parfois atroces, des traits imprévus et pourtant attendus, tant son abnégation et son besoin d'égayer étaient connus. »

Puis il ajoute : « J'ai été surtout le confident de ses tristesses en ces derniers temps et il ne me souvient pas de l'avoir laissé abattu. Il était fort impressionnable et par là même sujet à une grande mobilité de sentiments. Je savais ou je trouvais facilement par tâtonnements la corde à toucher pour ramener un peu de sérénité, dissiper les brouillards et donner un cours différent à ses pensées. »

« Avant les vacances du premier de l'an, en 1892, écrit un de ses anciens élèves, M. Le Guillou m'appela chez lui, comme d'habitude, et me dit comment je devais me conduire pendant ces vacances, puis il se mit à me parler de ses souffrances : « Je ne te souhaite pas, mon cher « enfant, d'avoir des maux à endurer. Mais si Dieu t'en « envoie, ne murmure pas, accepte-les, je dirais presque « avec bonheur. Offre-les au bon Sauveur ; unis tes souf- « frances aux siennes et tu les sentiras beaucoup moins. « M. Grall avait bien raison de me dire que la patience « à supporter les maladies est un des meilleurs moyens « de plaire à Notre-Seigneur qui a tant souffert pour « notre salut. »

« Une autre fois il me disait : « Je m'ennuie, non pas « d'avoir des maux à supporter, mais de ne pouvoir rien

« faire. Vois en quel état je suis : je veux travailler et je « ne le peux pas. Enfin, puisque c'est la volonté du bon « Dieu, je m'y soumets de bon cœur. Mais ne crois pas « pour cela que je perde mon temps. Oh! non, mon « chapelet me sert de désennui et je le récite je ne sais « combien de fois par jour. Vraiment, ajoutait-il en sou- « riant, je lui en fournis, au bon Dieu, des chapelets! « S'il n'est pas content, que lui faut-il? »

Un grand nombre de ses dernières lettres portent la trace de cette tristesse mêlée d'angoisse.

« Demandez pour moi une grande résignation à la sainte volonté de Dieu, la grâce de la faire avec joie, quelle qu'elle soit... »

« Oui, priez bien pour moi afin que je puisse toujours faire la sainte volonté du bon Dieu en tout et partout, ce qui coûte bien parfois à la pauvre nature. »

« Continuez de demander pour moi la grâce de surmonter cette tristesse qui est en grande partie l'effet de mon mal. Mais rassurez-vous, j'ai bien soin d'offrir toutes ces souffrances, toutes ces tristesses au Cœur de notre doux Sauveur Jésus, de sorte que plus la pauvre nature est accablée, plus le mérite est grand. Demandez pour moi la soumission à la sainte volonté de Dieu. Je suis dans une bien cruelle incertitude relativement à l'avenir. »

« J'ai encore été éprouvé par le bon Dieu... Je ne sais ce que l'avenir me réserve, je ne veux pas m'en occuper; l'avenir sera ce qu'il plaira au bon Dieu. Demandez-lui pour moi la grâce de ne lui refuser aucun sacrifice. »

Dans une lettre à un ami plus intime, il découvrait ainsi le fond de son âme : « Je vous demande maintenant la permission de vous parler un peu de moi. Je souffre beaucoup et surtout moralement de tenta-

tions à propos de mon avenir. Ce ne sont point cependant des préoccupations matérielles qui m'assaillent, non : à la fin du trimestre j'aurai fini de payer *mes eaux;* le reste ne me regarde pas ; j'ai confiance en la divine Providence, je crois n'avoir jamais fait un mauvais emploi de mon argent. Mais je suis très préoccupé de la place que je pourrais avoir. J'ai dû prendre à ce propos des résolutions énergiques ; depuis, je suis plus calme. Ces jours-ci, c'est autre chose : le démon s'amuse à me faire croire que l'on m'empêchera de partir l'an prochain, et alors ce sont des tempêtes intérieures contre tout le monde. Il est vrai que M. Grall m'a dit qu'il y aurait de grandes difficultés à me faire sortir et qu'il en coûterait à M. le Principal pour me laisser partir. Je ne saurais vous dire combien je suis triste depuis. Vous voyez que je suis loin d'être tranquille : le démon veut à toute force me faire perdre la paix de l'âme ; au fond, je crois que je suis bien résigné à faire la sainte volonté du bon Dieu, mais je souffre beaucoup, et mes heures saintes ne me font pas retrouver le calme. Priez donc bien pour moi, afin que j'aie la grâce de toujours faire en tout et partout la volonté de Dieu, et pour que mes souffrances honorent et consolent le Cœur de Notre-Seigneur. »

Et en même temps qu'il demandait des prières à ses pieux amis, il ne négligeait pas de prendre des résolutions et de faire des efforts généreux pour surmonter ses craintes, calmer ses inquiétudes au sujet de l'avenir et pour établir son âme dans une sainte indifférence.

« J'ai un extrême besoin de me former à la sainte obéissance tant recommandée par saint Ignace. Je suis

en proie à de véritables tentations relativement à mon avenir. — J'aurai toujours devant les yeux ce précepte de saint François de Sales, l'un de mes glorieux patrons : Ne rien demander, ne rien désirer, ne rien refuser.

« Je ne parlerai à personne de mon avenir, encore moins des places qui seraient de mon goût. Je laisserai donc agir la divine Providence : un désir de ma part pourrait nuire à ses desseins sur moi. Etouffer, dès sa naissance, toute pensée, tout désir, tout souci se rapportant à ce sujet. »

Ses lettres laissent aussi entrevoir d'autres peines intimes, non moins douloureuses à sa nature ; mais en même temps elles révèlent les généreuses dispositions de son âme.

« Il est à peu près décidé que je rentrerai l'an prochain au collège. Je prévois les souffrances qui m'attendent, souffrances non pas seulement de corps, mais souffrances de cœur... Oh ! demandez donc que je souffre étonnamment dans mon cœur ; la souffrance est bien pénible, bien amère pour notre pauvre nature, mais qu'elle est douce, qu'elle va bien à la partie supérieure de notre âme, qui en a besoin et l'aime à la pensée que c'est le bon Jésus, le Dieu des miséricordes, qui nous l'envoie pour nous sanctifier et par amour pour nous ! »

« ... J'ai des raisons de croire qu'il me faudra rentrer ici l'an prochain. Ce sera dur, mais j'obéirai, et, si vous savez prier, j'obéirai même de bon cœur. J'espère que le repos des vacances dissipera ma tristesse et me donnera des forces ; j'en ai bien besoin. »

On a vu quelle était au collège son influence sur les élèves. Le prestige de sa vertu, la bonté de son cœur, la sincérité de son affection, l'ardeur de son zèle, la fidélité de son dévouement lui avaient concilié la confiance, la vénération et la docilité universelles.

Toutefois, parmi ces élèves, il s'en trouvait quelques-uns que la légèreté, l'amour du monde, peut-être même une pointe de mauvais esprit, rendaient moins accessibles à l'action du saint prêtre. Ils affectaient des airs d'indifférence pour les pratiques pieuses dont l'abbé Le Guillou avait l'initiative et ne paraissaient pas aux réunions de l'Apostolat de la Prière qui avaient lieu chaque mois. Cette abstention, de la part surtout d'élèves des hautes classes, était pour le cœur du zélé Directeur la cause d'une peine véritable sous l'influence de laquelle il écrivait dans ses notes : « Je voudrais qu'il ne manquât pas une seule brebis au bercail : *Illas oportet me adducere* [1]. Eh bien, il faut que j'y ramène celles qui s'en tiennent écartées. Si elles n'entendent point ma voix, si mes exhortations n'ont point assez de force pour les toucher, mon Dieu ! envoyez-moi de nouvelles humiliations, envoyez-moi de plus cruelles souffrances. Je vous les offre d'avance pour ces pauvres enfants qui n'ont pas encore suffisamment compris combien il fait bon vous aimer dans l'Eucharistie. »

Faisant allusion à ces difficultés dans une lettre à un ami, il disait : « Ici, tout va son train ordinaire : chaque jour nous amène invariablement son cortège de consolations, de travaux et d'inquiétudes, inquiétudes provenant surtout du bien que l'on voudrait et qu'on ne

[1] Il faut que je les amène au bercail. (S. Jean, x, 16.)

réussit pas toujours à faire aux âmes de ces chers jeunes gens, de ces enfants bien-aimés. »

Le passage suivant d'une lettre à une religieuse, en nous permettant d'entrer dans le secret du cœur du saint prêtre, nous y montre, en même temps que son zèle dévorant, l'existence de ce mal à la fois étrange et sublime qu'ont éprouvé la plupart des grands serviteurs de Dieu, et qui peut se nommer *le mal des âmes :* mal qui provient, soit de l'inefficacité apparente ou réelle des efforts pour faire aimer Dieu, soit des difficultés à implanter son règne dans les âmes et à les soustraire à l'empire du démon.

« Oh ! ma Sœur, combien on souffre quand on voit son impuissance à faire du bien aux âmes ! C'est là une pensée qui vous dévore, qui vous dessèche. Je suis certain que vous comprenez bien ce que c'est qu'une âme et combien elle est chère à notre doux Sauveur Jésus, et je me figure que vous devez faire des prières ardentes pour le salut des âmes. Que ne suis-je un saint ! Mais hélas !... Continuez donc de prier, de souffrir, de vous immoler ; c'est, j'oserai le dire un peu brutalement peut-être, c'est votre métier. »

Une autre source de douleurs pour le cœur de M. Le Guillou lui vint de ses affections de famille. Est-il besoin de dire, après ce qu'on sait de la délicatesse et de la sensibilité de ce cœur, qu'il était attaché aux siens ? Cet attachement se fortifiait en lui de tout l'amour surnaturel qu'il portait, comme prêtre, à chacun des membres de sa famille.

Ces membres, qui lui étaient chers non pas seulement selon la nature, mais plus encore selon la grâce, il les

eût tous voulus saints et en communion parfaite de pensées et de sentiments avec lui. Mais hélas! parmi eux quelques-uns vivaient loin de Dieu, sinon par les croyances, du moins par les pratiques. Et qui dira combien cet éloignement était douloureux à son cœur de prêtre, c'est-à-dire de sauveur d'âmes! Qui dira les larmes versées par lui sur les enfants prodigues de sa famille, les pénitences qu'il s'imposa, les prières ardentes et persévérantes qu'il offrit pour solliciter et obtenir leur retour!

« J'ai fait aujourd'hui (1er jour de l'an), écrivait-il, une heure d'adoration devant le Très Saint Sacrement; puis j'ai célébré le saint Sacrifice de la messe aux intentions de toute ma famille, afin que le bon Dieu y soit toujours honoré et respecté et sa sainte volonté embrassée et faite avec amour et avec joie, quoi qu'il arrive. »

« Pour moi, écrit-il encore, je prie continuellement pour que le bon Dieu ait pitié de tous mes parents et qu'il leur donne à tous une place dans son Paradis. »

« Mon Dieu, écrit-il dans ses notes, ne permettez pas que ces âmes qui me sont si chères vivent plus longtemps loin de vous! Ah! au nom de l'amour que vous leur portez et du désir que vous avez de les sauver, éclairez-les, convertissez-les, sauvez-les! »

Au prix de grandes économies, il avait pu faciliter l'entrée au collège de Lesneven à son plus jeune frère, en qui, lui semblait-il, Dieu avait déposé la grâce de la vocation sacerdotale.

Il avait écrit, quelques mois auparavant, à ce sujet : « J'ai quelquefois l'idée que mon petit frère sera prêtre un jour; je ne lui en dis rien; je veux que ce soit le bon Dieu qui lui donne le premier cette idée. Qui lui

fera faire ses études? Je n'en sais rien; mais, si je le pouvais, je ferais de grand cœur les sacrifices les plus pénibles pour qu'il fût prêtre. Pourtant je ne lui en dirai jamais un mot, je ne voudrais même pas que qui que ce soit lui en parlât. Je me contenterai de demander au bon Dieu qu'il fasse un saint prêtre, afin que nous puissions sauver tous nos parents et un grand nombre d'âmes. »

« Si je puis amener mon petit frère au collège l'an prochain, écrivait-il encore, je le ferai et n'épargnerai rien pour cela; mais je mettrai aussi toute ma confiance dans le bon Dieu, et je lui dirai que si je mets Yves au collège, c'est pour en faire *un saint* et pas pour autre chose. Priez bien pour lui! »

Le « petit frère » ne répondit pas aux espérances que l'on avait fondées sur lui; son peu de goût pour l'étude et la vie de pension obligèrent l'abbé Le Guillou à le laisser retourner auprès de ses parents. Que de sollicitudes nouvelles, que de craintes et d'alarmes d'un autre genre ce frère qu'il aimait tendrement, d'un amour quasi maternel, ne lui inspira-t-il pas, à raison de sa nature ardente et de sa volonté inconstante!

Les lignes suivantes d'une lettre de l'abbé Le Guillou témoignent de cette sollicitude surnaturelle :

« Lundi, je suis allé dire la sainte messe à Notre-Dame du Folgoët pour mon petit frère et demander qu'il restât toujours un fervent chrétien. Je crois que, de fait, mon petit Yves est plus sage à la maison qu'il ne l'était au collège : il est content de son petit emploi et je sais qu'il va faire ses dévotions pour toutes les grandes fêtes. Prie bien pour lui. »

Peu d'années après, Yves se maria. Mais, atteint d'une maladie de poitrine, il s'éteignit en janvier 1888, après

deux ans de souffrances couronnées par une mort chrétienne. Ecrivant à quelqu'un et lui annonçant cette mort, M. Le Guillou disait : « Demandez au bon Dieu que cette séparation me fasse beaucoup souffrir : je ne prévoyais pas qu'elle dût tant me coûter. Cependant je suis, au fond, entièrement résigné à la volonté du bon Dieu.

« Je n'ose vous dire de m'écrire un mot, ce serait pour moi une trop grande consolation et j'ai besoin d'éprouver ce malheur sans recevoir aucune consolation.

« Au revoir..... Que le saint nom de Dieu soit béni, maintenant et dans tous les siècles ! »

L'année précédente, un deuil non moins cruel était venu faire saigner son cœur. « Mon père était bien souffrant et alité quand je suis parti de vacances, écrivait-il en octobre 1886. Depuis six mois il a changé d'une façon effrayante et je crains bien qu'il ne se relève pas. Que la très sainte volonté du bon Dieu soit faite. Ce sera un coup terrible pour moi, mais aussi un lien de moins pour mon cœur. »

Deux mois après, M. Le Guillou père s'éteignait, après avoir enduré avec une admirable résignation des souffrances horribles. Sa mort fut des plus chrétiennes. La grâce, du reste, avait, depuis un an ou deux, ramené aux pratiques religieuses cet homme aux mœurs antiques, vrai type de probité. Il avait accompagné son fils dans un de ses pèlerinages à Lourdes : il avait même fait une retraite, en partie sous sa direction, dans la maison établie à Lesneven pour les exercices spirituels.

Voici en quels termes l'abbé Le Guillou annonçait la nouvelle de cette mort : « J'ai eu la douleur de perdre mon père. Il est mort vendredi, à onze heures du soir,

et il a été enterré dimanche dernier, à deux heures, par un temps bien froid et bien mauvais... Mon pauvre père est mort dans la paix du Seigneur. Il a souffert de cruelles douleurs avant de s'éteindre et il les a endurées avec une patience admirable... J'ai la douce confiance qu'il est sauvé...

« Cette perte laisse un grand vide dans mon cœur. Mais évidemment, en cela comme dans toutes les autres épreuves, le bon Dieu n'a voulu que mon plus grand bien. Que son saint nom soit donc béni! »

Il écrivait encore à sa cousine pour lui annoncer la mort d'un de ses parents, aimable adolescent pour lequel il ressentait une affection égale à celle qu'il portait à son *petit frère :* « Le pauvre petit Yves est mort. Oh! si tu savais comme cette nouvelle m'a fait mal! Cependant je ne puis que bénir le bon Dieu et remercier cette main qui m'envoie une pareille affliction. Malgré toute la douleur que m'a causée cette mort, je conserve ma paix et ma tranquillité habituelles, et, de plus, j'éprouve dans le fond du cœur un sentiment de profonde espérance pour le salut de notre cher cousin. Il est sauvé! Oh! cette pensée doit nous consoler de sa mort. Il est mort en chrétien et en bon chrétien. Tu sais comme il a souffert pendant sa vie, et quelle nature droite et franche c'était, et certainement on pouvait dire que son cœur ne connaissait pas le mal. Le bon Dieu lui aura tenu compte de tout cela : Il est si miséricordieux! Ayons confiance, et si cette séparation d'un moment nous coûte à tous, supportons-la chrétiennement, en pensant qu'un jour nous serons réunis pour ne plus nous séparer. Et puis, préparons-nous tous les jours à voir ce moment-là

arriver : gardons-nous de le souhaiter, mais soyons résignés à la sainte volonté du bon Dieu. Prions les uns pour les autres afin que le bon Dieu nous fasse la grâce de lui rester fidèles jusqu'à notre dernier moment et que nous soyons toujours de saints et fervents chrétiens. »

D'autres morts de membres bien chers de sa famille vinrent s'ajouter aux précédentes. A mesure que les vides se multipliaient autour de lui et que le glaive de la douleur entrait plus avant dans son cœur, il se produisait en ce cœur un merveilleux détachement de tout ce qu'on peut légitimement aimer ici-bas et un respectueux abandon à la volonté divine.

« Pour moi, écrivait-il, je vois de plus en plus que le bon Dieu ne veut pas que je goûte les douceurs de la vie de famille. Eh bien, entrons résolument dans la voie qu'Il nous trace et, quoi que nous ayons à souffrir, sacrifions-lui généreusement toutes nos affections les plus chères. »

Annonçant, quelques années plus tard, à un de ses élèves la mort de sa belle-sœur, il lui disait : « ..... En somme, ces vacances-ci, comme celles de Pâques, auront été bien tristes pour moi... Mais je ne m'en plains pas... Il est bon de souffrir ; il y a même plaisir à sentir son cœur déchiré par la douleur, quand on sait que c'est pour le bon Dieu que l'on souffre. Vous en saurez quelque chose plus tard, vous aussi, mon cher enfant, car le bon Dieu vous a organisé spécialement pour la souffrance, comme je vous l'ai dit bien souvent. Je lui demande tous les jours que vous sachiez comprendre cette grande grâce et que vous vous en rendiez digne. »

Il ajoutait en terminant : « Dans dix jours, il nous faudra de nouveau nous étendre sur la croix : ce n'est

pas sans une certaine appréhension que je vois approcher la rentrée. C'est le cas de dire courageusement avec Notre-Seigneur, au commencement de sa Passion : *Surgite, eamus.* Cette parole, vous la direz aussi généreusement, car je sais qu'à vous aussi il en coûtera de rentrer. Mais enfin, mon cher enfant, je serai toujours là pour vous encourager et vous soutenir, car j'espère que vous voudrez toujours bien user de mes services. »

Nous avons parlé plus haut de l'amour ardent, profond, dévoué, de M. Le Guillou pour l'Eglise et pour la France. L'affaiblissement de la foi dans notre pays, la guerre faite par un gouvernement sectaire aux libertés religieuses, les lois impies décrétées contre les institutions les plus respectables et jusque-là les plus respectées : tout cela était pour l'âme du saint prêtre une source de souffrances intimes très douloureuses, étant donné la loyauté et la générosité de son caractère. La douleur, l'indignation débordent comme irrésistiblement de son cœur et s'épanchent par sa plume dans ses lettres toutes les fois qu'il fait allusion à la situation de l'Eglise et aux événements accomplis en France.

Répondant à une lettre dans laquelle un de ses amis, officier de marine dont il a été parlé plus haut, lui donnait certains détails sur la conduite indigne des représentants du pouvoir officiel dans nos possessions coloniales, il exprime en ces termes vigoureux son mépris : « Ce que tu me dis des ignobles viveurs qui souillent les magnifiques parages où vous vous trouvez, me révolte et m'indigne. En voilà des gens qui sont occupés du relèvement moral de la France ! Que leur importent les lois de persécutions, les tristesses présentes, pourvu

qu'ils puissent s'amuser! *Les nullards!* Ça n'aura jamais été bon qu'à s'amuser! Plus tard, quand ils comparaîtront au tribunal de Dieu, ils seront bien obligés de le reconnaître, et de dire cette parole, c'est la sainte Ecriture qui l'affirme : *Nullum valuimus signum ostendere virtutis* [1]...

« Je ne parlerai pas de nos grandes tristesses patriotiques : il y en a trop long à dire là-dessus. C'est de vive voix qu'on doit se dire ces choses-là. Pour moi je n'y trouve de consolation que dans la prière, dans le Rosaire! Prions donc, prions avec acharnement pour notre pauvre France! Que va-t-elle devenir aux prochaines élections? »

Ecrivant au même officier sur les événements du Tonkin auxquels il prenait part : « Tu nous dis dans ta dernière lettre d'admirer sans réserve nos petits soldats et nos braves marins : c'est déjà fait depuis longtemps, et pour mon compte personnel, j'ai *dévoré* tout ce qui concernait le Tonkin, et les quelques nouvelles que nous en donnaient l'impudent Ferry (le dernier des lâches et des menteurs, comme le lui a dit en pleine Chambre M. Paul de Cassagnac) et ses complices du ministère. J'ai aussi lu ardemment les correspondances des officiers de marine, les lettres de nos évêques du Tonkin; mais surtout j'ai prié et je prie pour vous, et je ne puis te dire quelle douleur j'ai ressentie à la lecture des dépêches annonçant la retraite de nos troupes et la blessure du brave général Négrier. Honneur à lui, honneur à Brière de l'Isle, honneur au glorieux amiral Courbet, honneur au sang de France; il n'a pas dégénéré. Ah! si les

[1] Nous avons été incapables de montrer aucun signe de courage. (Sagesse, v, 13.)

ignobles avocats qui ont volé le ministère avaient laissé agir nos généraux et nos amiraux, il y a longtemps que la Chine serait dans le sac! »

Il écrivait à l'occasion de la mort de l'amiral Courbet : « ... Ta lettre a réveillé dans mon cœur bien des chagrins qui, d'ailleurs, se ravivent un peu tous les jours, à la lecture des journaux. Permets-moi d'épancher mon cœur dans le tien.....

« Le glorieux amiral est mort, mort de chagrin. Je ne te dirai pas l'impression qu'a produite sur moi cette nouvelle. Il me semblait que je perdais mon père. Tu auras su probablement qu'en France ç'a été un deuil général. Je parle ici de tout ce qui possède un cœur français, car il y a eu des *bandits de plume,* comme les appelle l'*Univers,* qui n'ont pas craint d'applaudir à cette mort. Et, de fait, elle a été un bon débarras pour Jules Ferry, de sinistre et néfaste mémoire. Je ne crois pas pouvoir faire mieux, pour te donner une idée de la douleur des vrais Français, que de te citer deux passages extraits des journaux catholiques qui sont aussi les vrais français... Je n'ai pas de commentaire à te faire sur ces passages... Seulement je te dirai qu'en les lisant je sentais les sanglots m'étouffer. »

Il écrivait encore, à la date du 5 juillet 1889 : « J'ai commencé ma lettre le 26 juin, immédiatement après la réception de la tienne : depuis, j'ai contre moi vents et marée; depuis aussi, les choses ont marché dans notre pauvre pays de France. Nous aurons incessamment la loi militaire, œuvre de haine purement antireligieuse. Cette loi sera un désastre national, car elle désorganise toutes les carrières : elle désorganise l'armée par le service insuffisant de trois ans; elle ruine

notre influence en Orient et sur tous les autres points du globe en soumettant au service militaire les missionnaires qui, plus que personne, y soutiennent et y propagent notre influence. Certes, cette loi porte en elle-même son châtiment; mais cela ne nous console point, nous qui aimons l'Eglise et la France.

« Quelle humiliation aussi pour nous que les scandales parlementaires de ces derniers temps ! Et ils ne sont pas finis, ils recommenceront de plus belle après le vote de la loi militaire. Vraiment le régime républicain commence à tomber (je voudrais pouvoir dire a fini, mais hélas ! en France, chez les conservateurs l'égoïsme est si fort !) à tomber dans la boue et dans l'imbécillité. Il n'y a pas de baraque dans nos foires où les pitres ne se tiennent plus décemment que nos élus du parlement.

« Je te disais que l'égoïsme était fort chez les conservateurs ! J'aurais dû ajouter qu'ils manquent aussi de principes. Tu as sans doute entendu parler de ce magnifique mouvement provincial, organisé pour protester contre le Centenaire de la Révolution. Eh bien ! parmi les délégués qui étaient venus à Paris à l'assemblée qui devait résumer les travaux des congrès provinciaux et régionaux, on en a vu aller glorifier la Révolution, assister à ses fêtes, après avoir protesté contre elle. En quel temps vivons-nous ? Il n'y a plus, même chez les catholiques, ces fortes convictions sans lesquelles on ne saurait sauver une nation. Les catholiques ou soi-disant tels sont la cause de leur propre malheur. Si nous nous étions unis, comme le parti du centre ou parti catholique d'Allemagne qui a fait échouer le Kulturkampf défendu par Bismarck, crois-tu donc que nous ne serions pas débarrassés depuis longtemps de cette poignée de

misérables saltimbanques et tripoteurs qui ruinent et corrompent notre pays? Mais nous sommes des moutons et il y a malheureusement apparence que nous nous laisserons longtemps encore tondre sans desserrer les dents. Le menu peuple est encore bon, du moins dans nos campagnes, et il sait prier. Mais ce n'est pas lui seul qui doit sauver la France; il y contribuera pas ses prières; d'autres devraient y contribuer par la prière et l'action : ce sont ceux qui se disent la « classe dirigeante. » Ceux-là sont pourris d'égoïsme et ne pensent qu'à leurs plaisirs.

« J'aurais voulu pouvoir causer avec toi; dans une lettre on ne peut pas tout dire. Quand aurons-nous ce plaisir de nous revoir et de causer longuement ensemble des malheurs de notre pauvre pays? C'est le secret du bon Dieu; en attendant, prions.

« 12 juillet. L'iniquité est commise. 317 voix contre 156 ont voté la loi militaire. Pauvre France!

« Pardonne-moi, mon pauvre et cher ami, de t'avoir écrit une lettre aussi triste; mais comment veux-tu que l'on soit gai, quand on aime son pays et qu'on le voit exploité par une bande de tripoteurs et de chacals? Prions, mon cher Louis, prions par le Sacré-Cœur de Jésus et la Ligue de l'*Ave Maria*. Pour moi, s'il plaît au bon Dieu, je me consumerai dans la prière : c'est d'ailleurs là l'un de mes principaux devoirs. »

Enfin à toutes ces épreuves vint s'en ajouter une dernière qui fut comme l'holocauste où son cœur déjà immolé allait se consumer.

Ces enfants, ces jeunes gens, dont il avait dirigé les pas, encouragé les luttes, pansé les blessures, qu'il avait,

au prix de tant de sollicitude et de dévouement, formés à la vertu, à l'amour du devoir, au sacrifice, il lui fallut renoncer, sur la fin de sa vie, à leur continuer les soins spirituels dont eux-mêmes étaient si jaloux. Classe, direction de la Congrégation de la sainte Vierge et de l'Apostolat de la Prière, prédication, confessions : il dut tout sacrifier.

C'était la soustraction de tout ce qui, durant tant d'années, avait comme étayé son corps débile et soutenu sa santé chancelante. C'était donc la ruine, la ruine de ses plus chères et de ses plus légitimes affections, la ruine aussi de sa vie désormais sans ressort...

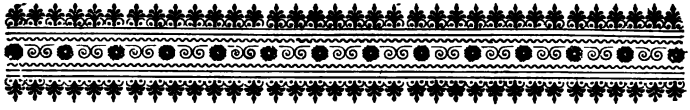
Nous allons assister à la rapide consommation de cette ruine.

CHAPITRE XIV

Dernière année. — Sainte mort.

Pretiosa in conspectu Domini mors sanctorum ejus. (Ps. cxv, 15.)

Précieuse est, en présence du Seigneur, la mort de ses saints.



CHAPITRE XIV

Dernière année. — Sainte mort.

M. Le Guillou reprend son ministère spirituel au collège et doit y renoncer peu après. — Le saint Sacrifice, compensation. Désir de l'offrir jusqu'au dernier jour de sa vie. — Lettres de direction. — *Ma pénitence c'est de souffrir.* — Désir de guérison. — Dernière retraite. — *Etre également prêt à monter au saint Autel et à mourir.* — Méditations sur la mort, le jugement, l'enfer. — Saints désirs de la mort. Le chant de l'exil. Confiance en la miséricorde divine. — Approches de la fin. — Bonté, sensibilité exquise. Reconnaissance pour les soins reçus. — Dernière messe. — Départ pour Brest. — Visites de ses élèves. — Les terreurs de la mort. — Réception des derniers Sacrements. — Prière continuelle. — *Merci, mon Dieu, merci!* — Pensée des âmes. — Dernière nuit, agonie, mort paisible dans le Seigneur. — Expression de béatitude de ses traits. — Empressement autour de sa dépouille. — Funérailles. — Le testament de M. Le Guillou. — Service et éloge funèbres au collège de Lesneven.

Le moment approchait où Dieu allait mettre un terme aux souffrances de son fidèle serviteur et couronner ses mérites en le faisant entrer dans la joie éternelle [1]. La santé de l'abbé Le Guillou allait s'affaiblissant de plus en plus. Soutenu par son amour du devoir et plus encore par

[1] Serve bone et fidelis,... intra in gaudium Domini tui. (Matth., xxv, 21.)

celui des âmes, il était revenu au collège, à la rentrée d'octobre 1892, non toutefois pour reprendre sa classe, mais pour continuer, dans la mesure de ses forces, ses chères fonctions de directeur spirituel.

Il avait écrit quelques semaines auparavant : « J'espère revenir, à la rentrée prochaine, au collège, car j'aime l'enfance et la jeunesse, et je crois que le bon Dieu veut que je me dévoue et que je meure à son service. Après tout, qu'importe où mourir ? qu'importe de mourir un peu plus tôt ou un peu plus tard ? Voilà mes sentiments. »

Ecrivant, vers la même époque, à sa cousine qui sortait d'une maladie grave, il lui disait : « Puisque le bon Dieu ne nous a pas trouvés mûrs pour le ciel, remettons-nous courageusement à vivre et à travailler. Pour moi, j'ai recommencé à faire certaines choses, car je n'ai nullement démissionné, comme l'a prétendu la *Semaine religieuse ;* je suis en congé bien régulier jusqu'à Pâques et le professeur qui est maintenant en troisième est mon suppléant... Il est probable toutefois que je ne reprendrai pas ma classe cette année... »

Il écrivait à un de ses anciens élèves : « Les forces ne reviennent pas vite... Je vois maintenant que la secousse que j'ai eue était bien rude... J'ai même eu les deux poumons congestionnés à la fois. Le médecin a été bien inquiet, mais le bon Dieu n'a pas voulu de moi... Je le regrette bien sincèrement.

« Je ne ferai plus la classe. Je resterai ici jusqu'à la fin de l'année, m'occupant de différentes œuvres de piété, et puis le bon Dieu seul sait ce que je deviendrai. »

Il reprit donc au collège une partie de la direction spirituelle des élèves et les réunions de la Congrégation

de la sainte Vierge et de l'*Apostolat de la Prière.* C'était là un fardeau au-dessus de ses forces : aussi dut-il, au bout de quelque temps, abandonner l'*Apostolat.*

« Mais, observe un de ses anciens élèves, il conserva jusqu'à sa mort la direction de sa chère Congrégation, et, malgré la défense du médecin, il vint à nos réunions à la chapelle tant qu'il put s'y traîner. Il y lut même le règlement de la Congrégation, malgré son oppression. »

Aux personnes qui s'informaient de l'état de sa santé, il répondait : « Demandez surtout pour moi la vertu d'humilité et ne vous inquiétez pas de ma santé : j'ai la vie dure » ; ou bien encore, après avoir parlé de ses souffrances, il ajoutait : « Ce sont là de petites misères dont nous devons remercier le bon Dieu et qu'il nous faut offrir pour sa gloire, puisque nous ne sommes pas dignes de souffrir autre chose. »

Avec l'hiver, l'oppression dont il souffrait augmenta et la toux devint plus opiniâtre. Le vénéré malade trouvait une douce compensation à toutes ses souffrances en pouvant, chaque matin, célébrer le saint Sacrifice et puiser dans l'oblation et la manducation de l'adorable Victime la force de la résignation et la sérénité de l'abandon à la volonté de Dieu.

« Je continue d'aller mieux, écrivait-il, mais la convalescence est longue et douloureuse. L'appétit ne revient pas, les forces non plus. L'oppression dure et surtout la toux. Oh ! qu'elle me fait souffrir ! Souvent elle commence vers une heure ou deux du matin et alors j'en ai jusqu'à sept heures. Vous ne sauriez croire quelles souffrances j'éprouve à dire la messe, sans compter une soif dévorante qui ne manque jamais de me saisir vers

quatre heures. Je suis encore heureux au milieu de toutes ces souffrances, *puisque je puis célébrer :* c'est *ma seule consolation,* car on m'interdit les visites à la chapelle où se conserve le Saint Sacrement. Figurez-vous que si nous n'avions pas eu un oratoire dans l'intérieur de la maison, le médecin m'aurait défendu de dire la messe depuis le commencement de ma maladie, par conséquent depuis neuf semaines. N'ai-je pas lieu d'être content et de remercier encore le bon Dieu ? Je n'ai manqué que trois fois de dire la messe, la première fois même je n'avais pas pu communier. »

Dans une lettre adressée en 1888 à une religieuse, il avait dit : « Je demande d'abord pour vous, puis pour moi..., l'amour de la sainte Eucharistie, l'amour des souffrances, la grâce de mourir plutôt que de commettre jamais un seul péché véniel volontairement, et celle de *pouvoir célébrer le saint Sacrifice,* et pour vous de communier *jusqu'au dernier jour de notre vie.* »

Ecrivant, à une autre date, et parlant d'une pleurésie qu'il avait eue, il ajoutait : « Cependant j'ai pu dire la messe tous les jours, pendant ma maladie. Vous rappelez-vous encore que j'ai demandé au divin Cœur de Jésus de *pouvoir célébrer le saint Sacrifice jusqu'à mon dernier jour ?* Ceci m'est une preuve que je serai exaucé. »

Le Seigneur devait l'exaucer en effet, du moins assez pour que la privation de l'adorable Sacrifice fût de courte durée et moins vivement ressentie.

Malgré sa grande faiblesse et la difficulté d'écrire, il ne laissait pas, du fond de sa chambre de malade, d'encourager et de diriger les âmes à l'avancement spirituel desquelles il portait un si paternel intérêt.

« Je suis heureux, écrivait-il à l'une d'elles, de voir que vos bonnes dispositions se maintiennent, et surtout que vous ne vous découragez pas. Profitez de la sainte quarantaine où nous entrons pour acquérir plus de vigueur pour votre âme. Oh ! qu'elle est salutaire cette pénitence corporelle et que vous êtes heureuse de pouvoir vous y livrer ! « C'est cette pénitence corporelle qui réprime les vices, élève l'âme et nous fait acquérir la vertu et ses récompenses. » Voilà ce que chante notre Mère la sainte Eglise dans sa préface du Carême. Que tout cela est beau et bon pour un cœur qui veut aimer Dieu !

« Hélas ! cette pénitence corporelle je ne puis guère la pratiquer. Il est vrai que le bon Dieu m'en a envoyé, cette année, une qui dure bien longtemps. *Ma pénitence consiste à souffrir.* Quoique je sois beaucoup mieux, cependant je suis loin d'être guéri. C'est surtout cette malheureuse oppression et cette toux opiniâtre qui me fatiguent... Il n'y a pas encore quatre mois que je suis cloué sur mon fauteuil, et il me semble qu'il y en a au moins six. Cependant je ne m'ennuie pas ; je travaille, je prie, je lis, je médite et surtout je souffre : avec cela on ne s'ennuie guère. Et puis je peux faire la petite besogne qui m'est laissée, quoique avec un peu de fatigue. Mais je ne saurais trop remercier le bon Dieu de cette maladie ; si je ne me fais pas illusion, elle m'a fait un grand bien à l'âme. Il me semble que je suis plus sérieux, que ma foi s'est retrempée dans cette solitude de ma chambre, et surtout que mes désirs de servir Dieu sont plus ardents. Et cependant je suis privé, depuis lors, de l'heure sainte. Mais je puis dire la messe tous les jours : je n'y ai manqué que trois fois. »

Puis mêlant, selon son habitude, une réflexion plaisante à ces graves pensées, il termine sa lettre en disant : « Un dernier détail sur ma santé et qui peut expliquer bien des choses : mon appétit est comme le froid en Russie : 20 degrés au-dessous de zéro. »

A la date du 9 mars 1893, il écrivait à une autre personne : « Je vous remercie de votre bonne lettre, de l'intérêt que vous portez à ma santé et du prompt rétablissement que vous me souhaitez. Hélas ! il faut bien se résigner, mais on m'annonce que j'en ai encore jusqu'au mois de mai ; jusque-là il me faudra prendre patience et continuer de tousser et d'étouffer.

« La vie que je mène ici est peu agréable : je reste toute la journée cloué dans mon fauteuil, car l'humidité ne me permet de sortir que très rarement et très peu. Je reconnais maintenant que c'est la fatigue qui m'a valu cette révolution d'asthme. Que voulez-vous ! J'avais promis au bon Dieu d'aller toujours de l'avant et de ne m'arrêter que lorsque je ne pourrais plus aller. C'est ce qui est arrivé. Par le fait, je suis tombé sur le flanc et bien tombé : je ne m'en relèverai jamais sérieusement. »

Au fond, et tout en constatant la gravité de son état, le vénéré malade conservait — ces dernières lignes en témoignent — un vague espoir de revenir à la santé, tout au moins de reprendre quelques forces. Cet espoir et ces souhaits de guérison n'avaient pas d'autre mobile que le désir de continuer son apostolat au collège et d'achever d'y implanter le règne eucharistique de Jésus.

Mais le Maître en avait jugé autrement. Il lui suffisait que son fidèle serviteur eût jeté la bonne semence dans

les âmes; à lui de la faire germer et fructifier en son temps.

Calme et résigné, confiant et abandonné à la volonté divine, l'abbé Le Guillou s'acheminait vers le terme, s'enrichissant chaque jour de nouveaux mérites et offrant à tous le spectacle des plus admirables vertus.

Etant allé, vers la fin du mois d'août 1892, à Kerbénéat, pour faire une retraite — ce devait être la dernière — il y fut particulièrement préoccupé, dès le premier jour, de la pensée des fins dernières et surtout de la mort.

« Je suis en retraite, écrivait-il, je me suis retiré du monde pour quelques jours, pour me mettre en présence de Dieu et de mes devoirs de prêtre; — pour voir à quel point en est l'œuvre si importante de mon salut.

« Oublier le monde et ses vains bruits; ne plus me soucier de ce qu'il dit. Me plonger dans la solitude, le silence, le recueillement pour ne plus penser qu'à Dieu, à mon âme, à mon éternité.

« *Cette retraite sera peut-être la dernière de ma vie.* Hier soir, on apprenait la mort foudroyante d'un confrère... Il revenait de la retraite ecclésiastique. Soudain il est pris d'une attaque de cholérine. Deux heures après, tout était fini !

« O mon Dieu! faites que pendant ces quelques jours je me perde complètement en vous. *Faites que je vive si saintement que je sois toujours également prêt à monter au saint Autel ou à mourir!* »

Puis, se mettant plus encore en face de la pensée de la mort, il écrivait : « Je désire mourir parce que je crois la mort encore assez éloignée. Je changerais vite d'idée et de sentiment si elle se présentait brusquement

à moi, sous les dehors du choléra ou de toute autre maladie foudroyante.

« Somme toute, ce n'est pas gai de mourir. La mort est un châtiment. Et puis il faut tout quitter, quitter notre corps lui-même, et, malgré notre détachement apparent, nous sommes extrêmement attachés à tout ce qui nous environne, surtout à ce corps maudit et plein de corruption.

« Pourquoi encore la perspective de la mort est-elle si peu gaie? C'est qu'après la mort il y a le jugement, ô pensée terrible! Il y a l'incertitude du sort qui nous est réservé après notre mort. N'aurions-nous à craindre que le purgatoire, cette pensée serait déjà effrayante. Après tout, en dépit des souffrances et des misères de la vie, si grandes soient-elles, nous jouissons en ce monde d'un certain repos; la mort vient interrompre brusquement cette fausse félicité, et c'est ce qui nous trouble, ce qui nous fait craindre la mort.

« Et cependant, il faut mourir : *Statutum est omnibus hominibus semel mori* [1]. Il faudra bien que moi aussi je meure. Cela est inévitable. Oh! que je suis peu pénétré de cette vérité. Je vis comme si je ne devais jamais mourir. Au fond, je me flatte de vivre encore longtemps. Il y a bien des années que je médite sur la mort, que je me prépare tous les jours à la mort, et je ne suis pas encore convaincu que je mourrai. Et cependant *statutum est... mihi sicut cœteris* [2].

« Mon bon Jésus, pénétrez donc tout mon être de cette pensée et faites que je vive comme si à tout instant la

[1] Il est arrêté que tous les hommes meurent une fois. (S. Paul aux Hébr., IX, 27.)

[2] Il est arrêté... pour moi comme pour les autres.

mort devait fondre brusquement sur moi, ce qui est très possible. »

Méditant sur ces paroles : *In pulverem reverteris*[1]..., il écrivait : « Moi aussi, je retournerai en poussière : par quels états divers passerai-je? Ce travail de dissolution durera peut-être quatre, cinq ans... Au bout de ce temps, il restera de moi quelques ossements...

« Voilà ce qui restera de cet homme qui se croyait tant d'importance, qui pensait peut-être avoir fait tant de bruit dans le monde, dont la disparition devait laisser un si grand vide... Son souvenir a disparu du milieu des humains.

« Non, mon Dieu, non, grâces vous soient rendues, ma disparition ne laissera aucun vide en ce monde! »

La pensée du jugement particulier qui suivra la mort lui inspire les considérations suivantes :

« *Moi* et non pas un autre à ma place, *moi* qui suis ce que je sais, ce que l'on sait, immédiatement après ma mort, dès que mon âme sera séparée de mon corps, je paraîtrai au tribunal de mon Dieu!

« O mon Dieu! quelle ne sera pas ma frayeur, ma honte et ma confusion, car alors je verrai plus clair dans mes affaires, je verrai mieux ma laideur, le nombre de mes péchés... Ces paroles retentiront à mes oreilles : *Judicium sine misericordia his qui præsunt fiet*[2].

« Qui sera mon juge? *Pater Filio omne judicium*

[1] Tu retourneras en poussière. (Genèse, III, 19.)
[2] Un jugement sans miséricorde sera rendu à ceux qui commandent. (Sagesse, VI, 6.)

dedit[1]. Ce sera donc Notre-Seigneur Jésus-Christ, que j'entrevois aujourd'hui derrière le voile de la sainte Hostie : mais alors il sera visible, éclatant de majesté...

« Combien il sera terrible pour celui qui se présentera à son tribunal!... Mais en ce monde, je m'efforce de l'aimer de tout mon cœur, je recherche sa gloire, je fais de son Eucharistie, de Lui, le centre de ma vie! Qu'importe? J'aurai alors affaire à ce juge qui a prononcé cette terrible parole : *Omne verbum otiosum quod dixerint homines, reddent rationem de eo*[2]. N'ai-je que des paroles oiseuses à me reprocher? Je ne dois donc pas me faire illusion... Si, en cette vie, Notre-Seigneur est doux et patient pour moi, alors il sera terrible et impitoyable. O mon Jésus! pénétrez-moi de cette vérité et faites que j'en sois effrayé. *Confige timore tuo carnes meas*[3]. »

Il écrivait encore sur le même redoutable sujet : « Qui sera mon juge? Ce ne seront plus mes Supérieurs, mais Dieu lui-même! Dieu qui connaîtra parfaitement l'état de mon âme et se rappellera jusqu'à la moindre faute que j'aurai commise et sera disposé à m'en demander un compte sévère, impitoyable. *Judicium sine misericordia his qui præsunt fiet.* Par conséquent, *moi,* prêtre, je serai jugé avec une sévérité inexorable sur tous les péchés de ma vie passée :

« *Péchés de l'enfance. — Tantillus puer et tantus peccator*[4]!... Il y avait cependant en moi comme un goût

---

[1] Le Père a remis tout jugement entre les mains de son Fils. (S. Jean, v, 22.)

[2] Les hommes rendront compte de toute parole oiseuse qu'ils auront dite. (S. Matth., xii, 36.)

[3] Frappez mes chairs de votre crainte. (Ps. cxviii, 120.)

[4] Si petit enfant et si grand pécheur! (S. Augustin.)

naturel pour la piété. Dieu semblait m'attirer. Sa voix, que je ne comprenais pas encore, parlait quelquefois délicieusement à mon cœur. Mais hélas! cette voix était vite étouffée par les mauvais instincts de ma nature et l'exemple de mauvais camarades...

« *Péchés de la jeunesse.* — O mon Dieu, qui dira jamais combien j'ai offensé votre sainteté?...

« *Péchés du sacerdoce.* — Que de négligences dans votre service! Manque de charité, de soumission aux supérieurs, murmures, révoltes intérieures.

« Il me semble que depuis plusieurs années j'ai l'intention sincère d'aimer le bon Dieu. Hélas! je remarque bien des faiblesses, des lâchetés; le fond de ma nature est toujours le même : orgueil, sensualité. Et cependant, si je ne me trompe, je fais quelques efforts pour aimer, pour faire aimer Dieu. »

Il n'est pas jusqu'à l'enfer qui ne vienne présenter au regard de sa foi sa vision terrifiante et salutaire.

« Qu'est-ce que se damner?

« C'est endurer *pendant toute l'éternité* des souffrances d'une violence inouïe. *Et scietis quia ego sum Dominus percutiens*[1] (Ezech., VII, 9) : — c'est supporter *pendant toute l'éternité* le poids de la colère et de la haine de Dieu! Qui peut comprendre ce qu'il y a là d'effrayant? Un prêtre qui se damne!...

« Que l'enfer du prêtre sera horrible! lui qui par ses vices, ses scandales, a fait la plus cruelle guerre à Dieu, à l'Eglise, aux âmes; qu'elle sera terrible la vengeance

[1] Et vous saurez que je suis le Seigneur qui châtie.

que la justice de Dieu tirera de lui ! *Confitebor tibi quia terribiliter magnificatus es*[1]. (Ps. CXXXVIII, 14.)

« Puis-je me damner? Oui, certainement oui, quand même je serais arrivé à un très haut degré de ferveur et de sainteté, je pourrais néanmoins me damner, car je resterais toujours exposé à pécher...

« Tant de saints personnages sont tombés et se sont damnés! Et moi, je vivrais sans inquiétude! Je m'exposerais à toutes sortes de dangers et d'occasions de pécher!... *Domine Jesu Christe... fac me tuis semper inhærere mandatis, et a te nunquam separari permittas*[2].

« Me damnerai-je? Oui, si je néglige le soin de ma perfection, si je ne suis pas fidèle à fuir les occasions du péché, si je néglige mes devoirs de prêtre. »

C'est ainsi que M. Le Guillou, comme ce serviteur fidèle et prudent dont parle l'Evangile, attendait l'arrivée du maître et se tenait prêt à lui rendre ses comptes[3].

Cette pensée, loin de troubler son âme, la remplissait d'un saint enthousiasme et y excitait un désir ardent d'être à jamais uni au souverain objet de son amour. Ecrivant à une Religieuse à l'occasion du nouvel an, il lui disait : « Voilà une année de moins à passer sur la terre. Oh! quel bonheur de se rapprocher ainsi chaque jour de l'éternité, de ce beau ciel où l'on pourra aimer autant que l'on voudra et sans que l'on ait rien à craindre !

---

[1] Je vous glorifierai, parce que vous avez montré d'une manière terrible votre magnificence.

[2] Seigneur Jésus-Christ..., faites que je m'attache toujours à vos commandements et ne permettez pas que je me sépare jamais de vous. (Missel Rom. Prière avant la Communion.)

[3] Fidelis servus et prudens... Beatus ille servus quem cum venerit dominus ejus, invenerit sic facientem. (Matth., XXIV, 45, 46.)

Encore un peu de temps et tout sera dit. Ah! pendant l'année qui va suivre, préparons-nous donc une bonne place là-haut. Travaillons, prions, souffrons, et dans tous ces états, aimons, non pas d'un amour sensible, mais d'un amour réel et solide : c'est le seul que le bon Dieu nous demande. »

Cette souffrance de l'exil, cet élan vers la patrie, ce désir impatient d'être éternellement uni à Dieu, se manifestent encore dans les lignes suivantes qu'il écrivait dans son cahier de méditations, à propos de ces paroles du *Salve Regina : in hac lacrymarum valle :* « En attendant le jour où nous pourrons entrer dans cette patrie bienheureuse, nous sommes ici-bas des exilés. Oh! que la condition du pauvre exilé est triste, et que notre condition sur cette terre est triste et déplorable!

« O mon Dieu! combien je sens cette triste condition! Le sentiment qui domine en ma vie est un profond sentiment de tristesse et d'ennui, sans cependant l'ombre d'un découragement, une hâte incroyable d'être délivré des misères de cette vie... Je trouve que je ne puis pas assez aimer. La créature? Il n'y faut pas songer : il n'y a de ce côté que trouble et déception... Vous, ô mon Jésus-Hostie? Mais le poids de mon corps, mes misères, mes péchés!...

« *Ad te clamamus!* O Très Sainte Vierge, ô mère du pauvre exilé, ou obtenez-moi la grâce d'être bientôt délivré, ou obtenez-moi la grâce d'une grande résignation, d'un grand désir de faire la volonté de Dieu et de rester à souffrir sur cette terre autant et aussi longtemps qu'il le voudra. »

La douce et clémente Vierge allait bientôt exaucer son

dévot serviteur en couronnant par une sainte mort ses longues souffrances. En attendant ce bienheureux moment, l'abbé Le Guillou achevait ses préparatifs de départ, en se détachant de plus en plus du monde et des créatures, en concentrant ses pensées et ses désirs vers un monde meilleur.

Cette disposition de son âme, qui nous donne le dernier mot de sa sainte vie, il en a déposé le témoignage dans la page suivante, l'une des dernières qu'il ait écrites dans son cahier de méditations.

« Depuis le jour où j'ai été promu au sous-diaconat — et il y a de cela plus de dix-huit ans, — j'ai pris publiquement l'engagement de servir Dieu, de le servir continuellement sans me détourner un seul instant de son service : *Deo perpetuo famulari* [1]. »

« Par là même, j'ai promis de tourner complètement le dos au monde de n'avoir plus rien de commun avec lui, de travailler à me défaire de plus en plus de son esprit, à m'en préserver.

« Ai-je tenu cet engagement? Est-ce que je hais franchement le monde, ses maximes et ses vanités? En ai-je horreur et dégoût? Est-ce que, au fond du cœur, je dis bien sincèrement avec la sainte Eglise : *Servire Deo regnare est* [2]?

« Il me semble, ô mon Dieu, que votre grâce a formé dans mon cœur un secret dégoût, une répugnance invincible pour le monde, ses maximes, ses vanités. Cependant je puis encore m'en laisser éblouir. *Spiritus quidem promptus est; caro autem infirma* [3].

---

[1] Servir Dieu toujours.
[2] Servir Dieu c'est régner.
[3] L'esprit est prompt, mais la chair est faible. (S. Matth., XXVI, 41.)

« O mon Dieu, faites que, par le secours de votre grâce, je m'affectionne de plus en plus à cette vie de prière, de recueillement, de travail et de souffrance à laquelle vous m'avez appelé. »

Mais la mesure des mérites était pleine pour le vertueux prêtre. Dieu n'avait plus qu'à l'appeler au repos et à la joie de ses Saints.

Un de ses anciens élèves, dont nous avons déjà reproduit plus d'un souvenir, nous a fourni sur les derniers mois de la vie de M. Le Guillou les détails qu'on va lire.

« J'oserai dire qu'à cette dernière époque de son existence, sa sensibilité, si grande déjà, s'accrut encore en même temps que ses souffrances, comme s'il eût voulu nous ouvrir tous les trésors de son cœur, avant de quitter ce monde.

« La reconnaissance qu'il avait pour les soins que lui avaient prodigués mes bons parents lui faisait rechercher l'intimité de ma famille. Après les grandes vacances de 1892, il vint régulièrement, à chaque sortie mensuelle, passer avec moi quelques heures à mon foyer domestique... — « J'y suis aussi heureux que chez moi, disait-il « aimablement, et certes, s'il y avait chez vous un oratoire « particulier où je pusse célébrer la messe sans sortir à « l'air vif, je n'hésiterais pas à aller là-bas passer mes « vacances du premier de l'an. » Aussi essaya-t-il un jour de se dédommager de son isolement en venant me voir pendant ces courtes vacances qui devaient être les dernières pour lui.

« Au milieu de ses cruelles souffrances, alors que peu à peu son corps s'atrophiait et qu'il n'était plus, à vrai dire, que l'ombre de lui-même, il s'exerçait à la patience. « Ah !

« me disait-il un jour, comme l'homme est faible et pré-
« somptueux ! Je croyais avant ma maladie avoir formé
« un *petit sachet* de vertus et pris de bonnes résolutions
« pour éviter toute impatience. Mais je vois qu'elles ont
« bien vite disparu et je me sens encore plus vide et plus
« impétueux que par le passé. »

« Jusqu'à son dernier jour il me prodigua ses bons soins et sans cesse, jusqu'à la mort, sa chambre était encombrée de visiteurs et d'élèves venant lui demander conseil. Je craignais même que son état s'aggravât ; mais l'amour de Dieu et de ses chers fils spirituels le soutint jusqu'au dernier moment et il ne dut emporter de cette terre que le regret de n'avoir pu travailler plus longtemps à l'éducation et au salut de la jeunesse.

« Puissent tous ses efforts et toutes ses fatigues être récompensés au ciel et sa protection se manifester toujours sur nous par d'abondantes grâces ! »

Cependant la maladie faisait de rapides progrès et tout faisait pressentir, sauf peut-être au malade, une fin prochaine. Le mercredi saint, 29 mars 1893, l'abbé Le Guillou monta pour la dernière fois à l'autel pour offrir le saint Sacrifice dans ce petit oratoire des Saints Anges où tant de fois il était venu prier et s'immoler en union avec l'adorable Victime. « Ce jour-là, l'Eglise place sous les yeux du prêtre, dans l'émouvant récit de l'évangéliste saint Luc, le douloureux tableau de la Passion de Notre-Seigneur. Avec son Maître, M. Le Guillou a péniblement gravi la montagne du Calvaire, avec lui il s'est étendu sur la croix et a prononcé son *Consummatum est* [1]. »

[1] Discours de M. Roull, p. 8.

On était aux vacances de Pâques. Le vénéré malade désira revoir sa famille et, malgré sa grande faiblesse, il partit pour Brest. Il espérait que ce changement lui serait salutaire. Vaine illusion ! A peine arrivé, il dut se mettre au lit. Le médecin vit bien qu'il n'y avait aucun espoir à conserver ; toutefois le dénouement pouvait se faire attendre. On essaya donc de le retarder le plus possible, en multipliant au cher malade les soins les plus assidus.

Sa chambre était constamment remplie d'amis et surtout d'élèves que les vacances rendaient présents à Brest. « J'allais souvent le visiter, écrit l'un d'eux, tâchant d'emporter de ces visites quelque chose de la résignation qu'il mettait dans ses souffrances. Ces souffrances étaient telles qu'il perdait souvent connaissance, même quand il avait des visites. »

L'abbé Le Guillou accueillait avec une bonté particulière ces chers enfants dont il sentait qu'il allait être séparé. « Voici, écrit l'un d'eux, un trait qui vous prouvera l'amour qu'il témoigna toujours à ses « enfants. » La veille de sa mort, sur le conseil qui m'en avait été donné, j'allai à Brest lui faire une visite, dont je me souviens encore comme si c'était d'hier. Quand j'entrai dans sa chambre, il me remarqua et s'écria aussitôt : « C'est vous, mon enfant ! » Puis il me dit qu'il ne pourrait probablement plus me revoir avant longtemps. Quand j'allais le quitter, il me dit avec un accent indéfinissable ces paroles que je n'oublierai jamais : « Oh ! « ne m'oubliez pas, mon cher enfant, vous que j'ai tant « aimé ! »

« Lorsque M. Le Guillou mourut, écrit un autre, j'étais en vacances. J'eus le bonheur de le voir trois jours avant

sa mort. Au moment où j'entrai dans sa chambre, il avait une crise qui, disait-il, l'accablait depuis deux heures. « Ce que je souffre, ajoutait-il d'une voix entrecoupée, « est inouï. Si du moins je pouvais prier! » Et à l'accent dont il prononçait ces dernières paroles, on voyait que cette peine morale le torturait au moins autant que ses souffrances physiques. Et il ne cessait de répéter : « Ah! « mon Dieu, si je pouvais prier! » En vain essayait-on de lui faire comprendre qu'il avait dit bien souvent lui-même que la souffrance patiemment endurée était la meilleure des prières, il répétait toujours : « Ah! mon Dieu, si je « pouvais prier! »

Le Seigneur voulut, en effet, faire passer son serviteur par l'épreuve redoutable des terreurs qui viennent parfois assaillir ceux qui sont sur le point de quitter ce monde, et renouveler en son âme les angoisses douloureuses qu'il avait ressenties précédemment. Une personne qui fut témoin de ses souffrances et de ses derniers moments, écrivait : « Il a eu les terreurs de la mort... Il disait à sa mère que s'il n'avait pas eu la foi il serait mort de frayeur. Voyait-il quelque forme humaine horrible? je n'en sais rien, mais il était épouvanté comme si tous les démons eussent été déchaînés contre lui : en fait, ils perdaient là une belle proie! Il était si effrayé qu'on devait coucher dans sa chambre pour qu'il ne demeurât pas seul. »

Cependant la faiblesse augmentait et les crises devenaient plus fréquentes. On proposa à M. Le Guillou de recevoir les derniers Sacrements. Cette proposition lui causa d'abord quelque surprise, car il ne se croyait pas si proche de sa fin. Toutefois, sur les instances de M. le

Curé de Saint-Martin, l'un de ses meilleurs amis, il se soumit et fit, dès lors, le sacrifice de sa vie. Il reçut donc l'Extrême-Onction et le lendemain la communion en viatique. Une de ses parentes, qui fut présente à la cérémonie, nous a transmis les détails suivants.

« Après l'avoir veillé l'avant-dernière nuit qui précéda sa mort, j'eus le bonheur d'assister à sa dernière communion. Tandis qu'il se préparait à la recevoir, on lisait sur sa physionomie une souffrance morale qui faisait penser combien il avait à lutter contre la souffrance physique pour se recueillir dans la prière. Il ne disait rien, mais son visage témoignait visiblement cette lutte intérieure...

« ... Après avoir reçu la sainte communion, il essaya encore de prier et de se recueillir, mais en vain : la souffrance physique prit encore le dessus ; ce qui lui fit dire, dans un cri qui semblait arraché par le désespoir : « Oh ! malheureux, quelle communion ai-je faite ? » Ce qu'il paraissait souffrir à ce moment, aucune expression ne le saurait traduire : ce n'était pas une souffrance purement humaine...

« ... Je me souviens encore de ces autres paroles qu'il prononça devant sa mère et moi, après s'être disposé à recevoir le sacrement de l'Extrême-Onction : « Quand « je pense à la justice infinie de Dieu, et à paraître « devant lui, mon âme se trouble et la confiance m'a- « bandonne. » Il semblait, en effet, terrifié sous l'impression de cette pensée. J'essayai de lui rappeler aussi l'immense miséricorde de Dieu, et, espérant calmer ses angoisses, je comparai son état de sainteté à celui des personnes qui vivent dans le monde et qui ont souvent tant de peine à servir Dieu fidèlement. J'obtins de lui

cette réponse : « J'ai compté bien plus souvent avec sa « miséricorde qu'avec sa justice, et c'est ce qui m'épou- « vante. »

Le Seigneur achevait d'immoler l'âme de son serviteur et de la purifier par le feu d'une épreuve suprême, comme la victime offerte en holocauste que la flamme dévore, consume et réduit en cendres. Le calme toutefois finit par triompher des troubles de cette âme, et le visage du vénéré malade reprit sa sérénité ordinaire.

« Je le revis le soir, continue le témoin cité, et il nous dit, faisant sans doute allusion à la crise du matin : « Dans tout ceci, remercions le bon Dieu ; oui, reprit-il « avec une insistance des plus significatives, nous « devons le bien remercier. »

Puis, saintement préoccupé de son prochain départ pour l'éternité, il s'absorba dans la prière et ne songea plus qu'à sanctifier ses dernières souffrances.

« J'ai eu le bonheur, rapporte un témoin, de passer auprès de lui la nuit qui précéda celle de sa mort. Il était admirable dans ses crises, car il souffrait beaucoup. Il disait tout haut : « Merci, mon Dieu ! Merci ! » nous faisant prier, car il n'avait plus la force de le faire lui-même. »

De temps à autre le souvenir des âmes à la sanctification desquelles il s'était dévoué venait le préoccuper encore et lui arracher des soupirs enflammés.

Le témoin que nous venons de citer ajoute : « Il me disait aussi dans la journée que j'ai eu le bonheur de passer auprès de lui : « Ah ! si je savais que toutes les « âmes avec lesquelles le bon Dieu m'a mis en relation « et auxquelles j'ai travaillé à faire un peu de bien fussent « ou dussent être sauvées, que je serais heureux ! »

A une de ses parentes qui se tenait près de lui il dit encore ces paroles : « J'ai bien aimé le bon Dieu ; mais si je revenais à la santé, comme je l'aimerais encore davantage ! Que d'heures je passerais en adoration devant la sainte Eucharistie ! Rien que pour cela, je serais heureux de guérir ! »

Mais Dieu réservait à son fidèle adorateur quelque chose de meilleur que de le contempler ici-bas à travers les voiles eucharistiques. Encore quelques heures, et commencerait pour lui l'adoration éternelle de ce Dieu vu face à face et possédé dans la splendeur de la gloire céleste.

La journée qui suivit cette nuit se passa tout entière pour le malade dans la prière et de fréquentes aspirations vers Dieu. Dans l'après-midi, s'adressant à l'une de ses cousines, qui l'assistait à ce moment, il lui dit : « Nous allons réciter le chapelet pour demander au bon Dieu trois grâces : qu'il diminue mes souffrances, qu'il les abrège, mais qu'il fasse, avant tout, sa sainte volonté. » Aussitôt après la première dizaine, le vénéré malade paraissait à bout de forces ; ce que voyant, l'une des personnes présentes lui dit qu'on allait le laisser reposer et qu'on reprendrait à un autre moment la récitation du chapelet. Mais il insista pour qu'on le continuât jusqu'à la cinquième dizaine. Lorsqu'on l'eut récité, le malade passa son chapelet au cou, joignit les mains et fut pris d'une syncope. « A partir de ce moment, écrit un témoin, il ne parut plus nous reconnaître, mais il était facile de voir qu'il priait encore, par les signes de croix répétés et par les mots latins qu'il prononçait d'une voix entrecoupée. »

Un des plus chers anciens élèves de M. Le Guillou, qui a assisté à ses derniers moments, en a fait le récit qu'on va lire : « Le lundi 10 avril, ayant remarqué un grand changement en M. Le Guillou et pressentant que sa fin était proche, je demandai comme une faveur de l'assister pendant la nuit. Il y avait là son frère, sa belle-sœur, sa mère et deux ou trois autres personnes. Au commencement de la nuit, la respiration était déjà difficile. Il avait entre les mains un chapelet qu'il égrenait, mais sans pouvoir le dire. De temps en temps, je lui demandais s'il voulait qu'on le récitât pour lui : « Ah! oui, me « répondait-il, priez, priez pour moi. » Mais lui ne pouvait plus s'associer de vive voix à nos prières. Pourtant on l'entendait parfois s'efforcer de parler, mais la respiration était tellement dure et sa gorge tellement encombrée qu'il était impossible de le comprendre. Il n'y avait plus d'illusion à se faire : M. Le Guillou allait mourir. Quand il fut temps, on alla prévenir au presbytère de Saint-Martin, très rapproché de la maison du vénéré mourant, pour qu'un prêtre vînt assister à ses derniers moments.

« Le prêtre vint ; c'était M. Quintric, vicaire à la paroisse. Il tâcha de parler encore à M. Le Guillou ; mais rien ne lui faisait voir qu'il était compris : le moribond avait les yeux clos et il ne lui restait qu'un souffle.

« Peu à peu, ce souffle diminuait, sans altérer en rien les traits du saint prêtre. Enfin, sans aucun effort violent ni contraction quelconque, la respiration s'éteignit et son âme s'envola au séjour des élus. »

C'était le 11 avril 1893. M. Le Guillou allait bientôt entrer dans sa quarante-unième année. Il en avait passé

dix-sept dans le sacerdoce et dix-huit au collège de Lesneven.

Le visage du défunt prit aussitôt un air souriant qui étonna tous ceux qui vinrent rendre hommage à sa dépouille mortelle. C'était comme l'expression de la béatitude céleste en laquelle venait d'entrer sa sainte âme, comme une invitation à regarder en haut et à ne pas pleurer comme ceux qui n'ont pas d'espérance.

Tous les anciens disciples et fils spirituels de M. Le Guillou, alors à Brest pour les vacances, vinrent une dernière fois considérer les traits radieux et comme béatifiés de ce maître et de ce père tant aimé, et renouveler auprès de sa dépouille inanimée les promesses de fidélité à Dieu que tant de fois ils avaient confiées à son cœur.

Les funérailles du saint prêtre furent dignes de l'estime et de la vénération universelles dont il jouissait. Un clergé nombreux, une partie du personnel du collège, un groupe considérable d'élèves, des représentants de diverses communautés religieuses de la ville tinrent à rehausser par leur présence la simplicité de ces funérailles.

« Dans son premier testament, écrit un prêtre qui fut le confident de ses pensées les plus intimes, il avait exprimé le désir qu'on étendît sur son cercueil son habit de tertiaire de Saint-François, désir inspiré par un sentiment d'humilité, et pour protester contre le respect humain, hélas ! si commun, mais dont il était parfaitement affranchi. Sur l'observation que je lui fis qu'il valait mieux ne pas attirer l'attention sur lui, même après sa

mort, et que ce serait plus conforme à l'humilité de ne point se distinguer des autres, il n'hésita pas à effacer cet article de son testament. »

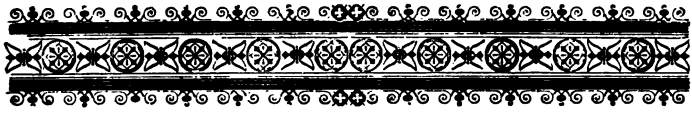
Quelques jours après, un service funèbre réunissait dans la chapelle du collège de Lesneven tous les élèves dont un si grand nombre avaient trouvé auprès du maître qu'ils pleuraient conseils, encouragements, direction, dévouement sans bornes. Dans un discours ému, M. le chanoine Roull, Principal du collège, retraça dans ses grandes lignes cette vie de prière, d'abnégation et de zèle, et, au milieu de l'émotion générale, il pouvait dire ces paroles qui traduisaient si bien les espérances, pour ne pas dire la certitude de tous : « Nous avons vu mourir M. Le Guillou, mais en même temps que ses yeux se sont fermés à la lumière de ce monde, son âme s'est envolée vers le séjour de la paix, vers cette Jérusalem céleste que Dieu habite et où il se montre à ses élus, car elle aussi a pu offrir à la miséricorde divine des œuvres pures et saintes [1]. »

[1] Discours de M. Roull, p. 3.

Opera... illorum sequuntur illos.

(Apoc., XIV, 13.)

Les œuvres de ceux qui meurent dans le Seigneur les suivent.



Opera... illorum sequuntur illos.
(Apoc., XIV, 13.)

Les œuvres de ceux qui meurent dans le Seigneur les suivent.

AVANT de terminer cette étude sur la vie et les vertus de M. Le Guillou, nous voudrions, dans une courte analyse, résumer cette existence de quarante années, si riche en mérites et si féconde en œuvres, laisser entrevoir les espérances qu'elle permet de concevoir, et, mieux encore, montrer la réalisation commencée de ces espérances.

Choisi de Dieu pour le servir dans le sacerdoce, appelé par lui à l'éducation et à la formation chrétienne de la jeunesse, l'abbé Le Guillou se montra fidèle à cette double vocation, en travaillant sans relâche à devenir un saint prêtre et un parfait éducateur. Homme de devoir, de prière, de sacrifice, amant passionné de la sainte Eucharistie, il sentit le besoin de communiquer à qui l'approchait le zèle qui l'animait pour sa propre sanctification et l'amour dévorant qui remplissait son cœur pour le Dieu vivant qui réside au Tabernacle. Mais l'amour veut la ressemblance. Ce Dieu immolé, anéanti sur l'autel, voulut l'associer à sa qualité d'hostie et à son état de victime en lui faisant don de la souffrance physique et morale. Cette double immolation, qui l'anéan-

tissait en tout son être, fut le trait saillant, quoique dissimulé sous des apparences communes, de la vie intime de l'abbé Le Guillou.

Mais, de même que l'immolation de Jésus au Calvaire a été la source de grâces sans nombre pour le monde, de même l'immolation du chrétien et plus encore celle du prêtre participent à cette divine fécondité en attirant sur lui-même et sur les âmes des grâces innombrables, incalculables.

Du reste, on l'a dit avec raison, les saints ne meurent pas tout entiers; leur esprit vit et demeure, le souvenir de leurs exemples subsiste comme une lumière qui éclaire et comme une force qui soutient, pousse et entraîne; leurs œuvres, différentes de celles des mondains, portent des fruits durables, parlent pour eux et prolongent efficacement leur action, alors même qu'ils ont disparu de cette terre; au surplus, leur crédit auprès de Dieu obtient en faveur de ceux qu'ils ont aimés, pour lesquels ils ont prié, agi et souffert ici-bas, des grâces qui leur sont une perpétuelle assistance.

Tout cela, ne le peut-on pas dire de l'abbé Le Guillou? Et n'est-il pas permis de concevoir les plus douces espérances pour les âmes qu'il a le plus particulièrement aimées et servies, durant sa vie terrestre, surtout pour ce collège de Lesneven où, durant dix-huit années, il travailla, serviteur infatigable des âmes, à établir et à étendre le règne de Dieu parmi cette jeunesse dont il disait : « Oh ! si vous saviez combien elle m'est chère ! »

Ces espérances ne sont pas seulement les nôtres, mais celles de toutes les personnes qui ont connu et vu à l'œuvre M. Le Guillou.

« Je suis bien persuadé, écrit l'un de ses confrères, que Dieu n'a prolongé si longtemps cette vie mourante que pour le salut et le perfectionnement moral de notre maison. »

« Il y a quelque chose de providentiel pour le collège, écrit un autre, dans le prolongement de cette vie depuis si longtemps minée par les souffrances, et cela tenait du miracle. Il est bien évident que ce n'est plus pour lui qu'il vivait, car sa vie était un martyre continuel qui n'avait d'autre soulagement que l'affection de ses enfants et le sentiment du bien qu'il leur faisait : et c'est bien l'acceptation par Dieu du *non recuso laborem* qui a fait différer si longtemps l'appel à la récompense qu'il lui a enfin accordée. »

« Le souvenir de ce saint prêtre nous sera toujours comme une promesse et une espérance pour le collège qui nous intéresse si vivement à cause des vocations sacerdotales qui s'y développent.

« Dejà même on se plaît à constater l'influence salutaire de son souvenir et à lui attribuer un accroissement de zèle à promouvoir la vertu et de fidélité à la pratiquer. »

« L'abbé Le Guillou, écrit le vénéré curé de Saint-Louis de Brest, était considéré comme un saint par tous ceux qui avaient l'avantage de le fréquenter. Plus que tout autre, j'ai pu apprécier ce qu'il y avait dans cette âme vraiment sacerdotale de générosité au service de Dieu et du prochain, surtout des enfants et des jeunes gens de notre collège de Lesneven.

« Je les ai quittés quelques mois après sa mort. Dans ma paroisse de Saint-Louis, le souvenir du bien qu'il leur a fait m'encourage à suivre son exemple et à me con-

sacrer, autant que mon ministère me le permet, aux nombreux enfants et jeunes gens que la Providence m'a confiés. »

Citons aussi l'aveu suivant, parmi tant d'autres, d'un fils spirituel de M. Le Guillou : « Ses conseils, ses exhortations et ses prières ne sont pas restés sans effets. Dieu merci ! je comprends, comme le désirait ce saint prêtre, que je ne devrai être prêtre que pour la sainte Eucharistie. Je m'efforcerai d'aimer Jésus-Hostie « jusqu'à la folie », et mon plus grand soin sera de le faire connaître, adorer et aimer. »

Ces lignes disent suffisamment la puissance d'action d'un prêtre et l'étonnante efficacité de ses paroles et de ses exemples sur les âmes : c'est la fécondité promise dans l'Evangile à la semence qui, tombant dans une terre débarrassée des épines et des pierres, porte du fruit en son temps.

Seigneur, donnez-nous de saints prêtres ! Multipliez-les dans votre sainte Eglise ! Donnez aux âmes des guides sages, vertueux, dévoués ; donnez surtout à la jeunesse des éducateurs qui aient à la fois l'intelligence de leur mission et un zèle ardent pour la remplir ; de vrais apôtres qui, à l'exemple de l'abbé Le Guillou, se dévouent sans réserve, jusqu'à complète extinction de leurs forces, à vous faire connaître et aimer dans votre Eucharistie !

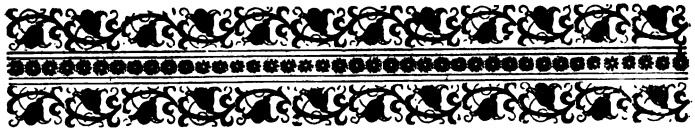


TABLE DES MATIÈRES

Pages.

INTRODUCTION V

CHAPITRE PREMIER

Premières années.

La famille Le Guillou. — Le petit espiègle. — Départ de Brest. — Saint-Renan. — Portrait d'Edouard. — M. Le Gall. — Edouard enfant de chœur. — Nouvelles espiègleries. — Le petit choriste. — Les quêtes de Pâques à la campagne. — L'école primaire de Saint-Renan. — Succès d'Edouard. — L'escapade au *Petit-Paris*. — Edouard moniteur. — Les pommes vertes. — Joutes catéchistiques. — Première communion. — Aspirations vers le sacerdoce. — Edouard étudie le latin. — *Petrusibo*. — Edouard au collège de Lesneven. — Toujours espiègle. — Un tramail de trois cents mètres. — M. Roull : témoignage sur Edouard. — Edouard congréganiste de la sainte Vierge. — Progrès dans la piété. — Désir croissant du sacerdoce. — La philosophie universitaire. — Edouard bachelier 3

CHAPITRE II

Le Grand Séminaire.

La transition du collège au Séminaire. — *Dans les honneurs jusqu'au cou !* — Le cahier de notes. — *De la foi et du cœur !* — Difficultés entrevues du sacerdoce. — Les examens particuliers de Tronson. — Tout faire en vue de Dieu. — Patience dans le sacrifice. — Souffrances intimes. — Souffrances physiques. — Joie dans l'épreuve. — *Vivre à l'ombre du Saint Sacrement*. — Tentations

Pages

contre la vocation. — Première tonsure. — Vacances. — Seconde année de Séminaire. — Progrès nouveaux. — Ordres mineurs. — Sous-diaconat. — *Travailler, prier, souffrir.* — Mortification. — Modestie. — Attrait vers les Missions. — Diaconat. — Edouard nommé professeur au collège de Lesneven..... 29

CHAPITRE III

Le collège de Lesneven. — Le sacerdoce.

Comment M. Le Guillou envisage ses fonctions de professeur. — Règlement de vie. — Directoire spirituel. — Vivre en séminariste. — Préparation au sacerdoce. — Nouvelles aspirations vers les Missions étrangères. — La lumière d'en haut. — *Rester où Dieu m'a mis.* — Ordination..... 55

CHAPITRE IV

Le Professeur.

Règlement de professeur. — Soin extrême de sa classe. — *Le devoir jusqu'au bout.* — Manière d'enseigner. — Goût littéraire. — Le Prêtre-Educateur. — Juste sévérité. — Estime et vénération des élèves. — *Un saint qui bourre.* — Tableau humoristique. — Amour filial. — Crainte de lui déplaire. — La table du pain sec. — La fenêtre sur la cour. — *J'aime tant les enfants, mais pour Notre-Seigneur*..... 73

CHAPITRE V

L'œuvre de sanctification personnelle.

Etre un prêtre sérieux. — Vivre dans le surnaturel et le divin. Les deux hommes. — Sel de la terre et lumière du monde. — L'âme d'un saint prêtre. — *Je veux être, Seigneur, votre homme-lige.* — Immolation du cœur, amour souverain de Jésus. — *Tout par amour !* — Humilité, désir des humiliations. — Amour de la règle, fidélité au devoir. — Le sacrifice du matin. — *Qu'as-tu fait ? Rien.* — Témoignages rendus à sa vertu. — Charité envers supérieurs, confrères, prochain. — Dévotion envers Marie. *Per Mariam ad Jesum.* Marie et Joseph. — Amour de l'Eglise et de la France. — Les décrets contre les Congrégations religieuses. La loi du service militaire des séminaristes. — Le tertiaire de saint François. Pauvreté. Mortification. — Progrès continuels dans la sainteté..... 89

CHAPITRE VI

L'homme de prière.

Pages.

Vir desideriorum. — Prière incessante. — Esprit de recueillement. — Religion, dévotion dans la prière. — L'aumône de la prière. — L'oraison. — La méthode. — Les cahiers de méditations. — Examen de conscience. — Le Bréviaire. — Le saint Sacrifice. — Les prières des saints..... 133

CHAPITRE VII

Attrait eucharistique. — Le Prêtre-Adorateur.

Le Prêtre de l'Eucharistie. — Nature attachante. — Besoin d'aimer. — La passion de l'Eucharistie. — Attrait vers le Tabernacle. — Repos aux pieds de Jésus. — L'Œuvre des Prêtres-Adorateurs. — — L'heure quotidienne d'adoration. — Soixante heures d'adoration par mois. — Témoignages. — Les Religieux du Très Saint Sacrement. — Retraite au *Corpus Christi* de Paris. — *Les prêtres de feu.* — Aimer et faire aimer l'Eucharistie dans le monde. — La chapelle de l'Avenue Friedland. — L'Eucharistie, tout du Prêtre... 149

CHAPITRE VIII

Le Directeur au collège.

Former des âmes en même temps que des intelligences. — M. Le Guillou confesseur, conseiller, directeur, — Sollicitude et dévouement surnaturels. — Se faire tout à tous. — Soin des vocations. — Direction pendant les vacances. — Extraits de sa correspondance. — Direction continuée par lettres à ses anciens élèves : séminaristes, jeunes gens dans le monde. — Extraits de lettres..... 175

CHAPITRE IX

Le Directeur hors du collège.

Réputation de sainteté. — Confiance des âmes. — Principe de direction : *Rien que des âmes!* — Détachement du cœur. — Caractère surnaturel de ses relations épistolaires. — Austérité de langage. — Union dans la prière. — Humilité. — Objet de sa direction ; défiance de soi. — Confiance en Dieu. — Abandon à la Providence. — Pratique de l'humilité, de la vie simple et cachée. — Discrétion, charité dans les paroles. — Désempressement, modération des désirs. — Caractère pratique de sa direction. — Conseils appropriés aux besoins actuels et personnels. — Relations avec les âmes consacrées